This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Bd. 4. 1875.

4558.8

By Exchange of Duplicates.

12 Jan. 1875.

[redacted]

COLLECTION MICHEL LÉVY

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

FRÉDÉRIC SOULIÉ

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

FRÉDÉRIC SOULIÉ

Publiées dans la collection Michel Lévy

AU JOUR LE JOUR	1	vol.
LES AVENTURES DE SATURNIN FICHET	2	—
LE BANANIER. — EULALIE PONTOIS	1	—
LE CHATEAU DES PYRÉNÉES	2	—
LE COMTE DE FOIX	1	—
LE COMTE DE TOULOUSE	1	—
LA COMTESSE DE MONRION	1	—
CONFESSION GÉNÉRALE	2	—
LE CONSEILLER D'ÉTAT	1	—
CONTES ET RÉCITS DE MA GRAND'MÈRE	1	—
CONTES POUR LES ENFANTS	1	—
LES DEUX CADAVRES	1	—
DIANE ET LOUISE	1	—
LES DRAMES INCONNUS	5	—
— LA MAISON N° 3 DE LA RUE DE PROVENCE	1	—
— AVENTURES D'UN CADET DE FAMILLE	1	—
— LES AMOURS DE VICTOR BONSENNE	1	—
— OLIVIER DUHAMEL	2	—
UN ÉTÉ A MEUDON	1	—
LES FORGERONS	1	—
HUIT JOURS AU CHATEAU	1	—
LA LIONNE	1	—
LE MAGNÉTISEUR	1	—
LE MAITRE D'ÉCOLE	1	—
UN MALHEUR COMPLET	1	—
MARGUERITE	1	—
LES MÉMOIRES DU DIABLE	3	—
LE PORT DE CRÉTEIL	1	—
LES PRÉTENDUS	1	—
LES QUATRE ÉPOQUES	1	—
LES QUATRE NAPOLITAINES	2	—
LES QUATRE SŒURS	1	—
UN RÊVE D'AMOUR. — LA CHAMBRIÈRE	1	—
SATHANIEL	1	—
SI JEUNESSE SAVAIT!... SI VIEILLESSE POUVAIT	1	—
LE VICOMTE DE BÉZIERS	2	—

F. AUREAU. — Imprimerie de LAGNY.

LES MÉMOIRES

DU DIABLE

PAR

FRÉDÉRIC SOULIÉ

II

NOUVELLE ÉDITION

PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS
RUE VIVIENNE, 2 BIS, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15
A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1869

Droits de reproduction et de traduction réservés

41558.8

1875, Jan. 12.
By Exchange
of Duplicates.

39834

LES

MÉMOIRES DU DIABLE

I

UN ELLÉVIOU.

Satan en était là de son récit, lorsque Luizzi entendit frapper à sa porte.

— Qui est là? s'écria-t-il avec impatience. — Monsieur, répondit Pierre, c'est M. Ganguernet avec M. le comte de Bridely.

Luizzi demeura quelque temps incertain, puis il répondit à travers la porte : « Priez-les d'attendre un moment. Je vais les recevoir. »

— Tu étais si pressé de savoir l'histoire de madame de Marignon? lui dit Satan. — C'est qu'il me semble, repartit Luizzi, que je la saurai encore mieux quand j'aurai causé un instant avec Ganguernet. Il y a certaine interruption à laquelle tu n'as pas répondu et que cet homme pourra peut-être m'expliquer. Cependant, ne t'éloigne pas.

En disant ces mots, Luizzi regarda le Diable. Son habit noir et son portefeuille avaient disparu. Il était vêtu d'une longue robe de soie avec des babouches, une seule mèche de cheveux pendait du sommet de sa tête, et il se curait les dents avec l'ongle de son petit doigt.

— Est-ce que tu vas au bal masqué? lui dit le baron. — Non, je vais en Chine, et je reviens à l'instant. — En Chine! s'écria Luizzi stupéfait, et qu'y vas-tu faire? — Arranger encore un mariage. Ne sommes-nous pas un vendredi? — Jour de malheur, dit Luizzi. — C'est-à-dire jour de Vénus, repartit le Diable. — Et quelle espèce de mariage vas-tu faire? — Je vais persuader à un mandarin d'épouser la fille de son ennemi mortel, afin de faire cesser des haines de fa-

mille. — Voilà qui est admirable de ta part, reprit le baron ; mais réussiras-tu?— Je l'espère parbleu bien! Cela doit avoir de trop beaux résultats. — C'est presque une vertu que l'oubli de la haine, et tu comptes y arriver? — C'est-à-dire je compte arriver à son plus actif développement. Il naîtra dix enfants du mariage : cinq qui prendront le parti de leur père, cinq le parti de leur mère. De là, querelles, troubles, fratricides. — Infâme! dit le baron. — Tu me trouvais si bon tout à l'heure? — Tu ne réussiras pas, je l'espère. — Bon! fit le Diable, déjà le mari a envoyé à la femme les présents d'usage. — Plaît-il? dit le baron ; il me semble avoir lu dans le livre d'un de nos plus savants géographes que c'était la famille de la femme qui envoyait les présents au mari. — Eh bien! pour un savant, il ne s'est pas trop trompé : il y a au moins des présents dans l'affaire, c'est quelque chose. Vous avez tant d'académiciens qui mettent des villes où il y a des marais, et des déserts où il y a des villes, que celui dont tu parles mérite bien la réputation dont il jouit. — Tu oublies que je vais te rappeler. — Je t'ai dit que je courais à Pékin et que je revenais à l'instant.

Le Diable disparut, et Luizzi donna l'ordre qu'on introduisit M. Ganguernet et le comte de Bridely. Ce nouveau monsieur était véritablement un très-beau jeune homme, les doigts passés dans les entournures de son gilet, et qui eût paru assez distingué sans l'énorme frisure qui le couronnait, les boutons de diamant et les chaînes d'or qui obstruaient sa chemise, les bagues qui cerclaient ses gros doigts. Après les salutations d'usage, le baron se trouva assez embarrassé d'entamer le sujet de conversation pour lequel il avait reçu Ganguernet, car il ignorait si M. Gustave le savait instruit de son secret. Cependant il n'y avait pas à reculer; il se jeta donc franchement en avant, et dit à Gustave :

— Vous êtes donc décidé à quitter le théâtre, Monsieur?— Eh! monsieur le baron, repartit celui-ci en passant ses mains pommadées dans le fourré de ses tire-bouchons, que voulez-vous qu'un homme de quelque talent fasse encore au théâtre? — Mais il me semble qu'il y a place pour tout le monde ? — Je le crois bien, fit l'Ellévion en se dandinant, car il n'y a personne. Mais les médiocrités sont à la mode, et je ne suis pas assez intrigant pour les chasser. — Il me semble encore, reprit Luizzi, que le public est un juge qui classe mieux les vrais talents que l'intrigue? — Pour cela, monsieur le baron,

il faudrait que le public connût les vrais talents. — Les directeurs sont intéressés à les engager. — Est-ce qu'ils s'y connaissent? Le talent qu'ils estiment, c'est celui de la flatterie. D'ailleurs, les jalousies de certains individus qui tiennent les premiers emplois sont insurmontables. Tenez, il y a huit jours, avant d'avoir retrouvé mon père... car vous savez que j'ai eu le bonheur de retrouver mon père, le comte de Bridely? — Oui... oui... fit Luizzi en regardant Ganguernet, qui se mit à rire de son gros rire. — Eh bien! comme je vous le disais, Monsieur, il y a quinze jours j'étais chez le directeur de l'Opéra-Comique. Il était fort embarrassé, car son premier ténor refusait de jouer le soir, un dimanche : c'était quatre mille francs de recette perdus. Pendant que nous discutions les clauses de notre engagement, il envoya le médecin dans la loge du ténor pour constater le bon état de sa santé... je ne dis pas de sa voix... elle est aux incurables depuis longtemps. Nous étions sur le point de conclure, lorsque le régisseur vint dire que le premier ténor consentait à jouer une petite pièce en un acte.

« — Bon! m'écriai-je, il sait que je suis ici. — Il est possible, Monsieur, me dit le régisseur, qu'il vous ait vu entrer. — Eh bien! repris-je, voulez-vous que je le fasse jouer? — Pardieu! vous me rendriez un grand service, me dit le directeur. — Alors priez-le de descendre, lui répondis-je. »

En effet, le ténor arriva d'un air d'humeur. Je me tenais dans un coin.

« — Je ne puis jouer, s'écria-t-il en arrivant, je suis fatigué et malade. »

Je ne fis pas la moindre observation, mais je commençai une gamme ascendante de l'*ut* d'en bas à l'*ut* aigu, *do ré mi fa sol la si do ré mi fa sol la si do do do*, avec une tenue assez soignée. Le ténor me regarda, et dit au directeur :

« — Je jouerai demain dans deux grandes pièces. »

— Cela me semble merveilleux, repartit Luizzi. — Eh bien! monsieur le baron, croiriez-vous qu'un moment après, lorsque je venais de lui donner quatre mille francs de recette avec une gamme, ce drôle de directeur me refusa un engagement de mille écus? — Je le comprends très-bien, reprit le baron, qui avait encore l'oreille écorchée de la double gamme de l'Elléviou. — C'est tout simple, fit celui-ci en saluant, il est l'esclave de ce misérable ténor. — C'est probable, repartit Luizzi; mais j'ai oublié de demander à M. Ganguernet ce

qui me valait sa nouvelle visite à cette heure? — D'abord, reprit Ganguernet, je suis venu pour vous présenter M. le comte de Bridely : en passant sous vos croisées j'ai vu de la lumière chez vous, et j'ai pensé que vous n'étiez pas encore couché. Ensuite je voulais vous prier de garder le plus profond secret sur l'histoire de ce matin : je sais que vous êtes amateur de scandale... — Moi? je vous jure que je n'en dirai mot à personne, pas même à M. le comte de Bridely. — Qu'est-ce donc? fit le comte. — Cela vous amuserait fort peu, je crois, Monsieur, lui répondit le baron avec hauteur.

Puis, s'adressant à Ganguernet :

— Pour que je vous garde le secret, il faut que vous répondiez à une question. Avez-vous jamais entendu parler d'un certain M. Libert, financier? — Tiens! s'écria Ganguernet, si je connais mon beau-frère? — J'en avais le pressentiment, dit Luizzi; alors c'était le frère de cette madame...? — Marianne Gargablou, fille Libert; Antoine Libert, un gros homme de Tarascon, Provençal enté sur Normand; l'avarice et l'ostentation greffées sur la friponnerie et la rapacité. — Vrai Turcaret, à ce qu'il me semble? — Pur Turcaret, car il abandonna sa femme dans un coin pour entretenir des maîtresses, et laissa sa sœur mourir de faim. — Eh bien! j'espère, reprit Luizzi, pouvoir vous donner de ses nouvelles. — Il est mort. — J'espère du moins pouvoir vous donner des nouvelles de sa fortune, et il n'est pas impossible qu'elle retourne aux vrais héritiers de M. Libert. — A moi! s'écria Gustave emporté par le souvenir des nombreux millions de monsieur son oncle. — Est-ce que cela vous regarde, monsieur le comte? fit Luizzi d'un ton dédaigneux. — Vous le savez bien, baron, dit Ganguernet. Allons, reprit-il en s'adressant au comte de Bridely, ne me fais pas tant de signes; M. Luizzi sait tout. — Et j'entre dans la conspiration. — D'ailleurs, reprit Ganguernet, l'affaire du vieux Rigot est bien chanceuse : il donne deux millions de dot, mais à qui? — A sa nièce, m'avez-vous dit? — Hé non! Rigot est un bien autre original! Il a fait une donation de deux millions, sans qu'on sache si c'est à la mère ou à la fille. Il a décidé qu'elles se marieraient le même jour; mais ce ne sera qu'en sortant de l'église que le notaire décachetera la donation bien scellée que Rigot lui a remise. — Pardieu! reprit Luizzi, voilà qui est singulier! — Sans doute, mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit. Comment retrouverons-nous les millions de l'oncle

Libert? — Je vous le dirai demain. Allez voir *les Deux Forçats*, et étudiez cette pièce aussi bien que *l'Enfant Trouvé*. — Je comprends! il s'agit d'un secret avec lequel on peut forcer le détenteur à rembourser. — C'est quelque chose comme cela. Bonsoir! j'attends la personne qui doit me donner les derniers renseignements. — Adieu donc et à demain! dirent les deux Ganguernet, dont un comte, et ils sortirent.

Luizzi sonna le Diable.

— Ah çà! mon cher, tu me parais devenir un peu plus qu'impertinent, dit Satan en entrant. — Moi? répondit Luizzi tout étourdi de l'apostrophe. — Toi. Comment, voilà vingt minutes que tu me fais faire antichambre! — Tu es leste, répondit Luizzi avec dédain; tu en as sans doute fini avec ton mandarin? — Comme toi avec les Ganguernet. — Tu as semé le mal pour récolter le crime. — C'est bon pour un niais comme toi! J'ai semé le bien pour faire croître des forfaits, j'ai prêché la réconciliation pour fomenter la haine. — Cela me paraît un chef-d'œuvre dont je t'envie peu la gloire. — Tu travailles assez bien à la tienne dans ce genre pour n'avoir rien à m'envier. — Prétends-tu parler de mon projet de faire épouser mademoiselle de Marignon à M. Gustave Ganguernet? — Il me semble que c'est une assez jolie infamie. — Bon! fit Luizzi, une vengeance, ou plutôt une mystification. — Je sais que, vous autres hommes, vous avez des noms sonores et pompeux, et des noms plaisants et sans conséquence à donner à vos crimes. Tu t'y entends déjà assez bien; un peu plus et tu ferais le Ganguernet, tu appellerais cela une bonne farce. — Prétends-tu me détourner de mon projet? — Ni t'en détourner ni t'y servir. — C'est cependant ce que tu vas faire en me disant la fin de l'histoire de madame de Marignon. — Pauvre femme! dit le Diable d'un air de pitié qui fit rire Luizzi. — Il est certain qu'elle est bien digne que tu la plaignes! — Pauvre femme! pauvre femme! répondit le Diable en secouant la tête. — Tu deviens ridicule, Satan, tu t'attendris. — Tu as raison, je m'attendris et toi tu fais le méchant: nous sortons tous deux de notre rôle. — Reprends donc le tien, et surtout reprends ton récit. — M'y voilà.

III

SUITE DU RÉCIT.

Avant de te montrer Olivia dans le monde, il est nécessaire que j'entre dans quelques considérations particulières sur l'état de son esprit. Elle commença sa vie de femme à la mode avec une singulière erreur dans le cœur. Olivia s'imagina avoir connu l'amour : le caprice d'enfant qui l'avait jetée à Bricoin avait eu des anxiétés, des espérances, des scènes de violence, quelques moments de plaisir, si faciles à confondre avec le bonheur quand on ne s'y connaît pas ; puis étaient venus les regrets, les larmes, la terreur. Cette aventure enfin avait traîné après elle tout l'attirail de l'amour. Olivia, qui n'avait pas d'expérience, s'y était laissée tromper, et elle conçut de cette passion une très-mauvaise idée. Or, en fille sage et spirituelle, elle se jura, comme je te l'ai déjà dit, qu'on ne l'y prendrait plus. On pourrait justement s'étonner qu'un cœur de seize ans n'ait pas gardé en lui assez de fraîches illusions, de vagues désirs, de languissantes pensées, pour retrouver par instants le vrai sens de l'amour : cependant il n'en fut pas ainsi. Dans une autre position et surtout à une autre époque, Olivia eût sans doute reconnu son erreur : mais que pouvait s'imaginer de l'amour la fille de madame Béru ? Quelle signification pouvait avoir pour elle le titre d'amant ? En partant du point de vue de madame Béru, l'amour était un commerce dont la maîtrise appartenait à la beauté. En le considérant du côté du monde qu'elle voyait, l'amour n'était encore qu'un échange de plaisirs où il était convenu que la fortune et la flatterie pouvaient tenir lieu de passion à l'amant, et la fidélité du lit de tendresse de cœur à la maîtresse. Il ne faut pas oublier non plus que la société corrompue où vivait Olivia était l'expression la plus naïve des mœurs courantes de la fin du dix-huitième siècle. Le sensualisme, la négation de toute règle et de tout lien moral, gouvernaient souverainement cette société décrépite, et Olivia fût-elle sortie de la sphère spéciale de corruption où elle était enfermée, il lui eût été encore très-difficile de

trouver un abri contre la démoralisation qui lui arrachait, si jeune cette fleur de l'âme, la foi en l'amour !

Elle trouva cependant une compensation à la perte de toutes les émotions amoureuses qui font de la jeunesse une vie qui souffre presque toujours tant qu'elle dure, et qu'on regrette toujours quand elle est passée. Ces compensations furent l'habitude d'un monde brillant, le goût des choses exquises, une appréciation rapide et tranchée des hommes et des événements, une espèce de passion pour les grandes causes de l'humanité, passion due à cette philosophie dont l'Encyclopédie tenait école permanente, et, au milieu de cette galanterie dissolue où l'on prenait un nouvel amant comme une robe nouvelle, une préférence singulière pour les plaisirs de l'esprit, les succès de conversation, l'empire du bon mot et la réputation de femme supérieure. Ce n'est pas qu'Olivia, arrivée à l'éclat de toute sa beauté, ne fût aussi l'esclave d'une nature ardente et impérieuse; mais, il faut le dire, elle ne réunit jamais sur le même homme le choix de son esprit et celui de ses yeux. Elle eut presque toujours ensemble un amant en qui elle voulait un nom, de la réputation, du succès, et dont elle était fière, et un amant à qui elle ne demandait rien de tout cela et qu'elle cachait soigneusement. Elle se donnait à tous deux, mais avec cette différence qu'elle se laissait longtemps désirer par le premier et qu'elle cédait facilement au second. C'est qu'entre ces deux hommes il y avait aussi cette différence qu'elle était au premier et que le second était à elle.

Les plus jeunes années de la vie d'Olivia se passèrent dans ce double dévergondage. Le financier avait grossi la fortune que lui avait procurée l'association des douze, et bientôt les princes, les ambassadeurs, les traitants se succédant rapidement dans les bonnes grâces d'Olivia, elle arriva à une de ces fortunes scandaleuses qui font honte à la société où on peut les acquérir. Quand la révolution arriva, Olivia était en Angleterre avec un membre de la chambre des lords, qui dépensait pour elle plus que les revenus d'une fortune formidable. Elle était prête à revenir en France pour sauver ses biens de la confiscation, lorsque l'émigration lui envoya à Londres tous ses amis de Paris. Olivia se montra, en cette circonstance, bonne, noble et spirituelle. Elle diminua le train de sa maison pour pouvoir y accueillir plus facilement tous ces grands seigneurs ruinés, sans qu'on pût les accuser

de s'attacher au char d'une courtisane princière ; puis, des économies prises sur sa dépense, elle aida secrètement les plus pauvres. Elle mit assez de délicatesse dans ses bienfaits pour exiger d'eux des engagements en règle ; et, sûre qu'elle leur donnait, elle prenait toutes les précautions possibles pour leur faire croire qu'elle n'entendait que prêter.

Pendant ce temps, les amants se succédaient comme par le passé, d'autant plus qu'Olivia, toujours précieuse dans le choix de ses amis patents, s'était depuis longtemps dégradée dans le choix de ses amants cachés ; et peut-être eût-elle fini par se perdre tout à fait dans ces honteuses habitudes, si une maladie de langueur, occasionnée par le climat de Londres, n'eût mis sa vie en danger. Tous les soins des médecins ayant été inutiles pour vaincre cette disposition mélancolique qui avait presque anéanti les forces de son corps, et qui déjà voilait les grâces de son esprit, il fut décidé qu'Olivia devait quitter l'Angleterre sous peine de mort. Tous ses amis de l'émigration lui conseillaient d'aller en Italie : il y avait dans ce conseil un singulier sentiment de jalousie. Forcés d'abandonner aux manants parvenus qui les avaient chassés de France leur fortune, leur rang, leur patrie, ils se sentaient pris de dépit à la pensée que ces hommes de sang, comme ils disaient, pourraient aussi usurper leurs plaisirs. Et certes ils avaient droit de le craindre, car la vertu d'Olivia était encore plus fragile que la vieille monarchie. Olivia ne les écouta pas : elle voulut revoir Paris, un autre Paris que celui qu'elle avait connu, gouverné par d'autres hommes, agité par d'autres idées, se ruant à d'autres fêtes ; car, à l'époque dont je te parle, le directoire siégeait déjà au Luxembourg. Olivia obtint facilement sa radiation de la liste des émigrés, et les débris de la fortune qu'elle emportait d'Angleterre lui procurèrent une aisance qui lui permit de disposer de sa personne en faisant les conditions de son marché.

Quoiqu'elle eût alors plus de trente ans, Olivia était d'une beauté si élevée et si pure, qu'elle fut bientôt entourée des assiduités des merveilleux les plus renommés de Paris. Femme de luxe et de plaisir, elle se fit remarquer dans les pompes si peu gazées de Longchamp et dans les bals si mystérieux de l'Opéra et de Frascati. Cependant elle ne retrouvait ni sa santé ni l'indépendance légère de son esprit. Ses accès de mélancolie et de découragement devenaient de jour en jour plus fréquents, et ce n'avait été qu'à grand'peine

qu'un soir de l'hiver de 1798 on l'avait déterminée à assister à une fête intime, donnée par un des plus riches fournisseurs de l'armée. Olivia y tint mal sa place : de toutes les femmes, elle fut la seule qui y fut sans esprit, sans coquetterie, sans délire. De tous les hommes, un seul aussi demeura froid, insouciant et comme fatigué de cette joie qui l'entourait.

Cet homme pouvait avoir trente-cinq ans. Il s'appelait M. de Mère. On citait de lui de grands traits de passion. Bien jeune encore, il avait quitté sa famille et laissé à un cadet tous les avantages d'une brillante fortune pour suivre en Hollande une femme qu'il aimait. Après l'avoir aimée assez pour la respecter pendant trois ans, il la vit se livrer légèrement à un autre. Cette première déception le poussa à un libertinage honteux, et cet homme, si distingué par son nom, son rang, son caractère et son esprit, se plongea dans les excès de toutes sortes. Revenu en France et rentré dans la bonne compagnie, il s'éprit encore d'une femme à laquelle il voua sa vie; cette seconde passion fut plus violente et moins respectueuse que la première, mais elle fut encore trompée. M. de Mère avait vingt-sept ans quand cela lui arriva. Comme la première fois, il en conçut assez de désespoir pour s'en vouloir venger; mais, cette fois, ce ne fut pas lui-même qu'il choisit pour victime. Il voulut faire payer à toutes les femmes les torts de deux d'entre elles; il donna à sa vie la singulière occupation de séduire celles qu'on disait les plus vertueuses, et de les abandonner le lendemain du jour où il les avait perdues. Cette misérable vengeance fatigua bientôt celui qui y avait mis tout son bonheur, et au bout de deux ans de cette vie il se trouva en face de lui-même, jeune encore, mais flétri par le mépris qu'il s'était donné pour toutes les femmes. Les événements de la révolution l'arrachèrent à ce dégoût profond et tournèrent les facultés de son esprit vers les intérêts publics : en 92, il partit parmi les volontaires de sa province, heureux de sentir battre son cœur au bruit du tambour, et de tressaillir encore à une émotion quelconque. A cette époque, la fortune s'empara avec trop d'avidité de tous ceux à qui elle put jeter ses faveurs pour que M. de Mère n'en fût pas comblé. En 1798, il était déjà général de brigade, et si, dans ce moment, il n'était pas présent à l'armée avec un grade plus élevé, c'est qu'une blessure dangereuse avait rendu nécessaire sa présence à Paris.

Comme Olivia était la femme la moins jeune de toutes celles qui avaient été invitées pour cette fête, de même M. de Mère était le plus âgé des hommes qui y assistaient. Tous deux avaient été placés à table loin l'un de l'autre, car Olivia était l'objet des désirs des plus jeunes et des plus ardents, et M. de Mère le but des coquetteries des plus folles et des plus agaçantes. Ni les uns ni les autres n'obtinrent le moindre succès. Olivia et le général regardèrent en pitié ces joies fiévreuses, ces délires amoureux qu'ils avaient épuisés l'un et l'autre jusqu'à la lie. Olivia était trop belle pour accepter l'amour d'un jeune homme dont la passion l'eût mise au rang des vieilles femmes qui font des éducations, et M. de Mère n'aimait plus assez le plaisir pour risquer encore une désillusion. Le soir venu, le hasard, ou plutôt la solitude que tous deux cherchèrent dans un salon écarté, les fit se rencontrer ensemble. M. de Mère savait ce qu'était Olivia, mais Olivia ne connaissait pas M. de Mère. Il entama la conversation avec elle, non pas avec ce respect qu'appelle une réputation intacte, mais avec cette retenue qu'un homme distingué accorde à toute femme habituée à un monde élégant. Ils échangèrent d'abord quelques mots sur le peu de part qu'ils prenaient aux plaisirs de la soirée, et tous deux l'attribuèrent au fâcheux état de leur santé, car tous deux croyaient être assez une exception dans ce monde pour ne pas parler de l'état fâcheux de leur âme. S'intéressant fort peu l'un à l'autre et à eux-mêmes, ils abandonnèrent bientôt cette conversation pour parler de choses d'un intérêt général. Les guerres de la république et les succès de Bonaparte étaient alors dans toute leur splendeur, et M. de Mère en parla avec une chaleur et un enthousiasme qui attestaient qu'il y avait encore en lui bien plus de feu et de jeunesse qu'il ne le supposait. D'un autre côté, la littérature, les théâtres, les arts, la musique recommençaient à se montrer, et Olivia en parla avec un tact, une supériorité et un intérêt qui montraient aussi que son cœur était plus susceptible de douces émotions qu'elle n'eût voulu le croire. Ils passèrent ainsi les longues heures de cette soirée, s'écoutant tour à tour avec plaisir, mais sans réflexion; puis tous deux, avertis par le silence de la fête qu'elle était finie, se trouvèrent avoir de beaucoup dépassé le moment où leurs habitudes plus rangées les rappelaient chez eux. Il fallut se séparer. M. de Mère, qui avait encore quelques semaines à perdre à Paris, ne voulut pas

laisser échapper l'occasion de diminuer les ennuis de son séjour par le commerce d'une femme qu'il avait trouvée pleine d'esprit et de convenance ; il demanda donc à Olivia la faveur d'être reçu chez elle. Il le fit dans les termes les plus flatteurs, et elle lui répondit sans s'en étonner et sans le repousser :

« — Je n'ai pas besoin de savoir votre nom, Monsieur, pour être charmée de recevoir un homme aussi distingué que vous; mais encore faut-il que je le connaisse pour ne pas m'étonner de la visite que je recevrai, si par hasard vous ne mettez pas en oubli la demande que vous venez de me faire? — Eh bien! Madame, si on vous annonçait M. de Mère demain au soir, le recevriez-vous? — M. de Mère! reprit Olivia en le regardant, voilà un nom qui pouvait se passer de la recommandation de ce soir pour faire accueillir avec plaisir celui qui le porte. »

Tous deux, on le voit, se disaient sans embarras le plaisir qu'ils avaient éprouvé à se rencontrer ; tous deux se croyaient tellement à l'abri d'une coquetterie ou d'une séduction, que ce fut sans embarras aussi qu'ils reçurent cette assurance. Ni l'un ni l'autre n'emportèrent aucun trouble de cette soirée. Olivia passa toute la journée sans se rappeler que M. de Mère devait venir le soir, et celui-ci ne se souvint qu'il devait aller chez Olivia, que comme d'un emploi de son temps plus amusant qu'une représentation à l'Opéra ou une bouillote dans le salon d'un directeur.

Il était neuf heures du soir, et Olivia était chez elle avec Libert, le gros financier qu'elle avait jadis choisi à seize ans, et qu'elle avait repris pour amant en titre parce qu'il était le plus esclave de ceux qui avaient régné comme lui. Une immense fortune, gagnée dans les dilapidations de la monarchie, s'était encore accrue dans les dilapidations de la république, et Olivia s'en servait pour satisfaire des caprices peut-être plus exigeants et plus impérieux que ceux de la vanité et de l'amour des plaisirs, car ils venaient de l'ennui. En ce moment, le financier, devenu fournisseur, lui racontait les chances d'une nouvelle opération, et Olivia, n'ayant rien de mieux à faire, s'amusait à lui démontrer que son entreprise était stupide, quoique au fond elle fut très-persuadée que l'instinct cupide de Libert était supérieur à tout ce qu'elle pouvait avoir de bonnes raisons. Ils en étaient presque venus à se quereller, lorsqu'on annonça M. de Mère.

Olivia eprouva un violent mouvement de dépit ; et, bien que tout Paris sût qu'elle était la maîtresse de Libert, elle fut singulièrement contrariée d'être trouvée avec lui par un homme comme M. de Mère. Elle le reçut cependant avec cette aisance qui tient plus à l'habitude qu'à la bonne disposition, et la conversation s'établit sur la fête où ils s'étaient rencontrés. Elle fut railleuse et embarrassée de la part d'Olivia, dédaigneuse de la part du général sur le compte de leurs convives de la veille. Tous deux étaient gênés et humiliés de la présence du financier, car elle disait trop ce qu'était Olivia. Libert quitta le salon avant M. de Mère. Dès qu'il fut parti, Olivia dit à celui-ci :

« — Vous vous êtes trompé, général. Vous croyiez sans doute venir dans un salon où vous trouveriez une nombreuse réunion, une conversation brillante, et vous voilà tombé chez une pauvre femme toute seule, et qui passe ainsi la plus grande partie de ses soirées. — Je ne venais chez vous, Madame, chercher que vous, répondit le général. — Et ce n'est pas moi seule que vous avez trouvée : est-ce là ce que vous voulez dire ? — Non, en vérité ; mais je dois vous avouer que je n'imaginais pas troubler un entretien aussi intime. — Je ne sais comment je dois prendre votre réponse. — Comme l'expression de l'étonnement que j'éprouve à voir la belle Olivia seule. — Seule ! — Oui, vraiment ; il me semblait avoir découvert en elle une supériorité d'esprit qui ne devait pas se satisfaire du commerce de certaine vulgarité. »

Olivia regarda le général avec un sourire moitié triste, moitié railleur, et reprit :

« — Si j'étais la franche coquette que vous croyez, je vous répondrais peut-être que je n'étais si seule que parce que je vous attendais ; mais, en vérité, ce serait mentir, et il y a bien longtemps que je ne prends plus cette peine-là.— Vous ne m'attendiez donc pas, Madame ? répondit M. de Mère. — Je vous jure, Monsieur, que je vous avais complétement oublié. — Je vous remercie de votre franchise, quoiqu'elle soit peu flatteuse. — Elle l'est plus que vous ne pensez, peut-être ; car je pense beaucoup à fuir les importuns. — Tenez, dit le général avec plus de gaieté qu'il n'en avait éprouvé depuis longtemps, vous faites de l'esprit avec moi ; vous n'êtes pas naturelle comme hier, et j'en suis fâché. — C'est que je suis peut-être fâchée aussi. — Et de quoi ? —

De ce que vous êtes venu. — Vraiment ? et pouvez-vous me dire pourquoi ? — Si je vous le dis, vous ne serez pas trop fat ? — Oh ! mon Dieu ! je vous jure qu'il y a bien longtemps aussi que je ne me donne plus cette peine-là. — En ce cas, je vais vous avouer la cause de mon humeur. Je vous ai rencontré hier dans un monde insupportable, vous ennuyant comme moi au milieu de gens qui s'amusaient ; vous m'avez fait passer une bonne et douce soirée ; je n'ai pas compté le temps, croyez que c'est beaucoup pour moi ; vous ne vous êtes pas aperçu que vous perdiez le vôtre, et c'est sans doute aussi quelque chose pour vous. Plus tard, ce souvenir me serait revenu et à vous aussi. Il est sans doute bien pâle à côté de tous ceux de votre vie, et il eût été bien effacé pour moi, si j'avais été forcée d'aller le rechercher dans les souvenirs bruyants de mes premières années ; mais, dans l'existence déserte que je mène et vous aussi, il eût pris une heureuse place. — Et pourquoi voulez-vous qu'il l'ait perdue ? repartit le général, en interrompant Olivia. — Oh ! dit-elle, ne faites pas de la vieille galanterie avec moi ; je vaux mieux ou moins que cela. Le souvenir a perdu sa bonne place, parce que vous êtes venu ici, parce que vous y avez rencontré M. Libert, parce que j'ai senti que vous me jugiez selon ma position, et parce que véritablement vous m'avez jugée comme je vous le dis. »

Pendant qu'Olivia parlait ainsi, le général la regardait : il s'aperçut alors de sa beauté souveraine, plus touchante depuis qu'elle était alanguie par la douleur physique et la tristesse. Il reprit, après un moment de silence :

« — De tout ce que vous venez de me dire, la seule chose que je ne comprenne pas, c'est cette vie déserte dont vous me parlez. — Et voilà qui m'étonne tout à fait, dit Olivia, non pas que je ne puisse avoir autour de moi un cercle de brillants adorateurs : le succès de certaines femmes doit me faire croire qu'il ne me manquerait pas si je daignais l'appeler. Mais, dites-moi, quel intérêt voulez-vous que j'y prenne ? celui d'un entretien aimable ? Je vous avoue que j'ai été bien gâtée de ce côté. Serait-ce le besoin d'hommages... amoureux ? Je vous avoue encore que ces hommages ayant perdu, dans le monde que je pourrais voir, la séduction que leur prêtaient jadis un grand nom et de grandes manières, je suis peu tentée de les accueillir et de faire un nouvel apprentissage de l'amour. — L'amour ! dit M. de Mère. Mais voilà ce

dont vous ne parlez pas et ce qu'il me semble étrange de ne pas trouver ici. — Comment ! dit Olivia d'un air tout étonné ; il me semble que je viens de vous dire à l'instant même que j'y avais renoncé. — Pardon ! dit M. de Mère en souriant doucement, il me semble, à moi, que vous avez parlé de toute autre chose que de l'amour. — De quoi donc ? — Je ne sais trop comment vous le dire. — Oh ! soyez franc, reprit Olivia avec vivacité. Parlez, je sais tout entendre, je suis une bonne femme ; et, si vous voulez que je vous mette plus à votre aise, parlez, parlez, je suis une vieille femme. »

M. de Mère hocha la tête, et, souriant encore, il repartit :

« — Je parlerai parce que vous le voulez, voilà tout. Il me semble que ce n'est pas à l'amour que vous avez renoncé, d'après ce que vous disiez vous-même, mais à ce que nous autres, soldats assez grossiers, nous appelons des aventures galantes. — Oh ! je vous comprends, reprit Olivia en riant; mais je vous dirai que je suis encore plus jalouse de repousser ce que vous appelez sans doute l'amour, que de renoncer à ce que vous appelez des aventures galantes. — Il vous a donc bien fait souffrir? dit le général. — Oui, reprit Olivia avec une expression de honte et presque de dégoût, il m'a fait mal, un mal ignoble, repoussant, honteux ; je n'ai aimé d'amour qu'une fois, et je voudrais l'oublier. — Eh bien ! moi aussi, répondit le général, j'ai horriblement souffert de l'amour. J'ai été trompé dans les sentiments les plus saints, trahi dans le dévouement le plus complet, joué dans ma confiance et ma vénération pour celle que j'aimais, et cependant je ne donnerais pas pour beaucoup le souvenir de ces tourments passés. — Vraiment? dit Olivia, en s'appuyant sur le bras de sont fauteuil et en regardant le général avec une surprise étrange. — Et ne le comprenez-vous pas comme moi? reprit le général en s'exaltant ; ne comprenez-vous pas que, lorsque le cœur est pauvre et épuisé, il se rappelle avec bonheur le temps où il était riche et abondant en douces ambitions et en nobles espérances? Aimer ! aimer, avec cette pensée qu'il y a une âme à côté de vous qui épie tout ce que vous faites de bon et de beau pour en être heureuse, un être faible qui a foi en vous, qui vous donne son bonheur en garde, qui s'endort et s'éveille tranquille à l'abri de votre protection, ou qui, s'il se trouve enchaîné par des devoirs plus impérieux, mêle votre pensée à toute attente, a tout regret, qui vit en vous comme vous vivez en lui, qui vous

comprend dans un regard si vous êtes muet, qui sait ce que vous pensez mieux que vous-même, dont le bonheur vous est plus cher que votre vie, qui tient enfin votre cœur dans cette perpétuelle émotion de joie et de désir qui élargit l'existence, et lui donne une étendue immense pour être heureux ou pour souffrir! oh! vous me trompez, Madame, ou vous ne rejetez pas de pareils souvenirs ou vous n'avez jamais aimé! »

A ces mots, Olivia porta la main sur son cœur; quelque chose de douloureux et d'inconnu semblait y avoir retenti. Elle regarda M. de Mère dans une muette contemplation, comme si ses yeux étaient illuminés d'un nouveau jour à travers lequel elle ne voyait pas encore distinctement, et elle finit par lui dire d'une voix lente et basse :

« — Et vous avez aimé ainsi, vous! — Et vous avez dû être aimée ainsi, repartit le général, ou du moins vous avez dû éprouver pour quelqu'un un sentiment pareil à celui que je viens de vous dire? »

Olivia baissa les yeux et rougit. En ce moment elle fut honteuse d'elle-même, elle éprouva le regret de sa vie perdue dans les plaisirs. Pour échapper à cette pensée, elle reprit la conversation presque interrompue par son silence et dit à M. de Mère :

« — Et vous en êtes aux souvenirs, vous, si jeune encore! et vous croyez que cette passion que vous connaissez si bien ne vous maîtrisera plus! — J'espère que non, dit le général en souriant, et cependant je ne voudrais pas m'y fier. Il ne faudrait pas qu'une femme comme vous se donnât la peine de me rendre amoureux. — Oh! s'écria Olivia avec une vraie joie d'enfant, que je voudrais que vous fussiez amoureux de moi! — Est ce que cela vous amuserait beaucoup? — Oh! ne dites pas cela, reprit Olivia avec prière, je vous jure que je serais fort maladroite à jouer avec de pareils sentiments. J'ai été bien folle, bien rieuse; mais j'avoue que je n'aurais jamais voulu blesser une passion aussi sincère. — Alors, vous devez avoir eu bien des pitiés, dit le général, si vous n'avez jamais rendu malheureux ceux à qui vous l'avez inspirée? — Si je l'ai inspirée, reprit Olivia, je ne l'ai jamais comprise. — En ce cas vous ne l'avez donc jamais partagée? — Jamais! » répondit Olivia.

L'accent ingénu avec lequel cette femme de trente-deux ans prononça ce mot, étonna à son tour M. de Mère. Il la re-

garda, comme pour s'assurer qu'elle ne jouait pas une comédie ; mais il y avait tant de sincérité dans l'attitude et dans l'étonnement d'Olivia, qu'il ne put pas douter de la vérité de ce qu'elle lui disait. Il demeura longtemps en silence devant elle, admirant sur ce beau visage, qui semblait avoir été éprouvé par les passions, la surprise naïve d'une jeune fille à qui l'on vient de découvrir son cœur et qui s'étonne des nouvelles émotions qu'elle ressent. Olivia se taisait toujours, et toujours M. de Mère la regardait. Enfin elle leva les yeux sur lui et s'écria douloureusement :

« — En vérité, vous venez de me faire bien du mal ! — Et comment ? — Je ne puis vous le dire ; mais cette vie que je mène, et qui m'était déjà insupportable, va me devenir impossible ; mais la présence de cet homme qui me déplaisait va maintenant me faire honte ; mais tous ces plaisirs qui ne me semblaient que frivoles vont me paraître odieux ; ce que je croyais la satiété n'est plus que le vide de mon cœur. — Avez-vous donc renoncé à l'occuper ? — A mon âge, reprit Olivia en souriant, à mon âge aimer, et aimer comme une enfant, ce serait une folie ; ce serait pis encore, ce serait ridicule. — On n'est jamais ridicule, Madame, dit le général, lorsqu'on est belle comme vous l'êtes et qu'on a un sentiment vrai dans le cœur. — C'est comme si on vous disait, à vous, reprit Olivia, de vous exposer encore à ces tumultueuses émotions dont vous me parliez tout à l'heure ; assurément vous ne voudriez pas y consentir. — Moi, Madame, je bénirais l'heure, le moment où je pourrais sentir ce que j'ai éprouvé autrefois ; et je dois vous dire toute la vérité. Il me semble que, depuis si longtemps que mon cœur est muet, il a retrouvé dans son repos toute sa jeunesse, toute sa force, tout son délire. »

En parlant ainsi, le général regardait Olivia de façon à lui faire croire que c'était à elle que s'adressait l'espérance de cette passion. Elle en fut troublée et lui dit en riant :

« — Allons ! ne faisons pas d'enfantillage. Vous oubliez que pour l'amour nous sommes des vieillards, et que les jeunes fous avec qui nous avons passé la soirée étaient plus maîtres d'eux que nous ne le sommes nous-mêmes. Voyons, ajouta-t-elle, parlons de vous qui avez des espérances... des espérances de gloire, j'entends. — Pourquoi me donner la préférence ? reprit le général. — Oh ! répondit Olivia, parce qu'il n'y a plus rien à dire de moi, parce que j'ai

jeté un voile sur mon passé et que je ne veux pas regarder dans mon avenir. Une vie ennuyeuse et dépourvue de tout intérêt, voilà ce qui me reste. J'y suis résignée ou je m'y résignerai. Mais vous, vous avez une belle carrière : vous y avez déjà fait de grands pas, et il vous en reste de plus grands à faire encore. C'est si beau de penser qu'on peut arriver à occuper de son nom la France, le monde, la postérité! et vous avez tout cela, vous autres hommes. Quand les passions de l'amour sont éteintes, l'ambition vous reste : vous êtes bien heureux! — Croyez cependant, reprit le général, que cette ambition serait encore plus puissante si on savait qu'un autre cœur s'intéresse à ce succès. — Allons! allons, dit Olivia en souriant, vous voilà tout à fait redevenu jeune homme. Vous avez repris la folle ardeur de vos premières années, vous continuez vos belles illusions. — Pourquoi n'en pas faire autant de votre côté? repartit le général. — C'est que, si on continue à votre âge, on ne commence pas au mien. »

Elle dit cette dernière parole avec un trouble et un chagrin évidents, et, avant que le général ait eu le temps de répondre, elle sonna vivement et lui dit :

« — Je vous chasse... je vous chasse ce soir, entendez bien. Je ne vous dis pas de revenir, mais je suis toujours chez moi. J'ai besoin d'être seule, je suis souffrante. Cette soirée d'hier m'a fatiguée. Adieu, et à bientôt. »

Elle mentait, ce n'était pas la soirée de la veille qui l'avait fatiguée, ou plutôt troublée si profondément. Puisqu'elle mentait, qu'éprouvait-elle? Le général sortit après lui avoir baisé la main qu'elle voulut retirer dans un premier moment d'émotion. Olivia demeura seule avec ses nouvelles pensées...

Luizzi écoutait ce récit avec une grande attention, et remarquait l'intérêt avec lequel le Diable racontait l'histoire d'Olivia.

— Je comprends, lui dit-il, pourquoi tu veux me rendre cette femme moins odieuse qu'elle ne l'est véritablement; mais tu auras beau faire, je ne verrai jamais dans cette histoire que beaucoup de dévergondage finissant par une ridicule passion de femme usée. — Sot et méchant! s'écria Satan avec un éclat qui fit trembler Luizzi, ne jugeras-tu jamais les choses que sur la stupide apparence que leur prêtent vos idées? Ne vois-tu pas que cette femme était arrivée au plus misérable des malheurs? — Plaît-il? fit Luizzi. — Oui! à ce

malheur suprême de n'avoir plus d'illusion sur le passé, à ce malheur horrible de savoir, autant que le cœur humain peut le savoir, que toute faute est irréparable. Et encore cette terrible science resta-t-elle pour elle dans le doute, tandis que, moi, je la possède dans toute sa foudroyante étendue. Ne comprends-tu pas, pauvre, sec et froid misérable, ce que c'est que d'avoir pu habiter les cieux, et que de se voir condamné à la fange des enfers? Et, pour ne parler que d'Olivia, comprends-tu ce désespoir qui la saisit, lorsqu'elle découvrit qu'elle avait pu aimer et être aimée, ce qui est votre ciel, et qu'elle n'avait jamais été qu'une marchandise d'amour, ce qui est votre dernier avilissement? — Je comprends un peu ta prédilection pour cette femme, dit Luizzi avec dédain, elle est un écho lointain des regrets qui te dévorent. — Avec cette différence, reprit Satan, que j'ai fait ma destinée et qu'on lui a fait la sienne. — Et ce fut là sans doute, reprit Luizzi, l'objet des pensées d'Olivia? — Et peut-être un jour ce sera l'objet des tiennes. — Dis-moi celles de ta protégée, cela m'épargnera peut-être les mêmes regrets. — Écoute donc, reprit Satan, et tâche de me comprendre si tu peux :

Olivia était donc restée seule, étonnée d'un trouble qu'elle n'avait jamais ressenti, la main posée sur son cœur qui se serrait dans sa poitrine ou se dilatait avec violence, éprouvant à la fois quelque chose d'heureux et d'inquiet, ayant peur de son émotion et s'y abandonnant avec joie, livrée enfin à ce combat instinctif du cœur pris d'un premier amour, et qui se défend avec effroi, comprenant qu'il va devenir l'esclave d'une passion plus violente que sa volonté. Cette agitation, qui dure si longtemps dans l'âme d'une jeune fille, dut bientôt faire place à d'autres sentiments chez une femme comme Olivia. Chez la vierge, en qui l'amour a soufflé ce premier désir dont le feu fait bouillonner tout son être, il n'y a pas plus d'étonnement que dans Olivia; mais il y a une ignorance de l'avenir de cette grande passion, qui la lui rend moins suspecte. Aimer est pour la jeune fille une ivresse dont elle ne comprend pas le réveil; pour Olivia, au contraire, cette ivresse lui semblait devoir arriver, comme les autres, au dégoût. Malheur aux lèvres d'un homme qui touchent une coupe avec la certitude qu'une fois le vin épuisé il ne restera plus dans sa bouche qu'une saveur fétide et nauséabonde! malheur à la femme dont les lèvres ne peuvent toucher à un baiser sans être sûre qu'il lui répugnera

avant d'être fini ! C'était la position d'Olivia. Aimer, pour elle, ne pouvait plus être espérer le bonheur ; couronner cet amour en devenant la maîtresse de M. de Mère n'était encore pour elle que donner sans doute et recevoir assurément une désillusion. Cette nuit d'Olivia se passa tout entière, tantôt dans ces effrois, tantôt dans le charme inouï de la douce sensation que trouvait son âme à se reposer sur le souvenir de son entretien avec M. de Mère, comme un voyageur tourmenté de spleen et de fièvre qui rencontre une couche fraîche, blanche et odorante, où, pour la première fois depuis longtemps, il trouve un délassement à sa constante lassitude.

Toutefois, l'esprit du monde se mêla bientôt à ces sensations du cœur et dicta à Olivia une résolution qui lui parut raisonnable. Ce qu'Olivia craignait, avant tout, c'était le ridicule. Pour l'éviter, elle voulut fuir une passion qui pourrait lui en donner un aux yeux de tous ceux qui la connaissaient ; mais elle ne voulut pas fuir cette passion en femme qui a l'air d'avoir peur, et, ne voulant ni éviter M. de Mère ni subir encore une fois le trouble qu'il lui avait donné, elle se décida à reprendre, pour quelque temps, une vie assez occupée de plaisirs pour que l'obsession de la pensée de M. de Mère ne pût y trouver place. Ainsi, lorsqu'il vint le lendemain, au lieu de rencontrer Olivia seule, comme il l'avait peut-être espéré, il entra dans un salon où étaient réunis le peu d'hommes de bonne compagnie que Paris possédait alors, et les quelques femmes splendidement galantes qui faisaient les frais de tous les scandales. Parmi celles-là, une entre autres avait été l'objet des attentions du général. Séduite en quelques jours et abandonnée en quelques heures par lui, elle en avait gardé une vive rancune. Avec tout autre homme que le général, elle eût peut-être tenté la vengeance la plus raffinée des femmes en pareille circonstance : c'était d'inspirer de l'amour à celui qui l'avait humiliée, afin de l'humilier à son tour par les refus les plus insultants ; mais cette femme croyait trop bien connaître le général pour espérer qu'un pareil manége pût réussir vis-à-vis de lui, et, en franche ennemie, ce fut en l'attaquant de front qu'elle voulut se venger. Il est toujours facile d'amener la conversation d'un salon sur l'inépuisable sujet de l'amour. Madame de Cauny, c'était son nom, s'en chargea, et, après quelques thèmes généraux, elle commença une diatribe cruelle contre ces hommes en qui la débauche a usé tout noble sentiment,

tout respect, toute pitié, et à qui elle a donné le dernier des vices, la lâcheté. Le général, qui avait écouté avec assez de dédain les furieuses déclamations de madame de Cauny, ne put cependant s'empêcher de tressaillir à ce dernier mot. Elle s'en aperçut, et, s'adressant directement à lui, elle continua avec un ton plein de sarcasme :

« — Oui, général, c'est la dernière des lâchetés que celle qui s'adresse à une femme, et en vérité je ne veux pas dire que la plus infâme soit celle qui consiste à flétrir sa réputation par des paroles. Car, si cette femme est pure, elle a le témoignage de son honneur pour se défendre, et il y a encore des gens dans ce monde dignes de l'écouter et de la comprendre; si cette femme ne mérite aucun respect, le mal qu'on lui fait n'est pas bien grand, et il lui reste la chance de trouver dans un nouvel amant, sinon un cœur assez haut, du moins un courage assez déterminé pour punir l'infâme qui l'a outragée. »

Quoi qu'il en eût, le général se trouva si inopinément et si violemment attaqué qu'il ne fut pas le maître de cacher son trouble. Il écoutait madame de Cauny, la pâleur sur le front, les dents serrées, prêt à éclater, car Olivia écoutait aussi cette femme en regardant le général. Madame de Cauny, suffoquée par la rage, s'était arrêtée. Il ne faut pas croire cependant qu'en me servant de ce terme je veuille te dire que ces reproches avaient été adressés au général avec l'expression haletante d'une femme emportée, dont la voix crie dans la gorge et dont les yeux étincellent dans leur orbite. Tout cela avait été dit d'une voix fine et moqueuse, avec des yeux à moitié cachés sous de longues paupières. Seulement un imperceptible tremblement des lèvres, une altération presque insaisissable de la voix, montraient assez que la colère qui s'échappait par cette issue si étroitement contenue aurait éclaté avec fureur, si elle n'eût obéi à ce frein puissant qu'on appelle le respect du monde. C'est en cela que la plupart de vos faiseurs de romans modernes me semblent ignorants à représenter les passions. Dans quelque monde et à quelque époque qu'ils les fassent vivre, ils les poussent toujours jusqu'à leur expression la plus énergique; ils font à tout propos éclater le volcan, oubliant que, sous le poids de vos mœurs policées, il brûle intérieurement et gronde plus souvent qu'il ne lance ses flammes et ses scories. Olivia était trop femme de votre monde pour ne pas avoir com

pris, sous la nonchalante raillerie de madame de Cauny, tout ce qu'il y avait de fureur rugissante en elle; mais peu soucieuse de la modérer, pourvu qu'elle apprît jusqu'à quel point allait cette fureur, elle lui dit :

— Et quelle est donc cette lâcheté plus grande encore que toutes celles dont vous venez de faire le tableau? — Cette lâcheté, la voici, répondit madame de Cauny en s'accoudant sur les bras de son fauteuil pour regarder de bas en haut le général qui était debout appuyé à la cheminée; cette lâcheté, c'est de profiter d'un beau nom, de quelques avantages personnels, d'un esprit qui a le don de parler le langage du cœur, et de s'approcher d'une femme, d'une femme, entendez-moi bien, qu'on ne connaît pas, qu'on n'a jamais rencontrée, qui, par conséquent, ne vous a jamais blessé dans vos intérêts, dans votre vanité, dans vos affections, d'une femme à côté de qui l'on pouvait passer sans la regarder, mais qu'on désigne du doigt, en se disant : « Je ferai du mal à cette femme. » Comme je vous le disais tout à l'heure, on s'approche d'elle; on la flatte d'abord en la rendant fière des soins d'un homme distingué; on la prend dans son repos pour l'occuper d'un amour qu'elle ne cherchait pas; on l'arrache à sa vie paisible pour lui donner les inquiétudes d'une passion qu'elle avait résolu de fuir; on lui offre un dévouement sans bornes, on la persuade de la sincérité de ce dévouement; on lui donne la joie d'être aimée, et on lui demande après de se laisser aller aussi à la joie d'aimer; on l'émeut, on l'enivre, on l'égare, on obtient tout de cette femme; et, le lendemain, on ne la revoit plus, sans prétexte, sans querelle, sans reproche, sans raison, sans nécessité; on la laisse d'abord avec l'amour qu'elle a, puis avec la honte qui lui vient, avec une attente horrible et une perplexité que rien ne peut éclairer, car elle ignore ses torts, et enfin avec une certitude d'abandon ignoble qu'on ne se donne pas même la peine de rendre complète. Puis l'on court à une autre femme pour recommencer la même lâcheté; car, voilà ce que j'appelle une lâcheté, une basse et lâche lâcheté, et je suis sûre, général, que vous êtes de mon avis. »

C'était pour la première fois peut-être que les suites d'une aventure galante avaient été traitées dans ce monde sur un ton aussi sérieux. En toute autre circonstance, des quolibets et des plaisanteries auraient pu répondre à la cruelle plainte de madame de Cauny; Olivia peut-être en eût donné l'exemple;

peut-être le général y eût-il trouvé une excuse contre cette terrible accusation. Mais l'accent de madame de Cauny domina toutes les dispositions railleuses de ce salon. Olivia avait continué de l'écouter, les yeux toujours fixés sur M. de Mère; et, quoiqu'elle n'eût plus dit un seul mot, celui-ci avait bien vu qu'elle s'était épouvantée à la prévision d'un pareil malheur. Cependant le général ne pouvait pas rester sans essayer au moins une réponse, quelque futile qu'elle fût. Il reprit donc :

« — Que voulez-vous, Madame? Le cœur est facile à se tromper : on croit aimer et il se trouve qu'on n'aime pas, le désir qu'inspire toute femme belle et spirituelle peut abuser et apparaître comme un amour véritable, puis, quand ce désir est éteint, on s'aperçoit qu'après lui il n'y avait rien. — Pas même l'homme d'honneur? dit madame de Cauny; pas même l'homme qui, dépouillé de son illusion, ménage à une femme les douleurs qu'il va lui causer? Il ne reste rien, dites-vous, général, pas même l'homme de bonne compagnie qui enveloppe au moins de politesse la plus honteuse et la plus basse des injures? Oh! vous avez raison, il ne reste rien, absolument rien, que le méchant qui frappe le faible, et le manant qui insulte à toute distinction. — Madame, s'écria le général emporté par sa colère, pour aussi bien connaître ces hommes, il faut en avoir rencontré. Oseriez-vous les nommer? — Peut-être, reprit madame de Cauny en regardant Olivia, serait-ce un service rendre à d'autres femmes; mais je ne puis pas pousser l'obligeance jusque-là. »

Cette conversation s'arrêta, car aussitôt madame de Cauny se leva et se retira. A peine fut-elle partie, que la frivolité reprit l'empire de la conversation, et quelques personnes se mirent à railler madame de Cauny sur sa fureur. Olivia seule, Olivia, qui la veille encore aurait été la plus ardente à jeter de joyeux propos sur ce désespoir, demeura sérieuse, et plus que sérieuse, triste. Tout en se félicitant de la résolution qu'elle avait prise, elle éprouvait la terreur du danger auquel elle avait pu être exposée et le regret de voir si complétement dépoétisé un homme par qui elle ne voulait pas se laisser persuader, mais dont les paroles l'avaient si vivement émue. Le général s'aperçut, de son côté, qu'il avait été profondément atteint dans la considération qu'Olivia semblait avoir pour lui, et il en conçut une sorte d'impatience douloureuse dont il ne voulait pas se rendre compte. Elle fut

assez vive pour qu'il crût devoir tenter de se justifier d'une de ces rouerles dont jadis il avait fait sa gloire, et, pendant que le salon se divisait en petits groupes, il s'approcha d'Olivia demeurée seule, et lui dit :

« — La philippique de madame de Cauny vous a donné une bien odieuse opinion de moi? — Non, repartit Olivia d'un air de franchise, non, ce n'est pas ce qu'elle a dit ; beaucoup de légèreté peut expliquer une conduite si cruelle. Mais ce qui m'a étonnée, c'est que vous ayez répondu... — Quoi donc? — Qu'on peut se tromper sur ce qu'on appelle amour; qu'un désir peut vous en donner toutes les émotions, tout le trouble, tout l'enivrement, et qu'une fois ce désir éteint, il n'en reste plus rien. Est-ce vrai, cela? »

M. de Mère réfléchit longtemps, puis répondit :

« — Non, cela n'est pas vrai, cela ne doit pas être vrai, quoiqu'il me semble que je l'aie éprouvé; c'est qu'on manque de franchise avec soi-même, c'est qu'on s'interroge mal, ou plutôt c'est qu'on y met de la négligence. »

A ce mot, Olivia regarda le général d'un air tout surpris, et répéta :

« — De la négligence? — Oui, je ne saurais m'exprimer autrement. On ne prend pas garde à ce qu'on éprouve malgré la violence des émotions, parce qu'il leur manque un sens intime qui n'appartient qu'à l'amour, un sens qui parle quand c'est véritablement de l'amour qu'on éprouve, un sens qui vous avertit et qui vous dit : « Prends garde! » Oh! non, Olivia, non, quand on aime ou qu'on est menacé d'aimer véritablement, on ne se trompe pas. — En êtes-vous sûr? reprit Olivia. — Écoutez, reprit le général, et ne vous moquez pas de moi. Vous avez remarqué tout à l'heure mon embarras, ma colère, disons plus, mon humiliation. Il y a peu de jours, ce qui m'arrive ce soir me fût arrivé qu'en vérité j'en aurais été ravi. J'aurais été fier, moi qui ai beaucoup souffert, d'avoir rendu à quelqu'un une partie du mal qu'on m'avait fait ; j'aurais peut-être retrouvé assez de cet esprit caustique que j'avais autrefois pour tourner à mon avantage les invectives de madame de Cauny et lui renvoyer l'humiliation et le ridicule de cette sortie. Eh bien! aujourd'hui j'ai été honteux, pris au dépourvu, blessé, malheureux. — Qu'en voulez-vous conclure? dit Olivia, cherchant dans les paroles de M. de Mère l'explication de ce qu'elle éprouvait, car en toute autre circonstance elle aussi n'eût pas été triste et blessée

de ce qui venait de se passer. — Le voici, repartit le général. C'est que j'ai besoin de l'estime de quelqu'un devant qui on me ravalait, besoin de la foi de cette personne en ma sincérité; c'est que j'ai dans le cœur le désespoir d'avoir perdu sa confiance; c'est que je viens de découvrir que je l'aimais, car, si je ne l'aimais pas, rien de tout cela ne m'arriverait. — C'est étrange! dit Olivia émue. — Voilà un de ces symptômes auxquels on ne se trompe pas, un de ces avertissements souverains qui vous disent : « Tu n'es plus maître de ton âme, elle ne t'appartient plus, elle t'appartient si peu que, si elle fait peur à celle à qui tu veux l'offrir, tu en seras honteux et désespéré. » — Est-ce ainsi, dit Olivia avec effort, mais sans pouvoir donner à l'accent de sa voix ni à l'expression de son regard la raillerie qu'elle voulait mettre dans ses paroles, est-ce ainsi que vous avez joué la comédie vis-à-vis de madame de Cauny ? »

Le général se mordit les lèvres, puis lui répondit en se levant et en la saluant :

« — Peut-être. »

Il quitta le salon. Olivia rentra chez elle pour être seule un moment, et, en franchissant le seuil de sa chambre, Olivia faible, épouvantée, s'appuya sur un meuble, pressa son cœur de sa main fermée avec colère, et s'écria tout haut comme pour chasser le poids qui pesait sur sa poitrine :

« — Mon Dieu! mon Dieu! je crois que j'aime cet homme. »

— Olivia, aimer! reprit Luizzi en interrompant le Diable et en ricanant, et de quel amour? — De l'amour le plus jeune, le plus saint, le plus pur, reprit Satan; car cette femme impudique avait oublié sous son opprobre la virginité de son âme, cette virginité qu'on ne perd pas sans joie, qu'on ne perd pas sans douleur, et elle la retrouva à ce moment, et il arriva que la courtisane devint amoureuse, non pas comme celle qui aime pour la dixième fois, mais comme la jeune fille au lever de son âme, comme Henriette Buré, heureuse comme elle, rêveuse et pleine de longues contemplations comme elle. Et cependant cet amour fut encore plus pur chez la femme perdue que chez la jeune fille égarée. — Cela me semble étrange, dit le baron. — Écoute, repartit le Diable, dont la voix était presque descendue à une émotion humaine, écoute! Olivia aimait en effet cet homme; et M. de Mère l'aimait aussi, cette femme. Mais tous deux, confus et surpris de cette passion, s'évitèrent soigneusement. M. de Mère alla

rejoindre l'armée, et ils furent près de six mois sans se voir. Ce fut à l'Opéra qu'ils se retrouvèrent. Ils se reconnurent d'un bout de la salle à l'autre au premier regard. Le général, confiant dans sa longue absence, alla se présenter dans la loge d'Olivia : il croyait la retrouver telle qu'elle était avant qu'il la connût. Effectivement, elle était belle de toute sa parfaite beauté, parée de tout ce que son goût exquis avait d'élégance, elle était souriante, presque gaie ; et, quand le général entra dans sa loge, elle lui tendit la main et serra les siennes avec une bonhomie charmante : grâce adorable, que la coquetterie ne peut jamais imiter !

« — Bonjour ! lui dit-elle avec un beau et doux sourire ; que je suis heureuse de vous voir ! Que j'ai de choses à vous dire ! Comme vous avez fait de belles choses dans cette immortelle campagne de Bonaparte ! Je vous le disais bien, que vous aviez une noble et belle carrière devant vous ! Que je me sais gré d'avoir deviné que vous la suivriez glorieusement. »

Et, en parlant au général avec cette joie, Olivia avait presque des larmes dans la voix. Et lui, tout ému, tout surpris, lui répondit :

« — Merci ! vous venez de mieux me récompenser que je ne l'ai été sur le champ de bataille. Votre approbation, c'est plus qu'une approbation, c'est la réalisation d'une espérance que j'avais emportée de Paris ; cette espérance, c'était que vous ne m'oublieriez pas. — Vous oublier ? dit Olivia ; vous vous rappelez trop haut et trop bien au souvenir des gens qui vous connaissent. — Il y en a tant d'autres qui ont plus fait que moi ! — Oh ! mais ceux-là, on n'y pense pas. »

L'orchestre commença, le général dut se retirer.

« — Quand vous voit-on ? dit-il à Olivia. — Toujours, toujours seule. — Et toujours ennuyée ? — Moins ennuyée, reprit-elle doucement ; mais peut-être plus malheureuse. Venez, nous causerons de tout cela. »

Le lendemain le général trouva Olivia complétement seule ; mais déjà tous deux s'étaient mis en garde contre l'émotion inattendue de la veille. La conversation fut d'abord plus calme. Olivia s'informa du général ; elle se plut à lui demander le recit de toutes ses heures, de tous ses dangers, des grands combats auxquels il avait assisté. Puis enfin le général lui dit :

« — Parlez-moi donc de vous. Qu'avez-vous fait ? Qu'êtes-

vous devenue? — C'est mal de m'interroger, moi, pauvre femme, heureux que vous êtes! Ce que je suis devenue? Au dehors, je suis restée ce que j'étais, fuyant le monde ou ne le cherchant que là où il est assez nombreux pour ne pas être importun, fatiguée de cette exclusion qui me relègue dans une société qui me semble méprisable maintenant et que je n'ai pourtant pas le droit de mépriser, pensant beaucoup à vous, qui m'avez fait tant de mal, et ne trouvant que là la consolation du mal que vous m'avez fait. — Olivia, est-vrai? reprit M. de Mère. — Oui, c'est vrai, je vous aime. Oh! je puis bien vous le dire sans danger. Mais à quoi cela me mènera-t-il? A être votre femme? c'est impossible, je le sais... Croyez que bien sincèrement je n'ai pas cette prétention. A être votre maîtresse? jamais, Victor, jamais. — Vous savez mon nom! lui dit le général tout surpris. — Oui, je l'ai demandé à madame de Cauny. — Vous m'aimez, reprit M. de Mère, vous m'aimez! et vous croyez que je ne vous mériterai pas, moi, qui n'ai plus d'intérêt que votre pensée! car vous m'aviez compris hier, quand je vous ai remerciée; vous m'avez compris tout à l'heure, quand je vous racontais avec quel soin je cherchais à vous faire parvenir, par la voix publique, le peu de gloire que je n'osais vous dédier. Et vous croyez que je ne voudrai pas obtenir tout votre amour? — Non, dit Olivia en détournant la tête, non, car vous avez de cet amour tout ce qui en est bon et saint. Ne demandez rien à la femme, rien, entendez-vous? Ne me faites pas rougir; pour moi, ce ne serait pas de la pudeur, ce serait de la honte. Restons où nous en sommes. Ne m'ôtez pas le bonheur que vous m'avez donné. — Folie! dit le général en souriant; n'êtes-vous pas plus belle qu'aucune femme au monde? — Vous me trouvez belle? reprit Olivia en souriant et en caressant Victor du regard; tant mieux! vous aussi, reprit-elle en riant, je vous trouve beau, très-beau, en vérité! ce grand front bruni par le soleil d'Italie, cette cicatrice qui le pare d'une si noble couronne... Oui... oui, je vous trouve beau, et je vous aime. »

Le général prit les mains d'Olivia et s'approcha. Elle lui dit:

« — Demeurez-vous longtemps à Paris? — Deux mois. — Deux mois! c'est beaucoup, quand on a de si belles choses à faire ailleurs. — Ne m'aiderez-vous pas à les trouver courts? — Pas souvent. Je ne suis pas libre comme autrefois. Je suis très-entourée maintenant. J'ai retrouvé des pa-

rents de mon père qui étaient dans la misère. Il y avait là deux jeunes filles, je les ai prises près de moi, je m'en occupe, je les élève. »

Puis elle ajouta avec un soupir et une larme :

« — J'en ferai d'honnêtes femmes. Ainsi, vous voyez! je vous verrai quelquefois, pas souvent, et nous causerons comme aujourd'hui. »

Olivia avait laissé ses mains dans celles du général, qu'elle pressait doucement en parlant ainsi. Victor, qui la regardait et l'écoutait avec avidité, l'attira doucement dans ses bras. Mais elle se dégagea avec vivacité, et lui dit :

« — Non, Victor, non! que vous importe une femme de plus? Ne jouez pas une amie contre un moment de triomphe. Je pourrais vous haïr, Victor; je pourrais plus peut-être, je pourrais ne plus vous aimer... »

Et alors, le regardant avec amour, elle se pencha rapidement vers lui, lui donna un baiser sur le front, et lui dit avec une joie charmante :

« — Et je vous aime! »

Puis elle ouvrit la porte de sa chambre et se réfugia vers ses jeunes élèves qui étudiaient le piano..

« — Adieu, dit-elle au général. Voici l'heure de notre leçon. Il n'y a plus ici qu'une mère de famille, qui reçoit ses vieux amis en famille. »

M. de Mère sortit. Je ne saurais mieux t'expliquer les sentiments qu'il éprouva qu'en rapportant ici la lettre qu'il écrivit en rentrant chez lui :

« Olivia, je vous remercie de m'aimer, et je vous remercie de ce que je vous aime. Vous ne pouvez savoir ce que j'ai de reconnaissance pour vous. Vous m'avez rendu ma vie, mon âme, mon avenir; je suis fier, j'ai espérance en tout foi en tout; je suis redevenu jeune, je suis redevenu jaloux. Oui, jaloux; car en sortant de chez vous j'ai vu s'arrêter à votre porte l'équipage d'un de ces brillants jeunes gens qui avaient place dans votre loge, à l'Opéra, où moi je suis entré comme un étranger. Olivia, ne me trompez pas, je vous le demande à genoux. Je savais qu'on recommence sa vie, sa fortune, sa gloire; j'ignorais qu'on pût recommencer son cœur, et vous me l'avez appris. Mon cœur bat, ma tête brûle, je pleure et je ris. J'aime, j'aime. Oh! ne me trompez pas, Olivia; ne faites pas une dernière dérision de ce dernier bonheur. Je vous remercie, je vous remercie à genoux. Ai-

mez-moi! aimez-moi!... Je vous aime jusqu'à avoir peur de vous. »

Cette lettre resta sans réponse; quelques jours après, le général alla la chercher. Olivia n'était pas seule; un des merveilleux du temps était avec elle. Le général eut toutes les impatiences, toutes les excitations d'un amour jaloux, et Olivia toutes les soumissions d'un amour vrai. Elle renvoya le merveilleux; elle le renvoya très-maladroitement, assez maladroitement pour que, le lendemain, tout Paris fût informé que M. de Mère était son amant en titre. Il l'apprit, et il accourut furieux et désolé chez Olivia. Elle le savait aussi, et répondit en souriant à la colère du général :

« — Je vous sais gré de vous être ainsi emporté pour moi. Vous venez de me faire plus de bien que je n'en ai éprouvé de ma vie. Mais je vous avoue que cette calomnie ne m'a point blessée. J'ai le droit de dire que c'est une calomnie, non point au monde, mais à moi qui n'ai pas voulu être à vous et qui ne vous appartiendrai jamais. »

Et ce mot : Jamais! fut vrai; et cela doit te paraître d'autant plus surprenant qu'Olivia eut à combattre non-seulement le penchant de son cœur, mais encore l'attrait de cet homme ardent, dont la parole vibrait, dont le regard rayonnait d'amour, et qu'elle ne pouvait entendre ni regarder sans être troublée comme une enfant et palpitante de désirs. Ce ne fut pas le combat d'un jour, ce fut un combat long et douloureux dont elle sortit vingt fois triomphante, ce fut un combat contre tous les délires de la passion; car M. de Mère la poursuivit partout, à toute heure. Obligé de la quitter pour rejoindre l'armée, il profitait d'un congé de quinze jours, d'un repos de quelques semaines, pour revenir à Paris de deux cents lieues de distance; il arrivait chez elle tout à coup, quand elle rêvait à lui, le croyant bien loin, et il lui disait en entrant :

« — Je viens de Rome pour passer une heure avec vous.»

Alors Olivia lui tendait les bras, le serrait sur ce cœur qui bondissait d'un bonheur ineffable; puis, c'était un long regard qui ne le quittait pas, qui le dévorait, qui lui envoyait son âme et s'enivrait à la sienne, et c'était tout. Car elle fuyait, s'il voulait enfreindre la résolution inébranlable qu'elle avait prise. C'est qu'Olivia amait l'amour si nouveau qu'elle éprouvait; elle aimait ce sentiment fier, absolu, exclusif, qui la dominait et qu'elle inspirait, et elle n'eût pas voulu le ris-

quer dans un abandon d'elle-même qu'elle savait mieux que personne suivi de tant de déceptions. Cela dura deux ans entiers.

— Deux ans! s'écria Luizzi, deux ans! Et au bout de ce temps sans doute...? — Au bout de ce temps, repartit Satan, M. de Mère fut tué. Olivia le pleura saintement, comme elle l'avait aimé saintement; elle garda de lui les moindres souvenirs qu'elle put s'en procurer. Puis, au bout d'un an, s'étant donné par l'amour la nécessité d'une vie plus honorablement posée, elle épousa le seul homme dont elle fût assez maîtresse pour lui faire faire la plus grande des folies, elle épousa le financier Libert, qui acheta la terre de Marignon et qui devint M. de Marignon. — Ah! s'écria Luizzi, l'instinct de ma vengeance ne m'avait pas trompé! Olivia, la courtisane, la prostituée, devait être cette insolente madame de Marignon, qui a chassé la malheureuse Laura! et elle a fini par épouser ce misérable Libert, le parvenu gorgé d'or et de vols! digne association du libertinage et de la rapine, qui a enfanté probablement l'impudente vanité et la soif de briller! Ah! madame de Marignon, vous méritez un gendre comme M. de Bridely, et vous l'aurez, je vous le jure!... Eh bien! Satan, tu ne dis rien? — J'attends, pour achever l'histoire de madame de Marignon. — N'est-elle pas achevée?— Pas encore. Après son mariage, elle profita de la fortune de son mari et de ses anciennes relations pour se faire ce monde dont tu as vu les restes. Elle le paya cher, elle devint l'esclave de ses moindres exigences. Vulnérable par tant de côtés, il lui fallut accepter servilement les plus cruelles humiliations. Mais elle les souffrit patiemment, car elle était mère, elle avait une fille, et le besoin de ne pas rougir devant elle lui fit accepter le voile de pruderie qu'on la força de jeter sur son passé.—Et c'est pour l'honneur de son passé qu'elle a chassé madame de Farkley? — Oui, mon maître; et ce qu'il y a d'admirable en ceci, c'est que le vice et le crime, poussés à leur plus honteuse dépravation, ont pris le malheur et la faiblesse à la gorge, pour la forcer à servir leurs infâmes proscriptions; c'est que mesdames de Fantan et du Bergh ont obligé madame de Marignon à exclure Laura de son salon. Mais si tu avais vu, si tu avais su voir, tu aurais reconnu que cette femme avait adouci l'insulte autant qu'elle le pouvait, tu aurais vu que, seule de tout ce monde, elle s'est informée de la santé du misérable gisant sur son

lit. — Oh! fit Luizzi, qui se promenait activement dans la chambre, tu me décides. Je craignais de rencontrer dans un caractère inflexible un obstacle insurmontable à mes projets; mais Olivia est la femme qu'il me faut, tremblante devant un scandale, faible devant un souvenir. — Celle-là qui est ainsi, dit Satan, n'est pourtant pas la plus méchante de celles qui t'ont blessé. Et mesdames du Bergh et de Fantan? — Ah! assez, maître Satan, dit Luizzi : tu ne me peasuaderas pas. Je te connais. En m'irritant contre ces deux autres femmes, tu veux me faire croire que ta prédilection pour madame de Marignon est désintéressée; je ne me laisserai point prendre à ce piége, et je te jure que, si je ne frappe que la moins coupable, c'est que je n'ai aucun moyen d'arriver aux autres. — Eh bien! dit Satan, veux-tu que je te nomme le plus coupable de tous les acteurs de cette histoire, celui dont tu peux au moins flétrir la mémoire sans remords? car c'est lui qui a mené Olivia par la main à son premier désordre. — Quel est-il? — Ne te souviens-tu pas de ce joyeux marquis de Billanville qui avait inventé ce honteux marché qui devait livrer Olivia à l'un des douze? — Oui. Eh bien? — Quand tu sauras son véritable nom, tu sauras toute la vérité de cette histoire, tu sauras celui qu'il faut livrer au mépris des hommes. Cet homme, tu le connais. Il s'appelait le baron de Luizzi. — Mon père! — Ton père. — Toujours! toujours! répéta Luizzi furieux.

Le Diable n'était plus là.

Comme nos lecteurs ont dû le remarquer, Luizzi n'était déjà plus le jeune homme vaniteux et confiant qui s'aventurait gaiement dans le monde, n'y regardant pas de trop près, se laissant aller à son émotion du moment, tout disposé à faire le bien et à y croire, ayant les défauts de sa position sans en avoir les vices, un peu fat, un peu railleur, aussi oublieux du service que de la haine de la veille, s'imaginant que chacun est à sa place et n'enviant celle de personne. Mais le Diable était venu, le Diable qui avait soufflé sur les apparences et arraché les masques; et alors Luizzi s'était révolté contre ce qu'il croyait être le véritable état du monde. La colère lui avait donné ses mauvais conseils, et il les écoutait. Après avoir fait comme la plupart des hommes le mal sans réflexion, sans calcul, un mal pour ainsi dire innocent, il rêvait le mal bien calculé, le mal préparé de longue main, le mal coupable. C'est que Luizzi, il faut le dire en-

core, était comme sont presque tous les hommes obéissant par vanité à de fausses idées, prenant de mauvaises voies qu'il croyait justes, sinon bonnes. Luizzi, c'est le vulgaire, et il suivit la route vulgaire parce qu'il n'y avait en lui ni une vertu ni une raison assez supérieures pour le retenir ou pour l'éclairer. Il ne comprenait pas l'homme fort qui voit le mal et choisit le bien parce qu'il sait que le bien mène au bien, parce qu'il sait que la société accepte le vice et le crime, mais ne les accueille pas comme l'humanité accepte les infirmités, mais ne leur ouvre pas volontairement ses portes. Il était fort au-dessous de ces hommes à qui la Providence a donné ce guide absolu qu'on appelle foi, et qui, voyant un phare au bout de l'horizon, y marchent sans s'inquiéter de la tourbe qui s'égare et qu'ils ne regardent pas. Il n'était point de ces âmes privilégiées, qui vont, qui vont sans cesse, et qui, si elles n'arrivent pas seules à la vertu, arrivent presque toujours seules au bonheur.

Voilà où en était Luizzi quelques jours après cette entrevue avec Satan : bien décidé à poursuivre son projet contre madame de Marignon, se croyant une grande expérience parce qu'il avait écouté le Diable raconter de méchantes actions. Puis, comme il était en train de vengeance, il s'ingénia à en inventer une contre M. Ganguernet : il trouva plaisant de le punir à sa façon, c'est-à-dire de le mystifier. Cette idée se développa rapidement en lui, et bientôt, la façonnant à sa guise comme un auteur fait d'un drame, il lui trouva toutes les conditions nécessaires pour réussir. Il se résolut à laisser Ganguernet et monsieur son fils poursuivre madame de Marignon, tandis qu'il irait lui-même chez M. Rigot qui avait deux nièces à marier. Le hasard lui avait appris cette circonstance, et Luizzi l'accueillit d'autant plus favorablement que c'était un hasard.

— J'ai voulu trouver dans un monde élégant, disait-il, un monde honnête et vertueux, et je me suis trompé. En cherchant une femme pure et noble dans ce monde, je me tromperais probablement encore. Laissons-nous aller au chemin qui s'ouvre devant nous. Les îles Fortunées ont été la découverte de gens qui ne savaient où ils allaient. Voilà qui est décidé. Je vais tenter le mariage auprès de M. Rigot. Je me crois assez noble pour épouser une femme de rien, assez riche pour me soucier peu de me tromper dans le choix que je ferai. Et, s'il faut que je m'adresse à celle qui est sans dot,

je serai d'autant plus en droit d'exiger d'elle le respect du nom que je lui donnerai et une vive reconnaissance pour la fortune qui remplacera sa misère.

C'est ainsi que se parlait le baron de Luizzi, allant à la recherche d'une honnête femme, et ne comptant que sur des calculs d'égoïsme et de devoir de position pour la rencontrer, ne se confiant plus déjà ni au frein de la morale ni à ce saint amour du bien qui est le partage de certaines âmes.

Quelque prévention qu'il eût contre Satan, il le gardait cependant comme extrême ressource pour se sauver du danger d'être trompé. Luizzi, à moitié dépouillé de ses bons sentiments, était à l'égard du Diable dans la position d'un joueur en face de la roulette, lorsqu'il a laissé le meilleur et le plus liquide de sa fortune aux mains dévorantes du banquier : il ramasse les débris de ses capitaux et se résout à tenter une spéculation commerciale bien hasardeuse, mais au bout de laquelle il entrevoit encore le non-succès et la ruine. Alors il place une dernière espérance à côté de cette mauvaise chance ; il se réserve une petite somme avec laquelle il retournera au jeu et réparera peut-être les pertes qu'il a subies et celles qu'il prévoit. Luizzi était ce joueur, ou plutôt, selon sa pensée, il était le navigateur qui s'embarque avec un fort vaisseau pour aller chercher une nouvelle terre, qui s'approvisionne largement, arme son navire de toutes les précautions possibles, et qui, malgré tout cela, emporte avec lui une chaloupe et un canot pour leur demander un asile après le naufrage, et tenter sur une frêle embarcation le salut que son puissant vaisseau lui aura refusé. Luizzi, une fois qu'il fut bien décidé, mit à l'exécution de ses projets la rapidité d'un homme à qui l'argent donne toutes les facultés, l'activité et surtout la résolution. Deux jours après les confidences du Diable sur madame de Marignon, le baron courait en poste sur la grande route de Caen. Toutefois, avant de partir, il avait instruit Ganguernet et monsieur son fils de tout ce qu'il savait sur le compte d'Olivia, et avait donné à celui-ci une lettre d'introduction auprès de madame de Marignon. Elle ne manquait pas d'une certaine habileté, et madame de Marignon devait nécessairement s'y laisser prendre. La voici :

« Madame,

« Votre nom est le seul que j'aie trouvé inscrit chez moi

durant ma longue maladie. Si je ne vais pas vous remercier personnellement, c'est que je craindrais de manquer de reconnaissance en faisant connaître au monde une bonté et une indulgence si rares. Toutefois, comme je ne saurais mettre dans un billet tout ce que j'éprouve de gratitude, j'ai chargé l'un de mes amis d'aller vous la témoigner. Cet ami est le comte de Bridely. Il porte un des plus beaux noms de France; si vous voulez lui permettre de se présenter chez vous, il apprendra à le bien porter. Le besoin d'un air plus pur me force à quitter Paris, et je pars avec le regret de ne pouvoir vous dire moi-même quels sentiments, quel respect et quelle reconnaissance vous m'avez inspirés.

« ARMAND DE LUIZZI. »

DEUX MILLIONS DE DOT.

III

LA DERNIÈRE POSTE.

Il était sept heures du soir lorsque Luizzi arriva à Mourt, petit village à quelques lieues de Caen et le dernier relais de poste de la route de Paris à cette capitale de la Basse-Normandie. A peine fut-il devant la porte de l'hôtel de la poste, qu'il fit appeler l'un des postillons, et lui demanda si avant la nuit close il avait le temps de se faire conduire au Taillis, propriété de M. Rigot. Celui à qui il adressa cette question était un homme déjà vieux, maigre, qui avait laissé sur la selle de son cheval tout ce que le nature avait pu lui accorder de chair à l'endroit des cuisses et des jambes; mais qui n'avait pas laissé de même au fond de son pichet de cidre ce que sa qualité de Normand lui avait transmis de ruse et de malice. Au lieu de répondre à Luizzi directement, il appela un garçon d'écurie et lui dit :

— Sais-tu, toi, ce qu'il y a de chemin d'ici au Taillis? — Ma foi! non, répondit le garçon en rentrant dans l'hôtel et en échangeant un imperceptible sourire avec le postillon. — Comment! s'écria le baron, vous autres gens du pays, vous

ne savez pas au juste la distance qu'il y a de votre village à un château voisin ? — Vrai ! non, je ne sais pas, répondit le postillon ; nous autres, bons Normands, nous sommes de braves gens qui allons tout droit notre chemin ; et mon droit chemin, à moi, c'est la grande route. Quant à ce qui se passe à droite et à gauche, je m'en soucie comme d'un verre de cidre. — Peut-être vous vous soucierez un peu plus d'une pièce de cent sous, reprit Luizzi, et elle vous rendra la mémoire !

Le postillon guigna l'écu d'un air goguenard, et repartit :

— Hai ! vous m'en donneriez dix fois autant que je ne pourrais pas vous dire ce que je ne sais pas. — En ce cas, repartit Luizzi, qu'on me donne des chevaux ! Probablement le postillon qui sera chargé de me conduire saura mieux sa route que vous. — Vous n'avez point de chance, reprit le Normand ; pour le moment il n'y a ici ni d'autres postillons que moi ni d'autres chevaux que les miens, et nous revenons de Caen il n'y a pas cinq minutes. — Eh bien ! donne-moi ces chevaux et demande ton chemin. — Vous croyez comme ça, dit le Normand en s'en allant, que je vais tuer mes bêtes pour une méchante poste à trente sous et quinze sous de guides ? Il faudra que vous attendiez comme les autres. — Est-ce qu'il y a des voyageurs, dit le baron, qui comme moi ne peuvent continuer leur route ? — De vrai, il y en a trois ou quatre dans la grande salle qui sont tout aussi pressés que vous, et qui attendent en jabotant les uns avec les autres. — Puisqu'il en est ainsi, dit Luizzi, faites remiser ma voiture ; je passerai la nuit dans cette auberge, et je partirai demain au grand jour. Il se fait déjà tard, et je n'ai pas envie d'aller patauger dans des chemins de traverse pour arriver au milieu de la nuit chez un homme que je ne connais pas.

Le postillon s'arrêta à cette dernière parole de Luizzi ; et, parlant toujours avec un sourire équivoque et avec cet œil normand qui regarde d'autant mieux qu'il fait semblant de ne pas voir, il lui dit :

— Vous ne connaissez pas M. Rigot ? — Pas le moins du monde. Est-ce que vous le connaissez, mon garçon ? — Que oui, que je le connais ! c'est moi qu'il préfère toujours pour le conduire. — Diable ! fit Luizzi. Et vous ne savez pas où est son château ?

Tout l'air de ruse du bas Normand fit place aussitôt à une

expression de complète stupidité, et le postillon répartit :

— C'est bien simple. M. Rigot vient ici avec ses chevaux, et je le mène à Caen ou à Estrées; mais je n'ai jamais été chez lui. — Pourtant, pour le connaître aussi bien, tu as dû le voir ailleurs que sur la grande route, car ce n'est pas quand tu es sur ton cheval et lui dans sa voiture que vous avez pu faire connaissance. — Et les cabarets donc? dit le postillon. C'est que M. Rigot est un brave homme qui a pitié des gens et des bêtes; il ne peut pas voir un bouchon sur la route sans me crier du fond de sa calèche : « Eh! Petit-Pierre, tu vas laisser un peu souffler tes chevaux, mon garçon. » Alors il descend, et ne boit pas un verre d'eau-de-vie ou une chopine de cidre, qu'il ne m'en offre généreusement la moitié; c'est un vrai bas Normand, qui a le cœur sur la main. Et tout en trinquant, nous causons. — Et de quoi causez-vous? dit Luizzi, charmé de prendre des renseignements positifs sur M. Rigot. — Oh! ma foi, dit le postillon, nous causons de ci et de ça, des uns et des autres; puis je remonte à cheval et je reprends tout droit mon chemin, parce que moi, voyez-vous, je ne m'occupe pas des affaires du tiers et du quart. — Ainsi vous ne connaissez pas les nièces de M. Rigot? — Que si, que je les connais, la mère et la fille, et la grand'mère aussi. — Et, reprit Luizzi en regardant le postillon, sont-elles jolies? — Oh! fit le Normand, la grand'mère a été une bien belle femme dans son temps. — Mais la fille et la petite fille? — Quant à ça, dit le postillon, ça dépend des goûts; mais la grand'mère, voyez-vous, elle a été, je puis le dire, une perfection de beauté. — Vous l'avez donc connue dans sa jeunesse? — Dame! dit le Normand, ce sont des enfants du pays. J'ai été élevé avec le père Rigot et sa sœur; il y a de ça quarante-cinq ans, quand elle était petite servante dans cette auberge, et lui postillon comme moi. Ils ont quitté le pays et ont été s'établir à Paris, où la petite Rigot s'est mariée. Quant à son frère, il s'est engagé dans la cavalerie où ses connaissances dans les chevaux l'ont poussé rapidement au grade de maréchal-ferrant. Du reste, de braves gens, d'honnêtes gens, de vrais Normands, le cœur sur la main, comme moi, marchant droit leur chemin, comme j'ai pu le faire toute ma vie! voilà tout le mal que j'en peux dire.

A ce moment une servante s'approcha de Luizzi, qui était demeuré avec le postillon dans la cour de l'auberge, lui ap-

prit qu'on allait servir un souper pour les voyageurs qui attendaient le retour des chevaux, et lui demanda s'il voulait en être ou s'il préférait être servi à part. Luizzi, qui n'avait rien de mieux à faire qu'à ne pas rester seul, répondit qu'il souperait avec les voyageurs. Il se préparait à suivre la servante, lorsque le postillon lui fit un petit signe d'intelligence.

— Quoique vous soyiez arrivé le dernier, lui dit le Normand, vous partirez le premier si vous voulez. Au milieu du souper, je passerai dans la salle, vous direz que vous allez vous coucher, vous trouverez votre voiture attelée, là, derrière la grande grange, et nous filerons rapidement sans que personne s'en doute. — Mais vous ne savez pas le chemin? lui dit Luizzi. — Je viens de m'en informer, répondit l'imperturbable postillon, que Luizzi n'avait pas perdu de l'œil. — Ma foi, non! reprit le baron, je ne suis pas si pressé d'arriver. — Tiens! dit le postillon d'un air véritablement stupéfait, vous n'allez donc pas pour épouser?

Luizzi resta un moment silencieux, tant il fut surpris à son tour de ce qu'il venait d'entendre, et à tout hasard il répondit :

— Non, non, je viens pour d'autres affaires. — A la bonne heure! dit le postillon, en reculant et en examinant le baron d'un air peu persuadé.

Il entra dans une grange où Luizzi crut entendre un bruit de chevaux et un murmure de voix. Il s'approcha de la porte pour vérifier un soupçon qui venait de naître tout à coup en lui, et il entendit le postillon dire tout bas :

— En voilà encore un pour le Taillis, mais ce n'est pas le plus malin de la bande.

La cloche, qui annonça que le souper était servi, empêcha Luizzi d'en entendre davantage; mais le peu que nous venons de rapporter avait suffi pour lui apprendre que les voyageurs avec lesquels il allait souper avaient sans doute le même but que lui. En conséquence, il entra dans la salle à manger avec l'intention d'observer ses convives et de se tenir en garde contre leur curiosité.

A la tête de toute comédie, il y a une page ignorée du romancier et qui lui serait d'un grand secours s'il l'introduisait dans son œuvre. Cette page s'appelle « *liste des personnages.* » Je déclare m'emparer de ce moyen rapide et rationnel de mettre mes acteurs en scène, sans cependant demander

un brevet d'invention et de perfectionnement, comme je le ferais si j'avais découvert la pommade du lion ou le racahout des Arabes. J'abandonne au contraire mon invention à qui voudra la prendre, à moins que les faiseurs de pièces, qui n'ont pas d'autre métier que de voler les idées des romanciers et de s'en nourrir, ne me fassent un procès comme ayant attenté à leur propriété littéraire.

Liste des personnages :

Monsieur Rigot, riche propriétaire des environs de Caen : cinquante-huit ans, habit bleu, boutons brillants, pantalon gris-clair en entonnoir, gilet de satin broché d'or, cheveux gris et taillés en brosse, mains noires et sans gants, ongles nullement taillés.

Madame Turniquel, sa sœur : soixante-cinq ans, grosse, courte, voix rauque, poings sur la hanche.

Monsieur Bador, avoué : trente-six ans, costume exactement noir de la tête aux pieds, remarquable par le lustre de ses bottes et celui de ses cheveux.

Monsieur Furnichon, commis d'agent de change : vingt-sept ans, très-bel homme, barbe en collier, chapeau de Bandoni, habit de Chevreuil, pantalon de Renard, gilet de Blanc, chemise de Lami-Housset, bottes de Guerrier, gants de Boivin, cravate de Pouillet, n'ôtant jamais son chapeau.

Monsieur Marcoine, premier clerc de notaire : joli pied, jolies mains, joli visage, jolie tournure, jolie mise, jolie voix, jolie écriture, jolis cheveux, joli, joli, joli.

La comtesse de Lémée, voisine de M. Rigot, dont la propriété touche à la sienne, veuve d'un pair de France : quarante-cinq ans, maigre, longue, plate, grands airs et grandes dents, nez aquilin, faisant venir ses robes de Paris et faisant faire ses chapeaux à Caen, gants tricotés, les yeux légèrement chassieux, le fond du visage couperosé, écumant légèrement des coins de la bouche en parlant.

Le comte de Lémée, son fils : vingt-deux ans, moins bien mis que l'agent de change et beaucoup plus élégant, moins joli que le clerc de notaire et beaucoup plus agréable, fumant des cigares de la Havane, portant de grandes moustaches et de longs éperons, dînant avec ses gants.

Madame Eugénie Peyrol, nièce de M. Rigot : trente-deux ans, grande et blonde, robe de mousseline blanche, souliers aile de mouche, bas de fil d'écosse unis, cheveux en ban-

deaux, pieds et mains d'une rare finesse, belles dents, grands yeux languissants et légèrement incertains, vue basse.

Ernestine, sa fille : quinze ans et demi, grande et déjà formée.

Akabila, roi d'une race de Malais, le visage tatoué et la tête rasée, bottes à retroussis, culotte de peau, veste de jockey.

La première scène se passe dans la salle à manger de l'auberge de Mourt. Les personnages en scène sont l'avoué, le clerc de notaire et le commis d'agent de change. Au moment où Luizzi entre dans la pièce où ils sont réunis tous les trois, chacun d'eux est occupé à lire des papiers qu'il remet aussitôt dans un portefeuille; tous trois regardent Luizzi d'un air mécontent et étonné, puis se regardent entre eux, comme pour se demander si quelqu'un connait ce nouveau venu.

— Messieurs, dit Luizzi en saluant, je suis honteux de venir m'emparer d'une part de votre bien, car je crains que le souper qu'on n'avait préparé que pour un n'ait paru au maître de cette auberge suffisant pour deux, puis pour trois, puis pour quatre. — Qui que vous soyez, répondit l'avoué en saluant gracieusement, soyez le bienvenu! Si je me permets de vous recevoir comme si j'étais le maître de la maison, continua-t-il en regardant alternativement ses deux compagnons, c'est que j'y ai des droits incontestables...

M. Bador suspendit sa phrase débitée avec art pour voir l'effet qu'elle avait produit, et reprit après un moment de silence :

— Ces titres, cependant, se réduisent à deux : l'un, c'est d'être arrivé le premier dans cette auberge; l'autre, c'est d'être pour ainsi dire du pays.— Monsieur est un habitant de Mourt? dit le baron. — J'y ai quelques clients, répondit l'avoué. Je suis de Caen, toute ma famille est de Caen, j'y exèrce quelque influence; mon étude, sans être la première de la ville, n'en est pas la plus mauvaise. —Monsieur est notaire? dit M. Marcoine. — Avoué, répondit M. Bador, autrefois avocat-avoué, quand on voulait bien nous permettre de plaider devant les tribunaux. Je n'ai pas été comme mes confrères, j'ai accueilli avec joie l'ordonnance qui nous a interdit la parole. J'aime peu à parler, je ne suis pas bavard, ça me fatigue la poitrine; et, margré le chagrin de mes clients et leurs supplications, je ne signai pas la protestation de tous mes confrères contre l'ordonnance du roi. J'ai

attaché à mon étude quelques jeunes avocats dont je fais la fortune, les plaidoyers et la réputation. Grâce à moi, le jeune barreau de Caen donne de grandes espérances, ces bons jeunes gens en profitent, j'y mets de la discrétion, et tout va le mieux du monde.— En ce cas, reprit Marcoine, vos clercs doivent être bien heureux, Monsieur. Ils doivent trouver la besogne toute mâchée; ce n'est pas comme chez nos patrons de Paris, dont nous faisons les affaires et qui perçoivent les bénéfices. — Ah! monsieur est dans la cléricature? dit M. Bador en regardant le jeune homme par-dessus l'épaule. — Et dans le notariat, repartit le jeune homme en mesurant M. Bador d'un air très-dédaigneux. — Ma foi! Messieurs, dit le baron, puisque chacun de vous veut bien dire ce qu'il est, je crois devoir vous montrer la même confiance: je m'appelle Armand de Luizzi, et je ne fais rien. — Voilà un bel état! dit M. Furnichon, en se levant de toute sa belle taille et en se cambrant devant un petit miroir; mais il faut espérer que cela nous viendra, car j'ai assez de la bourse et du trois pour cent. — Eh! fit le petit clerc de notaire, il me semble, en effet, que je vous ai vu à Paris. — Eh! Eh! je vous connais bien aussi, répondit M. Furnichon en lâchant sa grosse voix par ses grosses lèvres roses; nous avons fait un écarté ensemble au Veau-qui-Tète, à la noce d'un de mes camarades qui a épousé la fille d'un ex-cordonnier. — Laquelle lui a apporté quatre cent mille francs de dot, repartit le clerc de notaire, avec quoi il a acheté, six mois après, la charge de M. P...: ça été une belle affaire pour lui. — On peut en faire de meilleures, dit le commis en caressant sa cravate. — Ce n'est pas dans notre pays, fit l'avoué. — Qui est-ce qui vous parle de votre pays? repartit le clerc de notaire. — Au fait, reprit M. Furnichon, qui est-ce qui vous parle de votre pays?— On dit cependant qu'il y a de grandes fortunes dans le Calvados, dit Luizzi, pendant qu'il s'asseyait avec ses convives devant le souper qui venait de leur être servi. — Oui, oui, dit M. Bador en mangeant si nonchalamment son potage qu'il se brûla abominablement, quelques fortunes foncières, de l'argent placé à deux et demi, mais du reste, point de capitaux disponibles, point de dot en argent comptant, des pensions hypothéquées sur des propriétés, voilà tout ce qu'on trouve chez nous. — Il y a peut-être des exceptions? dit M. Furnichon d'un gros air fin. — Vous en connaissez? fit le clerc d'un ton indifférent, en se servant du

petit bout des doigts une mauviette. — Peut-être, reprit somptueusement le commis d'agent de change en s'emparant d'une énorme côtelette de veau en papillote. — Et monsieur vient leur rendre visite? dit M. Bador en examinant attentivement le visage du commis. — Non, je viens chasser dans les environs. — Au mois de mai? reprit Luizzi. — Probablement, repartit M. Bador en guignant le commis, le gibier que Monsieur poursuit est de toutes les saisons? — En effet, répondit le clerc de notaire en avertissant ses convives de l'œil, Monsieur doit aimer la grosse bête.

Mais le commis ne comprit pas, et reprit :

— Et vous, monsieur Marcoine, que diable venez-vous faire ici? — Je ne suis pas si heureux que vous, je n'y suis pas pour mon plaisir; je suis venu visiter une propriété pour un de nos clients. — Si vous voulez me la nommer, je vous donnerai tous les renseignements que vous pouvez désirer, dit l'avoué; car je connais toutes les propriétés un peu considérables du pays. — Oui-da! fit le clerc, pour nous mettre une surenchère? — Vous me croyez de Paris, reprit M. Bador d'un petit air moqueur. — Non, dit le clerc de notaire; mais je ne vous crois pas de votre village.

Cette accusation de mauvaise foi passa dans la conversation comme le mot le plus indifférent, et l'avoué normand, se croyant rassuré sur les motifs de la présence à Mourt des deux Parisiens, se mit à observer Luizzi. Celui-ci lui paraissait plus dangereux que les autres. En effet, l'un avait quitté la diligence et l'autre la malle-poste pour s'arrêter au dernier relais, tandis que ce dernier venu était arrivé en magnifique berline attelée de quatre chevaux.

— Et vous, Monsieur, lui dit-il, peut-on savoir sans indiscrétion, ce qui vous appelle dans notre pays? — Moi, reprit Luizzi, j'y viens à peu près pour les mêmes motifs que vous tous; j'y viens chasser sur les mêmes terres que Monsieur, et visiter la même propriété que Monsieur.

Le clerc et le commis d'agent de change se regardèrent, et l'avoué parut fort étonné de la réponse.

— Bah! fit le commis d'agent de change, vous venez chasser sur les terres de...? — Bah! dit le clerc en même temps, vous venez voir la propriété de...? — Oui, répondit le baron en ayant l'air de chercher ses mots; je viens chasser sur les terres de... et voir la propriété de... C'est drôle! je suis comme vous, j'ai oublié les noms : aidez-moi donc un

peu à les retrouver.—Eh bien! sur les terres de... de... de... M. Rupin, dit d'un côté le commis. — Eh bien! vous allez voir la propriété de... de... Valainville, dit le clerc.

Tous deux parlaient au hasard et pour ne pas avoir l'air d'être pris au dépourvu.

— Je ne connais pas de M. Rupin ni de propriété de Valainville dans le pays, repartit l'avoué. — C'est un nom à peu près comme ça, dirent ensemble le commis et le clerc. — Oui, fit Luizzi en continuant à se donner l'air de chercher, Rupin, Ripon, Ripeau, Rigot; c'est ça, ce doit être ça.

Les trois interlocuteurs regardèrent Luizzi en face pendant qu'il continuait.

— Et votre propriété de Valainville doit être quelque chose comme Valainvilli, le Vailli, le Taillis, c'est ça, le Taillis. — Ah! fit l'avoué, pendant que le clerc et le commis restaient tout stupéfaits de la plaisanterie de Luizzi, vous allez au Taillis, chez M. Rigot? — Oui, Monsieur, répondit le baron; et si ces Messieurs n'ont pas de moyens de transport, je leur offrirai des places dans ma voiture. Nous partirons demain de bonne heure. — Ah! vous partez demain au matin? dit l'avoué; vers dix heures, n'est-ce pas? Il ne faut pas arriver trop tôt au Taillis : on ne se lève pas de bonne heure au château.— Nous partirons quand ces Messieurs le voudront, dit le baron. Voilà un bon souper, nous allons y ajouter quelques bouteilles de champagne, si c'est possible, et nous attendrons gaiement l'heure de nous mettre en route. — A votre aise, Messieurs, dit l'avoué, c'est un régime parisien auquel vous êtes sans doute faits, mais qui n'irait pas à nos habitudes de province. Je vais donc vous demander la permission d'aller me coucher, en vous souhaitant une bonne nuit.

Sur ce, l'avoué se leva et se retira.

— A nous donc, Messieurs! dit le baron en débouchant une bouteille de vin et en servant le commis d'agent de change qui lui tendit bravement son verre, et le clerc de notaire qui semblait écouter ce qui se passait dans la cour.

Un moment après, en effet, on entendit le bruit d'un cabriolet qui sortait de l'auberge. M. Marcoine se leva de table, ouvrit la fenêtre qui donnait sur la grande route, et regarda le cabriolet s'éloigner.

— Qu'avez-vous donc, dit M. Furnichon, et qu'est-ce qu'il vous prend? — Oh! ce n'est rien, dit le clerc, un éblouisse-

ment... La route m'a fait porter le sang à la tête. — C'est drôle, dit le commis; c'est comme moi, j'ai les jambes tout enflées. — Je me sens vraiment indisposé, reprit M. Marcoine, en tirant sa montre (il n'est que dix heures, murmura-t-il tout bas), et je vous demanderai la permission de me retirer comme M. Bador. — Faites, faites, comme M. Bador, dit Luizzi; j'espère que Monsieur ne m'abandonnera pas ainsi que vous.

Le clerc sortit, et le commis d'agent de change, demeuré seul avec Luizzi, reprit :

— Quelle idée leur a poussé de s'aller coucher! J'aime mieux passer la nuit à boire que de m'étendre dans un mauvais lit d'auberge entre des draps humides.— Pour ma part, dit Luizzi, je ne crois pas que ce soit l'humidité des draps qui enrhume ces messieurs. — Pourquoi ça? dit le commis d'agent de change. — Vous allez le voir tout à l'heure.

En effet, un moment après, ils virent le clerc de notaire qui passait précédé d'un postillon et juché sur un grand cheval à la selle duquel il était accroché de ses deux mains.

— Eh! dites donc, farceur, où allez-vous donc comme ça? lui cria le commis d'agent de change.

Mais le clerc de notaire ne répondit pas. M. Furnichon se retourna vers Luizzi et répéta sa question :

— Où va-t-il donc, ce farceur-là? — Probablement visiter la propriété sur laquelle vous venez chasser.

Le commis lâcha un juron épouvantable et reprit :

— Où a-t-il donc trouvé un cheval? — Je crois que si vous en demandiez un d'une manière un peu absolue, on vous le procurerait.

Le commis sortit à son tour de la salle à manger, et Luizzi l'entendit tempêter et crier dans la cour. Un moment après, une vieille guimbarde, attelée de deux rosses, sortit encore de l'auberge, chargée du commis et de son immense bagage; et, comme Luizzi se laissait aller à rire, il fut interrompu par quelqu'un qui lui frappa doucement sur l'épaule. Il se retourna et reconnut le vieux postillon.

— Eh bien! dit-il au baron d'un air de confidence, ils sont partis tous les trois, l'avoué dans son cabriolet, le petit notaire à franc étrier, et le grand godelureau en carriole. Est-ce que vous ne vous mettez pas en route aussi, vous? — Tes chevaux sont donc reposés? lui dit Luizzi. — Il n'y a

plus qu'à atteler, repartit le postillon. Je leur ai donné triple ration d'avoine. — Triple ration fait marcher bêtes et gens en Normandie, dit Luizzi. — En Normandie comme partout. — Oui, mais pour cela il ne faut pas s'y prendre trop tard. — Bon, dit le postillon, je sais un chemin qui nous raccourcira de moitié ; vous arriverez avant eux, je vous en donne ma parole d'honneur !

Luizzi réfléchit quelque temps, assez peu empressé de faire partie de cette course à la dot. Mais l'idée d'assister à l'entrée successive des concurrents l'emporta, et il répondit au postillon :

— Écoute, deux louis pour toi si j'arrive le premier au Taillis ; quinze sous de guide si je n'arrive que le second. — En ce cas, dit celui-ci, rien de fait. Cet avoué est un finot, et il a pris la petite traverse : il sera au château avant nous. — Trois louis si nous arrivons, dit Luizzi. — Il n'y a pas moyen, dit le postillon en secouant la tête ; il est trop tard, comme vous le disiez tout à l'heure. Et c'est pour une méchante pièce de six livres que ce méchant procureur m'a donnée tout à l'heure que je perds ce pourboire-là ! Il me le payera. — Quoi ! dit Luizzi, la pièce de six livres qu'il t'a donnée pour m'empêcher de partir ? — Et aussi vous êtes bête ! vous ne dites rien, dit le postillon en s'en allant. — Un moment, drôle, dit Luizzi ; n'oublie pas que je veux être au Taillis demain au matin avant que personne ne soit levé. — C'est bon, dit le postillon, on sera prêt.

En effet, le jour ne commençait pas encore à poindre, que le baron, qui s'était jeté tout habillé sur son lit, entendit qu'on attelait les chevaux à sa voiture ; il se leva, paya la dépense et partit immédiatement.

La rencontre des trois individus qui avaient soupé avec lui rappela à Luizzi une certaine phrase du Diable : « Tu as vu la cupidité dans sa plus basse expression, veux-tu la voir dans le monde ? » Il réfléchit que le hasard qui le mettait en présence de ces trois coureurs de femmes n'était peut-être que l'accomplissement de la proposition de Satan, et il résolut de bien profiter de la leçon sans être obligé d'en appeler aux confidences du Diable. Ce fut en faisant ces beaux projets qu'il arriva à la grille du parc du Taillis, qui était fermée et derrière laquelle il entendait gronder depuis très-longtemps les voix formidables de deux ou trois chiens. Il pensait que son arrivee avait éveillé l'attention de ces animaux,

lorsque, à droite et à gauche de la grille et le long du mur d'enceinte, il aperçut de chaque côté une ombre qui allait et venait.

Luizzi n'était pas peureux; mais la présence de deux hommes à cette porte, et quand le jour paraissait à peine, la rage des chiens surtout, lui firent craindre d'avoir affaire à des gens malintentionnés, et il se hâta de sonner à la grille du parc. A peine la cloche avait-elle retenti, qu'immédiatement il vit accourir les deux ombres. Luizzi n'eut que le temps de s'appuyer à la grille en tirant un petit poignard engaîné dans sa canne, et il fit face à M. Furnichon et à M. Marcoine. Tous deux étaient gelés, transis, grelottants : ils avaient le visage violet, les cheveux pendants d'humidité. Luizzi les regardait alternativement d'un air stupéfait, lorsque M. Marcoine s'écria :

— Sonnez ! sonnez tant que vous voudrez ; du diable si on vous ouvre ! — Mille sacré mille !... voilà huit heures que nous sommes là, dit le commis dans un état de rage qui aurait dû le réchauffer un peu; nous avons fait un carillon d'enfer, et, si ce n'avait été ces grandes bêtes-de chiens, je vous donne ma parole d'honneur que j'aurais escaladé le mur. — Le château était donc fermé quand vous êtes arrivés, Messieurs? dit Luizzi, à qui prenait peu à peu une envie de rire. Pourquoi donc n'êtes-vous pas revenus à l'auberge ? — Et de quelle manière ? dit le clerc. J'arrive, et le postillon me défait mes deux porte-manteaux, en me disant : « Vous n'avez qu'à sonner un peu fort, on va vous ouvrir. » Sur ce, je le paye ; mais, pendant que j'étais en train de lui donner son argent, ce qui a duré assez longtemps, vu que j'avais l'onglée, voilà Monsieur qui arrive en carriole. Il avait été encore plus adroit que moi : il avait payé d'avance. Sitôt qu'il me voit, il saute à terre, et il s'écrie : « Déchargez mes malles... Ah ! ah ! monsieur Marcoine, j'ai été aussi fin que vous. Vous ne serez pas le premier à voir M. Rigot, etc., etc. » Et mille autres sottises. — Plaît-il ? fit le commis. — Eh ! oui, des sottises. Monsieur s'imagine que je viens ici pour... Mais laissons cela. Enfin, Monsieur, pendant que nous nous disputions, voilà la carriole qui s'en retourne et qui laisse Monsieur, comme moi, à la porte. Je me mets à sonner... une fois... deux fois... rien. Je resonne... nous resonnons... rien. Enfin, au bout d'une heure, nous nous apercevons qu'on nous a joués, qu'on nous a conduits à un château inhabité.

— Ou seulement habité par des chiens, dit Luizzi en riant. — Et nous voilà tous deux forcés de rester là, forcés de monter la garde à côté de nos paquets, et ne pouvant les emporter. — Tonnerre d'enfer ! s'écria le commis, je veux être pendu si je ne casse pas ma canne sur le dos du gredin qui m'a conduit. — Oh ! certes, je ferai un procès, dit le clerc, à celui qui m'a joué ce tour. — Ah ! pourquoi ça ? dit Petit-Pierre en s'approchant. Vous leur avez demandé de vous conduire au château du Taillis, chez M. Rigot : vous y êtes. — C'est impossible, on nous aurait ouvert. Nous avons sonné à briser la sonnette. — Laquelle ? dit le postillon. — Pardieu ! celle-là, dit M. Furnichon en tirant la chaîne avec rage et en faisant aller la cloche à grande volée, tandis que les chiens hurlaient de plus belle. — C'est que ce n'est pas celle-là, dit le postillon ; on ne l'entend pas du château qui est à plus d'un quart de lieue à l'autre bout du parc. En voici une qui aurait fait votre affaire.

Petit-Pierre tira alors un petit bouton caché dans un retrait du mur à une grande hauteur.

— Dieu ! que vous êtes gauche ! s'écria Furnichon en s'adressant au petit clerc de notaire, vous avez passé plus d'une heure à chercher s'il n'y avait pas une autre sonnette. — Et comment voulez-vous que je la trouve ? je ne peux pas y atteindre, dit le petit bonhomme avec colère. Vous êtes bien plus gauche, vous qui êtes grand comme un Goliath et qui êtes resté à jurer comme un portefaix au lieu de chercher aussi ; vous l'auriez trouvée, vous, rien qu'en allongeant le bras. — Aussi, comment est-on petit comme vous ? répondi le commis furieux. — Aussi, comment est-on bête comme vous ? repartit le clerc plus furieux encore. — Messieurs, Messieurs ! dit Luizzi en cherchant à les calmer et en riant aux éclats. — Allez vous promener, dit le commis, avec vos rires, monsieur de la berline ! voilà un habit déformé, un chapeau perdu, et des bottes impossibles à remettre ! Et il se laissa aller à donner un grand coup de poing à son chapeau, en s'écriant : Oh ! petit imbécile de notaire ! — Je vous trouve drôle, dit le clerc ; je suis percé jusqu'aux os, j'y attraperai peut-être une fluxion de poitrine par votre faute. — Par ma faute ? dit le commis. — Laissez-moi donc tranquille, repartit le clerc hors de lui, occupez-vous de votre chapeau. — En voiture, monsieur le baron, dit le postillon, voilà qu'on vient ouvrir la grille. — Messieurs, dit Luizzi en montant dans la

berline et en riant à se tordre, je vais vous envoyer quelqu'un et dire qu'on vous allume du feu.

Aussitôt il remonta dans la berline, et le postillon entra triomphalement dans le parc, en passant devant le commis et le clerc qui restèrent à la grille gardant leurs malles et leurs paquets. Une demi-heure après, de la fenêtre de la chambre où une vieille femme l'avait conduit, Luizzi vit arriver les deux prétendants embarrassés de paquets, les tirant après eux le mieux qu'ils pouvaient, et maladroitement aidés par une espèce de jockey à figure étrange, moitié rouge, moitié bleue, qui piqua vivement la curiosité de Luizzi.

IV

LES QUATRE ÉPOUSEURS.

Déjà Luizzi était au Taillis depuis deux heures, et rien ne lui annonçait qu'il dût être présenté au maître de la maison pour lequel Ganguernet lui avait remis une lettre d'introduction, lorsqu'il entendit frapper légèrement à sa porte. Presque aussitôt il vit entrer une grosse femme de soixante ans au moins, ridée comme une mare où barbottent des canards, vêtue d'une robe de soie d'un rouge feu terrible, et surmontée d'un bonnet hérissé de nœuds de satin jaune. Elle fit à Luizzi une révérence profonde, à laquelle elle s'appliqua beaucoup, tandis qu'elle relevait par un sourire gracieux les deux coins de sa bouche édentée. Le baron rendit la salutation.

— Monsieur, lui dit cette honorable personne, je suis venue voir s'il ne vous manque de rien. Mon frère est M. Rigot : je suis mademoiselle Rigot, femme Turniquel. J'ai eu le malheur de perdre mon mari en 1808 d'un coup de sang qui lui est provenu d'une chute qu'il a faite en tombant d'un quatrième, d'un échafaudage où il portait du mortier. — Ah! fit Luizzi, monsieur votre mari était... — Architecte, Monsieur; mais c'était pour montrer l'exemple à ses ouvriers, parce qu'il était architecte du gouvernement, et que l'empereur aimait que les chefs fussent toujours les premiers à l'ouvrage. Un bel homme, Monsieur! Ma fille, qui est de lui, lui ressemble comme deux gouttes d'eau ; elle a aussi tous mes

traits. Nous la verrez, Monsieur. Ah! si elle n'avait pas eu des malheurs... Enfin, ce n'est pas sa faute ni la mienne, car je l'ai élevée comme une duchesse, toujours dans du coton. J'étais donc venue pour voir s'il ne vous manquait de rien, parce que mon frère est un excellent homme, mais qui n'entend pas les égards qu'on doit à un étranger tel que vous êtes. — J'ai été parfaitement reçu, dit Luizzi; rien ne m'a manqué. — C'est que les domestiques, reprit madame Turniquel en prenant une serviette et en époussetant les meubles, ce sont des fainéants; pourvu que ça mange, que ça boive et que ça dorme, ils ne s'inquiètent pas du tout si l'ouvrage est FAITE. Par exemple, voilà une chambre : c'est balayé tout juste au milieu, les côtés s'approchent s'ils en veulent. C'est pas étonnant : quand on arrive comme mon frère de chez les sauvages, on ne peut pas avoir idée de la société comme moi qui l'ai toujours habitée. — Cela se conçoit, dit Luizzi en ouvrant la fenêtre pour échapper au nuage de poussière que les soins de madame Turniquel élevaient autour de lui. — Faites attention, lui dit la bonne dame, n'ouvrez pas la fenêtre; ce n'est pas sain pour les fraîcheurs qu'il fait dans cette saison. Je puis vous dire ça, parce que j'en ai l'expérience, ayant étudié en médecine pour être sage-femme. — J'ai un excellent moyen de combattre cette fâcheuse influence : j'ai l'habitude de fumer un cigare tous les matins. — Et vous avez raison, Monsieur, c'est excellent pour l'estomac. J'en ai fait l'épreuve quand j'étais en mer, où je fumais beaucoup à cause de l'*escorbut* qui avait pris tout l'équipage. — Ah! dit Luizzi, Madame a beaucoup voyagé? — J'ai été deux fois en Angleterre pour y rejoindre Génie et lui porter son enfant. Génie, c'est ma fille, Monsieur... Tenez, la voilà qui passe dans la cour, là-bas!

En ce moment, Luizzi vit en effet une grande et belle femme passer rapidement sous ses fenêtres. Madame Turniquel lui cria de toutes ses forces :

— Bonjour, Génie, bonjour.

La personne ainsi interpellée leva la tête et parut fort surprise d'apercevoir le visage de Luizzi à côté de celui de sa mère. Elle salua avec un peu de confusion et fit un petit signe à cette espèce de jockey que Luizzi avait déjà remarqué. Il s'approcha d'un air craintif et soumis, écouta avec une attention profonde ce que sa maîtresse lui dit, puis partit aussitôt comme un trait et entra dans le château. A peine

Luizzi l'avait-il perdu de vue qu'il entendit ouvrir sa porte et vit le jockey qui s'avança jusqu'à la fenêtre où était madame Turniquel en lui criant :

— Ha-haa, mama à la bas, ha-haa. — Qu'est-ce que me veut cette figure de tapisserie? dit madame Turniquel en se retournant. — Ha-haa, fit le jockey, ha-haa, mama à la bas... Génie, Génie. — Ah! ma fille me demande, n'est-ce pas?

Le jockey fit de la tête un signe affirmatif, et montra la porte à madame Turniquel.

— C'est bon, c'est bon. A l'honneur, Monsieur, on va déjeuner dans une petite demi-heure, vous entendrez la cloche. — Je vous remercie de votre bonne visite.

Et il reconduisit la bonne femme pendant qu'elle se confondait en révérences magnifiques. A peine eut-il fermé la porte qu'il se laissa aller à rire tout haut, et presque aussitôt il entendit un petit rire aigre répondre au sien. Il se retourna et vit le jockey qui se mit à contrefaire la grosse et pesante tournure de madame Turniquel en riant aux éclats. Ce jockey était un être bien remarquable : il avait le visage tout tatoué, des cheveux noirs et lisses, des yeux brillants et pleins d'astuce, les dents longues, étroites et étincelantes; il paraissait âgé de vingt-cinq ans. Son aspect arrêta le rire de Luizzi, qui se mit à le considérer avec une certaine curiosité. A peine le jockey se vit-il ainsi regardé, qu'il se tut, baissa la tête et se rangea le long de la muraille en lançant de côté sur le baron des regards pleins de défiance. Luizzi, continuant à le regarder avec la même attention, le jockey commença à porter autour de lui des regards de plus en plus inquiets ; puis, ayant aperçu dans un coin de la chambre une paire de bottes, il s'en empara en poussant un cri de joie et l'emporta avec rapidité avant que Luizzi eût tenté d'adresser une question à cet être singulier. A peine fut-il sorti que le baron commença à se demander s'il n'était pas dans une maison de fous, et il réfléchissait aux deux singulières visites qu'il venait de recevoir, lorsqu'il entendit s'arrêter une voiture dans la cour du château. Il se mit à la fenêtre pour voir quelle nouvelle caricature venait s'ajouter à celles qu'il avait déjà vues. Il était dans la destinée de Luizzi de se tromper presque toujours. Une femme mise avec une certaine élégance et un beau jeune homme descendirent de cette voiture. A peine les nouveaux venus avaient-ils mis pied à terre, que madame Turniquel courut au-devant d'eux et s'écria :

— Comment vous va, madame la comtesse? — Assez mal, lui répondit la belle dame en embrassant la vieille. Ce vent d'ouest m'a donné un mal de nerfs épouvantable. — Oh! que je connais ça, répondit madame Turniquel, j'en suis toujours prise par ces temps-là; ça me donne des crampes terribles dans les jambes.

Puis elle se retourna vers le beau jeune homme, et reprit:

— Et vous, monsieur le fils, comment que cela va ce matin? — Très-bien, très-bien, répondit le jeune homme en donnant une poignée de main à la sœur de M. Rigot, si ce n'est que les chemins sont si mauvais pour arriver chez vous que je suis tout brisé. — Oh! oh! je connais ça, reprit la vieille. Quand je conduisais les bêtes aux champs, il y avait des fondrières où l'on enfonçait jusqu'aux genoux. — Ah! madame Turniquel, dit l'élégant, vous avez dû faire une charmante bergère; vous étiez Estelle, et il devait y avoir plus d'un Némorin.

La belle dame fit un signe de mécontentement au jeune homme, tandis que madame Turniquel disait :

— Qu'est-ce que c'est, Estelle et Némorin? — Ah! mon Dieu, dit la dame, c'est un roman de M. de Florian. — M. de Florian! dit madame Turniquel, je l'ai beaucoup connu; il avait beaucoup d'estime et de considération pour moi, et il me lisait tous ses livres.

Probablement la conversation eût continué longtemps sur ce ton, si madame Peyrol n'était encore venue interrompre les récits de madame sa mère. Tout le monde rentra dans la maison, et Luizzi entendit un moment après sonner la cloche qui annonçait le déjeuner. Il descendit, et, grâce au bruit de la conversation de madame Turniquel, il arriva dans un assez beau salon où étaient réunies déjà une douzaine de personnes. Luizzi y retrouva l'avoué, le clerc et le commis; il y avait en outre la dame et le jeune homme qu'il avait vus descendre de voiture, plus une jeune personne d'une rare beauté, qu'à sa ressemblance avec madame Peyrol le baron jugea devoir être la petite-nièce de M. Rigot. Celui-ci était dans un coin du salon, causant avec l'avoué et jetant des regards interrogateurs sur toutes les personnes qui étaient présentes. Lorsqu'on annonça le baron, il se retourna et vint à lui.

— Mille pardons, lui dit-il avec un ton de franchise, je suis un vieux soldat très-mal élevé. Nous autres, nés dans le

ruisseau, comme on dit, nous ne savons pas les bonnes manières. Je n'ignore pas que j'aurais dû vous faire une visite en ma qualité de maître de maison; mais nous autres gens du peuple nous ne connaissons pas les usages. Pas vrai, dit-il en se retournant vers la dame qui était arrivée en voiture, pas vrai, madame la comtesse de Lémée?

Il revint ensuite à Luizzi, et dit :

— J'ai reçu la lettre de mon ami Ganguernet qui m'annonce votre arrivée, c'est-à-dire que je me la suis fait lire, parce que nous autres paysans, voyez-vous, nous sommes des ignorants, nous ne savons rien; mais je vous déclare que je suis enchanté de recevoir chez moi M. le baron Armand de Luizzi, qui a deux cent mille livres de rentes, à ce que dit M. Ganguernet. J'ai bien l'honneur de vous saluer.

M. Rigot quitta Luizzi que tous les regards examinèrent avec curiosité, particulièrement ceux du jeune comte de Lémée, et il alla vers les deux convives parisiens du souper du baron.

— Qui de vous, Messieurs, est le notaire? demanda M. Rigot. — C'est moi, dit M. Marcoine d'un air charmant, en tirant des papiers de sa poche. L'acquisition de votre hôtel du faubourg Saint-Germain est terminée, en voici le contrat; j'ai été spécialement chargé de cette affaire, et je crois qu'elle a été menée avec quelque habileté; j'ai obtenu l'hôtel à plus de cent mille francs au-dessous de l'estimation. — Je vous en remercie, dit M. Rigot, parce que, voyez-vous, nous autres petit monde, c'est bon à gruger. — J'ai voulu moi-même vous apporter ce contrat, reprit le clerc d'un ton précieux, afin de vous en mieux faire apprécier les avantages. — Vous êtes bien aimable, repartit M. Rigot, parce que voyez-vous, nous autres gros Normands, nous n'entendons rien du tout aux affaires.

Puis il se tourna vers le commis d'agent de change et lui dit :

— Et vous, Monsieur, à quoi dois-je l'honneur de votre visite? — Monsieur, répondit le commis, je suis venu pour le placement des fonds que vous avez laissés chez votre banquier. — Est-ce que je n'avais pas dit à votre maître de m'acheter du trois pour cent? — Le placement lui a paru peu avantageux, reprit le commis. — Je veux du trois pour cent, dit M. Rigot, je veux des fonds de nobles et d'émigrés; j'ai déjà une terre de marquis, j'ai un hôtel de duc, je veux

de l'indemnité des émigrés. — Nous avions pourtant mieux que cela à vous offrir. — Je veux ce que je veux, dit M. Rigot avec emportement; c'est possible que nous autres, petites gens, nous soyons des imbéciles, mais c'est comme ça.

Presque aussitôt, un domestique vint annoncer que le déjeuner était servi, et le petit clerc, s'approchant du baron, lui dit d'un air fin :

—Je ne crois pas que M. Furnichon ait de grandes chances de succès.

Les honneurs du déjeuner furent faits par madame Peyrol et sa fille Ernestine avec une bonne grâce et une élégance qui tranchait singulièrement sur les façons de M. Rigot et de sa sœur. Luizzi et M. de Lémée étaient à côté de madame Peyrol, et le clerc et le commis à côté d'Ernestine. L'avoué tenait un des bouts de la table entre M. Rigot et madame de Lémée, et madame Turniquel était assise à l'autre bout entre deux personnages dont nous n'avons pas encore parlé, et dont l'un était le curé de l'endroit et l'autre le percepteur des contributions de la commune. Le premier voué au célibat, le second déjà marié, étaient chargés de jouer dans cette scène le rôle de personnages muets, attendu le peu d'intérêt qu'ils avaient à son dénoûment. A peine fut-on à table que madame Turniquel, ayant compté le nombre des convives, s'écria :

— Nous sommes juste douze, c'est bien heureux! car si nous avions été treize, moi, je n'aurais pas déjeuner d'abord. —Comment une femme aussi distinguée que vous, dit l'avoué, peut-elle avoir de ces préjugés?—Qu'appelez-vous préjugés? dit M. le comte de Lémée; je suis tout à fait de l'avis de madame Turniquel, j'ai vu des exemples de grands malheurs arrivés parce qu'on avait bravé cette croyance populaire. — Allons donc! fit le commis d'agent de change, c'est bon pour les frères ignorantins d'avoir des idées comme celle-là. — N'y mettez pas tant de dédain, reprit madame de Lémée; les gens du plus haut rang ont eu de ces opinions qui vous paraissent des préjugés, et la reine Marie-Antoinette, que j'avais l'honneur de servir avant la révolution, était très-épouvantée de ce nombre treize.—Je le sais bien, moi, dit madame Turniquel; la reine me l'a dit elle-même, un jour que j'étais allée chez elle en députation avec les dames de la Halle à propos de la naissance de la duchesse d'Angoulême.—Maman, dit rapidement madame Peyrol en couvrant les derniers mots

de la phrase de sa mère, voulez-vous un peu de ce poulet? — Merci, je finis mon hareng saur, puis je mangerai un peu de crème, et ce sera tout. — Quant à moi, dit M. Rigot, je suis fataliste; le grand Napoléon était fataliste, tous les grands hommes sont fatalistes. — Je le sais bien, dit madame Turniquel, je l'ai entendu dire cent fois à l'empereur, moi qui vous parle. — Ah! ah! fit Luizzi, vous avez connu l'empereur, Madame? — Comme je vous connais...

Et pendant qu'Ernestine interrompait sa grand'mère en lui offrant de la crème, madame Peyrol disait tout bas à Luizzi d'un air de prière plein de charme et de dignité :

— Épargnez ma mère, Monsieur, je vous en prie.

Pour changer la conversation, elle s'adressa alors au jeune clerc de notaire qui avait gardé un prudent silence, et lui dit :

— Eh bien! Monsieur, quelles nouvelles intéressantes nous donnerez-vous de Paris? — J'en sais fort peu, Madame, répondit-il d'un air modeste; je m'occupe beaucoup en ce moment des affaires de l'étude, et j'en instruis à fond le second clerc qui va me remplacer. — Ah! ah! dit M. Rigot, vous quittez le notariat, jeune homme? — Non, Monsieur, non, fit le clerc de notaire d'un air d'indifférence, j'achète une charge, la meilleure charge de Paris, assurément. — Alors vous vous mariez! reprit le commis d'agent de change. — Mais oui, fit le clerc, je trouve de très-beaux partis. Le notariat, voyez-vous, c'est une carrière qui plaît aux parents, c'est un placement sûr et honorable de l'argent, une fonction solide et estimée dans le monde, des rapports avec tout ce qu'il y a de mieux dans la capitale, et, au bout d'un certain temps, une fortune considérable, un nom bien posé qui ouvre la porte à toutes les ambitions, si l'on en a. — Moins que la charge d'agent de change, dit le commis. En fait de fortune, s'il faut la chercher quelque part, c'est là; en fait de monde, celui de la banque est un peu plus élégant que celui du notariat, et, quant à l'ambition, il me semble qu'elle arrive plus vite par la bourse que par l'étude. — Nous avons trois notaires de Paris députés, et quatre qui sont maires de leur arrondissement ou membres du conseil général, reprit le clerc avec vivacité. — C'est possible, reprit le commis, mais il y deux agents de change colonels de la garde nationale. Le comte P..... qui a été banquier, et qui est maintenant pair de France, a commencé par être agent de change. Le change est

une bien autre carrière que le notariat. — Et sans doute vous comptez la parcourir jusqu'au bout? dit M. Rigot. — Et, pour y entrer, vous voulez aussi acheter une charge? reprit Luizzi. — Oui, Monsieur, répondit le commis d'agent de change. — Et, pour payer cette charge, repartit M. Rigot, vous épouseriez sans doute une femme dont la dot... — Oh! non, fit le commis d'un air sentimental et avec un regard plein d'exaltation, qu'il partagea également entre madame Peyrol et Ernestine. Oh! moi, je n'épouserai jamais que la femme que j'aimerai. Je ne cours pas après la fortune, je ne demande qu'un cœur qui m'aime. — Ma foi, reprit M. de Lémée d'un ton assez fat, je suis parfaitement de votre avis, Monsieur, et j'avoue, pour ma part, que je regrette quelquefois d'être dans la brillante position que le hasard m'a donnée. J'ai vingt-deux ans, la mort de mon père m'a rendu pair de France, j'ai un nom qui a quelque éclat... — Et vous êtes fâché de posséder tous ces avantages? dit le baron. — Oui vraiment, Monsieur, répondit M. de Lémée. J'ai lieu de craindre que, si jamais je me marie, ce que vous appelez des avantages ne soit la seule chose qui charme la femme à laquelle je m'adresserai. Il y en a beaucoup qui cherchent plutôt dans le monde une haute position qu'une tendresse sincère et un homme de cœur; et peut-être, si je n'étais ce que je suis, me verrais-je préférer un petit monstre bien laid, bien bête, bien égoïste, à qui le hasard aurait donné tous ces biens que je possède. — Comment, mon fils, dit madame de Lémée d'un ton doctoral, pouvez-vous si mal parler d'une position qui doit être l'ambition de toute femme bien née? — Oh! pour ça, vous avez raison, fit madame Turniquel; si je me remarie jamais, moi, je serai bien heureuse d'être la femme d'un pair de France, d'abord. — Pas la mienne, n'est-ce pas, madame Turniquel? dit M. de Lémée en souriant gracieusement, car je suis pauvre, moi. — Mon fils! fit madame de Lémée.—Pourquoi se cacher d'une chose que tout le monde sait? repartit le comte; c'est là ce qui me console; car si jamais je rencontre une femme digne de me comprendre, je pourrai croire que ce ne sera ni mon nom ni mon rang qui l'auront séduite, si elle ose partager ma pauvreté.

Toutes les intentions de ce discours furent adressées à madame Peyrol d'une façon si directe, que Luizzi s'imagina que M. de Lémée, en sa qualité de voisin et d'habitué du

château du Taillis, avait des données assez exactes sur celle des deux futures à qui les deux millions de dot avaient été donnés. Pour s'assurer de la vérité, Luizzi s'adressa à M. Bador, qu'il supposait aussi dans les confidences intimes de M. Rigot.

— Vous devez sans doute peu estimer, lui dit-il, la profession de notaire et d'agent de change, et je suppose que vous ne conseilleriez pas à une femme de choisir entre elles.

A cette question, assez grossièrement directe pour que tout le monde en fût embarrassé, madame Peyrol regarda le baron d'un air tout à fait étonné, comme si elle ne s'attendait pas à pareille chose de sa part. L'avoué seul resta calme, et répondit avec une négligence assez dédaigneuse :

— Pour ma part, Monsieur, je crois que la profession d'un homme est une chose assez indifférente. Seulement il me semble qu'il faut que sa position soit faite, assise, régulière, et qu'elle ne repose pas sur des espérances presque toujours illusoires; je crois enfin qu'il faut qu'un homme ait fait ses preuves avant de penser à se marier. — Voilà qui est bien raisonné, dit le baron, et c'est parler comme un homme établi. — Oui, Monsieur, reprit l'avoué, comme un homme qui connait le monde et qui l'a expérimenté ; comme un homme qui sait que le bonheur n'est pas dans ce luxe de fêtes et de bals au sein desquels une femme d'agent de change ou de notaire passe sa vie ; comme un homme qui sait que le bonheur n'est pas pour une femme dans ce que vous appelez une position élevée, où on lui rend souvent en impertinence la fortune qu'elle a apportée. Enfin, j'en parle comme un homme qui croit que le bonheur est dans une vie douce, honnête, retirée, au milieu d'une famille honorable, avec un mari qui s'occupe avant toute chose de prévenir les moindres désirs de sa femme, de les accomplir, et de n'avoir d'autre pensée qu'elle.

L'avoué débita tout ce petit discours avec une grande affectation et en tenant les yeux sans cesse fixés sur Ernestine, qui sembla l'écouter avec un véritable intérêt. Tandis que Luizzi observait ce nouveau manége, ne sachant plus laquelle des deux, de la mère ou de la fille, était destinée à la dot, le clerc de notaire ne voulut pas laisser sans réponse la touchante théorie de l'avoué :

— C'est un bonheur de province dont vous nous parlez là; et, en tout cas, croyez-vous qu'il ne se trouve pas, à

Paris aussi, des hommes empressés de prévenir et d'accomplir les désirs de leur femme? — Sans doute, dit le gros commis d'agent de change, qui crut devoir un moment s'unir au clerc de notaire pour venir en secours à la félicité parisienne vivement ébranlée par la harangue de l'avoué, sans doute à Paris aussi il y a des maris qui font le bonheur de leur femme. — Seulement, reprit le clerc, ce bonheur a quelque chose d'un peu plus élégant. Au lieu de vos gros plaisirs de province, ce sont les plaisirs les plus délicats; au lieu de vos tristes et froides réunions, ce sont les bals les plus brillants. — Avec Collinet et Dufresne, dit le commis d'agent de change. — Au lieu de vos soirées ennuyeuses, occupées à faire de la tapisserie, ce sont les Italiens et l'Opéra. — Avec M. Tulou et Rossini, dit l'agent de change... — Au lieu de vos plaisirs champêtres, reprit le clerc, ce sont... — Ce sont, dit l'agent de change en l'interrompant, des courses au Champ de Mars, des chevaux superbes, des toilettes magnifiques. — Et tout cela est bien misérable encore! dit M. de Lémée. Parlez-moi d'un homme qui peut ouvrir à sa femme tous les salons, non-seulement ceux de la France, mais ceux de l'Europe, qui lui donne accès dans les cours de tous les grands États, qui la voit recherchée, considérée partout où il la présente, et qui peut la présenter partout.

En ce moment, l'avoué, le clerc et le commis, attaqués dans leur roture, se mirent en devoir de répondre à M. de Lémée, et déjà ils parlaient tous ensemble, lorsque M. Rigot prit la parole, et immédiatement un profond silence s'établit.

— Mais vous, monsieur le baron, dit-il en s'adressant à Luizzi, que pensez-vous de tout cela?

Armand allait répondre, et chacun se penchait pour l'écouter; car il avait acquis par son silence l'autorité de l'homme qui n'a encore rien dit, auquel on suppose des idées de réserve et dont il semble que les paroles vont clore toute discussion.

— Je pense, dit Luizzi.....

Il n'alla pas plus loin, car il fut interrompu par une paire de bottes admirablement cirées, que le jockey dont nous avons parlé posa sur son assiette en laissant échapper un petit rire satisfait. A cet aspect, M. Rigot éclata de son côté. Tout le monde l'imita, jusqu'à madame Peyrol, qui ne put s'empêcher de céder au rire homérique de toute la table.

Pendant ce temps, Akabila sautait autour de la salle à manger comme un chat sauvage, et on se leva de table avant qu'on pût connaître l'opinion de Luizzi sur l'importante question qu'on venait d'agiter.

V

HONNÊTE TRANSACTION.

Quelques heures s'étaient passées depuis ce mémorable déjeuner, si singulièrement interrompu par l'assiette de bottes qu'Akabila avait servie à Luizzi. Le baron voulut en demander l'explication à Rigot, qui ne répondit qu'en riant comme un possédé. Madame Turniquel se contenta de dire :

— Cette bête de sauvage n'en fait pas d'autres, mais c'est une manie de Rigot; ça l'amuse, il faut le laisser faire.

Quant à Ernestine, ce n'était pas une fille à qui l'on pût demander quelque chose qui ne l'intéressât point personnellement. Occupée de sa personne, de sa figure, de sa toilette, elle semblait avoir pris pour les façons aisées et peu prétentieuses de Luizzi le mépris le plus profond; c'est à peine si elle daignait écouter le peu de mots qu'il lui adressait de temps en temps. Il avait eu recours à madame Peyrol, qui lui avait excusé la folie du jokey d'une manière assez plausible.

— Mon oncle, avait-elle dit, a ramené ce Malais de Bornéo, et il a voulu le rendre utile. Il a tenté d'en faire un groom, un cocher, un valet de chambre, que sais-je? Mais, n'ayant pu y réussir, il lui a assigné pour tout emploi celui de cirer les bottes. A vrai dire, mon oncle le traite un peu comme un singe, et, quand Akabila a bien fait son devoir, il lui donne un verre de rhum dont le malheureux est très-friand. Aujourd'hui on aura oublié de lui donner sa ration, et, pour l'obtenir, il a pris les premières bottes qu'il a trouvées, les a cirées, et les a triomphalement apportées pour recevoir sa récompense.

Luizzi se contenta de cette explication, quoique la présence de ce Malais dans cette maison l'étonnât malgré lui, et que la circonstance des bottes l'inquiétât sans qu'il pût dire

pourquoi. Cependant il se remit à observer ce qui se passait autour de lui, et il se donna le spectacle réjouissant des tourments du maître clerc et du commis promenant leurs hommages de la fille à la mère et de la mère à la fille, tandis que le comte de Lémée tenait bon auprès de madame Peyrol et l'avoué auprès d'Ernestine. Le peu d'attention que celle-ci fit aux premières paroles de Luizzi engagea Armand à s'occuper plus particulièrement d'Eugénie, et il crut remarquer en elle un esprit droit, élevé, sérieux, une haute intelligence de ses devoirs envers sa mère et sa fille, et une résignation pleine de dignité au rôle ridicule que son oncle lui avait imposé. Cependant le parti de Luizzi était pris à peu près ; il comprit qu'eût-il rencontré un ange, il était presque impossible que lui, jeune, beau, élégant et riche, s'associât à une pareille famille, et il se décida à quitter le lendemain cette maison. Il était assez embarrassé de s'expliquer avec M. Rigot, mais le soir même celui-ci lui en offrit l'occasion. Après le dîner, le maître de la maison pria les hommes de vouloir bien lui tenir compagnie pour vider ensemble quelques bouteilles. Lorsque les dames furent retirées et qu'ils furent seuls, M. Rigot prit la parole et leur dit :

— Messieurs, je sais pourquoi vous êtes tous venus ici ; il y a deux millions à gagner, et vous en avez tous envie.

Chacun se récria, excepté Luizzi, qui, fort de sa résolution, se garda le droit de répondre avec hauteur à cette impertinente proposition.

— Je vous dis qu'il y a deux millions à gagner et que vous en avez envie ; ne faites donc pas les bégueules et écoutez-moi. — Vous êtes toujours plaisant, mon cher Rigot, repartit l'avoué en lui versant à boire. — Et nous entendons la plaisanterie, dirent les autres en trinquant avec l'ex-maréchal-ferrant. — Eh bien ! Messieurs, je dois vous dire une chose, c'est que je commence à être fatigué de la visite de tous les épouseurs qui, s'ils n'attrapent pas les dots, attrapent les dîners. Je dois donc vous avertir que j'ai signifié à mes nièces de faire leur choix dans les vingt-quatre heures. Vous voilà cinq beaux jeunes gens de tout âge et de toutes professions. J'ai d'excellents renseignements sur votre compte, et vous me convenez tous. Arrangez-vous donc pour faire aussi votre choix et vous décider. Tâchez de deviner juste ; car, je vous le déclare, la dot de deux mil-

lions est donnée, et celui qui ne l'aura pas n'aura pas un sou.

Le jeune pair et l'avoué échangèrent un regard d'intelligence, et le commis et le clerc semblèrent fort désappointés. M. Rigot continua :

— Demain au soir le choix sera fait, après-demain les bans seront publiés, et dans huit jours nous célébrons le mariage, à moins qu'il ne faille plus de temps à ces Messieurs de Paris pour faire venir leurs papiers de famille.

Le commis et le clerc de notaire se regardèrent d'un air encore plus embarrassé. Mais le beau M. Furnichon, prenant de l'audace dans sa sottise, osa répondre :

— Ma foi ! ce n'est pas moi qui vous ferai attendre. J'ai mes papiers en poche.

M. Rigot se mit à rire, et, s'adressant au clerc, il lui dit :

— Et vous, jeune homme? — Je ne suis pas plus bête que M. Furnichon, répondit-il effrontément. — Quant à ces Messieurs, dit M. Rigot, ils sont prêts depuis longtemps, il ne nous reste plus qu'à savoir les intentions de M. le baron.

Armand venait de recevoir une de ces rares leçons auxquelles peu d'hommes sont admis. Il venait de voir jusqu'à quel point la cupidité poussée à bout pouvait supporter d'humiliation; il se sentit révolté de tant de bassesse, et prenant en main la cause de la dignité humaine, il répondit :

— Je ne ferai jamais un marché honteux du lien le plus sacré, de l'engagement le plus solennel, et ces Messieurs peuvent courir la chance des deux millions sans que je leur fasse concurrence.

M. Rigot devint rouge de colère à cette réponse du baron ; mais il se calma presque aussitôt en jetant sur Luizzi un regard d'une méchanceté telle, qu'elle eût alarmé le baron s'il avait pensé que cet homme pût quelque chose contre lui. En même temps les quatre épouseurs se récrièrent sur ce que le baron les insultait et ils voulurent lui en demander raison.

— Silence ! cria M. Rigot. S'il y a insulte, elle est pour moi ; et si j'ai envie de la venger, cela me regarde. N'en parlons plus, monsieur le baron. A vous le champ libre, Messieurs ! nous allons rejoindre ces dames.

Il sortit aussitôt pour gagner le salon. L'avoué et M. de Lémée suivirent M. Rigot; mais, au moment où ils passaient la porte, M. Bador tira son mouchoir de sa poche et laissa

tomber un papier que Luizzi ramassa. Il allait appeler l'avoué pour le lui remettre, lorsqu'il vit le clerc faire un petit signe au commis qui revint sur ses pas. Luizzi s'arrêta pour les écouter.

— Ah çà, voyons, dit Marcoine, parlons peu et parlons bien. Nous faisons ici un métier de dupe. Vous n'avez pas remarqué, vous, comme l'avoué et le pair de France s'entendent? — Je ne vois pas trop en quoi ils pourraient s'entendre, reprit Furnichon. Madame ou mademoiselle Peyrol aura la dot, tant mieux pour celui qui choisira bien! — Et tant pis pour celui qui choisira mal, n'est-ce pas? — C'est tout simple. — C'est vous qui êtes simple, mon cher, reprit le clerc en ricanant. — Plaît-il? reprit le commis. — Oui, et nous serions deux imbéciles si nous ne connaissions pas un peu mieux les affaires. Liguons-nous, et nous aurons les deux millions. — Comment ça? — Écoutez-moi bien, voici la manière de procéder. Je suppose que la fille me choisisse et qu'elle ait les deux millions, vous voilà avec la mère sur les bras et zéro. — C'est vrai, et j'avoue que cela me fait peur. — Et cela ne m'épouvante pas moins; mais il y a un moyen de prévenir ce malheur, ou du moins de l'adoucir. — Lequel? — Supposons encore que l'une des deux futures ait quinze cent mille francs de dot, et l'autre cinq cents, cela ne vous encouragerait-il pas? — Tiens! je le crois bien. — Alors vous devez me comprendre? — Pas le moins du monde. — Mon Dieu! que vous êtes peu fort en affaires d'argent, pour un homme de bourse! — Expliquez-vous plus clairement. — Il faut absolument vous mettre les points sur les *i*. Eh bien! fixons un dédit par lequel celui qui aura la femme aux deux millions s'engagera à donner cinq cent mille francs à celui qui aura la femme et zéro.

Furnichon resta ébahi et ne répondit pas d'abord. Enfin il dit :

— Lâcher cinq cent mille francs comme cela, c'est cher. — Mais si vous n'avez rien. — C'est possible, au fait. — Eh bien! consentez-vous? — Ça va. — Mettez-vous là, je vais rédiger au crayon un petit bout d'acte; nous en conviendrons, puis je monterai le copier au galop dans ma chambre; je redescendrai, nous signerons et ce sera fini. — Dépêchez-vous, les autres gagnent du terrain pendant ce temps-là. — Avez-vous un peu de papier blanc? — Ma foi, non.

A ce moment Luizzi entra, et leur dit :

— Que cherchez-vous donc? — Oh! rien, un bout de papier. — En voici un, dit Luizzi d'un ton indifférent; mais il est écrit d'un côté. — C'est bon, dit le clerc, je vais écrire au dos.

Pendant que le clerc griffonnait, l'avoua rentra suivi de M. de Lémée. Il avait l'air de chercher quelque chose. Il tourna et retourna tout dans la salle à manger. Puis, ayant aperçu Luizzi qui, retiré dans un coin, faisait semblant de lire un journal, il lui dit :

— N'auriez-vous pas aperçu par là un petit chiffon de papier? — Je crois que ces Messieurs le tiennent, répondit Luizzi. — Comment! c'est vous qui avez trouvé ce papier, Monsieur, s'écria l'avoué en s'adressant au clerc, et vous avez eu l'indiscrétion...? — Pas le moins du monde, dit le clerc d'un air indifférent, c'est Monsieur qui nous l'a remis, et je vous assure que je n'en ai pas lu une syllabe. — En ce cas, vous allez me le rendre, je vous prie, reprit l'avoué.

Puis il se pencha, et dit tout bas à l'oreille de M. de Lemée :

— C'est notre projet d'acte. — Quelle imprudence! dit le pair. — Eh bien! reprit l'avoué presque aussitôt, avez-vous fini? — Un moment, dit le clerc, je ne savais pas que ce papier vous appartînt et j'ai écrit au crayon des choses que je vous prie de me donner le temps d'effacer.

Comme il allait commencer, Luizzi s'approcha des quatre interlocuteurs, et, leur faisant signe d'approcher, il dit au clerc de notaire.

— Pourquoi effacer, monsieur Marcoine? Il est très-probable que ce qui est écrit à l'encre au recto est la même chose que ce qui est écrit au crayon au verso. — Plaît-il? firent les quatre épouseurs.— Comment donc! reprit Luizzi, un projet d'acte rédigé par un avoué et revu par un notaire c'est ce qu'il y a en général de mieux conditionné. Lisez, lisez; je suis sûr que vous serez charmés de la science l'un de l'autre.

Le clerc qui tenait le papier le retourna par un mouvement de curiosité plus fort que lui. Il en lut les premières phrases écrites par l'avoué : « Entre les soussignés le comte de Lémée et M. Bador, etc., etc., il a été convenu qu'en cas de mariage de l'un d'eux avec madame ou mademoiselle Peyrol, etc..., etc... »

— Continuez, reprit Luizzi.

Marcoine retourna le papier et lut : « Entre les soussignés M. Marcoine et M. Furnichon, etc., etc., il a été convenu qu'en cas de mariage, etc., etc. »

— Allez donc ! dit Luizzi.

Le clerc marmotta encore quelques phrases tantôt d'un côté, tantôt de l'autre; puis, arrivé à un certain endroit, du côté de l'écriture à l'encre, il s'écria en lisant : « Celui qui aura touché la dot ci-dessus énoncée s'engage à donner cinq cent mille francs à... » Il retourna le papier et lut, du côté de l'écriture au crayon : « S'engage à donner cinq cent mille francs à... »

— Hein ! fit le commis toujours ébahi. — Ma foi ! on ne fait pas mieux un acte à Paris, dit le clerc. — Mais il paraît qu'on le fait aussi bien qu'en province, repartit l'avoué en prenant le papier. Puis il s'écria, après avoir lu : C'est mot pour mot la même chose. — En effet, dit le pair, il semble que c'est copié. — C'est calqué, reprit le commis. — Il y a un proverbe qui dit que les beaux esprits se rencontrent, repartit Luizzi. — Eh bien ! soit, dit l'avoué; ligue contre ligue, deux contre deux. — Et pourquoi la guerre et non pas l'alliance ? reprit le clerc rapidement, pourquoi ne pas faire l'acte en quatre expéditions ? car enfin vous pouvez ne pas être choisis tous les deux, ni nous non plus, et alors vous n'auriez rien. On peut choisir l'avoué et moi, ou bien le comte et moi, ou bien le commis et le comte, ou bien encore le commis et l'avoué : voilà quatre combinaisons où nous sommes tous pris au dépourvu. — Il a raison, dit l'avoué, ceci est très-fort. Faisons l'acte à quatre : celui qui aura la dot et la femme payera cinq cent mille francs à celui qui n'aura que la femme, quel qu'il soit. — Et celui qui n'aura rien ? — Eh bien ! répondit le clerc, il n'aura rien. — Ah si ! ah si ! fit le commis, il faut au moins faire ses frais. Je propose dix mille francs d'épingles pour les deux évincés. — Va comme il est dit, reprit l'avoué, et dépêchons. Mais comme on peut nous surprendre, faisons chacun notre copie, ça ira plus vite. Voici du papier timbré, des plumes et de l'encre.

L'avoué tira un portefeuille armé de tous ses ustensiles; chacun s'assit devant la table, et, l'avoué dictant, tous les quatre se mirent à écrire.

— Entre les soussignés Messieurs...

Et chacun répondit au regard de l'avoué par l'énon-

ciation de ses noms, prénoms et qualités. Le comte commença.

— Alfred Henri, comte de Lémée, pair de France.—Louis-Jérôme Marcoine, maître clerc de notaire. — Désiré-Antenor Furnichon, commis d'agent de change. — Et François-Paulin Bador, avoué à Caen, il a été convenu, etc., etc., etc.

Et durant dix minutes l'avoué dicta, chacun répétant la fin de la phrase pour avertir qu'il avait écrit..

C'était un spectacle honteux devant lequel Luizzi restait en contemplation, ne sachant s'il devait rire ou s'indigner, lorsqu'il se sentit légèrement frappé sur l'épaule et reconnut le vieux Rigot, qui lui dit :

— Que font-ils donc là?

Luizzi ne voulut pas dire la vérité, soit qu'il ne vît aucun intérêt à dénoncer ces quatre requins de dot, soit qu'il voulût se ménager le plaisir de cette comédie jusqu'au bout, et il répondit :

— Je crois qu'ils écrivent chacun un billet doux à l'une de ces dames. — Très-bien, très-bien! fit le père Rigot, j'ai seulement une petite confidence à faire à ces Messieurs. — C'est qu'il est vraiment fâcheux, dit Luizzi, de les déranger; l'inspiration amoureuse est si prompte à s'envoler! — Cependant, reprit Rigot, je ne peux pas leur laisser ignorer le fait. — Qu'est-ce donc de si important? — Cela vous intéresse fort peu, dit Rigot, puisque vous n'êtes pas parmi les concurrents. Quoique je n'aie rien dit de votre refus, songez-y, je vous laisse vingt-quatre heures pour réfléchir. — C'est tout décidé. — Bon! c'est ce que nous verrons, fit le bonhomme en hochant la tête. En attendant, je vais leur annoncer la nouvelle. — Faites, repartit le baron; je me retire. — Vous pouvez rester, cela vous amusera peut-être.

En disant ces mots, Rigot entra tout à fait dans la salle à manger à la porte de laquelle il était resté avec Luizzi. Les quatre amoureux venaient de signer et d'échanger leur transaction, et ils se retournèrent fort troublés en entendant la voix du maître de la maison.

— Pardon, Messieurs! leur dit M. Rigot, je ne vous ai pas fait part de tous mes projets, parce que j'ai pensé que cela ne pouvait pas vous regarder; cependant ma sœur vient de me faire comprendre qu'elle ne devait pas être moins favorisée que sa fille et sa petite-fille, et je viens vous dire ce que je compte faire pour elle. — Quoi? s'écrièrent ensemble

les quatre associés épouvantés, est-ce qu'elle est des deux millions ? — Non, non, Messieurs, reprit M. Rigot, je tiendrai ma parole ; les deux millions appartiendront à madame Peyrol ou à sa fille, mais j'ai décidé qu'il y aurait aussi un million pour madame Turniquel. Et ce million-là n'a pas de mauvaise chance ; car je le donnerai bien certainement à ma charmante sœur. Par conséquent, celui de vous qui réussira à lui plaire est sûr de son affaire ; vous n'avez qu'à voir si cela vous tente, vous avez jusqu'à demain au soir.

M. Rigot quitta la salle à manger sans ajouter un mot à cette nouvelle proposition, et laissa les concurrents dans une étrange perplexité.

— Diable ! fit l'avoué, voilà qui change étrangement les choses. — Est-ce que vous auriez le courage d'affronter la grand'mère ? dit M. de Lémée. — Je crois que c'est au-dessus des forces humaines, repartit le clerc de notaire. — Bah ! dit M. Furnichon, on a vu des choses plus extraordinaires que cela, et si pour ma part j'étais sûr de réussir... — Oui ; mais je vous préviens que vous ne réussirez pas, dit M. Bador. Il y a de par le monde un certain Petit-Pierre, postillon à Mourt, qui a été dans les bonnes grâces de mademoiselle Rigot avant qu'elle fût madame Turniquel, et celui-là, je crois, aura la préférence. — Est-ce sûr ? demanda encore Furnichon.

Le cœur levait à Luizzi ; mais, M. Bador ayant déclaré la vieille imprenable, tous se récrièrent à l'envi contre l'idée de se sacrifier à une femme comme madame Turniquel, et Furnichon plus haut que les autres.

— Allons, allons, se dit tout bas le baron, la cupidité ne va pas encore si loin que je le croyais.

Ils en étaient là, lorsque le clerc reprit la parole :

— Mais en quoi donc trouvez-vous que cela change la face des choses, monsieur Bador ? — En ce que la fortune qui n'était que de deux millions arrive à trois ; car enfin quelqu'un héritera de ce million, et c'est autant d'assuré, tandis qu'au train dont va le vieux Rigot, il sera ruiné dans un an. — C'est vrai, dit M. Furnichon, cet homme finira par nous retomber sur les bras. — Ce sera encore une charge, ajouta le clerc, à laquelle il faut penser. — Mais où diable M. Rigot a-t-il pris tous ses millions ? dit le commis. — Oh ! ça, Dieu le sait, répondit l'avoué. Tout ce que je puis vous dire, c'est qu'ils existent en bonnes propriétés bien et dûment soldées, et en dépôts de fonds à la banque de France. — Ma foi ! re-

prit Furnichon, cela ne nous regarde pas, c'est son affaire.

Immédiatement après ils rentrèrent tous dans le salon où ils trouvèrent ces dames assemblées. Ernestine était rayonnante, et la mère Turniquel avait arboré un bonnet encore plus lardé de nœuds roses et bleus que celui du matin. En ce moment madame de Lémée lui faisait des compliments sur l'excellent goût de sa toilette, et la grande dame s'humiliait devant l'imperturbable sottise de la vieille femme. Quant à madame Peyrol, elle était seule dans un coin. On voyait qu'elle avait pleuré, et ce ne fut qu'avec peine qu'elle parvint à surmonter sa douleur pour répondre aux hommages empressés de ces Messieurs. Luizzi trouva la comédie si drôle qu'il voulut y ajouter : il alla se placer à côté de madame Turniquel, et commença un éloge de sa beauté et de sa parure, auquel la vieille femme répondit avec une foule de sourires édentés et de grâces enfantines à faire reculer un régiment de cuirassiers. La plaisanterie fut poussée si loin, que madame Peyrol en devint toute rouge. Elle s'approcha de M. Rigot et lui dit :

— Mon oncle, par grâce, faites cesser cette cruelle inconvenance ; si ce n'est pas pour moi, qui souffre tant de voir ma mère si ridicule, que ce soit pour ma fille qui n'est déjà que trop portée à manquer de respect à sa grand'mère. C'est une bien misérable méchanceté de la part d'un homme comme M. de Luizzi ! — Bah ! bah ! qui sait ? dit le vieux Rigot, on a vu des choses plus impossibles que ça.

Madame Peyrol haussa les épaules et s'approcha du baron, qui disait en ce moment à madame Turniquel :

— Oui, Madame, heureux l'homme qui, revenu des folles illusions de la jeunesse, saura préférer un cœur mûr et une âme éprouvée à toutes ces vaines séductions d'un âge plus tendre ! — Plaît-il ? dit madame Turniquel d'un ton très-supérieur, qu'appelez-vous illusion ? Je ne suis pas si décrépite, je vous prie de le croire ; j'ai un corps superbe et une jambe...

Elle allait montrer sa jambe, lorsque madame Peyrol l'interrompit et regarda Luizzi d'un air à le rendre honteux, puis elle lui dit tout bas :

— C'est de la barbarie, Monsieur !

Luizzi devint confus de ce qu'il avait fait, et suivit madame Peyrol pour s'excuser. Il y réussit assez bien, en avouant franchement comment il avait voulu donner une

leçon a ces quatre limiers acharnés après les deux millions et qui la poursuivaient ainsi que sa fille. Madame Peyrol écouta Luizzi attentivement; puis, faisant un violent effort sur elle-même, elle lui dit :

— Eh bien ! Monsieur, je voudrais avoir un entretien d'un moment avec vous. — Je suis à vos ordres, Madame, dit Luizzi.

Mais il aurait fallu, pour qu'il fût permis à madame Peyrol et à Armand d'avoir cet entretien, que la société des épouseurs n'eût pas été alarmée du petit *aparté* qui venait d'avoir lieu ; et malgré la déclaration de Luizzi qu'il se retirait du concours, ils s'approchèrent en masse de madame Peyrol et forcèrent le baron à la retraite. Bientôt l'heure de se retirer arriva pour tous, et Eugénie sortit du salon en suivant Luizzi des yeux et en lui donnant ainsi une espèce de rendez-vous.

VI

UNE NUIT BIEN OCCUPÉE.

Lorsque Luizzi fut rentré dans son appartement, il fut très-étonné d'y rencontrer Akabila tenant à la main les fameuses bottes qu'il avait servies au déjeuner. D'après l'explication que madame Peyrol avait donnée au baron, il s'imagina que le jockey était venu pour chercher le verre de rhum qui était d'ordinaire le prix de son bon travail. Luizzi, curieux d'examiner de près cet être extraordinaire, lui fit signe de la tête qu'il allait satisfaire son désir ; mais, n'ayant point de rhum dans sa chambre, il s'apprêta à sonner un domestique pour s'en faire apporter. Au moment où il allait saisir le cordon, le Malais l'arrêta par le bras en secouant vivement la tête et en disant avec un son guttural :

— No ! no ! no ! — Quoi ! reprit le baron en accompagnant ses paroles d'un geste imitatif pour les mieux faire comprendre, quoi ! tu ne veux pas boire du rhum que tu aimes tant ?

Le Malais répondit encore négativement ; puis, s'approchant de la porte, il écouta s'il n'y avait personne de l'autre côté et revint près de Luizzi. Alors il commença une scène

de pantomime dont il nous serait difficile de donner une description exacte ; il contrefit avec une perfection merveilleuse l'arrivée de l'avoué en cabriolet, celle du commis et du clerc traînant après eux leurs paquets, et, après chacune de ces caricatures, il secouait la tête avec mépris. Ensuite il vint à Luizzi et le représenta largement assis au fond de sa berline, entrant au galop de ses quatre chevaux dans la cour du Taillis. Il continua ses démonstrations en se boursouflant et en se grandissant, et il finit par faire comprendre à Luizzi qu'il le prenait pour un grand seigneur, puis il dit d'un air superbe en désignant toujours le baron : roi ! roi ! Luizzi, qui voulait voir cette confidence jusqu'au bout, fit signe au Malais qu'il ne s'était pas trompé. Aussitôt le jockey se jeta aux genoux de Luizzi, comme pour implorer sa protection ; puis, se relevant, se grandissant encore et se plaçant à côté de Luizzi comme pour montrer qu'il était son égal, il sembla désigner du geste quelque chose de bien lointain, et répéta ce mot : roi ! roi ! Luizzi suivait cette pantomime avec un vif intérêt : il fit signe au Malais de continuer. Alors celui-ci parcourut la chambre, et, désignant du doigt les flambeaux dorés, montrant les boutons de chemise de Luizzi, puis un bouchon de carafe taillé à facettes comme un diamant, il lui dit, car son geste était si expressif que la parole n'eût pu rien y ajouter, qu'il avait possédé une immense quantité de tous ces objets. Jusque-là le baron avait parfaitement compris tout ce que le Malais avait voulu lui dire. Celui-ci continua. Il représenta un orage, en imitant avec la voix et le geste le sifflement des vents et les roulements de la foudre, puis un vaisseau qui flotte à l'aventure, un coup de vent qui le lance sur un récif, un homme qui nage avec désespoir parmi les vagues furieuses, et qui, arrivé au rivage, y tombe à bout de forces. Luizzi ne savait pas bien quel était l'homme que le Malais voulait ainsi désigner, lorsque celui-ci, montrant le pauvre naufragé qui se relevait avec effort, lui fit voir qu'il s'agissait de M. Rigot, par l'imitation exacte des gestes et de la tournure du vieux richard ; puis il le contrefit exténué de fatigue, se traînant avec désespoir sur le rivage, rencontré par des habitants qui voulaient le massacrer, délivré par un vieillard qui était venu à son secours et qui l'avait emmené dans sa demeure. A ce moment la pantomime d'Akabila cessa d'être aussi claire. Seulement Armand devina qu'il s'agissait d'un homme assassiné, de trésors enlevés ;

mais les détails de ce singulier récit se perdirent dans les contorsions et les larmes du Malais. Le baron allait essayer de le faire mieux s'expliquer, lorsque tout à coup la voix retentissante de M. Rigot se fit entendre dans le corridor, appelant Akabila de toutes ses forces. Le Malais devint tout tremblant, et il allait se cacher derrière un rideau, lorsque M. Rigot ouvrit brusquement la porte et l'aperçut.

— Que fais-tu là? lui dit-il d'un air furieux :

Le jockey prit son plus gracieux sourire, et, montrant les bottes qu'il avait déposées sur une chaise, il lui dit d'un ton de voix plein de douceur :

— Rhum, rhum.

M. Rigot commença par lui donner un grand coup de pied où il est reçu de donner des coups de pied, en lui disant :

— Animal, est-ce qu'on met des bottes pour se coucher?

Le Malais ne poussa pas la moindre plainte, mais il jeta à Luizzi un regard qui voulait dire qu'il comptait sur lui. Un moment après M. Rigot quitta la chambre du baron, non sans s'être excusé de la petite scène qui venait d'avoir lieu.

— Nous autres manants, dit-il, nous avons le pied et la main un peu lestes; mais, avec des brutes pareilles, il n'y a pas de meilleurs moyens de se faire comprendre.

Luizzi, demeuré seul, réfléchit à l'étrange confidence qu'il venait de recevoir, et se demanda s'il n'était pas de sa probité d'avertir les magistrats de ce qu'il soupçonnait. Cependant il craignit de se laisser aller encore à une démarche inconsidérée comme il avait fait pour Henriette : démarche dont les résultats lui étaient restés à peu près inconnus, à l'exception de la présence de cette malheureuse victime dans une maison de fous. En conséquence le baron voulut savoir toute la vérité sur cette aventure dont il croyait avoir deviné les principales circonstances, et il s'apprêtait à appeler le Diable lorsqu'il entendit frapper légèrement à sa porte. On entra chez lui immédiatement, et il vit madame Peyrol, qui resta un moment immobile et confuse, et comme épouvantée de l'action qu'elle venait de faire. Cependant Luizzi s'avança vers elle, et, lui présentant un siége, il lui dit :

— Pourrais-je savoir, Madame, ce qui me vaut l'honneur de votre visite?

Rien ne saurait peindre l'embarras et le trouble de cette malheureuse femme. Elle chercha à s'excuser en balbutiant, puis enfin, pressée par les questions de Luizzi, elle sembla

reprendre courage, et lui répondit en tenant les yeux baissés :

— Vous savez ma position, Monsieur; je suis sans fortune. La mort de M. Peyrol m'a laissée dans la misère; car, comme il est mort sans enfants, sa famille a réclamé et repris tous les biens qu'il possédait... — Quoi! dit Luizzi étonné, mademoiselle Ernestine... — N'est pas la fille de M. Peyrol, répondit Eugénie en relevant la tête; c'est une triste histoire, Monsieur... — Qui vous coûterait peut-être trop à raconter, reprit le baron d'un air froid; je ne veux pas vous imposer cette obligation, mais je suis prêt à entendre le motif qui vous a amenée chez moi. — Non! reprit tristement madame Peyrol, blessée du ton de Luizzi.

Alors elle se leva, et elle ajouta en secouant la tête :

— Non, c'est impossible! pardonnez-moi mon imprudente démarche, Monsieur, et oubliez-la. — Comme il vous plaira, Madame, dit Luizzi en s'apprêtant à la reconduire.

Mais, au moment où madame Peyrol allait ouvrir la porte, elle s'arrêta et se retourna vivement vers Luizzi :

— Cependant, s'écria-t-elle avec résolution, votre présence dans ce château m'autorise à vous parler. Le choix de ma fille est fait. M. Bador, en s'adressant à elle, a montré qu'il la connaissait bien et qu'il me connaissait bien aussi; il sait que, si la fortune que mon oncle nous destine me tombe en partage, ma fille sera aussi riche que moi; il sait que, si Ernestine a été favorisée par mon oncle, elle ne détournera rien de sa fortune au profit de sa mère. — Quoi! vous croyez, Madame...! dit Luizzi. — J'en suis sûr, Monsieur. Ce malheur peut encore m'arriver, mais enfin il peut arriver aussi que cette fortune m'appartienne, et alors je vous annonce que je suis encore plus épouvantée de la partager avec l'un des hommes que vous avez vus dans cette maison, que de garder ma misère. Vous seul, Monsieur, n'avez montré ni cupidité ni lâche empressement. Je n'ai eu qu'un jour pour vous juger, et je n'ai qu'une heure pour vous dire qui je suis; mais, puisque vous êtes venu dans ce château pour le même motif qui y amène tous ceux que j'y vois, je puis vous parler franchement et vous dire que j'ai fixé mon choix sur vous. Je vous le dis, Monsieur, parce que j'ai à vous demander votre engagement d'honneur de me permettre de disposer de la moitié de cette dot, si la volonté de mon oncle a été de me la donner.

Luizzi fut très-embarrassé de cette étrange déclaration

mais il résolut de couper court à cette nouvelle proposition, en répondant à Eugénie :

— Si monsieur votre oncle avait été plus franc avec vous, Madame, il vous eût épargné une démarche qui vous a sans doute été bien pénible et qui était inutile : j'ai déclaré à M. Rigot que je ne me mettais pas sur les rangs pour obtenir une faveur que je ne crois pas mériter.

A cette réponse, madame Peyrol devint pâle, et, saluant profondément le baron, elle se retira sans lui dire un mot. A peine Luizzi fut-il seul, qu'il ferma sa porte au verrou pour éviter de nouvelles visites; et, plus décidé que jamais à consulter le Diable sur les secrets de cette maison, il tira sa sonnette et l'agita avec rapidité. Comme à l'ordinaire, le Diable parut aussitôt; mais, contre son habitude, il n'avait ni l'air goguenard ni la malice cruelle qu'il semblait se donner à plaisir. Son regard avait repris toute sa sinistre splendeur, son sourire toute son amère fierté, et il aborda Luizzi avec une impatience visible. Sa voix était stridente et grave.

— Tu as l'air bien soucieux, maître Satan! lui dit Luizzi. — Que me veux-tu? — Ne le sais-tu pas? — A peu près; mais enfin parle, que me veux-tu? — Tu es bien laconique, toi d'ordinaire si bavard! — C'est que ce ne sont plus les intérêts d'un homme qui m'occupent, ce sont ceux d'un peuple. — Que tu vas pousser aux révoltes et aux séditions?

Le Diable se tut, et Luizzi reprit :

— Allons, puisque tu es si pressé, réponds : Quelle est l'histoire de ce Malais? — Il te l'a dite. — C'est-à-dire que j'ai cru la deviner! — Tu as montré de l'intelligence une fois en ta vie, c'est beaucoup. — Tes airs impertinents deviennent de l'insolence. — Je grandis avec les circonstances. Adieu! — Un moment! Ce n'est pas tout. J'ai compris l'histoire d'Akabila jusqu'au moment où Rigot fut sauvé par un vieillard. Après? — Ce vieillard, repartit le Diable, était le père d'Akabila. Il avait un immense trésor, amassé depuis cent ans dans sa famille. Je suppose que tu sais que l'île de Bornéo est riche en diamants et en pierreries. L'Européen civilisé arriva chez cette race de Malais que vous appelez exécrable parce qu'ils massacrent sans pitié les hommes qui viennent s'emparer de leurs terres; la civilisation apporta ses crimes parmi les crimes de la barbarie.

Rigot, d'abord l'esclave, et ensuite l'ami et le confident d'Akabila, lui persuada d'assassiner son père et de s'emparer de ses immenses trésors. Il lui promit de le mener dans un pays où il trouverait des jouissances inconnues à sa nation. Une fois le crime accompli, tous deux s'échappèrent et abordèrent un navire portugais qui les débarqua à Lisbonne. Mais une fois sur la noble terre de la civilisation, les rôles changèrent : Akabila devint le domestique de son ancien esclave, et tu as vu comment lui a profité son parricide ! — Mais comment se fait-il que Rigot garde auprès de lui un pareil confident de son crime ? — Oh ! ceci passe ton intelligence, mon maître. Pour comprendre ce que fait Rigot, il faut avoir son âge, être de sa race et avoir été esclave. — Que veux-tu dire ? — Il faut avoir vécu manant sur une terre de gentillâtre qui ruina la famille de Rigot pour un délit de braconnage, il faut avoir reçu la bastonnade pour n'avoir pas apprêté assez vite la pipe de son maître. — Ainsi, c'est une vengeance ? — Et un plaisir. Tu ne peux t'imaginer la volupté que cet homme éprouve à donner des coups de pied au cul à un fils de roi ; tu ne te fais aucune idée de sa joie à voir ramper autour de lui ces basses cupidités qui encombrent sa maison. — Il est certain, dit Luizzi, qu'elles sont ignobles. — De quel droit les juges-tu si sévèrement ? — Il me semble qu'elles ne peuvent guère être plus honteuses. — Il y en a de plus honteuses encore. — Et quels hommes peuvent pousser plus loin l'abandon de toute pudeur ? — Toi peut-être, dit le Diable. — Moi ? s'écria Luizzi. — Toi, maître, si jamais la misère t'arrive, si jamais tu es sevré de ces plaisirs que tu crois dédaigner parce qu'ils abondent dans ta vie ; toi, qui te crois un cœur sans ambition parce que tes désirs n'en voient pas de difficile ; toi, qui serais peut-être le plus plat de ces coureurs de dot si tu avais auprès de toi un luxe qui t'enivrât et auquel tu ne pourrais pas atteindre par d'autres moyens ; toi, qui méprises si souverainement des gens qui n'ont que le tort d'être pauvres. — Tu te trompes, Satan, reprit Luizzi avec dédain. Je puis aimer la fortune, je puis être ambitieux, mais jamais je ne me ravalerai à épouser une femme aux conditions qu'y a mises ce misérable qui est le maître ici. Jamais je ne donnerai mon nom à une femme dont la vie a commencé, sans doute, en se donnant à quelque manant qui est le père de mademoiselle Ernestine. — Tu es bien dur, mon maître, dit Satan. Tu oublies que

pareille faute a été commise par Henriette Buré. — Oh! ceci est bien différent : c'était une jeune fille bien élevée qui avait reçu une éducation honorable, et dont les nobles sentiments ont été surpris par un entraînement auquel la rigueur de sa famille l'a poussée. — La faute n'en est que moins excusable; car Henriette avait pour se défendre l'exemple des bonnes mœurs, l'autorité d'une saine éducation. Mais la pauvre fille du peuple, qui succombe, n'a pas autour d'elle les mille protections qui défendent une fille du monde. — Tu vas encore plaider la cause du vice. — Peut-être celle du malheur. — En ce cas, fais-toi romancier et laisse-moi tranquille. — Ainsi, dit le Diable, tu es bien décidé à ne pas épouser madame Peyrol? — Très-décidé. — Que Dieu te garde! dit le Diable.

Le bruit d'un courrier qui entrait avec fracas dans la cour interrompit la conversation de Satan et de Luizzi, et le Diable reprit aussitôt :

— C'est toi qu'on demande, baron, je te laisse à tes affaires.

VII

RUINE.

A peine le Diable avait-il disparu que Luizzi vit entrer son valet de chambre Pierre, qu'il avait laissé à Paris.

— Quelles grandes nouvelles y a-t-il donc, lui dit-il, pour que tu sois venu ainsi à franc étrier? — Des lettres très-pressées venues de Toulouse, de Paris, de partout, des huissiers qui se sont présentés pour saisir dans votre appartement. — Chez moi? dit Luizzi. — Chez vous, monsieur le baron.

A ces paroles, Luizzi devint pâle et glacé. L'idée d'une ruine ne lui paraissait pas possible, mais la menace insolente que lui avait faite le Diable, l'adieu moqueur qu'il lui avait lancé en disparaissant, l'épouvantèrent. Il fit signe à Pierre de le laisser seul et décacheta les lettres qu'il venait de recevoir. La première lui annonçait la disparition de son banquier. Le coup fut terrible, mais enfin Luizzi avait des propriétés qui lui laissaient encore une fortune considérable. Il ouvrit ses lettres de Toulouse; elles lui apprenaient que tout

ce qu'il croyait posséder ne lui appartenait pas. Un homme avait paru dans le pays, un homme armé d'actes authentiques qui prouvaient que les propriétés de M. le baron de Luizzi père lui avaient été vendues par acte sous seing privé, à la condition par l'acquéreur d'en laisser jouir le baron tant qu'il vivrait. Si cet homme ne s'était pas présenté à l'époque de l'ouverture de la succession, c'est qu'il était alors en Portugal, où il avait transmis ses droits à un certain M. Rigot qui faisait poursuivre l'expropriation.

Il est inutile de chercher à peindre la rage et l'épouvante de Luizzi à la lecture de ces fatales lettres. Un moment il crut rêver, et il s'agita comme pour repousser l'horrible cauchemar dont il était poursuivi ; il ouvrit sa fenêtre comme si la fraîcheur de l'air devait chasser le délire qui battait dans sa tête ; puis il s'imagina un moment que Satan avait voulu lui donner cet effroi pour le punir de son jugement sur le compte des autres, et, dans un violent accès de rage, il agita de nouveau son infernale sonnette. Le Diable reparut, toujours triste, toujours calme, toujours sérieux.

— Est-ce vrai? s'écria Luizzi. — C'est vrai, répondit le Diable. — Ruiné? — Ruiné. — C'est ton œuvre, Satan! c'est ton œuvre! s'écria le baron.

Et, dans un moment d'égarement indicible, il s'élança vers le Diable; mais sa main ne put saisir ce corps puissant qui était devant lui et qui lui glissait entre les doigts comme un serpent. Luizzi, emporté jusqu'à la folie par son impuissance, s'acharna à poursuivre cet être insaisissable jusqu'à ce que, épuisé de rage et de lassitude, il tombât sur le sol avec des cris, des larmes et des sanglots furieux. Sa douleur s'abattit plutôt qu'elle ne se calma, et il n'avait pas encore rassemblé ses idées, qu'il revit Satan debout devant lui, le regardant avec son triste et cruel sourire. En ce moment Luizzi, soulagé par ses larmes, pressa sa tête dans ses mains en s'écriant :

— Que faire, que faire? — Te marier, lui répondit le Diable.

Quand le baron fut revenu tout à fait de ce furieux désespoir, il se trouva seul et reconnut que le château était plongé dans le plus profond silence. Alors il se mit à réfléchir sur sa position, et peu à peu il se laissa aller à murmurer en lui-même ce honteux monologue :

— Me marier, a dit Satan, et avec qui? avec l'une de ces

deux femmes que j'ai repoussées ? m'unir à cette famille où la bassesse des mœurs est égale à celle des manières ? Et qui sait encore si, en choisissant l'une de ces deux femmes, je ne prendrai pas précisément celle qui sera pauvre ? car, moi, j'ai eu l'imprudence de ne pas prendre part au contrat que ces hommes ont passé entre eux. Oh ! si je le pouvais encore ! Il n'y a que les fripons d'heureux.

Il sembla qu'un éclair passât devant les yeux de Luizzi à ce moment et qu'il lui montrât les pensées où il était descendu, comme durant un orage nocturne un éclair fait voir à un homme dans quel précipice fangeux il est tombé. Luizzi eut horreur de lui-même, et, revenu un instant à des idées plus saines et plus calmes :

— Non, dit-il, je ne ferai pas cette infamie ; d'ailleurs à quoi cela me servirait-il ? Le choix d'Ernestine est fixé, sa mère me l'a dit. Elle, je l'ai repoussée ; cependant il est peut-être encore temps.

Il s'arrêta encore devant cette idée ; il en était déjà moins épouvanté. Pourtant il voulut chercher une distraction à sa douleur dans sa douleur même ; et, pour cela, il reprit les lettres qu'il avait foulées aux pieds dans son accès de rage. Elles ne firent que lui confirmer sa ruine, et bientôt un abattement profond succéda au tumulte de ses premières émotions. Alors il mesura la vie qu'il avait devant lui, une vie de misère, de privations, et par-dessus tout une vie en butte à la raillerie et au mépris de tous ceux qu'il avait connus. La vanité, le plus détestable des conseillers après la misère, la vanité se fit entendre ; et Luizzi, courant au mal comme un furieux à la mort sans vouloir regarder devant lui, se décida à tenter la fortune par un mariage. Il ne prit pas le temps de faire la moindre réflexion, et rappela encore une fois Satan, qui lui apparut avec la même tristesse et le même calme.

— Esclave, dit Luizzi avec un courage pour accomplir sa mauvaise action qu'il ne s'était jamais trouvé pour faire le bien ; esclave, peux-tu une fois en ma vie me dire une vérité qui me soit utile ? — Je t'en ai dit vingt que tu n'as pas voulu croire. — Eh bien ! repartit Luizzi, dis-moi à laquelle de ces deux femmes appartiendra la dot que leur oncle doit donner à l'une d'elles ? — Tu es donc décidé à faire ce que tu trouvais si méprisable ? — Trêve de morale, Satan ! lui dit Luizzi avec emportement ; je n'ai pas la prétention d'être

meilleur que les autres hommes, car je commence à croire que c'est un rôle de dupe. — Tu n'as jamais valu mieux que les autres, reprit Satan. Tu as été, tu es même à cette heure plus vil et plus bas qu'aucun de ceux que tu as si cruellement blâmés, car ils ont eu de longues années pour arriver pas à pas à l'oubli de toute générosité et de tout bon sentiment, ils ont eu l'humiliation imposée par de plus riches qu'eux, ils ont eu la misère, le malheur, le mépris; et toi, qui n'as rien subi de tout cela, tu as perdu comme eux toute générosité, toute grandeur, à la menace seulement des douleurs qu'ils ont souffertes. — Mais qu'est-ce donc que ma vie? s'écria Luizzi, en qui s'agitaient encore des restes d'honneur et de fierté. — C'est la vie humaine, la vie que les autres mettent douze ou quinze ans à accomplir et qui pour toi n'a duré qu'un quart d'heure. Je t'avais volé sept ans de ton existence, mais tu as rattrapé le temps perdu, tu n'as pas à te plaindre. — Implacable et froid railleur, repartit Luizzi, achève ton exécrable mission, arrache-moi la dernière de mes illusions, apprends-moi que cette femme que je vais épouser est une fille perdue, dis-moi toutes ses infamies, ne m'en cache aucune, afin que je boive jusqu'à la lie la coupe amère de mes propres bassesses. — Tu es donc bien décidé à épouser cette femme? Ne préfères-tu pas me donner dix ans de ta vie? — Pour me retrouver vieux dans la misère? non, reprit le baron, non. Quelle que soit cette femme, je l'épouserai. — Tu as encore près de deux ans pour tenter la fortune par des moyens honorables, reprit le Diable. — Non, repartit Luizzi avec une espèce d'acharnement sans raison; que ferais-je? et que sais-je faire? irais-je demander un emploi misérable à tous ces hommes que j'ai écrasés de mon luxe? me faudra-t-il mendier un travail que je ne saurais pas accomplir, et montrer une incapacité qui doublerait ma honte et mon désespoir? non, je veux épouser cette femme, je l'épouserai. — Tu es bien décidé? repartit Satan. — Oui, répondit le baron en montrant un siége au Diable et en lui faisant signe de s'asseoir. — Eh bien donc! reprit celui-ci, apprends ce qu'elle est.

EUGÉNIE.

VIII

PAUVRE ENFANT.

Eugénie naquit le 17 février 1797, ou plutôt, le 20 février 1797, une enfant fut portée à la mairie du deuxième arrondissement, et inscrite sous le nom d'Eugénie Turniquel, fille de Jeanne Rigot, femme Turniquel, et de Jérôme Turniquel, son mari, ladite fille étant née le 17 du même mois.

— Pourquoi cette restriction? La déclaration était-elle fausse ? demanda Luizzi en interrompant le Diable. — Je ne t'ai pas dit cela. — Cette enfant n'était-elle pas bien celle qu'on désignait sous ces noms? — Je ne t'ai pas dit cela non plus, je t'ai dit un fait; et ce que je puis t'assurer, c'est que la femme que tu connais, madame Peyrol, dont je vais te raconter la vie, est celle qui fut présentée à la mairie du deuxième arrondissement, le 20 février 1797. — Continue donc, repartit Luizzi; car, au point où tu prends ton récit, j'ai bien peur qu'il ne dure jusqu'à demain au soir. — Ne m'interromps donc plus, reprit le Diable, et il continua :

Tu n'as aucune idée de la vie du peuple, mon maître, et peu de personnes ont idée de la vie du peuple parisien à cette époque. Aujourd'hui c'est une chose rare, même parmi les pauvres, que d'habiter longtemps la même maison. On change volontiers d'appartements comme d'habits, et, de même que la provincialité est détruite en France, ainsi le voisinage a disparu de Paris. A l'époque dont je te parle, au contraire, chaque quartier avait une communauté d'existence qui faisait dire à ses habitants : « Je tiens à mon quartier, j'y suis né, j'y suis connu, j'y mourrai. » Cette confraternité, qui attachait les habitants d'une rue les uns aux autres, liait encore plus intimement entre eux les locataires d'une maison. Celle qu'habitaient les parents d'Eugénie était située rue Saint-Honoré, à l'endroit où l'on a ouvert depuis la rue qui mène au marché des Jacobins. C'était une immense mai-

son, dont le premier était occupé par M. de La Chesnaie, sa femme, sa fille et son fils. Tous les étages supérieurs étaient divisés en petits logements, dont Jérôme Turniquel occupait le moindre. Ce que tu connais de madame Turniquel ne doit guère te faire comprendre ce qu'était son mari. Jérôme était maçon. Il avait vingt ans lorsque Jeanne Rigot en avait trente. Dans l'état misérable où Jérôme était né, il avait commencé sa vie par le travail; il était orphelin, et, à peine âgé de huit ans, il servait les maçons pour gagner son pain. Des principes de probité qui semblaient innés en lui, car il n'avait reçu aucune espèce d'éducation, l'avaient toujours préservé de l'entraînement des mauvais exemples. Aussi, à vingt ans, Jérôme était-il déjà sorti de sa position de manœuvre; ses maîtres lui confiaient la direction de travaux importants et le montraient en exemple à tous leurs ouvriers. Cette fermeté que Jérôme avait contre lui, il ne l'avait que rarement contre les autres, à moins qu'il ne s'agît de l'exécution rigoureuse de ses devoirs. Jérôme était une de ces natures bonnes, simples, candides, qui se blessent elles-mêmes quand il leur faut frapper sur les autres; peut-être aussi se mêlait-il à cette bonté de Jérôme, je ne dirai pas du dédain pour sa profession, à laquelle il se livrait avec ardeur, mais une sorte de dégoût à se trouver incessamment en contact avec des êtres brutes, grossiers et insolents, et qu'on ne peut souvent dominer que par les brutalités et l'insolence. Toute l'espérance de Jérôme était donc d'arriver assez vite à la fortune, ou plutôt à l'aisance, pour que ce contact ne fût plus si immédiat. Ce n'était pas fierté, c'était délicatesse : il ne méprisait pas ses camarades. Ses camarades le blessaient. C'était comme une main fine et blanche forcée de presser une main rude et calleuse dont l'étreinte la faisait souffrir. Aussi, dans tout le quartier Saint-Honoré, les femmes ne l'appelaient-elles pas autrement que le beau Jérôme. En effet, Jérôme était véritablement beau, et son caractère retiré, triste et mélancolique, ajoutait à cette beauté une distinction dont les gens de sa classe se défendaient de ressentir l'influence par jalousie, mais qui avait son expression la plus complète dans un seul mot des petits enfants du quartier : ils appelaient Jérôme *monsieur* Jérôme. Il avait vingt ans, et, le front courbé vers le sillon de travail qu'il traçait devant lui, il n'avait pas encore levé la tête pour regarder la belle espérance qu'il se faisait de l'avenir; car il avait peur de la

voir trop loin de lui et de perdre courage. Il n'avait encore ni aimé, ni rêvé. C'était un homme enfant, un homme par le caractère, un enfant par le cœur.

Tout à coup il fut arraché à la préoccupation de son labeur par une lettre du maire de son arrondissement, qui l'avertissait qu'il serait bientôt atteint par la réquisition. Jérôme fut anéanti. Il savait mieux que personne, lui qui avait avancé pas à pas vers une moindre misère, que les fortunes n'arrivent vite à personne. Il ne pouvait se faire illusion sur son avenir militaire, car il ne savait ni lire ni écrire; puis il y avait derrière lui un point d'où il était parti et qui était déjà bien loin. C'était un long chemin qu'il avait mis douze ans à parcourir; il tenait toute la distance qui sépare l'aide du contre-maître, et voilà qu'il le fallait quitter tout à coup pour en reprendre un autre. Tout ce qu'il avait eu de courage et de persévérance le mettait dans la position où se trouvaient les mauvais sujets qui avaient passé leur vie dans les cabarets et la fainéantise. Il lui fallait être soldat comme eux; Jérôme ne trouvait pas cela juste. Et, de même qu'il y a des natures hardies et aventureuses qui savent quitter une carrière et en aborder une autre, qui réédifient courageusement et rapidement une nouvelle fortune sur les ruines de l'ancienne, ainsi il y en a d'autres, puissantes seulement par la patience, qui se sentent l'incapacité de regagner ce qu'un désastre leur enlève. Jérôme avait cette dernière nature, et l'obligation de devenir soldat lui causa un véritable désespoir. Ce désespoir fut, selon son caractère, profond et taciturne; il ne déborda pas en imprécations comme celui des esprits légers. Aussi ne se calma-t-il point en quelques jours, dévoré par sa propre violence. Aucun de ses camarades ne le devina, car il ne le confia à aucun d'eux. Il sentait trop bien qu'il ne serait pas compris. Une seule femme s'aperçut que la mélancolie habituelle de Jérôme s'était changée en découragement. Cette femme était Jeanne Rigot, revendeuse rue Saint-Honoré, qui demeurait dans la même maison que Jérôme. Son logement était en face de celui du contre-maître, et le soir, quand il rentrait de l'ouvrage, il causait quelquefois avec Jeanne, qui lui racontait les bénéfices de la journée. Souvent le maçon avait prêté de petites sommes à la revendeuse pour l'aider dans son commerce de tous les jours; souvent Jeanne avait préparé un peu de bouillon à Jérôme, quand sa santé, assez faible, succombait

à la persévérance qu'il mettait dans ses rudes travaux. Il faut te dire d'abord que la vieille femme que tu as vue ici a été une très-belle fille.

— Je le sais, dit Luizzi, le postillon Petit-Pierre, qui doit la connaître, m'en a dit quelque chose. — Le postillon Petit-Pierre en a menti ! La fatuité, mon maître, n'est pas le privilége des grands seigneurs, quoique de tous leurs vices ce soit celui que le menu peuple leur a pris le dernier. Jeanne était une belle fille, et elle était sage, quoique intéressée ; d'ailleurs, crois-moi, autant les mauvaises mœurs ont une large place dans l'existence de la fainéantise, autant elles ont peu d'endroits où se glisser dans une vie de labeur. Ces gens-là se levaient à quatre heures du matin, restaient toute la journée absents de chez eux, et n'y rentraient guère le soir que pour le repos. Les désirs s'épuisent dans les fatigues du corps, et jamais, entre le laborieux Jérôme et l'active Jeanne, il n'y avait eu ce trouble des sens qui égare tant de gens du monde. Je ne te parle pas des rêves d'amour : Jérôme en était seul capable, et, s'il les eût ressentis, ce n'eût pas été à une grosse fille bien gaie, bien alerte, bien réjouie, qu'il les eût adressés. Cependant ces deux êtres s'aimaient ; il y avait entre eux un lien commun. Ce lien était une probité incorruptible ; Jeanne était pour Jérôme la plus honnête femme qu'il connût, Jérôme était pour Jeanne l'ouvrier le plus rangé, le plus probe, le plus exact, le plus digne d'une bonne fortune. Si la tristesse de Jérôme n'avait été que dans ses paroles, peut-être Jeanne ne s'en fût-elle pas aperçue, mais pendant plusieurs jours, au lieu de s'arrêter un moment chez elle, au lieu de dire un bonsoir amical à tous ses voisins dont les portes, incessamment ouvertes sur le long corridor, laissaient voir la vie de chacun et regardaient dans la vie des autres ; au lieu de cela, Jérôme rentra dans sa chambre sans prononcer une parole, sans répondre aux bienvenues qui l'accueillaient de tous côtés.

Un soir qu'il avait paru plus triste que de coutume, Jeanne prit une grande résolution : elle attendit que tout le monde fût couché, puis elle alla frapper à la porte de Jérôme. Il ouvrit, étonné qu'on vînt chez lui à pareille heure ; il fut encore plus étonné quand il aperçut Jeanne qu'il croyait endormie depuis longtemps. La pauvre fille ne fut pas longue à expliquer le motif de sa visite : elle dit à Jérôme comment elle soupçonnait qu'il avait perdu le peu d'argent qu'il pos-

sédait, et elle lui offrit ses misérables économies pour le tirer de l'embarras où il était. C'était la première marque d'intérêt désintéressé que Jérôme recevait, car la prédilection de ses maîtres tenait surtout à la supériorité de Jérôme sur ses camarades. Le pauvre garçon en fut touché jusqu'aux larmes; mais il désabusa Jeanne, et, lui accordant une confiance toute nouvelle pour lui, il lui raconta le véritable sujet de ses chagrins. A son tour la pauvre fille demeura découragée et triste : le malheur qui arrivait à Jérôme dépassait de beaucoup ce qu'elle pouvait pour le sauver, et tous deux se séparèrent sans aucune espérance de parer un coup si terrible. Le lendemain, tout le corridor, toute la maison, tout le quartier savait la cause de la tristesse de Jérôme : les uns se moquaient de ce grand garçon qui avait peur de se faire soldat, les autres plaignaient ce bon ouvrier forcé de perdre son état. Jeanne, attentive à tout ce qui se disait, n'y trouvait pas une grande consolation, lorsqu'un propos d'un de ses voisins la mena à réfléchir plus profondément qu'elle ne l'avait encore fait. « Dame! dit-il, il n'y aurait que deux chances pour Jérôme de n'être pas soldat, ce serait d'être marié et il ne l'est pas, ou ce serait qu'une fille déclarât qu'il la rendue grosse et qu'elle demandât à épouser son séducteur. » Ces mots étaient à peine achevés que le parti de Jeanne fût pris: elle décida qu'elle irait devant le magistrat déclarer qu'elle était grosse du fait de Jérôme. Te dire que Jeanne comprit son dévouement dans toute sa portée, qu'elle mesura le sacrifice qu'elle faisait de son honneur, de sa bonne réputation, ce serait lui supposer des sentiments qu'elle n'avait pas. Pour Jeanne, faire l'action qu'elle allait tenter, c'était aller mentir au gouvernement, et pour le peuple, le gouvernement est un ennemi naturel qu'il se croit toujours en droit de tromper; puis c'était venir dire à ses voisins le tour qu'elle avait joué à la municipalité, sans douter un instant qu'elle pût trouver un seul incrédule quand elle dirait que cette grossesse était une supposition.

Elle sortit donc un matin de bonne heure, alla chez le maire, et là, devant le conseil municipal assemblé, elle fit cette déclaration, sans honte, sans embarras, et rentra chez elle toute joyeuse de ce qu'elle avait fait. Elle se réservait d'en donner la surprise à Jérôme comme d'une bonne nouvelle. Quelques jours s'étaient passés lorsque celui-ci reçut une lettre de la mairie, et, comme de coutume, il se la fit

lire par un voisin. L'étonnement de l'un et de l'autre fut immense lorsqu'ils apprirent que le maire demandait à Jérôme s'il reconnaissait la véracité de la déclaration de Jeanne Rigot, l'invitant, en ce cas, à ce préparer à épouser sa victime. Jérôme jura ses grands dieux que tout cela était faux, et dix minutes n'étaient pas écoulées que tout le corridor savait la grande nouvelle. On parlait de chasser Jeanne et Jérôme de la maison, et de descendre en masse chez le propriétaire pour le prier de donner congé à ces deux mauvais garnements hypocrites. C'est que tous ces ouvriers avaient des jeunes filles à qui l'exemple de l'inconduite de Jeanne pouvait être fatal. Ce jour-là toutes les portes restèrent fermées, le corridor était en deuil. Le soir venu, Jeanne rentra toujours joyeuse, fredonnant de sa grosse voix une chanson populaire; puis s'écria et s'étonna à l'aspect de ce voisinage clos et fermé un jour ouvrable, comme si c'eût été un jour de fête. Elle appelait déjà les uns et les autres, lorsque Jérôme entr'ouvrit sa porte et lui fit signe d'entrer. Plus d'un œil collé à un judas vit cette visite, et l'indignation générale ne fit que grandir. On ouvrit doucement, on échangea quelques paroles furtives d'un coin à un autre; il fut décidé que la démarche près du propriétaire serait faite immédiatement. Un vieux cordonnier et un tisseur de bas ôtèrent leur tablier, donnèrent une rincée d'eau à leurs mains et descendirent au nom de la communauté.

Pendant ce temps, Jérôme interrogeait Jeanne sur les raisons qui l'avaient poussée à faire ce qu'elle avait fait, et Jeanne lui contait tout naïvement comment elle avait voulu le sauver de la réquisition en se moquant de M. le maire. Alors Jérôme lui apprit les terribles résultats de son imprudence. Ce ne furent ni le désespoir ni la douleur qui entrèrent dans l'âme de la grosse fille, ce furent la colère et l'indignation. Elle ne parlait pas moins que de faire taire les mauvaises langues en leur arrachant les yeux, lorsqu'un grand murmure se fit entendre dans le corridor. On distingua la voix du cordonnier qui s'écriait :

« — Oui! Monsieur, ils sont enfermés ensemble! »

Aussitôt on frappa à la porte de Jérôme, qui, craignant encore plus l'exaltation de Jeanne que l'irritation de ses voisins, se plaça sur le seuil pour empêcher l'une de sortir et les autres d'entrer. Mille accusations s'élevèrent alors, et tous, hommes, femmes, enfants, crièrent au propriétaire :

« — Jeanne est dans la chambre ! Jeanne est dans la chambre ! — Oui, elle y est, dit Jérôme. — En ce cas, répondit le propriétaire, vous comprenez que je ne puis vous garder plus longtemps, je ne puis permettre un tel scandale dans ma maison. — C'est sa maîtresse ! c'est une coquine ! c'est un vaurien ! Il lui a fait un enfant ! s'écriait-on de tous côtés. Qu'on le chasse, s'il ne veut pas l'épouser ! — Eh bien ! je l'épouserai, répondit Jérôme, et malheur à qui osera lui adresser une injure à présent ! »

Puis il se tourna vers Jeanne et lui dit :

« — Venez, Jeanne, et ne craignez plus que personne vous fasse le moindre reproche, car vous êtes ma femme maintenant. »

Ce fut ainsi que Jérôme, le beau jeune homme au cœur doux et mélancolique, épousa la grosse fille réjouie et brutale dont tu vois aujourd'hui les restes. Huit mois après ce mariage, Eugénie, comme je te l'ai dit, fut portée à la mairie et inscrite sur le registre de l'état civil, comme étant la fille de monsieur et madame Turniquel. Eugénie fut longtemps une pauvre et chétive créature, bien mièvre, bien pâle, bien maladive. Joueuse comme un papillon, elle échappait le plus qu'elle pouvait à la surveillance de sa mère, qui la punissait brutalement de ses moindres défauts d'enfant. A vrai dire, elle bravait ses châtiments avec une résolution qui irritait surtout cette femme brusque et violente, dont la grossière nature ne pouvait comprendre tant de courage dans un corps si frêle ; mais, lorsque le soir venait et que Jérôme rentrait de l'ouvrage, s'il voyait sa fille en pénitence dans un coin, et s'il lui disait doucement, en tournant vers elle ses beaux yeux si doux et si tristes : « Eugénie, tu n'as pas été sage, » l'enfant fondait en larmes et demandait humblement pardon à son père, non pas d'avoir mal fait, mais de lui avoir causé du chagrin.

Jeanne ne voyait pas sans haine contre son enfant cette soumission à Jérôme et cette révolte contre elle : c'était en la battant cruellement qu'elle se vengeait de la préférence de sa fille pour son père. Il était souvent obligé de s'entremettre pour que l'enfant ne succombât pas aux mauvais traitements qu'elle recevait. Pour laisser à Jeanne moins d'occasions d'être irritée contre sa fille, il l'envoya à l'école, et l'enfant fit de si rapides progrès que son père en était ravi. Mais madame Turniquel ne pouvait estimer une instruction

qu'elle ne connaissait pas et dont elle n'avait jamais senti le besoin. Pour elle, une enfant pâle, chétive, sauvage, frêle, n'était qu'une charge insupportable; et, lorsqu'un des riches locataires de la maison, la rencontrant par hasard sur un palier, s'informait à Jeanne de sa fille Eugénie, cette enfant si mièvre et si distinguée, elle répondait brutalement : « Je ne sais pas comment m'est venu ce petit laideron rachitique. » Jérôme au contraire adorait sa fille; et, toute petite qu'elle était, Eugénie devint pour lui une consolation. Tous deux, sans que le père osât le dire à l'enfant, sans que l'enfant pût s'en rendre compte, souffraient silencieusement de cette tyrannie brutale qui marchait à côté d'eux, la parole en main et le poing levé. Eugénie était une enfant bizarre, faisant retentir la maison de ses cris et de ses rires tant que son père était absent, fuyant sa mère et se faisant poursuivre par elle d'étage en étage. Souvent elle avait trouvé un refuge chez le marquis de La Chesnaie, qu'elle amusait par son babil. Ce fut une des plus graves circonstances de sa vie; car, lorsque les filles de la maison découvraient Eugénie dans l'antichambre, se cachant derrière un domestique pendant que sa mère tempêtait sur l'escalier, elles s'emparaient d'elle et s'amusaient à l'habiller de mille façons qui lui seyaient toutes à merveille, tant il y avait de grâce particulière dans ce jeune corps et dans cette douce et naïve figure! Eugénie se plaisait à cette occupation et aimait surtout, non pas à s'entendre dire qu'elle était jolie, mais qu'elle avait l'air d'une demoiselle; et ce n'était qu'avec peine qu'elle reprenait ses habits grossiers et taillés sans grâce. C'était en elle un besoin d'élégance inné que ce badinage développa encore. Cependant, dès que son père paraissait, elle quittait tout pour lui. Elle rentrait dans sa pauvre mansarde, et les petites filles de son âge passaient vainement devant sa porte en lui criant : « Eugénie! nous allons jouer dans le jardin; » elle demeurait à côté de son père, lui lisant un livre grave, un chapitre de l'histoire romaine qu'elle ne comprenait pas, mais heureuse parce qu'elle voyait son père satisfait. Et lui, prenant alors son enfant sur ses genoux, serrait doucement ses petits pieds délicats et ses petites mains, et lui disait tout bas : « Oh! va, tu ne seras jamais la femme d'un ouvrier, la femme d'un brutal; tu y mourrais, pauvre petite. » C'est qu'il y mourait, lui, le malheureux jeune homme, pauvre âme poétique et ignorante qui ne savait où répandre ses douleurs et

qui s'en accusait quelquefois! D'autres jours il s'en allait avec son enfant, l'emmenant à travers la campagne, la portant dans ses bras jusqu'à de beaux sites qu'il aimait, et là il lui montrait la nature. Saintement inspiré, il lui disait : « Vois comme c'est beau! comme il fait bon respirer et dormir ici! » Et il berçait son enfant sur ses genoux; et, l'enfant bientôt endormi, s'éveillait quelquefois au bruit des sanglots étouffés de Jérôme, et elle lui jetait ses bras autour du cou, lui disant : « Pauvre père! pauvre père! » Et il lui répondait : « Pauvre enfant! pauvre enfant! » Puis ils revenaient bien lentement ensemble, le plus lentement qu'ils pouvaient, et Jérôme disait à Eugénie : « Tu ne diras pas à ta mère que nous avons pleuré. »

Il fallut cependant que Jérôme cédât à la volonté formelle de sa femme et qu'il permît d'utiliser le peu de force de cette enfant inutile. Jeanne la trouvait assez savante, mais pas assez productive. On mit Eugénie en apprentissage chez une couturière. Là encore elle montra une adresse rare et une vive intelligence. Mais, là encore, l'habitude de voir sans cesse de brillantes étoffes et d'élégantes toilettes lui rendit de plus en plus odieux le lourd accoutrement dont sa mère l'affublait. Le malaise de sa nature, dans la vie misérable qu'elle menait, se révélait par les seules choses dont elle pût se rendre compte, par un soin excessif de sa personne, par le désir des délicatesses matérielles, en attendant que celles de l'âme fussent intelligibles pour elle. Ne crois pas cependant, baron, que cette enfant, si maltraitée par sa mère, eût été instruite à la révolte contre elle. Tant que ce ne fut qu'une toute petite enfant, l'antipathie de sa nature résista instinctivement à l'autorité maternelle, parce qu'elle était grossière; mais, dès que sa jeune intelligence put comprendre l'idée du devoir, Jérôme lui apprit combien était sacré le titre de mère, il lui apprit tout ce qu'il demandait de soumission et d'obéissance; et Eugénie, confiante en la parole de son père, accepta sans murmurer cette obéissance et cette soumission. Elle avait onze ans, et rien n'annonçait encore qu'elle dût devenir un jour la femme grande et belle que tu connais. Le terme de son apprentissage approchait, tant elle avait d'amour pour un travail où elle touchait sans cesse de la soie, de la mousseline, de fines batistes, des choses douces, frêles, élégantes comme elle. Un jour, une autre enfant de la maison, appelée Thérèse, vint chercher Eugénie en pleurant et en criant qu'on

venait de rapporter son père blessé. L'enfant ne fit qu'un bond du magasin chez elle. En entrant dans la chambre où ils logeaient, elle vit Jérôme étendu sur son lit, évanoui et couvert de sang. Jeanne criait et pleurait, les voisins s'empressaient; mais personne ne portait de secours utiles au pauvre blessé. Eugénie qui ne pleurait pas, elle qui pleurait si souvent, s'écria :

« — Qu'est-ce qu'a ordonné le médecin? — On n'en a pas trouvé dans le voisinage, lui dit-on. — Je vais en chercher un,» répondit-elle résolûment.

Et tout aussitôt la voilà qui sort, et qui va de maison en maison demandant un médecin; et, lorsqu'elle en découvrait un, elle montait, sonnait, demandait le médecin, et lui disait d'une voix brève et impérative :

« — Allez tout de suite rue Saint-Honoré, n°..., il y a mon père qui se meurt. »

Elle alla ainsi chez trois ou quatre médecins, et ne rentra que lorsqu'elle fut assurée qu'ils viendraient. Ce fut le premier acte de ce caractère ferme, décidé, rapide, qui a régi toute la destinée de cette femme et dont tu as eu toi-même à juger ce soir lorsqu'elle est venue te dire en face ce qu'elle espérait de toi et ce qu'elle en pensait. Eugénie ne revint près de son père que pour l'entendre condamner par les médecins. On tenta cependant une saignée. L'enfant tenait la cuvette où tombait le sang de son père. Cette opération ne réussit qu'à rendre un moment de connaissance à Jérôme. Il chercha sa fille des yeux, et, l'ayant aperçue près de son lit, il lui tendit la main en murmurant doucement :

« — Pauvre enfant! »

Puis le délire de l'agonie le saisit, et il mourut en balbutiant jusqu'à son dernier soupir :

« — Pauvre enfant! pauvre enfant! »

Jeanne avait aimé son mari comme elle pouvait aimer, sans comprendre qu'il ne fût pas le plus heureux des hommes; car elle valait bien pour le moins les femmes des autres ouvriers qui se trouvaient heureux. Elle éprouva donc un violent désespoir quand fut prononcé le mot fatal : « Il est mort! » et ce désespoir fut tel que des voisins furent obligés de l'emporter et de la retenir chez eux. On oublia Eugénie, qui n'avait point poussé de cris et qui était restée à genoux au pied du lit du mort; et, la nuit venue, l'enfant veilla auprès du cadavre de son père, sans que personne s'oc-

cupât d'elle. Tu n'as jamais vu mourir personne, baron; tu n'as jamais passé les douze heures d'une longue nuit à côté du lit d'un mort; tu ne sais pas ce que c'est que de contempler à la lueur d'une lampe vacillante un visage qui, quelques heures auparavant, vous souriait avec amour, de regarder des lèvres immobiles et froides qui vous disaient : « Enfant, je t'aime ! » de tenir dans sa main brûlante une main glacée qui, quelques heures auparavant, se posait sur votre tête et vous couvrait de sa protection; tu ne sais pas l'immense enseignement qui se résume dans ces quelques heures, ce qu'elles apportent de réflexion et de maturité à la pensée, ce qu'elles donnent de résignation à l'âme. Oh! s'il m'était permis à moi, Satan, de vouloir rendre les hommes bons et saints, je les enverrais souvent regarder mourir et je les enverrais souvent s'entretenir avec la mort. Ce n'est pas à onze ans qu'on se rend compte de la vie; mais à tout âge on comprend quand on souffre, et Eugénie souffrait. Ce mot : Pauvre enfant! que son père lui disait dans toutes ses douleurs et qu'il lui avait laissé comme un dernier adieu, ce mot résonnait sans cesse à son oreille. Toute petite, elle se levait sur la pointe des pieds pour voir ce visage doux et calme de son père, espérant que ce triste mot : Pauvre enfant! qu'elle demandait autrefois avec un sourire, viendrait encore une fois lui dire d'espérer; mais rien ne répondait. Oh! c'était pour elle un effroyable désespoir que cette immobilité de la mort contre laquelle on frappe vainement sans l'agiter, que ce silence de la mort qui dit sans voix : « Rien, rien, plus rien! » Puis, à travers l'étroit espace qui la séparait de la chambre où on avait emporté Jeanne, elle entendait les gémissements de sa mère et les consolations empressées qu'on lui prodiguait; et, se voyant ainsi abandonnée, elle sentit que la vie, comme la mort, lui répondait : « Rien, rien, plus rien! » Alors elle voila la figure de son père, se mit à genoux et pria Dieu.

Luizzi écoutait le Diable avec un singulier et muet étonnement depuis le commencement de son récit, mais il ne put s'empêcher de se récrier au ton solennel et triste avec lequel l'archange déchu prononça cette dernière parole. Satan regarda Luizzi de son œil fauve et brûlant, et reprit :

— Elle pria Dieu, mon maître, elle pria Dieu et reprit espérance ; car Dieu, vois-tu, Dieu a gardé l'espérance dans sa main pour la répandre sur les hommes qui le prient. Elle

pria Dieu, l'enfant, et il lui envoya une goutte de cette rosée céleste dont je suis sevré depuis l'éternité jusqu'à l'éternité ; car, moi, je ne prie pas Dieu. Non, non, j'ai trop d'orgueil, maître, je ne le prie pas : il me pardonnerait!

Si les intentions humaines peuvent faire comprendre ce que Satan paraissait éprouver, on eût dit qu'il semblait dédaigner le blasphème contre l'Éternel en parlant de l'appui qu'il donna à une si faible et si petite créature ; on eût dit qu'il cherchait à se grandir en attestant que la persistance de sa révolte n'était pas une nécessité imposée par Dieu, mais un effet de son implacable volonté de roi du mal ; on eût dit enfin qu'il ne glorifiait si haut l'inépuisable bonté de l'Éternel que pour mieux se vanter de l'inépuisable offense qu'il lui opposait. Puis il continua :

— Ainsi l'enfant était entrée bien insoucieuse et légère dans cette chambre de mort ; ainsi elle en sortit prévoyante et sérieuse. Du reste, aucun des enseignements de cette grande leçon qu'on appelle la mort ne lui manqua. Après avoir vu la vie s'en aller de ce corps, elle vit ce corps s'en aller de cette chambre ; et, après être restée seule avec un cadavre, elle resta seule avec rien. On ne voulait pas laisser rentrer Jeanne dans son logement avant quelques jours écoulés, et Jeanne ne demandait pas sa fille. Quand Eugénie fut seule, tout à fait seule, elle eut peur, elle pleura, elle sortit. Quel accueil elle reçut? des regards qui la suivaient avec plus de curiosité que d'intérêt, des chuchotements à son passage, sans qu'on lui adressât une parole ; puis des enfants, plus cruels ou plus pitoyables que leurs parents, et qui lui dirent :

« — Est-ce vrai, pauvre Eugénie, qu'on va te renvoyer aux Enfants-Trouvés ? »

Ce mot épouvanta Eugénie et lui rappela une circonstance à laquelle jusqu'à ce moment elle avait fait peu d'attention. Son père avait une cassette dont il gardait la clef, et souvent il avait dit à sa fille : « Tiens, vois-tu cette cassette? il y a là un secret qui te regarde et que je te dirai un jour. » Dans un moment de terreur, elle voulut s'emparer de ce petit meuble comme si tout ce qui avait été de son père devait la protéger. Elle rentra dans la chambre qu'elle venait de quitter ; sa mère y était revenue et tenait en main la cassette qu'elle avait ouverte et dont elle avait jeté au feu le contenu, une liasse de papiers. Par une espèce d'intuition inouie, Eu-

génie comprit qu'on lui enlevait quelque chose, qu'on lui enlevait une dernière espérance, et elle s'écria en courant vers sa mère :

« — Cette cassette est à moi, ce qui est dedans est à moi. — Il n'y a rien ici à toi, lui répondit sa mère en la repoussant violemment ; il n'y a rien ici à toi, pas même le pain que tu manges, car tu ne le gagnes pas. — Je n'ai pas mangé depuis que mon père est mort, répondit intrépidement l'enfant, et ce n'est pas votre pain que je mangerai, ma mère ! »

Voilà comment se retrouvèrent cette mère et cette fille, après la mort du mari de l'une et du père de l'autre ! Un moment après, Jeanne sortit ; car il fallait songer aux besoins du jour et du lendemain. Les pauvres ont cela de malheureux, qu'ils n'ont pas même le loisir de se repaître de leur malheur. Jeanne laissa à sa fille le soin d'arranger cette chambre où son père était mort.

Si jamais Eugénie t'appartient, dit le Diable en s'interrompant, et si tu vois suspendu à son cou, par un brin de soie, un petit sachet, ne le lui arrache pas comme le souvenir impie d'un premier amant : il renferme un petit morceau de linge sur lequel il y a une goutte du sang de Jérôme, c'est le seul débris de cette noble vie, c'est le seul auquel elle puisse adresser son adoration pour son père, c'est son culte à elle, c'est le plus saint après celui que j'ai renié.

Cependant l'orgueilleuse réponse de l'enfant à sa mère n'avait pas été une vaine parole. Eugénie sortit à son tour ; elle alla chez la couturière qui la faisait travailler et lui demanda un salaire pour ce qu'elle pourrait faire en dehors des heures qu'elle lui devait. L'enfant, dont les jours étaient engagés, vendit ses nuits, et elle rentra à la maison pouvant dire à sa mère : « Je gagne mon pain ! » Mais ce ne fut bientôt plus le pain de l'enfant qu'il lui fallut gagner, ce fut celui de sa mère, à qui Jérôme avait fait abandonner son commerce de revendeuse, et qui trouva la place prise et les habitudes changées lorsqu'elle voulut le recommencer. Ne crois pas qu'Eugénie disposât de l'argent qu'elle gagnait : elle le remettait à sa mère, et sa mère, tous les matins, lui coupait un morceau de pain, lui donnait un sou et lui disait : « Va travailler. » Ne ris pas, maître ! ne ris pas, orgueilleux possesseur de millions qui touches à la misère ! tu peux apprendre bientôt le prix d'un sou. Un sou, pour le plaisir, ce

n'est rien ; un sou, pour le besoin, c'est un trésor. Le soir venu, la pauvre enfant, presque toujours rentrée la première, préparait la table et le frugal repas du soir ; et, après le repas, le travail encore, les nuits passées à la lueur d'une pauvre chandelle! Les premières furent cruelles, crois-moi ; il lui fallut faire l'habillement de deuil de sa mère et le sien. Cependant ceci fut une grave circonstance pour elle, et voici pourquoi :

Pour la première fois elle disposa de l'étoffe qui devait la vêtir, et, pour la première fois, son instinct de haine contre les formes disgracieuses eut le champ libre : elle donna à sa robe grossière la mode la plus nouvelle et la plus distinguée. Ne pense pas qu'elle le fit étourdiment, par une vanité imprévoyante. Elle savait bien que les rustiques façons de Jeanne s'en irriteraient. Elle prévit qu'elle serait battue, et elle fut battue; mais elle fut belle ainsi. On murmura autour d'elle qu'elle ne semblait pas faite pour être une ouvrière; elle eut dans sa mise la tournure de son cœur, et elle fut contente.

— Ah! je comprends que tu aimes cette femme, dit Luizzi; cette femme, c'est l'orgueil au plus bas de son échelle. — L'orgueil n'est jamais bas, mon maître; il n'y a que la vanité qui, si haute qu'elle soit, rampe toujours dans la fange.

Luizzi accepta sans répondre l'injure de Satan et lui fit signe de continuer. Le Diable reprit :

IX

PAUVRE FILLE.

Je te l'ai dit, baron : l'enfant n'était plus, la jeune fille avait commencé. Maintenant laisse-moi te dire ce que c'est que la vie d'une pareille jeune fille. C'est le travail sans doute, mais c'est aussi la liberté. A six heures du matin, Jeanne et Eugénie quittaient la maison : la mère pour ressaisir tant bien que mal un peu des profits qu'elle faisait autrefois, femme du peuple, toujours dure et grossière, mais toujours honnête et laborieuse ; la fille pour aller à son atelier, puisant dans cet orgueil que tu blâmes la force d'accom-

plir ses devoirs. Comprends-tu maintenant qu'il faut quelque vertu à cette vie confiée à elle-même pour résister à toutes les séductions qui peuvent l'entourer, et à laquelle l'occasion ne manque pas pour faillir? Car, à défaut de sagesse, il n'y a pas autour d'elle, comme autour de l'existence de vos jeunes filles, la vigilance toujours présente d'une mère et les obstacles matériels de votre monde, qui ne laissent pas à ce qu'on appelle une demoiselle une heure où elle ait à subir l'entraînement d'un entretien que personne n'entend et ne surveille. Comprends-tu que cette vertu doit être bien grande, non-seulement pour résister à cette liberté, mais encore à l'immense étendue qu'a la séduction pour se déployer devant elle? Car vos femmes, baron, quand vous les séduisez, ou plutôt quand elles se laissent séduire, vous n'avez pas à leur montrer cet infernal paradis de la richesse et du luxe qu'elles habitent comme vous. Lorsqu'elles s'y égarent, elles n'ont d'excuse que la soif de l'amour. Mais ces malheureuses filles qui sont à la porte de ce beau jardin aux fruits d'or, qu'elles voient et qu'elles ne peuvent goûter, celles-là ont de bien plus dures tentations à repousser. Vos femmes se perdent dans les palais et les frais bocages où elles traînent leur oisiveté; les filles pauvres se perdent aussi quelquefois, mais c'est parce que la route qu'elles parcourent leur brise les pieds et que le fardeau de leur misère les écrase. Vous vous croyez riches en jeunesse et en espérances, vous, gens gorgés d'or, et vous êtes les vrais pauvres en cette seule et véritable richesse de l'homme, car vos rêves ne peuvent aller qu'à un pas devant vous, et les rêves de ceux qui n'ont rien ont d'immenses espaces à parcourir. Ce n'est pas dans les beaux salons que se font les plus beaux contes d'avenir dont la jeunesse s'amuse, ce n'est pas sous sa robe de soie qu'une noble fille est en proie à tous les désirs; c'est sous une robe de toile que battent tous les entraînements, c'est dans un atelier de pauvres belles filles que s'enfantent les plus grandes et les plus joyeuses espérances, les beaux amants, les riches atours, les plaisirs dorés, les triomphes inattendus; c'est là qu'est presque tout le bonheur de la jeunesse, l'espérance. Comprends-tu enfin que, lorsqu'il se trouve dans cette position commune de toutes les filles du peuple une fille à qui la nature a donné plus que le désir d'une vie de distinction, à qui elle en a donné le besoin; comprends-tu que, lorsque cette jeune fille ajoute à la vul-

garité de ces rêves le rêve des entretiens nobles, des occupations élevées, des plaisirs délicats de l'esprit, des succès du talent. il lui faut une grande vertu pour ne pas acheter tout cela par une faute qu'on lui dit être, à elle seule, le bonheur? Et je ne te parle pas de l'amour, mon maître, car vous l'avez aussi pour excuse aux égarements de vos femmes, qui sans cela n'en auraient aucune. Eugénie était cette fille dont je viens de te parler. Elle avait déjà dix-sept ans lorsque l'événement que je vais te raconter changea en malheur actif la souffrance passive et résignée de son âme. Elle était belle alors. Cette frêle et chétive nature s'était développée soudainement; sa taille s'était rapidement élancée, elle était flexible et menue comme le jeune arbre planté à l'ombre, qui se hâte de gagner le soleil. Une blancheur éclatante répandue sur son visage prouvait cependant que les forces vives de ce beau corps ne s'étaient pas développées aussi vite que sa taille, et Eugénie, après avoir été une chétive petite enfant, était une grande et faible jeune fille.

A l'époque dont je te parle, elle était chez madame Gilet, l'une des plus célèbres couturières de Paris, qui demeurait aussi dans la rue Saint-Honoré. Ses ateliers occupaient le côté d'une cour dont l'autre côté était habité par M. de Souvray, évêque sans évêché, qui, après avoir longtemps végété en Angleterre, était revenu vivre en France de la pension accordée par Napoléon aux prêtres sans emploi. Dans les ateliers de madame Gilet, Eugénie avait choisi une amie : c'était cette Thérèse avec qui elle avait été enfant dans ses jours de bonheur, et qui lui plaisait par un air de distinction et une coquetterie de parure qui faisait douter du peu qu'elle était. C'était, dis-je, par là qu'elle plaisait à Eugénie, plus que jamais en proie à ce besoin d'élégance inné en elle, et leur amitié n'avait guère que ce lien frivole d'être les deux plus belles et les deux mieux mises de leur magasin. Les habitudes du voisinage avaient introduit ces deux jeunes filles chez M. de Souvray. Cette liaison d'un homme comme l'ancien évêque et de deux enfants placées si loin de lui s'était faite par l'intermédiaire d'une certaine madame Bodin, qui tenait la maison du vieil évêque. Madame Bodin était une femme de trente ans à peu près, dont la beauté avait excité des soupçons qu'à ton sourire je vois que tu partages. Cependant il n'en était rien, et, si M. de Souvray était attaché à cette femme, c'est qu'elle le servait avec zèle et dévouement,

et, s'il aimait à faire causer les deux jeunes amies, c'est qu'il y a un charme infini pour les vieillards à laisser effeuiller sur leurs jours fanés les paroles roses de la jeunesse. Quelques vieux gentilshommes faisaient toute la société de M. de Souvray, et jamais Eugénie n'y avait trouvé d'autre jeune homme qu'un M. de Mednitz, lieutenant de vaisseau et neveu de l'évêque, lequel avait habité sa maison durant quelques mois, vers le commencement de 1813.

Un jour, ce fut un terrible jour pour tout un peuple et un bien plus terrible jour pour Eugénie, ce jour, le 30 mars 1814, le canon grondait autour de Paris ; la ville haletante s'épouvantait à l'idée de voir se précipiter tout à-coup dans ses rues ces nuées d'ennemis amassés depuis tant d'années de tous les bouts de l'Europe contre la France. Elle s'effrayait surtout de ces hordes barbares de cosaques dont elle savait que la férocité avait si cruellement sillonné la Champagne. Tout tremblait, et cependant, au centre de Paris, les jeunes ouvrières de madame Gilet, assemblées comme de coutume, bâtissaient d'élégants canezous de mousseline, de légers fichus de gaze, s'épouvantant et riant en même temps à côté de cet empire qui tombait. Il était dix heures, lorsque tout à coup madame Bodin entra dans l'atelier et dit à Eugénie de lui venir parler. Celle-ci la suivit, et madame Bodin, les dents serrées, le visage pâle, contenant à grand'peine des douleurs atroces, lui dit :

« — Eugénie, mène-moi chez toi à l'instant; ta mère est absente, n'est-ce pas ? — Oui, dit Eugénie; mais pourquoi ? — Je te le dirai, Eugénie; viens, mais viens vite. »

La pauvre fille, tout étonnée, emmena madame Bodin, qui ne pouvait que se traîner et qui, à peine arrivée dans la chambre d'Eugénie, tomba sur une chaise en s'écriant :

« — Sauve-moi, ma fille! sauve-moi! je vais accoucher. — Ici ? s'écria Eugénie en reculant. — Oui, ici ou dans la rue; car M. de Souvray m'a chassée, quand ce matin je lui ai avoué que j'étais grosse. — Grosse ? reprit Eugénie. — Oui, c'est son neveu qui m'a trompée, son neveu qui devait revenir à Paris et qui m'a abandonnée. »

Avant qu'Eugénie eût eu le temps de faire une réponse, les douleurs de l'enfantement devinrent si vives et si atroces, que madame Bodin coupait avec ses dents les draps du lit sur lequel elle était couchée. Eugénie courait par la chambre en criant :

« — Que faire? mon Dieu! que faire? — Oh! tais-toi, lui dit madame Bodin, ne me perds-pas; j'aurai le courage de ne pas crier, moi qui souffre des douleurs de l'enfer. Va chercher mon médecin, il est prévenu; va! »

Eugénie ne vit plus qu'une femme qui allait mourir, elle alla et revint avec l'accoucheur.....

Ah! mon maître, fit le Diable en s'interrompant et en regardant Luizzi d'un air tristement railleur, vos sœurs et vos filles n'ont pas de ces horribles spectacles, elles ne sont pas admises à de pareils secrets; la vie a pour elles un voile qui ne se lève ou qui du moins ne devrait se lever qu'au jour du mariage. Il n'en est pas ainsi du pauvre; il a toute occasion d'apprendre tout, et la première fois qu'Eugénie sortit de son ignorance de jeune fille, ce fut pour assister à un accouchement, pour recevoir un enfant illégitime et cacher la honte d'une femme qu'elle connaissait à peine. La délivrance de madame Bodin fut heureuse et rapide. Pendant que le médecin lui donnait les derniers soins, Eugénie alla chez M. de Souvray et dit au vieillard ce qu'elle avait été forcée de faire. Il l'écouta sans comprendre ou sans vouloir comprendre l'héroïque dévouement de cette enfant, et lui répondit froidement :

« — C'est tout ce que je voulais. Cet accouchement ne pouvait avoir lieu chez moi ; il m'eût trop compromis, vous devez sentir cela, Eugénie, surtout à un moment où le retour des Bourbons me donne l'espoir de reprendre la place qu'on m'a enlevée. Il n'eût fallu pour me perdre que les mauvais propos que cela eût pu faire naître. »

N'admires-tu pas, baron, le flegme de cet homme qui calculait sa fortune sur la chute d'un empire et qui avait peur des méchants propos de quelques voisins? et cela, à soixante-dix ans, quand il n'avait déjà plus la force de coiffer la mitre et de porter la bâton pastoral? Puis, quand il eut bien mis à nu tout l'égoïsme de sa sécurité, oubliant que ce qui pouvait lui enlever tout au plus un reste d'ambition de vieillard pouvait perdre le vaste avenir d'une jeune existence, il promit de prendre les dernières précautions pour cacher l'enfant.

Dès que le jour fut assez sombre pour que l'on pût sortir de la maison d'Eugénie sans être vu, la fille innocente et le médecin sortirent ensemble; elle emportait sous son châle le nouveau-né dont elle étouffait les cris, et, quand elle rencon-

tra sa mère sur l'escalier obscur, elle lui dit, pour excuser sa sortie :

« — Madame Bodin est venue à la maison, elle a été prise d'un coup de sang, il a fallu la saigner ; maintenant je vais avertir M. de Souvray et chercher un fiacre pour ramener cette dame chez elle. »

A la porte de la maison, l'évêque attendait le médecin et Eugénie, et tous trois allèrent à Saint-Roch présenter à Dieu l'enfant d'un crime, et lui demander charité et espérance pour lui. Ils eussent mieux fait de le demander pour eux, Eugénie surtout, Eugénie qui ne savait pas qu'elle venait de salir sa vie de la faute d'une autre.

Quelques jours se passèrent, durant lesquels Eugénie s'aperçut que les voisins jetaient sur elle d'étranges regards, interrogeant sa tournure, sa marche, son visage. Mais elle courait si légère, elle rangeait son misérable ménage en chantant si joyeusement, que le soupçon disparut ou plutôt ne se montra plus. Le soupçon, mon maître, est comme un corps qu'on lance dans un bassin ; il est rare que l'onde le rejette ; il coule quelquefois jusqu'au fond et se cache dans la boue, mais il reste toujours sous l'eau. Qu'il vienne un mauvais vent qui agite cette eau : il reparaît à la surface, imprégné de vase et de fange. Eugénie ne savait pas cela, et, parce que les voisins reprirent vis-à-vis d'elle leurs manières accoutumées, elle s'imagina que l'explication qu'elle avait donnée du bruit entendu chez elle avait été admise. Thérèse seule comprit et devina la vérité. Mais elle pressa vainement Eugénie de lui donner le droit de railler cette madame Bodin, dont les airs d'honnête femme lui déplaisaient. Eugénie avait juré de se taire, et elle avait toutes les probités, même celle du serment.

Quelques jours après ce que je viens de te dire, et durant ces belles heures de midi que la fin d'avril donne quelquefois à la terre, Eugénie, Thérèse, et une autre jeune fille étaient allées se promener aux Tuileries, au sortir de la messe.

Après un tour de jardin, elles s'aperçurent qu'elles étaient suivies par deux Anglais, de ceux que l'invasion avait fait accourir en France à cette époque. C'est te dire suffisamment combien ils devaient être odieux à ces enfants du peuple, habitués à aimer l'empire par cette sympathie instinctive pour le grand qui tient les masses, parce que les

masses sont grandes. Ces deux hommes leur parurent plus qu'odieux, ils leur semblèrent ridicules.

Vous autres hommes, et particulièrement vous autres Français, vous avez d'abord la faculté la plus misérable que je sache au monde : c'est celle de vous passionner pour la mode, de vous engouer pour la moindre chose nouvelle ou rajeunie qu'un impertinent propose à votre admiration. Puis, après cette faculté misérable, vous avez la plus déshonorante de toutes pour l'humanité : celle de mépriser, et du plus profond mépris, ce que vous avez aimé, et de l'amour le plus excessif ; et cela en quelques années, en quelques mois, en quelques semaines ! A ces deux facultés, vous ajoutez cependant une disposition qui semble inconciliable avec elles : c'est l'inintelligence de tout ce qui ne part pas de vous-même, et un dédain superbe qui vous conduit à une moquerie stupide de ce que vous ne connaissez pas. On dirait que vous avez deux grands vices dans l'esprit ; on dirait qu'il est à la fois trop étroit pour garder deux adorations à côté l'une de l'autre, et trop obtus pour entrer rapidement dans le vif des choses. Cependant vous passez pour le peuple le plus spirituel, et c'est vrai. Explique cela, si tu peux ; un jour peut-être je t'en dirai le secret.

Or, à l'époque dont je te parle, rien ne semblait plus ridicule à vos yeux qu'un Anglais, par la seule raison qu'il n'était pas rasé comme vous, habillé comme vous, chaussé comme vous. On pourrait encore comprendre cela d'un peuple comme les Orientaux, à qui la magnificence de leur costume doit aisément rendre méprisable le costume européen qui affecte une recherche de pauvreté ; mais vous autres qui sortiez de l'habit carré des incroyables, du frac en queue de poisson des muscadins, et des cravates à lance de mousseline des merveilleux, il vous fallait les furieuses vanités dont vous êtes doués pour mépriser le frac étriqué et la tenue régulière de l'Anglais.

Toujours est-il que nos trois jeunes filles, se voyant ainsi suivies, laissèrent ces Anglais s'attacher à leurs pas au lieu de les avertir par une tenue sévère, comme elles l'eussent fait pour des Français, que leur poursuite s'adressait mal. C'était en effet, pendant toute une longue promenade, une occasion de se moquer d'eux, de les examiner, puis d'échanger des rires sans fin sur ces odieux *insulaires*, si laids et si ridicules, qui avaient la grossière et sotte prétention de croire

qu'ils n'avaient qu'à se présenter pour frapper des Françaises d'une subite passion.

Ce que je te raconte là est arrivé à mille femmes peut-être. Mais pour elles une pareille rencontre et une telle plaisanterie sont restées sans conséquences. Il a fallu un bien étrange concours de circonstances pour que cette rencontre eût des suites si graves pour l'une de ces jeunes filles! Écoute, et comprends bien qu'il m'est permis, à moi, Diable, de te dire de l'invraisemblable, parce que je te dis du vrai. A part les circonstances que j'ai à te raconter, il faut que tu saches que l'un des hommes à qui s'adressaient ces moqueries, était un de ces êtres qui mettent un intérêt sérieux, ou plutôt ardent, à tout ce qu'ils veulent; c'était une nature vaniteuse, égoïste et corrompue; c'était un de ces oisifs qui apprennent dans un mauvais livre une vie à suivre et qui s'y attèlent de toutes leurs facultés. Arthur Ludney, à vingt ans, s'était proposé Lovelace pour modèle. Mais ne t'imagine pas que ce fut le Lovelace qui, passé de l'original en traduction, de traduction en imitation, est arrivé à être une espèce de sot belâtre qui se fait adorer en dandinant sa fatuité devant les femmes. Arthur avait remonté à la source. C'était le vrai Lovelace anglais, c'est-à-dire le désir ardent, altéré, persévérant, puis le mépris complet, sec, froid, implacable, lorsque le désir est satisfait; et cela, non pas avec de la frivolité, des grâces légères, du papillonnage, comme font vos séducteurs, mais avec calme et persévérance, sérieusement et l'esprit tendu vers un but de séduction comme vers l'ambition et vers la fortune.

Tu connais ce beau D....., de l'ambassade anglaise, qui aborde un diplomate et un tailleur avec le même esprit sérieux, qui discute le bouton d'un gilet avec le même soin qu'un article de traité, et qui, ne se fiant qu'à lui seul pour ce qui est difficile, rédige de sa main les dépêches diplomatiques les plus importantes et coupe ses pantalons? Puisque tu as vu jusqu'où peut aller, dans un esprit distingué, l'amour du dandysme, tu dois comprendre aisément jusqu'où peut aller, chez un homme d'un caractère encore plus persévérant, la prétention au Lovelace. D'ailleurs, le Lovelace est un type anglais que vous n'avez pas; il est trop absolu pour vous, et surtout trop patient et trop méchant. Tel était l'un des hommes qui s'étaient attachés à la poursuite des jeunes filles, et qui, irrité comme *Lovelace*, comme Anglais, comme

grand seigneur, que des enfants, des Françaises et des filles du peuple n'eussent pas été frappées de sa beauté, se jura de les punir, non pas une des trois, mais toutes trois. Il sembla cependant qu'Eugénie dût être préservée de la poursuite et de la vengeance de cet homme. Au sortir des Tuileries, elle quitta Thérèse et Désirée pour rentrer chez elle ; et, après un moment d'hésitation, les deux Anglais s'attachèrent aux pas de ses deux jeunes amies. Le lendemain l'atelier de madame Gilet riait de l'aventure arrivée la veille et du récit grotesque de Thérèse contrefaisant l'Anglais, raide, empesé, gauche, et murmurant derrière elles :

« — Hooh ! les belles mademoiselles ! Hooh ! qué châmant touniure ! Hooh ! biaucoup, biaucoup châmant !

Eugénie était félicitée d'avoir été dédaignée par ces vilains englishman, quand Thérèse s'écria :

« — Oh ! pour vilains, on ne peut pas dire ça. Il y en a un des deux qui est beau comme un amour : un petit jeune homme qui a vingt ans tout au plus, avec de grands yeux noirs, de grands cheveux noirs, et des dents comme des perles ! — Alors ce n'est pas un Anglais, lui dit-on de tous côtés ; les Anglais sont tous rouges. — C'est un Anglais, il me l'a dit. — Tiens ! s'écria-t-on encore ; vous lui avez donc parlé ? — Oui, reprit Thérèse, quand Eugénie nous eut quittées, parce qu'elle, vous savez, elle est bégueule : lorsqu'un homme la regarde, il semble qu'il lui vole quelque chose. Nous leur avons parlé pour nous amuser. Il y en a un qui s'appelle Back, comme la rue du Bac, je m'en souviens très-bien : celui-là c'est le laid, le rousseau. L'autre s'appelle Arthur... Arthur, puis un nom anglais, je ne sais pas. C'est le fils d'un lord qui est très-riche. — Et qu'est-ce qu'ils vous ont dit ? — Bah ! fit Thérèse en se posant devant les volants d'une robe qu'elle achevait pour voir s'ils avaient bonne grâce ; bah ! des bêtises d'Anglais ! qu'ils nous donneraient des cachemires et des voitures si nous voulions les adorer. C'est-à-dire, c'était le laid qui disait ça ; l'autre est bien plus sentimental, et il répétait toujours : « Hooh ! hooh?... J'aimerai biaucoup vous, biaucoup, si voo volez aémer un petit peu moi. » — Et ils vous ont suivies toujours? dit Eugénie. — Oui, jusqu'à la porte de Désirée. — Et lorsque tu as été seule et que tu es rentrée?... »

Thérèse devint rouge et répondit en emportant la robe :

« — Ils n'y étaient plus. »

Cette rencontre n'avait laissé aucun souvenir dans l'esprit d'Eugénie, et le dimanche suivant elle n'y pensait plus. Elle alla à la messe comme de coutume, et elle s'apprêtait à quitter la nef lorsqu'à l'angle d'un pilier elle aperçut le bel Anglais qui semblait l'observer depuis longtemps. L'audace du regard de cet homme l'aurait blessée en tout autre endroit; elle lui parut un insolent sacrilége dans une église, et elle s'éloigna rapidement. Comme elle descendait les marches de Saint-Roch, elle s'aperçut qu'elle était suivie; et, poussée par un premier mouvement d'effroi, elle courut vers sa maison. Cependant, au moment d'y arriver, elle pensa que ce serait apprendre sa demeure à cet inconnu, et elle retourna vivement sur ses pas, puis entra dans un magasin de parfumerie.

Écoute bien toutes ces circonstances puériles, maître; elles te feront comprendre ce que j'ai à te raconter. Le parfumeur, en voyant entrer Eugénie tout alarmée, Eugénie qu'il connaissait comme une enfant du quartier, lui demanda ce qu'elle avait. Elle lui raconta ainsi qu'à sa femme les poursuites de l'Anglais, et le parfumeur irrité lui dit d'un ton fanfaron :

« —Bon! bon! je m'en vais vous en délivrer; mais... montrez-le-moi.— C'est lui, dit Eugénie, qui regarde à travers les carreaux de la boutique. »

Le parfumeur ouvrit la porte, et l'Anglais le regarda. Il y avait dans ce regard une menace et un mépris qui arrêtèrent le bonhomme; et, au lieu d'aller vers Arthur, il se mit à chantonner d'un air indifférent sur le seuil de sa porte, puis un moment après il rentra.

« — Eh bien! lui dit sa femme, c'est tout ce que tu dis à ce godelureau d'englishman?—Dame! fit le mari, je ne peux pas aller dire à cet homme : Passez votre chemin. Il regarde l'étalage, c'est son droit; la rue est à tout le monde. — Allons donc, vieux capon! reprit la marchande; il t'a fait peur. Nous sommes chez nous, et il n'est pas dit que des canailles viendront nous insulter dans notre rue et à notre porte. Je m'en vas te le rembarrer comme il faut.— Laissez, laissez, dit Eugénie, j'attendrai qu'il soit parti. — Ah bien oui! il va se planter là comme un piquet. Ne crains rien, ma fille, ça ne sera pas long. »

A son tour la maîtresse sortit, et aussitôt l'Anglais s'approcha d'elle. Avant qu'elle eût eu le temps d'ouvrir la bou-

che, il la salua, et, lui montrant un petit flacon du doigt, il lui dit :

« Combien cela? »

C'était un objet d'un petit écu. Mais la marchande irritée lui répondit avec humeur :

« — Quarante francs, Monsieur ! — Donnez-le-moi, dit l'Anglais en entrant dans la boutique et en tirant sa bourse. »

La marchande, tout ébahie, ouvrit la montre, en tira le flacon et le remit à Arthur, qui le paya sans cesser de regarder Eugénie, retirée dans le fond du magasin.

« — C'est bien, c'est bien, dit l'Anglais tout haut, je reviendrai acheter beaucoup. »

Il sortit, et Eugénie comprit, au peu d'empressement qu'on mit à lui continuer une protection si efficace, que l'on ne voulait pas risquer pour elle une si excellente pratique. Une pensée l'occupa surtout, c'est que le regard de cet homme qui lui avait fait peur avait aussi fait peur à un homme, et alors elle s'effraya de l'idée de le rencontrer. Cet inconnu devint pour elle un être redoutable. Elle pensa aussi à l'abandon dans lequel elle vivait, n'ayant ni père, ni frère, ni parents qui s'occupassent d'elle. Ce fut à cette époque qu'elle revit son oncle Rigot, qui, ne voulant pas rester en France après la déchéance de son empereur, commença à lui parler de son intention de s'embarquer pour tenter la fortune. Ce ne fut toutefois qu'après les événements de 1815 qu'il accomplit ce projet.

Cependant Eugénie avait quitté la boutique du parfumeur, bien décidée à tromper les poursuites de l'Anglais, si elle le retrouvait; et, pour cela, au lieu de rentrer chez sa mère, elle alla chez madame Gilet. Arthur la suivit encore et ne quitta la rue qu'après deux ou trois heures d'attente. Eugénie rentra chez elle.

Il y a longtemps que je ne te parle plus de madame Turniquel, et tu t'imagines peut-être que cette femme, touchée du courage d'Eugénie, lui laissait au moins le repos de son existence laborieuse. Voici ce qu'il en était. A peine Eugénie eut-elle atteint l'entrée du corridor où elle logeait, que sa mère courut à elle en lui criant :

« D'où viens-tu, coquine, coureuse? etc., etc. »

Je ne te dis pas les vrais mots, baron ; car si, comme tu m'en as menacé, tu publies jamais ces confidences, ils te se-

raient inutiles, tu n'oserais pas les faire imprimer. Eugénie voulut répondre pour se justifier. Elle avait à peine prononcé quelques mots, qu'elle reçut une paire de soufflets. J'appelle les choses par leurs noms. Et ce n'était pas la première fois que cela arrivait, ce n'était pas la seule torture qu'eût à souffrir la pauvre fille. Pour te le prouver, il faut que je te dise une circonstance bien misérable de cette misérable vie.

Eugénie donnait à sa mère tout le fruit du travail de sa journée : on savait quel en était le prix, il n'y avait donc pas moyen d'en rien distraire. Rentrée chez elle, elle travaillait encore jusqu'à l'heure où l'on se couchait. Jeanne avait calculé ce que cela pouvait rapporter, et elle avait dit : puisque tu peux encore gagner dix sous dans ta soirée, il faut me les donner. Mais l'amour de la toilette tenait Eugénie, et, lorsque sa mère dormait de son rude sommeil, elle se relevait, travaillait encore, et amassait lentement le salaire de ses nuits après avoir donné à Jeanne celui de ses jours : et tout cela pour une fantaisie, pour avoir un beau spencer de soie. Après bien des nuits passées, elle put l'acheter et le faire. Puis un jour elle le prit dans sa main, et entra dans la chambre de sa mère pour être punie de ce qu'elle avait osé faire. C'était entre la fille et la mère une lutte que tu ne dois guère comprendre, parce qu'elle se manifeste par des détails trop vulgaires pour ce que tu sais de la vie. C'était la lutte de la haine jalouse du peuple contre tout ce qui paraît dédaigner ses grossières habitudes, et du dégoût insurmontable qu'éprouve une nature délicate pour ses habitudes grossières. La rage que Jeanne en éprouvait était d'autant plus vive, que c'était sa fille qui l'insultait incessamment par le mépris qu'elle semblait faire de la vie où elle était née. Et, je dois le dire, toutes deux y mettaient une singulière obstination. Ainsi, lorsqu'Eugénie parut son spencer à la main, et qu'elle eût avoué à sa mère qu'il lui appartenait, Jeanne resta stupéfaite de tant d'audace ; elle voulut arracher ce vêtement à Eugénie, et comme celle-ci le jeta dans la chambre, Jeanne la frappa, et Eugénie se laissa frapper, car elle avait calculé que cette parure lui coûterait trente nuits passées et les violences de sa mère. Mais, lorsque Jeanne parla de déchirer ce spencer, Eugénie le défendit ; elle se plaça devant la porte, disant qu'il faudrait la tuer pour le lui arracher. Ces violences, baron, étaient de tous les jours, et jusqu'à la

dernière que je viens de te dire, elle n'avait produit que des pleurs que la jeunesse essuyait bien vite. Ce jour-là Eugénie, alarmée de la poursuite de l'inconnu, rentrait avec une pensée pieuse et bonne; elle venait près de sa mère pour lui confier ses craintes, pour lui demander de la conduire à son atelier et de la ramener durant quelques jours; elle revenait avec cette confiance que sa mère lui saurait gré de cette précaution, et voilà que tout aussitôt elle est accueillie par l'injure et la violence. Elle en fut si indignée qu'elle repoussa sa mère et qu'elle lui cria :

« — Prenez garde! ma mère, prenez garde! vous me pousserez au mal. — Elle me menace, la malheureuse! elle me menace! »

Et, irritée par une résistance qu'elle n'avait jamais éprouvée, elle se jeta sur Eugénie que des voisins lui arrachèrent des mains, tandis que Jeanne faisait retentir le corridor d'invectives honteuses contre sa fille.

« — Elle a fait mourir Jérôme de chagrin, elle tuera son enfant! » dit quelqu'un à l'oreille d'Eugénie.

Et pour la première fois l'enfant se demanda si elle devait, après le labeur de sa vie, sa vie elle-même à la femme qui s'appelait sa mère.

— Mais cette femme était un monstre! s'écria Luizzi. — Non, mon maître, non. Si Jeanne eût eu une fille comme elle, Jeanne ne l'aurait pas battue si souvent, parce que cette fille eût été de la nature de ses habitudes. Mais votre monde est si bien moralisé que ce qui est une qualité en haut est un défaut en bas; que le soin que vous demandez à vos enfants, le peuple le reproche aux siens; qu'enfin on est honteux chez vous de la femme qui se néglige, et chez lui de la femme qui se pare. D'un autre côté, lorsque Jeanne aurait battu la fille qui lui eût ressemblé, celle-ci aurait moins souffert, le corps seul eût pâti. Jeanne avait été élevée ainsi : cela avait produit une honnête femme, car elle était une honnête femme, et cela ne lui avait cassé ni bras ni jambes. Elle trouvait donc qu'il était juste de traiter sa fille comme elle avait été traitée. Ce jour-là, quand on l'eut bien sermonée, elle jura à ses voisins de ne rien faire à Eugénie lorsque celle-ci rentrerait dans leur logement. Elle y revint en effet, et sa mère l'accueillit par de nouvelles injures. Après l'en avoir rassasiée, elle lui dit :

« — Demande-moi pardon! — De quoi? de ce que vous

m'avez battue? — Demande-moi pardon! — De ce que je ne pourrai pas travailler de huit jours? — Demande-moi pardon! — De ce que je ne veux pas être une mauvaise fille? — Demande-moi pardon! demande-moi pardon! criait Jeanne, pour qui c'était un motif de rage furieuse que son impuissance à vaincre ce courage passif qui se couchait par terre et qui disait: « Battez-moi, tuez-moi... je ne céderai pas! »

Jeanne avait promis de ne pas battre sa fille, elle ne la toucha pas, mais elle lui dit avec un ton de menace :

« — Oh! tu me payeras ce que tu viens de me faire! »

Voilà ce qu'était la vie d'Eugénie! Cependant quelques jours se passèrent sans de nouveaux troubles dans la maison. Seulement Eugénie retrouva à la porte de madame Gilet cet homme qui lui avait valu sa dernière souffrance. Elle recula dans un premier mouvement d'effroi, et, comme il voulut l'approcher, elle s'enfuit en lui disant avec terreur :

« — Laissez-moi! laissez-moi! »

En te racontant tout cela, baron, il est une chose que je veux surtout te faire comprendre, c'est comment Arthur ne resta point un être indifférent pour Eugénie, ainsi qu'il eût pu arriver à tout autre. Que ce fut de la terreur et presque de l'aversion qu'il lui inspira, c'est possible; mais il occupa sa pensée, il prit place dans sa vie, il s'y établit. Elle n'eut pas un jour où le souvenir de cet homme ne vint la troubler. Le dimanche suivant, Thérèse voulut entraîner Eugénie aux Tuileries. Mais c'était aux Tuileries qu'elle avait rencontré cet Anglais, et elle refusa d'y aller. Elle pleurait cependant d'être obligée de sacrifier ainsi son beau dimanche, le seul jour où elle pût aller respirer l'air à pleine poitrine, où elle pût redresser son corps frêle, courbé toute la semaine sur son travail; elle pleurait amèrement. Quant à Arthur, oh! c'était bien l'homme comme vous êtes tous, impertinents petits grands seigneurs : il s'étonnait, dans sa vanité de dandy, de fils de lord et de riche Anglais, qu'une petite fille, à laquelle il avait daigné montrer qu'il la trouvait belle, n'en eût pas été immédiatement ravie et reconnaissante.

— Tu exagères toujours, dit Luizzi en interrompant le Diable; et, puisque tu as l'air de m'adresser tes observations, je te dirai qu'à part quelques sots très-vaniteux je n'ai jamais rencontré parmi nous l'homme que tu me peins, et que, surtout, je ne l'ai jamais rencontré dans un âge si peu avancé. — Voilà ce qui te trompe, baron, répondit le Diable;

il n'y a de pire égoïsme, de pire fatuité, que ceux de l'extrême jeunesse. Lorsqu'à vingt ans on n'a plus l'innocence de son cœur et qu'on n'a pas encore l'expérience de la vie, on est sans frein et sans pitié, parce qu'on ignore le châtiment des mauvaises actions et les regrets qu'elles peuvent donner. Aussi Arthur poursuivait-il Eugénie sans s'occuper, ou plutôt sans savoir le mal qu'il lui faisait; et, s'il l'avait su, peut-être eût-il ricané avec dédain de la douleur qu'elle ressentait. C'est parbleu si peu de chose pour un homme à qui son oisiveté pèse que d'enlever à une pauvre fille le seul jour de loisir que sa mère lui permette! D'ailleurs n'était-il pas là pour tout compenser? et le bonheur de lui avoir plu ne valait-il pas tous les pauvres plaisirs qu'elle perdait? Cependant, ce jour-là, Eugénie ne voulut point aller aux Tuileries; mais, pressée par Thérèse, elle consentit à la suivre à l'exposition des tableaux. C'était un dimanche, un jour du peuple, et l'on n'avait pas de chance de rencontrer le bel Anglais. On l'y rencontra cependant, soit que cet homme fût servi par ce que vous appelez le hasard, soit qu'il fût conduit par la main souveraine qui l'avait désigné du doigt pour être un agent de malheur. L'orgueil d'Eugénie se révolta de la présence de cet homme et de l'effroi qu'il lui inspirait; elle eut honte d'avoir encore l'air de le fuir, et elle voulut lui montrer que, si petite qu'elle fût, elle avait pour lui un mépris assez grand pour être plus grande que lui. Elle osa le regarder en face pour bien lui témoigner son dédain; mais encore une fois elle baissa les yeux devant le regard implacable et absolu de ce jeune homme. Cependant elle parvint à se perdre dans la foule et à rentrer chez elle sans avoir été suivie. Là seulement elle se croyait en sûreté. Puis, restée seule chez elle, regardant avec désespoir la misérable chambre dont on lui faisait une prison et qui n'avait pour elle qu'un grand souvenir, celui de la mort de son père, et que de misérables souvenirs, ceux des mauvais traitements de sa mère, elle se mit à pleurer, à pleurer, à pleurer de ce malheur qui n'a pas de nom quand vous ne le calomniez pas et que vous ne l'appelez pas envie, de ce malheur qui regarde toujours au-dessus de lui, et qui ne cesse même pas lorsqu'il baisse les yeux et qu'il se nomme résignation; elle se mit à pleurer de ce malheur que les gens de sa classe n'eussent pas compris, parce qu'ils étaient au-dessous des sentiments qu'elle avait dans le cœur; de ce malheur que les gens

du monde n'eussent pas compris non plus, parce qu'ils n'auraient pas voulu reconnaître qu'elle avait des sentiments aussi haut placés que les leurs. Exilée d'en bas par sa nature, exilée d'en haut par sa misère, elle pleura toute seule. Toutefois elle voulut encore espérer que la poursuite d'Arthur se fatiguerait devant son infatigable résistance, et depuis quelques jours elle croyait avoir prouvé à cet inconnu que toutes ses tentatives étaient inutiles, lorsqu'un soir, au moment où elle sortait de chez madame Gilet, sa voisine, madame Bodin lui dit en l'arrêtant un moment sur l'escalier :

« — Entrez donc un moment voir M. de Souvray, voilà plus de trois semaines que vous n'êtes pas venue lui faire une visite. »

Eugénie, qui trouvait là un motif de dépasser l'heure ordinaire de ses sorties et de tromper ainsi l'attente d'Arthur, entra chez le vieil évêque.

« — Va, va, ma fille, lui dit madame Bodin; Monsieur est dans le salon. »

Le jour commençait à baisser, et Eugénie s'aperçut, en entrant chez M. de Souvray, qu'il n'était pas seul, sans pouvoir distinguer la personne qui l'écoutait et qui était levée pour se retirer. Le vieil évêque lui disait en ce moment :

« — Oui, monsieur de Ludney, je suis charmé que monsieur votre père se soit souvenu du bon accueil qu'il m'a fait autrefois en Angleterre et qu'il ait assez compté sur moi pour être sûr que je le rendrais en France à son fils. Venez me voir souvent ; vous ne trouverez pas seulement chez moi des vieillards dont la société ne pourrait vous convenir, vous y trouverez aussi quelques jeunes gens de votre âge avec lesquels je veux vous faire faire connaissance. Ce sont les fils de mes vieux amis de province, que j'ai eu le crédit de faire entrer dans la maison du roi, de braves et loyaux royalistes, qui savent tous ce que la cause des Bourbons doit de reconnaissance à l'appui de l'Angleterre. Soyez sûr qu'ils s'estimeront heureux d'offrir leur amitié à l'héritier d'un des plus beaux noms de cette généreuse nation. »

Monseigneur l'évêque, qui avait la promesse de ressaisir sa crosse et sa mitre, avait débité tout cela d'un petit ton de prêche, comme un homme qui veut reprendre l'habitude d'une parole facile et onctueuse. Eugénie s'en était aperçue, et un sourire muet égayait l'habituelle mélancolie de son visage lorsqu'elle entendit répondre ces seuls mots :

« — Oui, Monseigneur, j'aurai l'honneur de vous voir souvent, et j'espère trouver dans ces visites plus de bonheur que vous ne croyez. »

Cette voix et ces paroles arrêtèrent le sourire d'Eugénie et frappèrent son cœur comme une menace : c'était la voix d'Arthur qu'elle connaissait bien, quoiqu'elle l'eût à peine entendue dans les mots rapides qu'il lui glissait en la poursuivant. L'émotion qu'elle éprouvait fut si vive que, dans un premier mouvement d'effroi et de doute, elle s'écria :

« — Qui est là? — Celui qui vous aime et qui vous obtiendra, répondit Arthur à voix basse et en passant rapidement devant elle pour sortir. — Eh bien! ma fille, dit alors l'évêque qui était resté sur sa chaise longue, qu'est-ce que m'a dit madame Bodin? tu deviens triste, mélancolique, tu pleures sans cesse? Est-ce que ta mère te maltraite toujours? — J'y suis habituée, répondit Eugénie. — Il y a donc du nouveau?... Est-ce que madame Gilet est mécontente de toi et voudrait te renvoyer? — Non, repartit tristement Eugénie; elle m'a augmentée depuis huit jours. — Ah çà! ce que l'on m'a dit serait donc vrai? est-ce que tu serais une petite ambitieuse qui n'es contente de rien et qui élèverais tes désirs plus haut que tu ne le dois? — Non, mon Dieu! non, dit Eugénie. Qu'on me laisse tranquille où je suis, je ne demande pas autre chose. — Voyons, voyons, repartit l'évêque en faisant signe à Eugénie d'approcher; est-ce qu'il y aurait de l'amour sous jeu? Prends garde, Eugénie, prends garde, cela mène à mal; souviens-toi de madame Bodin! — Mais moi, je ne l'aime pas, reprit Eugénie en pleurant. — Ah! ah! fit le vieil évêque, il y a donc quelqu'un? — Oui, dit Eugénie résolûment, oui, et c'est ce jeune homme qui sort d'ici qui me poursuit partout, qui m'obsède partout, et qui n'est entré chez vous, Monseigneur, j'en suis sûre, que pour me voir et me parler. — Paste! fit l'évêque d'un ton rogue; votre petite vanité me garde là un joli rôle, Mademoiselle! Défiez-vous, s'il vous plaît, de cette confiance très-sotte qui vous fait croire qu'un homme du rang et de la fortune de sir Arthur s'occupe d'une petite fille comme vous : c'est un conseil que je vous donne, quoique je sache que vous avez de très-grandes prétentions et que vous vous croyez une demoiselle bien superbe, parce que vous suivez dans vos habits les modes des femmes du monde. »

L'enfant du peuple était venue au prêtre de la religion éta-

blie pour affranchir le peuple, la jeune fille abandonnée avait confié ses craintes au vieillard puissant, et voilà comme elle fut reçue. voilà comment elle fut rejetée dans son inexpérience et son abandon! Je ne te dirai pas que ce fut par méchanceté ni corruption, car je vois encore à ton sourire, mon maître, que tu t'imagines que moi, Satan, je me plais à calomnier un vieux prêtre inutile : non, baron, ce ne fut ni corruption ni méchanceté dans cet homme, ce fut cette large et dédaigneuse indifférence du grand pour le petit, ce fut cette haute opinion du grand seigneur et du gentilhomme, qui n'admet pas qu'un gentilhomme et un grand seigneur puisse avoir un tort vis-à-vis de ces misérables créatures dont la société fait litière pour tenir chaud aux pieds de l'orgueil et de la luxure.

Après cette scène, Eugénie, rentrée chez elle, résolut de ne plus sortir de longtemps; elle fit dire à sa maîtresse qu'elle la priait de vouloir bien lui envoyer du travail dans sa chambre, et elle s'y enferma, espérant qu'elle avait enfin trouvé un asile où n'oserait pénétrer son persécuteur. Huit jours se passèrent encore ainsi. Puis un autre dimanche étant venu, Thérèse alla voir Eugénie et lui proposa d'aller se promener loin, bien loin, à la campagne.

« — Ta mère, lui dit-elle, ne rentrera pas aujourd'hui; car tu sais que madame Bodin lui a trouvé une bonne occupation. — Oui, reprit Eugénie, voilà deux jours qu'elle est allée veiller une vieille Anglaise, et voilà deux jours que je suis seule ici.

Si madame Bodin avait procuré à Jeanne la vieille Anglaise à veiller, tu dois soupçonner, toi, qui avait enseigné la vieille Anglaise à madame Bodin.

« — Mais tu dois t'ennuyer à périr, ma pauvre fille? reprit Thérèse.— Il est vrai que je ne m'amuse guère, repartit Eugénie qui commençait à regretter sa pauvre vie insouciante, alors que l'effroi de la rencontre d'Arthur était un peu calmé, depuis huit jours qu'elle ne l'avait vu. — Eh bien! viens donc. »

Eugénie hésita un moment, puis elle répondit :

« — Non, bien décidément, non. Dimanche prochain ou dans quinze jours je sortirai, mais pas aujourd'hui. — Eh bien! je ne veux pas te laisser seule, je passerai la soirée avec toi; je vais aller prévenir à la maison que je suis ici. »

Elle sortit en effet et rentra bientôt. Toutes deux s'établirent alors près d'une petite table, et le chagrin d'Eugénie devint naturellement le sujet de la conversation; mais celle-ci avait vu sa confiance trop mal accueillie par un homme qui eût dû la comprendre, pour la donner à une femme qu'elle savait légère, folle, inconséquente, et qui quelquefois lui avait fait entendre des conseils qui l'avaient épouvantée. Ce n'est pas que Thérèse fût une bien habile maîtresse en fait de corruption, ce n'est pas qu'elle vantât avec un art infini tout ce qu'une belle fille peut gagner à se perdre; c'est que Thérèse avait de puissants auxiliaires dans le malheur d'Eugénie et dans le dégoût qu'elle éprouvait pour la vie misérablement honteuse qui lui était imposée. Vainement Thérèse pressait son amie des questions les plus directes, elle n'en pouvait rien obtenir, lorsqu'on frappa légèrement à la porte de la chambre, et presque aussitôt un homme entra. C'était Arthur. Eugénie poussa un cri, et Thérèse dit d'un air dégagé :

« — Eh bien! oui, c'est lui. — Tu le connais, toi? tu as osé l'introduire ici? — Voyons, voyons! dit Thérèse, ne sois pas mauvaise camarade. Oui, je le connais; je ne peux pas le voir à la maison à cause de mes parents qui ne le veulent pas. Toi, tu es plus heureuse, tu es libre, ta mère ne rentrera pas, tous les voisins sont à la promenade, tu peux bien nous laisser causer un instant ensemble. »

Il se passa en ce moment quelque chose de bien étrange dans l'âme d'Eugénie, et il fallut tout le trouble que la découverte de l'intelligence de Thérèse et d'Arthur lui fit éprouver, pour qu'elle ne chassât pas ensemble Arthur et Thérèse.

D'après ce qu'elle venait d'entendre, Arthur poursuivait Thérèse; c'est Thérèse qu'il venait voir. Qu'avait-elle donc craint, elle, Eugénie? quel rêve avait-elle fait? son orgueil s'était-il égaré jusqu'à croire qu'elle inspirait un amour auquel on n'avait même pas pensé? tout ce qu'elle s'imaginait de sa beauté et de sa distinction avait-il été placé par un homme comme Arthur au-dessous de la beauté et de la bonne grâce de Thérèse? Eugénie fut cruellement humiliée à ses propres yeux. En se rappelant les paroles du vieil évêque, elle se demanda si elle n'était pas véritablement une folle impertinente, égarée par sa vanité. Elle ignorait que, s'il en eût été ainsi, elle ne se serait pas fait cette question;

à aucune époque, devant aucune déception, la vanité ne doute d'elle.

—Tu détestes bien la vanité, Satan! dit Luizzi.—Parce que votre sottise humaine la met quelquefois à côté de l'orgueil et que l'orgueil n'est qu'à moi, entends-tu, maître? — A toi et à Eugénie. — A elle aussi, à la pauvre enfant qui voulut se punir d'avoir même espéré une injure, et qui, honteuse de la place où cette découverte la rejetait, laissa à côté d'elle cet homme parler d'amour à Thérèse et lui bien enfoncer dans le cœur cette vérité qu'elle n'était ni désirable, ni belle, ni recherchée, que c'était par hasard qu'on avait joué avec son effroi; car Thérèse lui avait dit:

« — Maintenant que tu sais tout, tu n'auras plus de ces sottes frayeurs; et vous, monsieur Arthur, ne vous amusez plus à la tourmenter: elle est si enfant que vous lui feriez perdre la tête. »

Tu ne peux te faire une idée de l'anéantissement d'Eugénie. Une seule espérance avait fait vivre cette femme: c'est qu'un jour ce qu'elle avait de haut et de supérieur en elle se ferait reconnaître. La poursuite d'Arthur l'avait blessée parce qu'elle était insolente, et qu'elle voulait à la fois l'amour et le respect. Mais l'assurance qu'on avait joué avec elle la brisa dans son espoir et dans sa confiance, et elle resta immobile et muette, oubliant ce qui se passait à côté d'elle, n'ayant qu'une pensée, c'est qu'elle n'était rien, absolument rien, moins que Thérèse. Celle-ci, il faut le dire, était la vraie fille vulgaire du peuple. Elle aimait le plaisir, la joie, les rires, les folles ivresses, et, sur un mot d'Arthur, elle sortit en s'écriant:

« — Ah! nous allons passer une bonne soirée. Nous souperons à trois, ce sera très-amusant. »

Et elle sortit pour se procurer tout ce qui était nécessaire. Cet homme avait-il préparé cette scène, ou bien avait-il cette destinée du mal qui arrive toujours juste au moment où il y a une brèche dans l'âme par laquelle il peut pénétrer? c'est son secret ou le mien. Mais une seule circonstance pouvait le faire écouter par Eugénie, et cette circonstance, il la tenait. La pauvre fille était là, désespérée, son orgueil ployé et couché à terre, doutant d'elle, comme l'homme de génie qui se voit préférer la médiocrité et qui se demande dans son désespoir s'il n'est pas au-dessous de la médiocrité. Ce fut à ce moment qu'il osa lui dire la vérité.

« — J'ai trompé Thérèse, s'écria-t-il; c'est vous que j'aime, c'est vous que j'ai voulu voir. Dans la colère où me mettaient vos refus, j'ai écrit à Londres pour avoir des lettres et pénétrer chez ce vieillard où vous alliez quelquefois. »

Eugénie écoutait, elle écoutait avec son orgueil qui se releva un peu à l'idée de n'avoir pas été une sotte vaniteuse comme tant d'autres qu'elle méprisait. Arthur continua :

« — Vous m'avez fui encore; mais j'ai juré que je vous reverrais, et j'ai persuadé à cette fille que je l'aimais pour pouvoir vous dire que je vous aime. »

Oh! comme l'orgueil d'Eugénie écoutait toujours, et comme il se relevait, voyant redescendre bien au-dessous d'elle cette fille qui un moment avait paru la dominer!

« — Oui, reprit Arthur, je l'ai trompée, je l'ai sacrifiée au besoin de vous voir un moment, une minute, pour vous dire qu'il n'est aucun moyen que je ne sois décidé à employer pour arriver jusqu'à vous. »

Elle ne se trompait donc pas! elle était aimée avec excès, avec fureur par un homme qu'on avait jugé trop au-dessus d'elle pour l'avoir regardée; elle était aimée par un homme que la fille au-dessous de laquelle elle s'était placée aimait jusqu'à oublier ses devoirs, et qu'elle, Eugénie, n'aimait pas. Oui, baron, oui, Eugénie écouta avec joie cette déclaration d'amour, et Arthur n'avait pas fini, que l'orgueil de la pauvre fille s'était relevé et qu'elle en était presque à remercier celui qui l'avait fait douter d'elle, mais qui lui avait rendu si soudainement sa confiance, une plus haute confiance que jamais.

Thérèse rentra au moment où Eugénie eût dû s'apercevoir que la présence d'Arthur chez elle était une faute qu'elle laissait commettre pour son compte. Mais elle éprouva le besoin de voir comment cet homme soutiendrait, entre ces deux femmes, le rôle qu'il s'était imposé. Tout jeune encore, il était habile, ou plutôt il avait ce don infernal de parler avec art le langage de l'amour; et, tandis qu'il charmait Thérèse par la fatuité de ses aveux, il relevait l'orgueil d'Eugénie par le respect de ses soins que la vaniteuse Thérèse prenait pour l'indifférence, tandis que l'orgueilleuse Eugénie mesurait avec bonheur la distance qu'on mettait pour la première fois entre elle et celle qu'on appelait sa ca-

marade. C'en était assez pour Arthur : il savait qu'à certaines heures de certains jours il pouvait entrer impunément dans cette chambre; et, quoique Eugénie lui eût assigné de ne plus reparaître, il revint. Il revint une fois, dix fois. Après avoir trouvé un moyen pour entrer chez M. de Souvray, après avoir forcé madame Bodin à y amener Eugénie, après avoir séduit Thérèse pour pénétrer dans l'asile de celle qu'il poursuivait, il trouva mieux que cela; il trouva sa mère pour lui enseigner madame Gilet comme couturière, puis madame Gilet pour lui enseigner Eugénie comme la plus habile ouvrière de cette femme; et il amena sa mère, lady Ludney, à monter à ce cinquième étage et à commander à Eugénie un travail qu'elle ne put pas refuser, car il lui fut offert devant Jeanne, et le prix en fut réglé à un taux si élevé que la cupidité de la femme du peuple eût fait payer un refus à Eugénie par les plus odieux traitements.

Il arrive une heure aussi, mon maître, continua joyeusement Satan, une heure qui est mon domaine, une heure où la vertu est lasse de lutter contre la mauvaise fortune, contre l'abandon, contre toutes les tentations. Cette heure commença pour Eugénie, lorsqu'ayant dit à sa mère le secret d'Arthur, celle-ci lui répondit :

« — Pardieu! il ne te mangera pas; tu n'as qu'à te défendre, ça n'est pas difficile. Crois-tu qu'on ne te dira jamais rien? Une fois Petit-Pierre a voulu m'aborder, je l'ai reçu si bien qu'il en a eu le visage en sang pendant un mois. »

Voilà ce que Jeanne entendait par se défendre! Sa fille, toute rouge d'une pudeur nouvelle, eût voulu vainement lui faire comprendre qu'il y avait dans ces visites d'autres dangers que ceux d'une brutalité. Peut-être Eugénie n'eût-elle su comment lui expliquer, comment lui dire qu'un homme d'un caractère aussi absolu, aussi persévérant, n'entre pas impunément dans la vie d'une jeune fille avec tant d'autorité et de menace. En effet, l'effroi qu'Eugénie éprouvait auprès de ce jeune homme ne pouvait l'empêcher d'écouter Arthur, qui venait tous les jours au nom de sa mère et qui lui parlait sans cesse d'amour, étourdissant cette jeune tête de toutes les idées de grandeur et de domination qu'elle avait rêvées; car il s'était fait esclave jusqu'au point, lui, grand seigneur aux mains blanches, de s'immiscer dans les soins matériels de ce grossier ménage. Et il ne le faisait pas avec cette gaieté française qui joue avec tout, qui s'assouplit de si bonne

grâce à toutes choses qu'elle les rend sans conséquence, on voyait qu'il souffrait à faire ce qu'il faisait, c'était du fer qui ployait. Enfin cet homme, aux pieds duquel rampait la pauvre Thérèse qui le voyait lui échapper, rampait à son tour devant tous les caprices de l'orgueilleuse Eugénie.

« — Voulez-vous que j'abandonne Thérèse, lui disait-il, que je la reçoive mal? — Qu'est-ce que cela me fait? «

Alors, quand Thérèse arrivait le soir chez Eugénie, sûre d'y trouver celui qui l'avait tant poursuivie et qu'elle poursuivait à son tour, Arthur la maltraitait parce qu'elle ne pouvait même exciter la jalousie de sa rivale. Cependant le temps se passait et Arthur n'avançait point dans le cœur d'Eugénie; car, tout en flattant son orgueil par sa servilité, il le blessait par l'offre d'un amour qui ne parlait que d'amour. Dans un cœur aussi endurci et aussi absolu que celui d'Arthur, un tel état de choses ne pouvait durer longtemps; et, sentant son impuissance à dominer cette fille par la séduction, il employa la menace.

Un soir, un dimanche, note bien ce jour, il a sa place marquée dans presque toutes les fautes des peuples catholiques, Arthur vint le soir. Comme à l'ordinaire tout le monde était absent, et il avait donné à Thérèse un rendez-vous assez lointain pour qu'elle n'eût pas le temps de revenir assez tôt et le surprendre. Il entra chez Eugénie, et là il osa vouloir arracher par la violence une victoire qui échappait à son infernale séduction. Elle lui échappa encore; mais ce fut après un combat long, douloureux, atroce, combat où une jeune fille ne laisse pas sans doute son honneur, mais où elle laisse sa pureté, où elle voit déchirer des voiles sacrés, où elle arrache tout meurtri des bras d'un misérable le corps blanc et vierge dont son regard seul savait la beauté. Ainsi, lorsqu'Arthur, fatigué de son infâme poursuite, s'arrêtait debout, haletant et furieux devant elle, Eugénie était sur sa misérable chaise, innocente encore, mais pleurant la fleur de sa pureté; c'est le duvet si doux qui enveloppe le fruit mûr et qu'une main grossière lui enlève, sans que pour cela le fruit soit tombé ou cueilli. Et comme elle pleurait ainsi à grands sanglots et à grandes larmes, Thérèse parut, Thérèse jalouse, qui avait deviné qu'Arthur lui avait trop promis de venir pour qu'il tînt sa parole. Et Thérèse, voyant alors le désordre de l'un et de l'autre, osa accuser Eugénie; elle lui reprocha d'être la complice d'Arthur et de l'avoir trompée avec

lui. C'était trop pour la malheureuse; elle se releva, elle les chassa tous deux, et le soir même elle écrivit à lady Ludney qu'elle ne pouvait continuer à travailler pour elle.

Il y a une chose que tu ne sais pas, mon maître, c'est jusqu'où peut descendre l'amour quand il a brisé les liens de l'honneur : je vais te l'apprendre. Thérèse jalouse d'Eugénie, Thérèse qui se savait abandonnée pour elle, Thérèse qui la haïssait, Thérèse revint le lendemain lui demander son pardon et le pardon d'Arthur. Arthur l'avait voulu, et elle avait obéi. A ce prix, il lui avait promis de l'aimer encore, et elle l'avait cru, et elle était allée vers sa rivale s'humilier pour obtenir la grâce de son amant. Ah! c'est que vous êtes de cruels tyrans, mon maître, quand vous tenez dans vos mains une pauvre fille dont vous avez rendu le cœur fou ou la tête folle, quand vous pouvez, après l'avoir perdue devant elle, la perdre encore devant sa famille, la faire chasser, la livrer au mépris. Arthur savait qu'il pouvait tout cela, et il en usait. Engénie eut pitié de tant d'humiliation; elle aurait tant souffert d'être descendue si bas, qu'elle ne voulut pas ajouter à une souffrance qui lui semblait si atroce. Elle pardonna à Thérèse de l'avoir soupçonnée et la laissa rentrer dans sa maison. Arthur osa y revenir en plein jour devant Jeanne, et il vint de la part de sa mère s'étonner de ce que la pauvre fille qui avait promis son travail contre un riche salaire refusât de tenir sa parole. Elle voulut s'excuser, mais Jeanne devint pâle de colère à la nouvelle de cette décision de sa fille, décision prise sans sa volonté, et elle se contenta de répondre :

« — Laissez, Monsieur, laissez; je me charge de lui faire finir son ouvrage. »

Arthur se retira, soit qu'il ignorât par quels moyens Jeanne comptait arriver à vaincre la résistance de sa fille, soit que la férocité de son désir ne reculât pas devant l'idée de la livrer aux mauvais traitements de sa mère, pour qu'ils la lui livrassent brisée dans son cœur et dans son corps. Mais Eugénie osa tout dire à sa mère, et il fallut bien que celle-ci consentît à ce que l'honneur de sa fille avait décidé. Mais, obligée de céder sur ce point, elle attribua à Eugénie l'insolence qu'elle avait subie.

« — Si tu ne faisais pas ainsi la grande dame, lui dit-elle, si tu n'attirais pas les regards de tout le monde en te parant comme si tu avais des rentes, on ne courrait pas après toi.

Mais cela finira. Je jetterai au feu toutes ces robes de mousseline et ces fichus brodés, et, quand on verra que tu n'es qu'une honnête et pauvre ouvrière, on te respectera. On ne méprise que ceux qui ont l'air de mépriser leur état; et, si ce jeune homme ne t'avait pas méprisée, il ne t'aurait pas traitée ainsi. »

Crois-tu qu'il y ait beaucoup de cœurs assez puissants pour résiter à une pareille interprétation de leurs malheurs? crois-tu qu'il n'y a pas des heures où l'on voudrait avoir commis toutes les fautes qu'on vous reproche, pour ne pas en être réduit à maudire son innocence ou sa vertu, le pire des désespoirs? Cette heure venait pour Eugénie. Elle sentit qu'elle en avait assez de ces injures grossières, assez de ces mauvais traitements, assez de sa résistance méconnue, assez de ses larmes cachées et de son supplice de tous les jours. Elle sentit qu'elle en était venue au point de réaliser le mot qu'elle avait dit à sa mère :

« — Prenez garde! vous me pousserez au mal. »

Et, dans l'effroi de ce désespoir qui pouvait la livrer à une faute, elle préféra un crime. Voilà ce que j'appelle de l'orgueil, mon maître! De peur de succomber faiblement à son malheur, elle voulut le briser avec elle. Eugénie, égarée, éperdue, courut vers la fenêtre et s'élança... Sa mère la retint par sa longue chevelure, dénouée dans les mouvements désespérés qui avaient précédé cette résolution; elle la retint et la tira de toute sa force vers l'intérieur de la chambre sur le carreau, où elle demeura comme morte, une épaule démise et la tête sanglante.

Tu vois, mon maître, que ces petites grisettes dont vous parlez du bout des lèvres sont bien heureuses d'être aimées par vous, et que l'honneur que vous leur faites doit suffire à la joie de toute leur vie!

— Trêve de leçons! dit Luizzi, tu les adresses à un homme qui du moins n'a pas de pareils torts à se reprocher. — Je les adresse, repartit Satan, à l'homme qui tout à l'heure m'a dit pompeusement du haut de son titre de baron : « Raconte-moi toutes les infamies de cette femme. » Ah! tu veux savoir des infamies, je vais t'en dire.

Quelques jours après, et lorsque Jeanne avait été forcée de quitter sa fille malade pour retourner à ses occupations, Arthur revint. C'était un soir. Il était en grande toilette et sans chapeau. Il entra rapidement. Eugénie poussa un cri

en le voyant, et se serra dans son lit autant qu'elle le pouvait avec son bras attaché.

« — Eugénie ! s'écria Arthur, il y a une heure, j'ai appris que vous étiez malade, et me voici. Ma mère sait pourquoi je l'ai amenée ici, et ma mère m'a défendu de sortir. Elle a ordonné aux domestiques de me surveiller, en me menaçant de me faire repartir pour l'Angleterre si je vous revoyais. Mais ce soir il y a bal chez elle, et je me suis échappé. Je suis venu sans chapeau; je suis venu, toujours courant, vous demander pardon. »

Cet homme qui parlait ainsi n'avait que vingt ans. Crois-tu qu'on doive se défier, à dix-sept ans, d'un enfant de vingt ans qui parle haletant, la voix entrecoupée, les larmes dans les yeux? Eugénie, la pauvre fille isolée, souffrant dans son lit, eut pitié de la souffrance de cet homme qui avait quitté un bal pour elle.

Eugénie crut à la folie d'un amour qu'elle ne partageait pas, et elle répondit doucement :

« — Eh bien, je vous pardonne; mais laissez-moi, ne revenez plus, vous me tueriez. »

Il promit de ne plus revenir, et revint tous les soirs, durant un instant qu'il savait dérober à la surveillance de sa mère, surveillance à vrai dire assez insouciante et endormie par l'apparence d'une entière soumission à ses ordres. Pendant ce temps, un médecin que le hasard semblait avoir conduit chez Jeanne, et qui, disait-il, avait appris d'un voisin la maladie d'Eugénie, un médecin envoyé par Arthur était venu la soigner. Lui-même, chaque soir, apportait furtivement les médicaments ordonnés. C'était un dévouement, un repentir, un respect, qui touchèrent Eugénie. Au bout de quelques jours elle ne lui dit plus de ne plus revenir, et quelques jours encore après, et lorsque Eugénie commençait à reprendre espérance en la vie et foi en la sincérité d'une vraie affection, l'implacable coureur de femmes, qui s'était dit : « cette fille sera à moi, » recommença avec cette femme, étendue sur un lit, désarmée de ses vêtements, faible de sa blessure, la lutte épouvantable où il avait été vaincu la première fois. Je ne te dirai pas ce qu'elle eut d'horrible et de désespéré du côté de la victime, ce qu'elle eut de féroce et d'acharné du côté du bourreau; mais ce fut en tombant de ce lit sur le carreau qu'Eugénie, brisée de douleur et de désespoir, perdit les forces de son corps et de son âme, et ce

fut sur ce carreau qu'elle ferma les yeux et se dit : « Il n'y a pas de Dieu ! » Elle m'appartenait.

— Elle t'appartenait ! s'écria Luizzi, elle t'appartenait parce que la force lui avait manqué, à la pauvre fille, parce qu'elle était la proie d'un monstre à qui tu avais soufflé ta rage ! Ah ! non, mons Satan, non, elle ne t'appartenait pas. — Pauvre fou, reprit le Diable, qui me crois presque aussi méchant et aussi stupide que les hommes ! elle ne m'appartenait pas parce qu'un misérable l'avait possédée, mais parce que son orgueil avait une flétrissure à cacher, parce qu'elle était assez perdue pour avoir douté de Dieu. Écoute-moi bien, et ne me demande pas compte de ce que je vais te dire. Ce que je vais te dire est vrai ; tu l'expliqueras si tu le peux, si ton intelligence arrive à comprendre l'inflexibilité de ces caractères trempés dans l'orgueil. Eugénie était tombée, tombée innocente ; elle se releva coupable. Elle n'aimait pas cet homme, elle le haïssait, et quand cet homme lui dit qu'il reviendrait, elle lui dit :

« — Revenez, revenez, et je serai votre esclave, et je vous appartiendrai jusqu'à ce que vous soyez las de moi ; mais vous ne direz pas que vous m'avez perdue. Pour vous garder le secret de votre crime, j'en prendrai la complicité, si vous voulez m'en sauver la honte. »

— Ah ! ah ! ajouta Satan, tu vois bien qu'elle m'appartenait. — Elle t'a échappé depuis ? — Tu verras. Mais ce que tu peux déjà voir, mon maître, c'est que tous les vices mènent au même but. La faiblesse de Thérèse, la soif d'un amour désordonné l'avaient faite l'esclave de cet Arthur, et l'orgueil d'Eugénie, la soif de cette supériorité qui avait été le rêve de sa vie, la jetèrent un instant au rang de la rivale qu'elle méprisait. Qu'Arthur la menaçât de divulguer sa honte, et Eugénie trompait sa mère pour le recevoir ; qu'il la menaçât de dire qu'elle était sa maîtresse, et elle allait chez lui en secret, déguisée en homme. Thérèse n'en eût pas fait davantage. Cependant, de tous les regards éclairés dont Eugénie s'épouvantait, ceux de Thérèse l'eussent humiliée plus que tous les autres, et elle fit jurer à Arthur qu'il avait complétement et pour jamais abandonné cette fille. Il faut te dire aussi que ce n'était pas vainement que cet homme, si fort qu'il fût, avait lutté contre cette femme. Tout vainqueur qu'il était, il était sorti du combat avec de graves atteintes. Le triple bronze de sa vanité, de son égoïsme et de son liberti-

nage s'était brisé contre ce cœur d'acier et avait laissé de larges ouvertures à la crainte et à l'amour. A son tour, Arthur avait peur d'Eugénie, et il en avait peur, le misérable, parce qu'il n'avait pu la mépriser. Il la tyrannisait d'autant plus qu'il sentait qu'elle lui était supérieure; il n'avait eu de cette femme que son corps, il le comprenait, et il voulait avoir son âme. C'est pour cela qu'il la trompait. Voici comment :

Thérèse était revenue chez Eugénie, Thérèse plus calme et ne parlant plus d'Arthur. Écoute bien, mon maître. Ce que je vais te dire est une scène bien vulgaire, mais elle a décidé de l'existence d'Eugénie; il faut donc que tu la connaisses dans tous ses détails pour connaître toute cette femme. Un jour, Thérèse demanda à son amie de lui prêter quelques objets de toilette, dont elle avait besoin pour le lendemain. Elle avait, disait-elle, à se présenter chez une grande dame qui voulait l'établir, et elle voulait s'y présenter convenablement. Eugénie lui donna tout ce qu'elle avait de plus beau. N'oublie pas que c'est l'histoire d'une ouvrière que je te raconte : en t'expliquant les sentiments d'élite qui vivaient avec elle, je t'ai fait perdre de vue peut-être l'aspect extérieur de cette histoire, tant vous êtes peu habitués à comprendre les supériorités de cœur, si elles ne sont pas vêtues de grands noms et si elles ne marchent pas dans de hautes sphères. Je reviens donc aux misères matérielles de cette vie si poétique. Eugénie prêta à Thérèse, comme je te l'ai dit, tout ce qu'elle avait de plus beau. Ce ne fut ni par indifférence ni par crainte qu'elle agit ainsi, ce fut par pitié pour cette pauvre fille à qui elle avait enlevé, sans le vouloir, l'amant qu'elle adorait, et à l'égard de laquelle elle n'avait pas même cette excuse, d'aimer cet amant. Elle voulut l'aider autant que possible à trouver ailleurs une compensation à son désespoir, et elle s'offrit à la parer elle-même pour la faire mieux venir des personnes chez qui elle devait se présenter. Mais Thérèse refusa, et bientôt après elle quitta Eugénie, en promettant de lui apprendre le lendemain le résultat de sa visite. Le soir de ce lendemain, Arthur devait venir chez Eugénie; mais depuis longtemps ses visites avaient été remarquées, et Jeanne, avertie par le murmure des voisins, déclara à sa fille que, si elle osait croire ce qu'on lui avait raconté, elle la chasserait de sa maison. Quinze jours auparavant, si Jeanne eût fait une pareille menace à sa fille, celle-ci l'aurait bravée et en eût peut-être prévenu l'ac-

complissement en quittant la maison de sa mère. Ce n'eût été alors qu'un malheur de plus, et un malheur immérité ; mais, à ce moment, c'était devenu une dégradation publique, un juste châtiment, du moins aux yeux des étrangers ; elle courba donc la tête sans répondre et sans que sa mère reconnût sa faute dans sa soumission. Cependant, le lendemain venu, au lieu de se rendre directement à l'atelier de madame Gilet, chez qui elle était rentrée, elle voulut aller prévenir Arthur de ne pas venir dans sa maison, où elle savait qu'elle serait espionnée. Elle gagna rapidement son hôtel, passa devant le concierge en lui jetant le nom de lady Ludney, mais, au lieu de s'arrêter au premier étage, elle monta jusqu'au petit appartement qu'Arthur occupait au second. Cet appartement se composait d'une petite antichambre, d'un salon et d'une chambre à coucher qui se suivaient en enfilade. Par un singulier hasard, Eugénie trouva ouverte la porte qui donnait sur l'escalier ; elle traversa rapidement l'antichambre et le salon, et arriva jusqu'à la porte de la chambre d'Arthur. Elle était fermée au verrou, et celui-ci, entendant l'effort qu'on faisait pour l'ouvrir, demanda :

« — Qui est là? — C'est moi, c'est Eugénie, » répondit la pauvre fille toute tremblante : et presque aussitôt elle crut entendre dans la chambre une autre voix que celle d'Arthur.

Il était sept heures du matin, et Eugénie ne s'étonna pas quand Arthur lui répondit à travers la porte :

« — Attendez un moment, je me lève, je suis à vous. »

Elle s'assit dans un coin du salon, écoutant si le murmure qu'elle avait cru entendre se renouvellerait. Elle allait s'approcher de la porte, lorsqu'elle aperçut un bout de ruban rose passant sous les plis d'un rideau fermé. A cet aspect, comme si elle eût été frappée d'un coup terrible et soudain, elle se leva et marcha, pâle et tremblante, vers ce ruban. Elle hésita un moment à y toucher, comme si elle allait mettre la main sur un fer rouge ; enfin elle écarta le rideau, et reconnut le bonnet qu'elle avait prêté la veille à Thérèse ; elle regarda alors autour d'elle avec une indignation et une épouvante indicibles, et, sous le coussin d'un canapé, elle reconnut le beau fichu qu'elle avait prêté la veille à Thérèse. Elle continua sa recherche et elle trouva, jetés dans un coin, les beaux bas qu'elle avait prêtés la veille à Thérèse : tout cela souillé, tout cela jeté honteusement à travers la chambre, tout cela attestant le désordre du moment où cette fille s'é-

tait dépouillée de cette parure si soigneusement et si virginalement conservée par Eugénie. Cette misérable circonstance fut grande pour la pauvre fille; elle lui offrit une image parlante de ce qu'était devenue Thérèse, l'ouvrière si coquette, si élégante, si rangée! Elle s'épouvanta et se demanda si elle-même, livrée au même séducteur, n'en viendrait pas à jeter ainsi autour d'elle tout sentiment de retenue, comme étaient jetés ces habits; et l'effroi du vice était si fort dans l'âme d'Eugénie, que cette première pensée domina la colère et l'indignation que toute autre femme eût éprouvées à sa place. Arthur entra dans la chambre au moment où Eugénie tenait dans ses mains ce bonnet, ces bas, ce fichu. Il s'en aperçut et s'approcha d'elle, ne sachant s'il devait prévenir par la menace ou par les larmes une scène scandaleuse et violente. Eugénie ne lui donna pas le temps de se tromper sur la voie qu'il devait suivre; elle le regarda avec un froid mépris, et lui dit avec le dernier dédain :

« — Milord, lorsqu'on est le fils d'un pair d'Angleterre et qu'on a une maîtresse pauvre, on ne la laisse pas aller mendier de quoi se vêtir, pour qu'elle ne vienne pas avec des haillons dans le riche hôtel de son amant. Dites à la vôtre, milord, que je lui fais l'aumône de ce qu'elle m'a emprunté. »

Aussitôt elle jeta à Arthur tout ce qu'elle tenait dans ses mains, et se disposa à sortir. Il voulut la retenir par la force et se plaça rapidement devant la porte. Mais elle ne lutta pas, elle le couvrit encore une fois du même regard méprisant qu'elle lui avait lancé, et alla s'asseoir sur un fauteuil.

« — Eugénie, lui dit-il en s'approchant d'elle, Eugénie, écoute-moi et pardonne-moi. »

La pauvre fille le regarda en face, et pour la première fois le regard fauve et ardent d'Arthur se baissa devant le regard froid et résolu d'une femme.

« — Eugénie, reprit-il en se mettant à genoux, ne veux-tu pas m'écouter? c'est toi seule que j'aime, toi seule que je veux aimer. Et, en parlant ainsi, il lui prenait les mains et voulait l'attirer dans ses bras. — Prenez garde! lui dit-elle, vous allez blesser votre enfant. — Grand Dieu! s'écria-t-il, tu serais mère? Oh! si c'est vrai, Eugénie, compte sur moi. Je le prendrai, cet enfant; je l'élèverai, je lui donnerai mon nom. — Ce ne sera que justice, milord; car vous savez s'il vous appartient. «

Elle se leva et sortit. Alors les larmes éclatèrent, les sanglots rompirent la barrière que leur avait opposée l'orgueil de la fille humiliée, et un moment elle fut prise de cet abandon de soi-même qui mène droit au suicide. Mais ce désespoir ne fut que d'un moment, car ce qui faisait la faiblesse de cette femme faisait aussi sa force, et elle s'imagina que sa mort serait un trop beau triomphe pour le misérable qui l'aurait ainsi vaincue jusqu'à la tombe. Elle résolut de vivre, mais elle ne voulut pas vivre entourée de tout ce qui pouvait deviner son malheur et l'en humilier. Avant d'être rentrée chez elle, son parti était pris ; avant d'avoir revu sa mère elle avait vendu sa vie pour pouvoir quitter la France

X

PAUVRE FILLE ENCORE.

A cette époque, de riches capitalistes cherchaient de tous côtés des ouvrières intelligentes pour importer en Angleterre les modes de la France, qui y étaient fort recherchées. Autant qu'ils le pouvaient, ils choisissaient des ouvrières jeunes et belles, pour qu'elles pussent faire valoir, par leur grâce personnelle, les nouvelles parures qu'on voulait faire adopter aux Anglaises. Il avait été souvent question chez madame Gilet des magnifiques avantages qu'on offrait aux jeunes filles qui consentiraient à s'expatrier. Mais un séjour en pays étranger épouvantait les familles parisiennes, pour qui un voyage en France était déjà une hardiesse extraordinaire, et les capitalistes trouvaient difficilement des personnes convenables à leur projet. Aussi, lorsque Eugénie se présenta, elle fut accueillie avec empressement. Elle était connue pour son habileté, et, si elle n'obtint pas des conditions supérieures à celles qu'on lui souscrivit, ce fut parce que, pour elle, il ne s'agissait pas d'un salaire plus ou moins élevé, mais de quitter la France sur-le-champ. Elle stipula que les appointements qui lui étaient alloués seraient payés entre les mains de sa mère ; elle ne se réserva que les besoins de la vie et le droit de revenir en France si l'Angleterre lui déplaisait. La nature humaine n'a qu'un certain degré de force, et, avec quelque énergie qu'on l'emploie, elle se

fatigue et s'abat. Toute autre qu'Eugénie eût pu user la sienne dans les cris, dans les larmes, dans le désespoir ; elle la fit servir à l'accomplissement de cette brusque détermination. En rentrant chez elle, Eugénie tomba pour ainsi dire épuisée, et ce fut à cet épuisement qu'elle dut de laisser encore arriver jusqu'à elle les prières d'Arthur. Il lui avait écrit. Par une étrange coïncidence, sa lettre conseillait à Eugénie de faire précisément ce qu'elle avait fait.

« Quittez Paris, lui écrivait-il ; Thérèse a entendu le terrible aveu que vous m'avez fait, et elle m'a menacé de divulguer votre position. Partez pour l'Angleterre. Je vous en fournirai les moyens. D'ici à peu de semaines j'irai vous rejoindre. N'oubliez pas que vous m'avez dit que cet enfant que vous portez dans votre sein m'appartenait. Vous me le devez, vous n'êtes plus maîtresse de disposer de votre vie, elle m'appartient jusqu'à ce que je possède ce trésor qui est à moi. D'ici au moment où il viendra au jour, j'obtiendrai, je l'espère, un pardon dont je sens maintenant que je ne puis plus me passer. Si Arthur qui vous aime a perdu le droit de vous supplier de vivre, le père de votre enfant a presque le droit de vous l'ordonner. »

Cette lettre, dont je ne te dis que quelques mots, fut remise à Eugénie par cet ami d'Arthur qui l'accompagnait la première fois qu'elle l'avait rencontré aux Tuileries. Eugénie la lut d'un bout à l'autre sans prononcer une parole, et, lorsque Back lui demanda ce qu'il devait répondre à Arthur, Eugénie réfléchit un moment, puis lui dit d'un ton calme et résigné :

« — Dites-lui, Monsieur, que dans quinze jours je serai en Angleterre et que, si je l'y revois, j'écouterai, non pas sa justification, un père n'en a pas besoin vis-à-vis d'une mère pour la persuader de l'intérêt qu'il prend à son enfant ; mais dites-lui aussi que ce ne sera que là, et seulement à ce titre, que je le reverrai jamais. »

Pour qu'Eugénie pût tenir l'engagement qu'elle avait pris en elle-même de ne plus revoir Arthur, il aurait fallu que celui-ci consentît à ne plus la poursuivre. Il s'attacha aux pas d'Eugénie, forcée de sortir tous les jours pour les préparatifs de son départ. Il l'obligea à écouter les assurances sans cesse renouvelées de son repentir. Ce n'était plus le jeune homme amoureux et violent qui parlait ; c'était le père qui comprenait toute la portée de ses devoirs, l'honnête homme un moment égaré qui était décidé à réparer son crime. Eugénie voulut le croire. Elle ne l'aimait pas d'amour, mais elle lui avait appartenu, mais il était le père de son enfant, et elle accueillait avec joie l'espérance qu'à ce titre du moins il mériterait son estime. Enfin il alla assez loin dans ses pro

messes pour qu'elle eût le droit de croire qu'il pouvait venir un jour où elle n'aurait plus à rougir, et, pour la première fois de sa vie, elle se laissa aller à dire à cet homme : « Non, Arthur, je ne vous haïrai pas si vous voulez être noble et bon. »

Eugénie ne savait où elle irait habiter dans Londres. La maison de commerce qui l'avait engagée se trouvait, au moment où elle partit, en marché pour louer plusieurs appartements, entre lesquels on n'avait pas encore choisi. Elle fut donc forcée de convenir avec Arthur qu'elle lui écrirait de Londres l'endroit où elle se trouverait, et pour cela il lui remit son adresse. Cet homme avait d'astucieuses petites habiletés pour faire croire à son dévouement. Il semblait craindre qu'Eugénie ne perdît ce précieux renseignement et que sa mémoire inhabile à retenir les mots d'une langue étrangère ne pût le lui rappeler. Il écrivit son adresse sur son passeport, au fond d'une malle; il l'écrivit sur un mouchoir, il l'écrivit à l'angle d'une caisse à chapeaux, il l'écrivit sur tous les objets qu'Eugénie emportait; il la fit graver sur une bague, et la força ainsi de l'accepter. Eugénie lui sut gré de tant de soins minutieux. La pauvre fille qui s'enfuyait de son pays sans fuir son malheur, l'enfant qui quittait sa mère avec une honte au front qu'elle ne lui avait pas avouée, la malheureuse qui s'en allait parmi des étrangers dont elle ignorait les mœurs et le langage, avec d'autres étrangers de son pays dont elle ne savait pas le caractère, Eugénie n'osait repousser l'espérance de trouver où elle allait une personne à qui un jour elle eût le droit de demander appui et secours. Et ce jour devait nécessairement arriver, le terme en était certain.

Je t'ai raconté bien rapidement, mon maître, cette dernière douleur d'Eugénie, sa résolution, son espérance, son départ; mon récit a été court, comme le temps qui suffit à toutes ces actions. Mais ce récit aurait été trop long pour les heures que tu as à me donner, si j'avais voulu te dire tout ce qui se passa dé désespoir par cette âme dans ce court espace de temps. Ce serait te donner le vertige; ce serait te mettre sur le bord d'un torrent pour te montrer et te nommer tous les débris qui passent, arbres, rochers, maisons, cercueils, berceaux, heurtant et déchirant les rivages; ce serait t'en parler encore quand ils seraient déjà loin et remplacés par d'autres. Entre les anciennes douleurs d'Eugénie et ses douleurs nouvelles, il y avait la même différence qu'entre le pic du mineur qui met de longues heures à percer un trou dans la roche, et la charge de poudre qu'il y enferme et qui en une seconde fait voler la pierre en éclats.

— Oui, répondit Luizzi, je comprends le malheur de la pauvre

fille. — Pauvre fille, soit! repartit Satan; garde-lui encore ce nom, car votre langue n'en a pas d'autre pour la désigner jusqu'à ce que vienne le moment où, après l'avoir appelée pauvre enfant et pauvre fille, je l'appellerai pauvre femme et pauvre mère. Écoute donc.

Eugénie était arrivée en Angleterre. De même qu'il y a des malheurs si rapides qu'on ne peut les voir dans tous leurs détails, de même il y en a de si profonds qu'on ne peut mesurer les petites douleurs qui s'agitent au fond. Ainsi je ne saurais te faire comprendre que, dans la triste position d'Eugénie, il y eut mille cruelles circonstances qui vinrent encore la blesser. Je ne suis pas de ceux qui pensent que c'est le privilége des grandes infortunes de ne pas souffrir des petites contrariétés. Napoléon, sur son rocher de Sainte-Hélène, souffrait de l'insolence d'un sergent anglais qui ne le saluait pas ou d'un manquement au service de sa table. C'est que tous ces petits événements sont des échos qui vous renvoient plus ou moins fort le cri de votre désespoir et en frappent incessamment votre oreille. Ainsi le voyage d'Eugénie abandonnée seule dans une voiture publique, la grossièreté des douaniers anglais, la curiosité brutale du peuple au passage d'une Française, tout cela lui disait à chaque moment : « Tu as fui la France, tu as fui ta mère, tu as fui la vie de ta jeunesse, parce qu'il s'est trouvé sur ta route un misérable qui t'a violemment poussée vers une autre. » Il est des existences fatalement vouées au crime et d'autres au malheur. Vous en accusez Dieu sans vous apercevoir que tout le secret de ce que vous appelez des inégalités révoltantes est écrit dans une page de vos livres saints que vous n'avez jamais comprise. Toute la race humaine a méconnu l'ordre du Seigneur dans la faute du premier homme, et toute la race humaine a été condamnée à accomplir l'expiation de cette faute ; mais Dieu n'a pas choisi les victimes, Dieu n'est pas injuste, Dieu a dit seulement à l'humanité tout entière : « Tu souffriras et tu espéreras. » Mais de même qu'il y a dans votre vie sociale de la place pour tous les hommes, du labeur pour tous les hommes et des moissons pour tous les hommes, et que cependant il y a des hommes qui prennent tout le repos et toutes les moissons, et qui laissent tout le labeur à d'autres; ainsi il y a pour l'humanité de la douleur pour tous et de la joie pour tous, et il y a aussi des riches qui prennent toutes les joies, et des pauvres à qui ils laissent toute la douleur. La faute de ce mauvais partage social appartient aux lois politiques que vous avez faites ; la faute de ce mauvais partage humain appartient aux lois de morale que vous avez faites. Dieu n'y a pas touché, et la mission du Christ n'a pas eu d'autre but que de vous

apprendre cependant que Dieu tiendrait compte de leurs douleurs à ceux qui avaient payé à la grande expiation plus qu'ils ne lui devaient de souffrance : c'est pour cela que ceux qui croient sont si forts. Mais Eugénie ne croyait plus, à l'heure de malheur où elle était arrivée, ou plutôt elle doutait; elle était sur le penchant de l'abîme où je règne, et il ne fallait plus qu'une secousse pour l'y faire tomber. Cette secousse arriva. Avant de te raconter cet extrême effort du mal, il faut que je te dise quelles étaient les personnes avec qui Eugénie était partie.

Le riche marchand qui avait entrepris d'élever à Londres une maison de modes françaises, c'est-à-dire le commerce de tout ce qui peut parer une femme, ce marchand s'appelait Legalet. Il avait à Paris un riche établissement dont il confiait la direction à sa femme et à sa fille Sylvie; et il éleva celui de Londres, qu'il fit diriger par sa sœur, madame Bénard. Maintenant que les noms sont établis, je continue mon récit, car l'heure se passe, mon maître; la nuit avance, et la circonstance où tu te trouves est trop solennelle pour que tu ne doives pas tout savoir. Cette madame Bénard était la veuve du chef d'orchestre d'un de vos plus grands théâtres, et, avant son mariage, elle avait eu l'occasion de connaître un grand nombre d'acteurs et d'actrices. A peine arrivée à Londres, elle retrouva quelques-unes de ses anciennes liaisons, et il s'opéra dans sa maison un singulier mélange de quelques négociants français qui s'étaient établis à Londres et des actrices qui s'y trouvaient par hasard. Entre celles-ci il y en avait une déjà vieille par la débauche, auprès de laquelle madame Béru, vendant sa fille à l'association des douze, était une vertu de premier ordre. Madame Firet avait été nommée par ses camarades elles-mêmes *le vice sur deux jambes*. Elle se fit présenter chez madame Bénard en lui procurant la fourniture des plus élégantes actrices de Londres : elle fut bientôt comme de sa maison. A ce moment, c'était au commencement de 1815, un chapeau français, une robe française, un fichu français, se payaient des prix désordonnés; c'était le plus haut degré de luxe possible pour les femmes. Les hommes avaient cherché la mode du même côté, et une maîtresse française était pour un dandy tout ce qu'il y avait de plus fashionable. Les chevaux de course et les grooms n'étaient plus qu'en seconde ligne. Toutes les premières venues avaient été enlevées à un prix fou, et la rage était telle que le cours montait de jour en jour. Madame Firet savait tout cela, et, lorsqu'elle sut l'arrivée de madame Bénard avec une suite de jeunes et jolies filles, elle comprit qu'il y avait là quelque bon droit de commission à gagner. Il n'y avait

pas un mois que madame Bénard était à Londres, que tout ce qu'il y avait de fastueux libertins se disputaient entre eux à qui aurait les belles Françaises. Les paris étaient ouverts, et les propositions arrivaient de tous les côtés. Madame Bénard, qui voulait en épargner la tentation à celles qui auraient pu y succomber, et l'injure à celles qui s'en seraient trouvées justement offensées ; madame Bénard, soit vertu, soit calcul d'une bonne commerçante, sut empêcher toutes les tentatives de pénétrer dans le parloir où elle renfermait ses ouvrières et où les *ladies* entraient seules. Mais avec les ladies entrait madame Firet, et madame Firet avait juré de donner Eugénie à lord Stive, qui avait aperçu un jour la belle Française à Argile-Room.

Ne crois pas que ce fut le besoin des distractions ou l'amour du plaisir qui conduisit Eugénie à ce théâtre, alors exploité par des acteurs français sous le patronage des plus hautes notabilités de Londres, et dans lequel on n'était admis que par invitation. Mais la fureur des modes françaises était si puissante, que telle duchesse qui n'eût pas permis qu'on admît dans le théâtre un gentleman d'un rang douteux, employait tout son crédit pour faire inviter madame Bénard la marchande, sur sa promesse de lui donner les modes de Paris quarante-huit heures avant qui que ce fût. Madame Bénard choisissait d'ordinaire, pour se faire accompagner, les jeunes filles les plus distinguées de son magasin, et les habillait avec une recherche qui fit, pour ainsi dire, montre de l'élégance de son goût. Eugénie, belle et charmante, parant toute parure de sa beauté, était toujours préférée, et, malgré sa résistance, madame Bénard avait fini par l'obliger à la suivre. C'est ainsi que lord Stive avait vu Eugénie. Cependant il y avait à peu près deux mois que la pauvre fille était à Londres ; elle avait envoyé plusieurs fois chez lord Ludney pour savoir si son fils était arrivé, mais on lui avait toujours fait répondre qu'il était encore en France.

La folle espérance à laquelle la malheureuse s'était rattachée s'en allait donc de jour en jour, et sa tristesse habituelle se changeait en un morne abattement, lorsqu'un soir madame Firet s'approcha d'elle et lui demanda si elle avait jamais remarqué une danseuse assez médiocre qui venait quelquefois faire des emplettes dans le magasin. Eugénie lui répondit qu'elle se la rappelait. Alors voilà madame Firet qui lui raconte avec de grands étonnements, à propos de la figure et de la tournure de la danseuse, l'immense bonne fortune qui vient de lui arriver. Des grands seigneurs, tous riches à millions, se l'étaient disputée, et enfin elle appartenait à un lord qui lui donnait des chevaux, des valets, une maison. Eu-

génie, qui ne prêtait pas grande attention à ce récit, répondit nonchalamment :

« — Elle est bien heureuse. »

La vieille coquine prit ce mot banal pour l'expression d'un désir envieux, et elle répondit :

« — Eh bien ! ma toute belle, tout cela n'est rien en comparaison de ce que je sais qu'un lord veut faire pour une femme qu'il aime. D'abord il lui offre trente mille livres de rentes à elle bien acquises et qu'il ne pourra jamais lui ôter ; puis, pendant tout le temps qu'elle restera en Angleterre avec lui, un hôtel à Londres, un château à la campagne, deux voitures à quatre chevaux, des diamants, un train de princesse, une fortune telle enfin qu'elle dépassera toutes les espérances de la plus ambitieuse. — Et quelle est l'heureuse personne qui a inspiré cette belle passion? dit Eugénie, qui, penchée sur son ouvrage, bâtissait alors les plis d'une robe lamée. — Cette heureuse personne, c'est vous, et cet homme, c'est lord Stive. »

Et avant qu'Eugénie eût le temps de repousser cette odieuse proposition, la vieille s'éloigna, en se répétant probablement le mot dont elle se servait en parlant de son infâme métier :

« J'ai jeté le levain dans la pâte, il faut lui laisser le temps de fermenter. »

Elle savait, l'habile corruptrice, qu'on n'accepte pas sur-le-champ de telles propositions, et qu'un premier refus, échappé à un mouvement d'indignation, enchaîne quelquefois un consentement qui ensuite n'ose plus se prononcer. Dans une âme comme celle d'Eugénie, de pareilles propositions ne tourmentent pas par la séduction, mais elles torturent par le doute ; elles font regarder où arrive le vice et où conduit la vertu.

Malgré l'indignation qu'éprouva Eugénie, cette pensée se glissa dans son esprit, et bientôt, les jours se passant lentement sans qu'Arthur reparût, le doute de ce qui est bien s'empara d'elle au point de lui faire croire qu'elle était capable de se laisser emporter à une faute. Mais pour que la tentation eût été puissante, il aurait fallu qu'elle n'eût pas de complice. Eugénie, qui eût osé peut-être, dans l'égarement de son orgueil blessé, aller se proposer à un homme, recula surtout devant l'idée qu'une femme comme madame Firet pût être de moitié dans le mal qu'elle aurait voulu faire. Aussi, lorsque la vieille reparut, elle lui imposa silence avec un mépris que l'autre accepta, mais qu'elle ne tint pas pour invincible.

Cependant, on s'apercevait chez madame Bénard de la tristesse d'Eugénie : les nuits passées dans les larmes creusaient ce beau

visage et altéraient cette jeune santé. On lui avait laissé entrevoir qu'on ne s'opposerait pas à son départ pour la France, malgré le préjudice qu'en devait souffrir la maison, car toutes les belles dames de Londres avaient pris en affection la jeune fille, si belle, qui semblait oublier sa beauté. Eugénie répondait toujours que son mal n'était qu'une langueur causée par le climat et qu'elle dominerait bientôt. Un jour arriva cependant où, ne pouvant plus supporter l'incertitude qui la déchirait, elle se décida à s'assurer elle-même de l'absence d'Arthur : elle prétexta le besoin de marcher un peu pour sa santé, prit une jeune Anglaise, qui parlait français, pour la guider et lui servir d'interprète, et se fit conduire par elle chez lord Ludney. La jeune Anglaise, arrivée à la porte de l'hôtel, refusa d'y entrer, et Eugénie seule fut introduite. Après une assez longue attente, on la fit passer dans un salon, où elle vit un vieillard à l'air sévère, à côté duquel se trouvait un homme de quarante ans à peu près, qui la lorgna d'un air encore plus étonné qu'impertinent. Elle s'adressa à lord Ludney, qui lui répondit :

« — *I do not understand french.* — Monsieur vous dit qu'il n'entend pas le français, fit aussitôt l'étranger avec empressement; je vais lui transmettre votre question. »

Il répéta à lord Ludney les paroles d'Eugénie, qui s'informait si Arthur était en Angleterre. Le vieillard se retourna et s'écria :

« — *Who is she?* — Il me demande qui vous êtes, Mademoiselle, dit le dandy en adoucissant la question du vieux lord par le ton qu'il y mit. — Je suis Française, Monsieur, et je m'appelle Eugénie. »

A ce nom que le vieillard comprit sans doute, il se leva en s'écriant et en menaçant la pauvre fille. Quoiqu'elle ne devinât qu'à son geste les injures dont elle était l'objet, elle se retira épouvantée vers l'inconnu qui cherchait à calmer le vieillard et qui pouvait du moins entendre la malheureuse. Ce fut en se jetant presque dans ses bras qu'elle s'écria :

« — Ah! je suis innocente, Monsieur, je suis innocente! »

La colère de lord Ludney croissait de moment en moment.

« — Calmez-vous, dit l'inconnu à Eugénie, il croit que c'est vous qui avez empêché depuis trois mois son fils de revenir. — Mais il y a trois mois que je suis à Londres, » répondit-elle.

L'étranger répéta ces mots au vieux lord, et, pendant qu'il lui parlait, Eugénie crut entendre qu'il prononçait un nom qui lui était connu, celui de Thérèse. Lord Ludney se calma doucement, il regarda la jeune fille d'un air moins courroucé, et, après quelques paroles prononcées, il quitta le salon.

« — Lord Ludney m'a chargé de ses excuses, Mademoiselle, dit alors l'inconnu. A votre qualité de Française, il vous a prise pour une femme qui a retenu Arthur à Paris plus qu'il ne lui était permis d'y rester ; mais je l'ai désabusé, car je sais que cette personne ne porte pas le nom que vous vous êtes donné. — Ne s'appelle-t-elle pas Thérèse? s'écria vivement Eugénie. — Oui, Thérèse ; c'est du moins ce nom que m'a dit Arthur. — Il est donc à Londres? — Oui, depuis huit jours. — Où demeure-t-il? — Dans Covent-Garden, n°... — Oh! j'y vais, j'y vais, dit-elle avec désespoir. — Voulez-vous me permettre de vous y conduire?

Eugénie, la tête égarée, accepta sans faire attention à la conséquence d'une pareille démarche. Peut-être que si en sortant elle eût rencontré la jeune Anglaise qui l'avait accompagnée, sa présence lui aurait rappelé qu'elle avait un guide plus convenable qu'un homme qu'elle ne connaissait pas ; mais celle-ci, fatiguée de l'attendre, s'était retirée, et Eugénie monta dans la voiture qui attendait le grand seigneur. Durant toute la route, la pauvre fille, suffoquée de larmes et de sanglots, ne put remarquer la joie de satyre et la curiosité inquiète avec lesquelles son compagnon la regardait. Ils arrivèrent enfin chez Arthur. La porte s'ouvrit rapidement sous les coups pressés du marteau qui annonçait une visite de grande importance. L'inconnu entra, tenant Eugénie par la main ; il passa rapidement devant les domestiques, monta au premier étage, et, ouvrant brusquement la porte d'un salon, dit à Arthur qui était étendu sur un divan le dos tourné à la porte et lisant un journal :

« — Arthur, je vous amène une personne que j'ai rencontrée vous demandant chez votre père. »

Le jeune homme se souleva sans se retourner et répondit d'un ton nonchalant :

« — C'est quelqu'un de mes créanciers que vous avez pris sous votre protection, n'est-ce pas, milord? Vous en êtes bien capable pour me jouer un méchant tour. — C'est moi, Arthur, » dit Eugénie en s'avançant.

A cette voix, Arthur se retourna tout à fait. Il regarda Eugénie d'un air insouciant, et reprit, en arrangeant ses cheveux devant une glace :

« — En ce cas, la rencontre n'est pas tout à fait aussi désagréable. Eh bien! miss Eugénie, que me voulez-vous? »

La pauvre fille regardait Arthur avec des yeux si étonnés, qu'on y lisait qu'elle n'était pas bien sûre de ce qu'elle voyait et de ce qu'elle entendait.

« — Soyez assez bonne pour vous hâter, lui dit Arthur, on

m'attend à déjeuner quelque part. Voyons, que me voulez-vous, miss?— Ce que je vous veux, Arthur, ce que je vous veux... Mais vous oubliez donc qui je suis? Cet enfant que je porte... — Et qui ressemblera probablement à son frère, dit Arthur en se nettoyant les dents. — Son frère! dites-vous, milord? — Oui, un charmant enfant. — Ah! dit Eugénie, vous êtes fou ou je suis folle. De qui parlez-vous, de quel enfant?... — Mais de celui qui est né le 30 mars 1814, dans cette chambre où j'ai eu, six mois après, l'infamie d'attenter à votre vertu. »

Cette accusation porta un épouvantable coup à Eugénie, mais elle lui rendit de la force. Il sembla qu'il releva sa raison prête à succomber. Elle comprit une calomnie et une erreur; mais elle fût devenue folle devant une si atroce cruauté sans motifs. Alors elle s'écria, éclairée par cette calomnie même :

« — Ah! je vois d'où vient le crime; c'est Thérèse, Thérèse, qui a osé vous dire... — Thérèse et mieux que Thérèse, un témoin qui a vu... madame Bodin. »

Eugénie, anéantie sous tant d'infamie, poussa un cri sourd en cachant sa tête dans ses mains. Ce geste de désespoir pouvait aussi bien venir de la honte de voir toutes ses fautes découvertes que de sa juste horreur. Arthur le traduisit comme l'expression d'une impudence qui voit tomber son masque, et reprit d'un ton de protection insolente :

« — Je vous pardonne cependant, miss: je sais que c'était un amusement pour ce qu'on appelle les grisettes françaises de faire payer à ces grands niais d'Anglais les peccadilles de leur jeunesse. Vous n'avez donc pas été plus coupable qu'une autre, et je veux me montrer généreux. Si votre position est malheureuse, je viendrai à votre secours; mes créanciers ne m'ont pas encore tout à fait ruiné. — Assez, milord, dit Eugénie. Taisez-vous, je m'en vais... taisez-vous... je pars... Taisez-vous. »

Elle voulut se lever du siége sur lequel elle était tombée; mais à peine fut-elle debout que la force lui manqua et qu'elle s'appuya au mur pour ne pas rouler sur le tapis.

« — Oh! je sais, reprit Arthur, que vous êtes une habile comédienne. »

Ce mot parvint à l'oreille d'Eugénie et la soutint assez pour qu'elle pût sortir de la chambre sans succomber; mais elle était à peine au haut de l'escalier que toute force lui manqua et qu'elle resta évanouie sur la première marche qu'elle voulut descendre.

— Tu charges le tableau, Satan, dit Luizzi; aucun homme n'a tant de barbarie. — Oublies-tu que celui-là était presque un enfant, qu'il avait à peine vingt et un ans? — Et c'est pour cela que tant

de cruauté m'étonne. — Vous vous étonnez de tout, vous autres, qui ne savez rien regarder à fond. On vous jette des idées générales que vous adoptez sans les examiner sous tous leurs aspects, puis vous marchez avec elles comme si vous aviez la vérité à votre droite. De toutes ces idées, la plus vraie peut-être, c'est que les grandes générosités sont le privilége de la jeunesse. Mais cette idée a son revers, et ce revers c'est que les cruautés les plus implacables sont aussi son partage. Arrête-toi un jour, baron, dans une rue de Paris, et lis d'un bout à l'autre la liste des jugements rendus par vos cours d'assises ; tu verras que les neuf dixièmes des forfaits commis dans votre société appartiennent à l'extrême jeunesse. C'est le résultat inévitable de tout ce qui est désir et force. Selon la route qu'ils prennent, ils vont aux grandes actions ou aux grands crimes; la prudence retient l'âge mûr, l'impuissance arrête la vieillesse. Voilà ce qu'il faut que tu saches à présent pour que la suite de cette histoire ne te donne pas encore de ces niais étonnements que tu viens de montrer.

Puis le Diable reprit :

Quand Eugénie revint de son évanouissement, elle était dans un appartement somptueux qu'elle ne connaissait pas. L'étranger qui l'avait conduite chez Arthur, étant sorti presque sur ses pas pour la poursuivre, la trouva mourante sur l'escalier, l'emporta dans sa voiture et la fit conduire chez lui. Eugénie, en revenant à elle, se vit dans les mains d'une vieille femme qui lui faisait respirer des sels et qui s'éloigna aussitôt sur un signe de l'étranger.

« — Où suis-je? dit Eugénie. — Chez moi, lui dit l'inconnu, chez moi, qui ne vous abandonnerai pas comme cet indigne Arthur ; chez moi qui suis persuadé de votre innocence, car je sais tout ce dont est capable la rivale qui vous a calomniée; chez moi qui vous offre un asile. — Et qui êtes-vous? mon Dieu! dit Eugénie, à qui un langage si nouveau faisait fondre le cœur en larmes. — Je suis lord Stive, miss, répondit celui-ci en examinant sur le visage de la jeune fille l'effet de ses paroles. — Lord Stive! s'écria-t-elle en se levant et en regardant autour d'elle avec épouvante, lord Stive! répéta-t-elle en se reculant. — Ne craignez rien, miss; je vois à votre effroi qu'on vous a mal expliqué qui j'étais, qu'on vous a mal fait comprendre ma seule espérance. Je vous aime, miss; mais ce n'est pas comme Arthur pour vous livrer à la misère et à l'abandon. Je vous aime, mais pour vous donner le rang et l'éclat que vous méritez, pour vous arracher à une vie indigne de vous, pour vous placer au-dessus des misérables femmes qui ont osé vous calomnier. Car, moi, je crois à votre innocence

et je ne condamne pas sans rémission la faute qui vous a livrée à Arthur. Cette faute, je l'oublierai, elle est oubliée... mon amour ne veut pas la connaître. Ce qu'il a appris ne changera rien à ce qu'il a résolu, et, si vous daignez m'écouter, dans quelques jours, demain, vous pourrez mépriser du haut de votre fortune et braver tous ceux qui ont voulu vous faire du mal, Arthur lui-même, l'insolent Arthur.

La tentation était assez bien arrivée, ce me semble, dit Satan en s'interrompant; l'heure n'en pouvait être mieux choisie, le langage n'en pouvait être mieux approprié à l'oreille qui devait l'écouter.

— Oui, dit Luizzi; mais toutes ces rencontres me semblent au moins invraisemblables. — C'est que le vrai est presque toujours au delà de votre intelligence. C'est pour cela que vos hommes de génie ont inventé le vraisemblable; c'est de leur part une lâcheté, c'est une flatterie pour la sottise commune. D'ailleurs, à quoi me servirait d'être le Diable si je n'arrangeais pas un peu mieux les événements de mes drames que ne font vos romanciers? — Ainsi, dit Luizzi, tu employas tout ce que tu as de puissante ruse pour faire succomber une pauvre fille? — Oui, repartit Satan, et j'ai été vaincu. — Vaincu? répéta Luizzi. — Oui, reprit le Diable. Après ce qu'Eugénie venait d'entendre, elle répondit à lord Stive :

« — Milord, en me disant que vous me croyez innocente, vous me dictez la conduite que je dois tenir. Cette estime que vous m'avez montrée, quoique la proposition que vous m'avez faite me prouve combien peu elle est sérieuse, je veux y croire; cependant, je veux vous y faire croire en vous prouvant que je la mérite. — Miss, reprit lord Stive, réfléchissez, ne refusez pas un homme qui peut se dire l'un des plus puissants de l'Angleterre... — Non, milord, non, reprit Eugénie d'une voix froide, mais entrecoupée par l'oppression de son cœur. Je n'accepte pas... Je ne veux pas accepter... Je vous pardonne... Je ne vous en veux pas... Je ne vous demande que de me permettre de me retirer. — Pas ainsi, miss, pas ainsi; tant de calme après un si violent désespoir doit me faire craindre une funeste résolution. — Non, milord, non, je ne mourrai pas. Je suis mère, je vivrai. »

C'est alors qu'elle m'échappa, s'écria Satan. Trois fois j'ai eu le suicide contre cette femme, trois fois elle en a été sauvée. L'effroi de la misère me restait. J'essayai. Lord Stive, qui voulait savoir jusqu'au fond l'âme d'Eugénie pour pouvoir mieux s'en emparer, reprit aussitôt :

« — Osez implorer notre loi anglaise, allez déclarer devant un

magistrat le nom du père de votre enfant, et il sera forcé de le reconnaître, d'assurer son existence et la vôtre. — Oh ! milord, dit Eugénie en détournant la tête, nous autres filles françaises nous ne savons pas étaler notre honte comme un droit. J'aimerais encore mieux mourir. — Croyez-moi, cependant, miss Eugénie, n'abandonnez pas cette extrême ressource, n'attendez pas la pauvreté, elle mène aussi à la mort ; et, si cette démarche vous répugne tant, croyez qu'il suffit d'en menacer Arthur pour lui faire réparer son infamie, croyez que si je lui parlais... — Si vous lui parlez jamais de moi, dit Eugénie en interrompant lord Stive et en se levant, dites-lui, milord, que la victime vivra pour donner le jour à l'enfant de son bourreau, que la femme pauvre travaillera pour nourrir l'enfant de l'homme riche ; dites-lui qu'il y a un nom qui ne sortira plus de cette bouche qu'il a flétrie, et que pour la dernière fois la fille du peuple a prononcé devant vous le nom du très-noble comte sir Arthur Ludney. Adieu, milord, adieu. Nous n'avons plus rien à nous dire maintenant. »

Elle sortit de cette maison, elle m'échappait encore.

— Ah ! fit Luizzi avec une joie singulière. — Oui, reprit Satan d'un ton sinistre, oui, elle m'échappa ; mais je me promis bien que je rendrais au Seigneur son maître la victime assez torturée et assez meurtrie pour que, tout-puissant qu'il est, il lui soit difficile de guérir de telles tortures. Écoute toujours, et n'aie pas peur.

Elle sortit de cette maison, et je la saisis à son premier pas. Je ne néglige pas les petits maux, moi ; j'ai inventé l'art d'égratigner les larges blessures pour en redoubler la cuisson. Elle sortit de cette maison, mais elle ne savait pas son chemin. Elle erra longtemps perdue de son corps dans la route qu'elle demandait et qu'on lui indiquait, parce qu'à deux pas de l'endroit où on l'avait renseignée sa tête et sa mémoire se perdaient dans le dédale de ses douleurs ; et, si tu veux bien comprendre ce qu'elle était à cette heure, regarde-la aller, venir, retourner, regarder aux maisons, arrêter les passants, recevoir une injure pour toute réponse, et reprendre sa route pour aller, venir et retourner encore dans le même espace ; imagine-toi qu'il en était en elle comme hors d'elle, que sa pensée allait, venait dans les douleurs de sa vie, s'égarant, se heurtant, se brisant, sans qu'elle ait pu devenir folle, sans que Dieu l'ait prise en pitié ni moi non plus. Un vieillard la tira de cet horrible état et la ramena chez elle mourante de douleur et de fatigue. La nuit, une fièvre brûlante s'empara d'elle, et ce ne fut que huit jours après qu'elle put revenir prendre sa place parmi ses compagnes. Ces huit jours avaient été mis à profit. Lord Stive

n'avait pas renoncé à s'emparer de la jeune fille, et il tenta par le désespoir ce qu'il n'avait pu obtenir par la corruption. Il informa madame Firet du secret d'Eugénie, en lui recommandant ce qu'il fallait pour la faire succomber. J'aime madame Firet, c'est une femme intelligente et habile. Elle entendait le mal d'instinct, et il ne lui fallait pas de longues explications. Une fois le passage ouvert, cela coulait de source. La vieille n'alla pas, selon le désir très-vulgaire de lord Stive, tenter encore Eugénie en lui faisant honte de son état et en lui montrant qu'elle était bien heureuse de ce qu'elle trouvait un si haut protecteur après une si honteuse faute : elle fut plus adroite. Elle arriva chez madame Bénard l'indignation dans les yeux et la tristesse dans la voix ; elle lui apprit qu'elle, l'honnête madame Bénard, était indignement trompée par l'hypocrisie d'Eugénie, et qu'elle avait découvert que la malheureuse n'avait quitté la France que pour cacher une grossesse. Si madame Bénard avait été seule à entendre cette confidence, peut-être le but n'eût-il pas été atteint ; mais madame Firet parla de cette voix qui a l'air de se cacher et qui perce les murs légers d'une cloison. Deux minutes après, tout le magasin connaissait l'état d'Eugénie, et quelques jours après, quand elle descendit, elle trouva pour tout accueil des sourires moqueurs, des rires méprisants, des plaisanteries dont elle frémit de comprendre le sens, jusqu'au moment où, ne pouvant plus supporter cette incessante injure, elle s'écria dans un transport de colère, au moment où une jeune fille s'éloignait d'elle avec un air de mépris :

« — Mais qu'avez-vous donc, que vous sembliez craindre de me toucher ? — J'ai peur de blesser votre enfant, » lui répondit l'autre.

Voilà comment lui fut renvoyé le mot qu'elle avait adressé à Arthur dans un moment de désespoir. Et il faut que je te dise tout, baron, pour que tu apprennes l'âme humaine, que tu veux connaître. Celle qui l'insulta avec tant de barbarie était accouchée il y avait six mois, et elle avait tué son enfant, et elle marchait la tête haute, dans l'assurance où elle était que nul ne savait son crime.

— Ce sont des monstres dont tu me parles ! s'écria Luizzi. — Non, ce sont les produits nécessaires de vos mœurs. Comme vous êtes sans pitié pour la faute connue, on cache sous le crime la faute dont on ne veut pas rougir : voilà tout. Ah ! si vous aviez une justice exacte dans vos mœurs comme elle se rencontre quelquefois dans vos lois, si vous pesiez la faute comme vous pesez le crime, si vous daigniez regarder qu'il peut y avoir une excuse à certaines chutes comme à certains meurtres, et si le tribunal hu-

main absolvait quelquefois ceux qui ont failli comme vos cours d'assises absolvent quelquefois ceux qui ont tué, peut-être y aurait-il moins de ces femmes perdues qui sont les plus implacables ennemies des femmes qui ne sont que malheureuses, peut-être y aurait-il moins de fripons pour déshonorer et mettre en faillite un débiteur honnête homme. On ne se fait pas méchant à plaisir, mon maître ; rien ne vient sans cause dans ce monde. Seulement, vous avez trop de paresse ou de stupidité pour chercher où est la racine de tous vos vices et la couper d'une main hardie. — Tu as peut-être raison, dit Luizzi; mais enfin, comment Eugénie put-elle supporter tant de douleurs sans y périr ? — Parce que l'âme est faite comme le corps, et que celui-ci meurt souvent d'une chute de quelques pieds, tandis que celui-là résiste quelquefois à tous ses membres brisés et déchirés de blessures. D'ailleurs une femme eut pitié d'Eugénie, ou peut-être pitié du repos de sa maison. Madame Bénard offrit à la pauvre fille de retourner en France: et, pour que le tourment de sa faute ne l'y poursuivît pas, elle lui offrit aussi de la recommander à son frère, de la placer chez lui et de la dépayser dans cet immense Paris, où tout peut se cacher et où tout se découvre aussi comme dans le plus petit village. Eugénie était venue seule en Angleterre avec une bien faible espérance; elle s'en retourna seule en France sans aucun espoir. Elle n'avait pas avoué sa grossesse à sa mère avant de partir, et elle n'avait pu l'avouer par écrit à la femme qui ne savait pas lire sans publier sa faute partout. — Mais c'est une horrible histoire que tu me dis là, car je tremble de penser à ce que tu vas me raconter de l'accueil de Jeanne à sa fille. — Eh bien! mon maître, tu te trompes encore, reprit Satan. Les douleurs d'enfant d'Eugénie, ses douleurs délicates de jeune fille, le malheur d'une vie déplacée, n'avaient pu percer l'écorce grossière qui revêtait le cœur de cette femme; mais le malheur complet, réel, intelligible pour elle, la toucha et entra au plus profond de ses entrailles. Elle ne maudit point sa fille, elle ne l'insulta pas, elle la plaignit : elle l'aida à cacher sa grossesse, à cacher son accouchement; car, parmi toutes les souffrances dont je t'ai parlé, je ne t'ai pas dit celles d'une contrainte de tous les moments pour dissimuler un état qui chaque jour se manifestait davantage. C'était sa vie qu'Eugénie y jouait. Elle n'y a perdu que la santé. Cette femme a eu tous les malheurs. Pour t'apprendre jusqu'au bout, mon maître, ce que c'est que souffrir, pour ne pas te laisser croire que tu es le plus infortuné des êtres s'il faut que la misère t'arrive, je vais t'en faire un tableau qui n'est pas cependant le plus triste de ceux que j'ai peints. La mère d'Eugénie, nourrie par la pension que lui faisait sa fille, avait

quitté sa maison et demeurait dans une chambre dont les fenêtres ouvraient sur une petite cour carrée. Eugénie partageait avec elle le seul lit qui occupât cette chambre. Elle avait prévenu une sage-femme qu'elle irait accoucher chez elle ; mais, comme il en coûtait six francs par jour dans cette maison misérable, il fallait attendre le dernier moment pour que le séjour n'y fût pas trop long et trop dispendieux. On avait dépensé déjà beaucoup d'argent pour la layette, et ce qui restait était calculé, à quelques sous près, pour le temps qu'Eugénie devait passer hors de chez elle. Aller au delà, c'était s'exposer à ne pouvoir payer strictement, c'était s'exposer à entendre venir réclamer tout haut dans la maison le prix des soins donnés à la fille accouchée. Eugénie attendait toujours le moment fatal. Une nuit, il était deux heures du matin, elle se sentit prise des premières douleurs. Il lui fallut se lever et songer à partir ; il lui fallut s'habiller au hasard dans l'obscurité, car une lumière allumée dans cette chambre à pareille heure eût montré, à travers la fenêtre sans rideaux, la mère et la fille s'apprêtant à sortir au milieu de la nuit ; il lui fallut descendre doucement, et sur la pointe du pied, quand ses jambes se refusaient presque à porter son corps ; il lui fallut passer en courant devant la loge du portier, quand elle avait à peine la force de se traîner. Et il restait un long chemin à faire, un chemin qui pouvait durer vingt minutes et qu'elles mirent quatre heures à parcourir : la mère traînant sa fille et l'arrachant à chaque borne sur laquelle elle s'asseyait, ne pouvant plus avancer. Enfin Eugénie arriva pour tomber sur un lit et entre les mains d'une femme ignorante qui lui laissa souffrir plus de douleurs que Dieu, dans sa colère, n'en a promis à l'enfantement de la femme. Ce ne fut que dans la nuit suivante qu'elle accoucha de cette Ernestine que tu connais. Cinq jours après, elle était chez elle, et, encore quinze jours après, elle était admise dans les riches magasins de M. Legalet, au haut de la rue Saint-Denis.

Le Diable s'arrêta, et Luizzi parut respirer comme un homme qui atteint le sommet d'une montée pénible et s'asseoit pour reprendre haleine.

— En route, en route, mon maître, cria le Diable, l'heure se passe, le jour approche, et nous n'avons pas de temps à perdre ; en route, si tu veux arriver bien renseigné à l'heure où tu dois décider de ta vie. — Va donc, dit Luizzi.

Satan reprit :

— La pauvre fille... — Encore? dit le baron. — Toujours la pauvre fille, mon maître. La pauvre femme et la pauvre mère viendront. Tu entendras et tu verras.

XI

PAUVRE FILLE TOUJOURS.

Eugénie m'avait échappé, je te l'ai dit; mais ce n'est pas parce qu'elle avait résisté à l'entraînement le plus rapide que je désespérais de la voir céder. J'avais trop d'expérience pour ne pas savoir que celui qui tient bon contre un choc violent tombe quelquefois sous la plus légère impulsion; tout l'art consiste à la donner à propos, quelquefois lorsqu'on a bien ébranlé un corps et qu'il vacille, d'autres fois quand on le pousse tout d'un coup et à l'improviste. Eugénie avait été si constamment malheureuse, qu'elle avait été toujours en garde; et, comme elle était forte, elle était toujours restée debout. Je voulus lui donner de la sécurité, et, durant la première année de son séjour chez M. Legalet, elle vécut aussi heureuse que possible, elle eut le repos de ses douleurs. Richement appointée pour une fille de son âge et de sa position, elle faisait vivre sa mère dans un petit village aux environs de Paris où elle avait placé son enfant en nourrice. Tous les quinze jours elle allait passer l'un des deux dimanches qui lui étaient donnés auprès de sa mère et de son enfant. La seule persécution qu'elle eut à souffrir fut encore celle d'Arthur; il la rencontra un jour et la suivit. Mais il n'était plus temps de supplier ni de menacer. Il voulut l'arrêter, et elle lui dit d'un ton assez haut pour attirer l'attention des passants.

« — Que me voulez-vous, Monsieur? je ne vous connais pas. — Je veux mon fils, mon enfant! dit Arthur, pâle de rage et d'humiliation. — Comment se nomme-t-il, cet enfant? — Eugénie, prenez garde! dit-il. — Prenez garde vous-même! lui répondit-elle avec mépris, il y a près d'ici des agents de police pour arrêter les passants ivres qui insultent des femmes. »

Arthur, le misérable et implacable Arthur, fut vaincu à son tour; l'injure le souffleta impunément, et il n'était pas revenu de la fureur muette qu'il éprouvait, que déjà Eugénie avait disparu dans la foule. Ce fut peu de temps après son retour en France qu'eut lieu cette rencontre, et aucune autre, grâce à moi, ne vint la troubler dans le repos où elle dormait. Cette année écoulée, il arriva à Paris un jeune homme de province nommé Alfred Peyrol. Il était venu achever son instruction commerciale dans une maison de banque de Paris et avait été recommandé par son père à

M. Legalet. Il se présenta chez ce négociant et fut accueilli comme le fils d'un ancien ami. Il plut à madame Legalet, il plut surtout à mademoiselle Sylvie Legalet. Il était jeune, gai, ardent, conteur spirituel, avec cette teinte d'originalité que donne le sans-façon des mœurs de province. Il racontait le plus drôlement du monde ses étonnements à l'aspect de Paris. Il mettait une telle bonne foi dans ses admirations et il avait de si singulières admirations, qu'il traînait après lui le rire, mais non le ridicule ; car il y a eu rarement au monde un esprit mieux doué pour le deviner chez les autres et plus soigneux de l'éviter pour lui-même. Du reste, c'était une organisation hardie, résolue, habile, patiente, qui eût pu aller bien loin sans la crainte puérile où il était de l'opinion ; c'était un combat perpétuel entre la nature et l'éducation. Pendant longtemps Eugénie ne prit point garde aux attentions qu'il avait pour elle. Elle en fut singulièrement avertie. Mademoiselle Sylvie s'était laissée prendre par le joli provincial, qui venait passer presque toutes les soirées dans l'atelier où étaient réunies une douzaine de jeunes filles. Quoiqu'il eût déjà vingt-quatre ans, il était très-jeune de cœur et d'esprit ; et la vie retirée qu'il avait menée dans sa famille l'avait lancé dans le monde avec un caractère formé pour les affaires et un esprit très-ignorant des choses les plus vulgaires du monde. Tout cela en faisait un aimable jeune homme. Un soir, Sylvie, demeurée seule avec Eugénie pour terminer un travail pressé, s'approcha d'elle, et parlant bas, quoique tout le monde fût couché, elle lui dit :

« — Avez-vous remarqué que M. Alfred me fait la cour ? — Non, vraiment ! dit Eugénie qui n'avait peut-être pas deux fois levé les yeux sur Alfred depuis qu'il venait chez madame Legalet. — Vous croyez donc qu'il ne m'aime pas ? reprit Sylvie tout alarmée. — Je ne dis pas cela ; seulement je n'ai rien vu. C'est ma faute, je suis si distraite ! — Eh bien ! Eugénie, je vous en prie, examinez-le. — Et pourquoi ? — C'est que.... je voudrais savoir... si je ne me trompe pas. — Que vous importe ? — C'est que je l'aime, moi, » dit Sylvie en baissant les yeux.

Eugénie la regarda. Aimer pour elle était un mot qu'elle avait souvent entendu prononcer, mais qui avait une terrible signification. Il lui sembla voir apparaître d'une part tous ses malheurs, de l'autre tous les désordres de Thérèse. Mais, lorsqu'elle observa la figure candide et charmante de Sylvie, elle crut apercevoir qu'il y avait un autre amour qu'elle ne connaissait pas et qui était doux au cœur. Puis elle reprit bien lentement :

« — Ah ! vous l'aimez ? — Oui, je l'aime. Quand je le vois entrer, j'ai ce que j'ai attendu toute la journée. Quand il me parle,

il me semble que je n'entends pas sa voix comme celle d'un autre, il me semble qu'elle me touche comme s'il me touchait avec sa main. Je l'entends de partout. Quand il me fait un compliment, oh ! je suis heureuse ! heureuse à pleurer ! Quand il rit de moi, je suis triste, triste à pleurer aussi ! — Oh ! dit Eugénie, qu'il doit vous aimer de l'aimer ainsi ! — Mais il ne le sait pas ; on ne dit pas ces choses-là. — Et lui, ne vous a-t-il rien dit ? — Est-ce qu'il oserait ? Louis, qui a épousé ma sœur, l'a aimée deux ans sans le lui dire, au point que mon père a été forcé de le déclarer lui-même à ma sœur. »

Quelle vie différente de celle dont Eugénie sortait ! quel amour différent de celui dont elle avait entendu parler ! quelles ombres fraîches et toutes nouvelles pour le cœur qui avait traversé de si terribles précipices, et dont l'existence ne se heurtait plus à mille obstacles aigus parce qu'elle était dans un désert ! Des larmes vinrent aux yeux d'Eugénie ; mais elle les refoula, parce qu'elle n'en aurait pu expliquer le secret à celle qui lui disait si naïvement le sien. Et, curieuse de voir marcher devant elle dans ce beau sentier où elle ne pouvait plus aller, Eugénie promit à Sylvie de regarder si Alfred l'aimait. Le lendemain elle faisait attention à ce jeune homme. Elle remarqua qu'il était pour Sylvie ce qu'il était pour les autres, et que si plus d'attentions avaient été pour une seule, ç'avait été pour elle-même. Mais elle ne s'arrêta pas à cette observation, qui ne fut pas même une pensée. La nuit venue, Sylvie vint auprès d'Eugénie.

« — Eh bien ! lui dit-elle, n'est-ce pas qu'il m'aime ? Il a trouvé que j'étais coiffée à ravir. — Oui, sans doute, dit Eugénie qui craignait de voir s'engager imprudemment cette âme si naïve, oui, il vous l'a dit ; mais il me l'a dit aussi, à moi. — Il l'a bien fallu, pour que cela n'eût pas l'air trop marqué. Puis, comme il a ramassé ma broderie quand je l'ai laissée tomber ! comme il l'a trouvée jolie ! comme il l'a gardée longtemps dans ses mains pour toucher ce que j'avais touché ! et comme il me regardait en me la rendant ! c'était au point que cette broderie m'a brûlée quand je l'ai reprise. — C'est vrai, dit Eugénie... c'est vrai, » reprit-elle en courbant la tête et en regardant tristement devant elle.

Sylvie reprit :

« — A quoi pensez-vous donc ? — A rien, à rien. Puis elle dit : Je ne veux pas cependant vous tromper et vous laisser l'aimer si vous ne devez pas être aimée de lui, car on doit bien souffrir d'être dédaignée. — Qu'y a-t-il donc ? dit Sylvie. — N'avez-vous pas remarqué qu'à un certain moment une des demoiselles a laissé tomber son mouchoir et qu'il l'a ramassé aussi, puis qu'il l'a gardé

longtemps? — Oui, oui, dit Sylvie; mais c'était le vôtre. Puis il l'a chiffonné en le nouant et le dénouant, il s'en faisait un voile et le mettait sur son visage; mais il jouait alors, il riait, il était gai, c'est bien différent. »

La veille, Eugénie avait découvert ce qu'était l'amour d'un cœur d'enfant. A ce moment elle découvrait l'aveuglement naïf qui accompagne toujours cette passion, et, craignant de froisser cette âme si délicate en lui arrachant son erreur, elle attendit pour oser lui dire la vérité. D'ailleurs ne pouvait-elle pas elle-même se tromper, et n'était-il pas possible qu'elle ne sût plus voir dans les choses innocentes? Les jours se suivirent ainsi, et Eugénie, observant sans cesse les moindres actions d'Alfred, fut presque forcée de reconnaître que c'était à elle que s'adressaient ces regards furtifs, ces mots à double sens, ces moments de joie, ces éclairs de tristesse, par lesquels parle sans cesse un amour qui se taît encore. Cependant Sylvie ne voyait rien, ou plutôt elle ne voyait que ce qui pouvait flatter son espérance; et, confiant chaque soir à Eugénie sur quels frêles indices elle croyait deviner l'amour d'Alfred, elle enseignait à sa rivale que les indices plus graves que celle-ci voyait seule étaient ceux d'un véritable amour. Eugénie avait pitié de cette enfant, et s'accusait d'être aimée comme si elle l'avait trahie. Trop endolorie encore des rudes atteintes auxquelles elle échappait, elle voulut éviter tout ce qui pourrait remettre sa vie dans une lutte quelconque. Elle chercha à mettre entre elle et Alfred des obstacles qu'il lui fût difficile de franchir. Sous prétexte que l'endroit où elle était placée était trop loin d'une lampe qui brûlait près de madame Legalet, elle se retira dans un coin et derrière la longue ligne de ses jeunes compagnes. Elle ne fit que donner à Alfred l'occasion de lui montrer qu'il la cherchait partout et que partout il savait l'atteindre. Il volait son ouvrage à celle-ci, il faisait appeler celle-là, il dérangeait une autre, et, de chaise en chaise, il arrivait à côté de madame Legalet et d'Eugénie, à qui il ne pouvait rien dire et à qui il n'eût osé rien dire, mais dans l'air de laquelle il respirait. Madame Legalet riait beaucoup de toutes ces folies du jeune homme, et l'appelait gaiement le tyran de l'atelier. Puis, le lendemain, Sylvie voulait aussi s'asseoir dans le coin retiré de sa mère; et, comme il y revenait encore, elle s'imaginait qu'il y était venu pour elle parce qu'elle l'y avait suivie. Un autre soir, si Eugénie avait attaché un ruban noir autour de son cou, il s'écriait que les rubans noirs étaient une parure délicieuse. Et Sylvie disait à Eugénie :

« — Vous voyez qu'il désire que je mette un ruban noir, qu'il trouve qu'un ruban noir m'irait aussi à merveille. »

Elle mettait ce ruban, Eugénie quittait le sien, et, le soir venu, Alfred mécontent disait tout bas à Sylvie, de manière cependant à être entendu d'Eugénie et en lui jetant un regard de reproche :

« — Vous êtes bonne et aimable, vous ! vous n'avez pas peur de mettre ce qui me plaît. »

L'heure des confidences arrivée, Sylvie disait à Eugénie :

« — Vous voyez comme il m'a remerciée d'avoir mis un ruban noir ! oh ! bien certainement, il m'aime. »

L'écho du cœur d'Eugénie répétait : Il m'aime. Et c'était un étrange spectacle que cette jeune fille si naïve, si ignorante, avertissant sa rivale de tout ce qu'on lui adressait d'hommages et faisant l'aveu d'un amour que sans tout cela elle n'aurait peut-être pas su comprendre. Le déplaisir qu'Eugénie éprouvait de se trouver la confidente de Sylvie et la manière froide dont elle accueillait les aveux de cette enfant ne pouvaient imposer silence à cette jeune passion. Malgré tous ses efforts, elle était obligée d'en entendre sans cesse parler, et comme un jour elle avait dit à Sylvie que sa mère lui en voudrait peut-être si elle apprenait qu'elle l'aidât à nourrir un amour qu'elle n'approuvait pas, Sylvie lui répondit aussitôt :

« — Oh ! ma mère le sait, et elle ne m'en veut pas ; Alfred est un si honnête jeune homme, si respectueux, si bien élevé ! C'est ma mère qui m'a dit tout cela, et certainement on l'acceptera le jour où il me demandera en mariage. »

Tous les mots de cette enfant portaient coup à Eugénie ; ce mot « mariage » lui fut bien douloureux. Pouvait-elle se marier elle, pauvre fille perdue ? Et, à supposer que l'amour d'Alfred fût aussi sincère qu'elle devait le croire d'après ce qu'on lui disait d'un amour pur, ne devait-elle pas y renoncer ? Et vois comme la passion est ingénieuse à s'introduire dans le cœur ! Du moment qu'Eugénie s'imagina qu'on la trouvait indigne d'être aimée, elle souffrit de l'idée de ne pas l'être, et cet amour d'Alfred qu'elle craignait de voir grandir, elle craignit de le perdre. Alors elle douta, elle voulut savoir si elle aussi n'était pas prise comme Sylvie d'un fol aveuglement, et elle évita l'approche d'Alfred, non plus pour le fuir, mais pour l'éprouver. Il la poursuivit avec la même adresse et la même persévérance. Il arrivait près d'elle par mille moyens que je ne puis te dire. Eugénie le suivait avec anxiété dans toutes ces petites manœuvres, et, lorsqu'il avait réussi et qu'elle ne pouvait plus douter qu'il fût heureux d'être auprès d'elle, elle était heureuse d'être auprès de lui. Elle lui était reconnaissante de l'aimer malgré sa faute comme s'il l'avait connue, et elle s'endormait quelquefois en rêvant le bonheur, car

elle aimait aussi. Elle l'ignorait encore lorsqu'un jour, revenant de voir sa fille à la campagne, on lui apprit qu'une nouvelle ouvrière avait été admise chez madame Legalet. Le lendemain sa terreur fut extrême à l'aspect de cette nouvelle ouvrière : c'était Thérèse. Celle-ci l'aborda effrontément comme une amie. Mais Eugénie ne put contenir la révolte de son cœur. Après une réponse glacée à toutes les avances de Thérèse, elle se retira loin d'elle et évita de lui parler.

La vie va vite dans certaines circonstances. Eugénie n'avait été occupée toute la journée que de la crainte de voir Thérèse divulguer son secret. Cette crainte n'avait pourtant pas eu toute la portée que tu peux croire. Le calme de son âme lui avait rendu de la force, le témoignage de sa conscience la soutenait, elle s'était dit qu'en désespoir de cause elle quitterait cette maison et chercherait un autre asile; mais lorsque le soir vint et qu'Alfred parut, l'effroi que Thérèse avait inspiré à Eugénie et contre lequel elle s'était senti la force de lutter, domina complétement son âme. Dans le premier mouvement de cet effroi, elle voulut cacher l'amour d'Alfred et redoubla de précautions contre lui. Elle aimait donc cet amour, puisqu'elle le protégeait contre une dénonciation. Puis, quand elle eut compris, avant la soirée finie, que Thérèse l'avait devinée, elle sentit qu'elle n'aurait pas contre le mépris d'Alfred la force qu'elle avait contre le mépris des autres, et un moment l'orgueilleuse Eugénie eut la pensée d'implorer la pitié de cette Thérèse qui l'avait perdue. Elle passa la soirée entière les yeux baissés sur son ouvrage et remplis de larmes, et, lorsqu'elle se leva pour se retirer, Thérèse s'approcha d'elle et lui dit d'un ton où régnait la basse ironie du vice :

« — Il est gentil ton nouvel amoureux, mais il a l'air un peu niais. C'est une bonne dupe à prendre. »

Eugénie fut trop révoltée de l'infamie de ce mot pour se sentir la force d'y répondre, elle se détourna avec dégoût. Thérèse se vengea du mépris qu'elle méritait en le renvoyant à celle qui ne le méritait pas. En peu de jours la fille expérimentée connut l'amour d'Eugénie et connut aussi celui de Sylvie. Alors elle se rapprocha de cette jeune fille, appela des confidences qu'Eugénie repoussait depuis longtemps; et, assurée de l'erreur de Sylvie, elle la lui arracha, déchirant impitoyablement ce jeune cœur, pour que dans son désespoir il frappât sans pitié sur celui d'Eugénie.

« — Oh! s'écria Sylvie quand Thérèse lui eut dit qu'Eugénie aimait Alfred, oh! c'est impossible! elle à qui j'ai tout dit, elle à qui j'ai confié tout ce que j'ai dans le cœur, elle me trompait, elle

se moquait de moi, j'en suis sûre ! C'est une cruauté et une perfidie sans exemple ! Je dirai tout à ma mère. — Et vous ferez bien, » repartit Thérèse qui voulait ménager habilement ses moyens de vengeance.

Sylvie courut raconter cette grande trahison à sa mère. Celle-ci montra une bien plus grande indignation encore que Sylvie, car elle se croyait le droit d'en vouloir à Eugénie plus que sa fille même. Le lendemain, madame Legalet fit appeler Eugénie, et, avant d'entrer avec elle en explications, elle lui remit une lettre. Cette lettre était celle par laquelle madame Bénard avait recommandé Eugénie à sa belle-sœur. Cette lettre disait tous les secrets de la pauvre fille. Celle-ci la lut la tête basse et la rendit de même à sa maîtresse.

« — Vous le voyez, Mademoiselle, dit madame Legalet ; je savais tout, et cependant je n'en ai jamais dit un mot, jamais je n'ai prononcé une parole qui pût vous humilier devant vos camarades ; je vous ai même épargné le chagrin d'avoir à rougir devant moi, et vous m'en récompensez en excitant par vos coquetteries l'amour d'un jeune homme que je destine à ma fille, d'un jeune homme qu'elle aime, cette pauvre enfant ; qu'elle aime d'un amour innocent, tandis que le vôtre n'est qu'un bas et odieux calcul. »

Ainsi, après avoir calomnié la vie d'Eugénie, on calomniait son amour même. Elle sentit les larmes la reprendre. Cependant elle se contint, et répondit :

« — Non, Madame, non, je n'ai rien fait pour attirer M. Alfred et je ne l'aime pas. — Eh bien ! alors, Mademoiselle, puisque c'est lui seul qu'il faut guérir, je lui dirai ce que vous êtes et que vous êtes. — Oh ! Madame, s'écria Eugénie en tombant à genoux je quitterai votre maison, je m'en irai ; mais ne lui dites rien, ne me déshonorez pas à ses yeux. Que vous importe de me faire du mal quand je ne serai plus là ? »

Madame Legalet réfléchit un moment et répondit :

« — Oui, je sais que vous avez été plus malheureuse que coupable, mais ne le devenez pas en trompant l'amour d'un honnête homme, évitez-le, avertissez-le qu'il n'a rien à espérer : une jeune personne en a toujours les moyens quand elle le veut, et vous les trouverez si vous le voulez. A ce prix, je ne vous renverrai pas ; à ce prix, je vous promets de me taire encore. »

— Enfin, dit Luizzi, voilà une bonne femme. — Bah ! fit le Diable, si on voulait bien regarder au fond de cette indulgence, on y trouverait peut-être bien un petit infâme calcul. — Encore ? s'écria le baron. — Oui, madame Legalet avait peut-être pensé que, si Eugénie sortait de chez elle, Alfred pourrait bien n'y plus reve-

nir ; et alors, adieu tous ses beaux projets d'établissement pour sa fille avec un jeune homme qui avait douze bonnes mille livres de rente à lui et dont le père était fort riche ! — Tu es un cruel commentateur, Satan, repartit le baron. — Non, mais je suis l'esprit de contradiction endiablé, et je trouve presque toujours vos dédains aussi stupides que vos admirations. — L'heure passe, dit Luizzi, et.....

Le Diable reprit :

Eugénie accepta le marché de madame Legalet, et plus encore ; elle accepta les longues soirées passées en présence d'Alfred tandis qu'un regard scrutateur l'observait, tandis qu'il lui fallait repousser avec aigreur des avances que tout le monde voyait alors : raillée lorsqu'elle avait réussi à donner assez d'humeur à Alfred pour qu'il allât adresser à une autre des paroles qui devaient faire croire à Eugénie que cet amour dont elle était heureuse n'avait pas tenu contre le plus léger obstacle ; insultée quand elle n'avait pas fatigué la poursuite, car on lui disait qu'elle n'y avait pas mis assez de rigueur ; toujours menacée de voir son secret dénoncé, et souffrant tout cela parce qu'elle aimait, tant l'amour dompte les plus fortes natures ! tant il soumet les âmes les plus délicates à boire jusqu'à la lie les plus amers dégoûts ! C'est l'histoire de la faim et de la soif, mon maître : lorsque ces deux besoins tiennent l'homme, qu'il ait vécu de pain noir ou de bonne chère, il boit et mange avec avidité ce qui avant lui eût fait lever le cœur. La présence d'Alfred et le son de sa voix étaient les aliments dont Eugénie se nourrissait, et elle ne se sentait pas la force de s'en priver, quelques lâches saletés qu'on y mêlât. Il faut te dire aussi, pour que tu comprennes cet amour dans toute sa portée, que le secret d'Eugénie n'était pas resté dans les mains seules de madame Legalet pour fustiger Eugénie. Thérèse, l'impudente Thérèse, l'avait laissé glisser parmi toutes les jeunes filles du magasin, et les insolences et les tortures de Londres recommencèrent, mais plus vives, plus atroces, plus intenses, car elles s'adressaient à un cœur où elles blessaient à la fois l'orgueil et l'amour.

Alfred avait cependant compris qu'un changement si soudain dans la conduite d'Eugénie et dans les habitudes de ses camarades devait avoir une cause ; il pensa justement qu'on avait deviné son amour, et il devina les projets de madame Legalet. Un soir, bien résolu de ne laisser à personne de folles espérances et à rendre la force à celle qu'on tyrannisait sans doute à cause de lui, il déclara, en ayant l'air de ne parler à personne, qu'il comptait se marier ; car depuis huit jours il avait atteint l'âge de vingt-cinq ans. Il déclara aussi qu'il se souciait fort peu de la fortune, parce

que, n'en eût-il pas une toute faite, il saurait s'en faire une indépendante; il ajouta qu'aucune menée ne pourrait l'empêcher d'épouser la femme qu'il aurait choisie et qu'il aimerait, fût-elle sortie de la dernière classe du peuple, fût-elle pauvre, fût-elle servante. Madame Legalet avait senti à qui s'adressait un pareil discours, et, toute prête à faire comprendre à Alfred qu'il ne devait plus remettre les pieds dans sa maison, elle voulut se venger de la perte de ses espérances. A peine Alfred avait-il fini de parler qu'elle ajouta :

« — Voilà de nobles sentiments, Monsieur; mais je suppose qu'à toutes les qualités que vous souhaitez dans celle que vous voulez épouser, vous ajoutez encore celle d'être une honnête fille. »

A ce mot, Alfred se leva et Eugénie aussi. Alfred la regarda et Eugénie le regarda. Il pâlit à l'effrayante expression du visage d'Eugénie : il y avait un adieu éternel dans ce regard. Elle posa son ouvrage sur la table et sortit pour ne pas tomber éperdue et brisée de honte devant celui qu'elle aimait. Elle courut depuis le magasin, qui était au rez-de-chaussée, jusqu'au cinquième de la maison. J'avais une belle chance, mon maître, la fenêtre était haute et ouverte, Eugénie accourait au suicide, haletante, folle, furieuse; quelques pas encore, et elle était à moi. Alfred l'avait suivie. Oubliant toute retenue, brisant ces liens si faibles et si forts pour lui que vous appelez convenances, il avait poursuivi Eugénie, et il l'atteignit au moment où elle allait franchir le seuil de sa porte. Il l'arrêta.

« — Vous m'avez compris, lui dit-il. Je vous aime, je sais que vous êtes pauvre, je sais que vous vivez du travail de vos mains, mais je vous en aime davantage. N'ayez peur de personne; je vous donnerai mon nom, je vous ferai riche, et, je vous le jure, personne alors n'osera vous insulter ni vous calomnier. »

Eugénie regarda ce noble jeune homme qui, à genoux devant elle, tenait ses mains qu'il pressait avec amour.

« — Vous m'aimez ? lui dit-elle, eh bien! moi aussi je vous aime, et je vais vous en donner une preuve, c'est que je ne veux pas vous tromper. »

Elle ouvrit un tiroir, y prit une lettre et la remit à Alfred. Cette lettre n'avait que ces deux lignes :

« Mademoiselle, tâchez de venir dimanche, votre fille est un peu malade, et votre mère m'accuse de ne pas bien soigner votre enfant. »

Quand Alfred eut lu cette lettre, il demeura immobile devant Eugénie. Elle le regardait, car c'était la vie ou la mort qui allait

sortir de la bouche de M. Peyrol. Elle voyait son visage agité, ses mains tremblantes, ses yeux égarés qui l'évitaient. Enfin Alfred, sentant lui-même que sa raison se perdait dans ce conflit de pensées si diverses, répondit à Eugénie :

« — Demain, demain, je vous répondrai. »

Après ces mots, il s'enfuit, ne voulant rien entendre, et Eugénie resta seule.

Écoute, mon maître, je veux te faire sentir ce que peut être un pareil jour d'attente, ce que c'est que l'incertitude. Voici ce que j'ai à te dire : Peut-être n'es-tu pas si ruiné que tu le crois...

— Grand Dieu ! dit Luizzi. — Mais peut-être l'es-tu plus que tu ne le pensés. Du reste, tu sauras cela demain au soir. — Dis-tu vrai ? s'écria Luizzi.

Et aussitôt, au lieu d'écouter le Diable, il se mit à parcourir la chambre en poussant les exclamations les plus folles et les plus désespérées.

— Oh ! s'il était possible ! disait-il ; mais non, tu me trompes, tu te railles de moi, tu me donnes cette espérance pour me rendre ma misère plus horrible. J'en avais accepté le fardeau ; tu m'as peut-être trouvé trop de courage, et tu veux en redoubler le poids par une rechute... Cependant, si tu voulais me dire... Et pourquoi attendre à demain ?... Satan, parle, ne me donne pas des incertitudes plus affreuses que mon malheur.

Le Diable regarda Luizzi avec mépris et lui répondit :

— Eugénie fut plus noble et plus forte que toi, elle n'eut pas de ces cris convulsifs, elle ne se promena pas comme une folle en renversant les meubles, en criant à éveiller tout une maison ; et cependant, c'était plus qu'une fortune qu'elle pouvait perdre, c'était la suprême et dernière espérance de son cœur. — Et elle la gagna, dit Luizzi, puisqu'elle est devenue madame Peyrol ? — Oui, dit le Diable. Le lendemain, Alfred lui écrivit ces seuls mots : « Voulez-vous être ma femme ? » — Et alors elle fut heureuse ? dit Luizzi, qui n'écoutait plus. Elle fut riche et aimée, elle eut une famille et un monde, et cette triste histoire se dénoua dans le bonheur ; elle fut moins à plaindre que je ne le pensais. — Alors, dit le Diable, commença le nouveau chapitre de cette histoire : *Pauvre femme !*

XII

PAUVRE FEMME.

— Sans doute, dit Luizzi, c'est un chapitre comme il y en a tant : un mari amoureux pendant quelques mois, puis qui abandonne sa femme, puis qui lui reproche ce qu'il a fait pour elle et qui la livre au mépris, à la solitude... — Non, mon maître, reprit le Diable, ce n'est pas cela. Ce chapitre, si tu pouvais l'entendre, durerait bien plus longtemps que tous ceux qui l'ont précédé ; mais en vérité, tu es devenu trop incapable de m'écouter. A présent que tu as une espérance personnelle, l'égoïsme est entré avec elle dans ton âme, tu es comme le monde où fut jetée Eugénie, tu crains de perdre ton temps à t'occuper d'elle parce qu'elle n'est plus la seule planche de salut qui te reste. — Tu te trompes, Satan, dit Luizzi ; je t'écouterai, mais voilà le jour qui vient, hâte-toi. — Soit, dit Satan, et je te parlerai comme tu m'écouteras, sans m'arrêter aux détails, sans appeler une attention que tu n'as plus. Maintenant, voici pourquoi Eugénie fut une pauvre femme :

Ce fut parce qu'elle entra dans le monde avec un témoignage vivant de sa faute, parce qu'elle avait un mari qui l'aimait assez pour la croire innocente, mais qui n'était pas assez fort pour la faire accepter comme innocente ; parce que pour elle rien ne garda le sens vulgaire des actions ordinaires, quand ces actions même n'avaient pas un sens particulier. D'abord, M. Peyrol emmena sa femme dans sa province ; mais il l'avait épousée contre la volonté de sa famille, quoique du consentement de son père. Celui-ci recevait sa bru et la protégeait presque autant que son mari ; mais il y a des choses contre lesquelles on ne protége pas, c'est l'accueil glacé des belles-sœurs et des beaux-frères, c'est l'impertinence de certaines politesses et de certains oublis, c'est le nom froid et cérémonieux de *madame* sans cesse adressé à Eugénie par des gens dont la familiarité ne se servait entre eux que d'un prénom amical, c'est cette adresse méchante qui, ne pouvant la chasser d'un salon, semblait l'exclure de la famille, puis les mille circonstances qui poignent le cœur sans qu'on puisse s'en plaindre. C'était à la promenade un salut qui n'était pas rendu, circonstance qu'Eugénie n'osait pas expliquer par une distraction, comme eût pu le faire toute autre femme. C'était une visite refusée et dont on faisait d'autant plus remarquer l'absence

que l'on passait dix fois sous les fenêtres de madame Peyrol pour entrer chez une personne de sa nouvelle famille. C'était surtout cet enfant, à qui M. Peyrol n'avait pu donner son nom et sur lequel on demandait à tous propos une explication, lorsqu'on n'ignorait pas qui il était et ce qu'il était. Si Eugénie le conduisait par hasard dans un salon ou dans une promenade, aussitôt on s'en emparait pour lui dire :

« — Oh ! la belle petite fille ! quelle est votre maman ? — C'est madame Peyrol. — Et votre papa ? — Je ne le connais pas. — Pauvre petite, qu'elle est jolie ! c'est bien malheureux de ne pas avoir de papa. »

Cela se disait devant Eugénie, et elle faisait sortir Ernestine avec une bonne ; cela se disait encore plus cruellement en l'absence d'Eugénie. Et l'enfant rentrait et racontait ingénument tout cela à sa mère qui alors l'empêchait de sortir. C'était un nouveau sujet de larmes ; car la petite fille, qui voyait jouer autour d'elle les autres enfants, demandait avec des pleurs, qui appelaient les pleurs de sa mère, pourquoi elle n'avait pas les jeux de son âge. Afin de remplacer pour elle ce qu'on n'osait lui donner, on satisfaisait ses moindres caprices, et il en résulta qu'Ernestine fut bientôt la petite fille la plus volontaire, la plus absolue et la plus capricieuse.

M. Peyrol eut tous les dévouements et soutint la lutte contre sa famille : il la soutint jusqu'à se brouiller avec ses frères et ses sœurs ; il ne voyait plus son père que furtivement et quand il le savait seul. En effet, le courage de celui-ci avait fini par céder ; et menacé, ou de l'abandon de tous ses autres enfants auxquels il n'avait rien à reprocher, pas même une noble action, ou de celui d'Alfred, il s'était prononcé contre le fils, qu'au fond de l'âme il estimait le plus. Car c'était un noble vieillard que cet homme ! Mais pour arriver à un tel résultat, il y eut mille horribles petites scènes : c'était à table où l'on servait tout le monde, excepté Eugénie ; c'était au jeu où l'on refusait d'être le partner d'Eugénie ; c'était dans un bal où l'on n'invitait pas Eugénie à danser, quand on l'avait invitée à venir, ce qui n'arrivait pas toujours ; c'était ainsi partout et toujours, jusqu'à ce qu'on la laissât seule chez elle. Alfred suivit sa femme dans la solitude qu'elle s'était imposée, et Eugénie eut la dernière des douleurs, celle de voir qu'elle avait fait perdre le bonheur à celui qui s'était dévoué au sien.

Ce que je te raconte là en quelques paroles dura de longues années ; cela dura jusqu'au moment où Alfred fut las de lutter contre toutes ces petites haines de province que ne purent calmer ni la conduite exemplaire d'Eugénie ni le respect dont la couvrait son

mari. Ce n'était pas, à vrai dire, des malheurs horribles; c'était ce supplice pour lequel vous avez trouvé un mot si vrai, la torture à coups d'épingles. Alors Alfred se décida à venir à Paris; il se perdit un moment dans cette ville immense, en cachant ce qu'était Ernestine et en la faisant passer pour sa fille. Grâce à un mensonge, il obtint quelques jours de repos. Il commençait à reprendre espérance, lorsqu'il fut tué en revenant du Havre, il y a dix-huit mois, par l'explosion d'une machine à vapeur.

Alors, aux malheurs de la fausse position succédèrent ceux de la ruine. Tu les connais, ceux-là, et tu as été sur le point d'en devenir fou, toi un homme, toi qui n'as que toi-même à faire vivre, tandis qu'Eugénie restait avec une enfant habituée au luxe, avec une enfant qui lui reprocha sa misère, qui...

— Voici le chapitre *pauvre mère* qui commence, n'est-ce pas? Va vite, je t'écoute. — Non, fit le Diable, il est jour, tu le verras.

XIII

PAUVRE MÈRE, ETC.

Le Diable avait disparu, et Luizzi s'aperçut, en ouvrant les volets et les croisées, que le jour était moins avancé qu'il ne le croyait. Le premier objet qui frappa ses regards fut la correspondance qui lui avait apporté la nouvelle de sa ruine : il la relut encore. L'espérance que le Diable lui avait rendue et qui l'avait égaré un moment s'effaça devant une nouvelle lecture. Il savait trop bien que le Diable ne lui avait jamais offert une bonne chance que pour l'attirer dans quelque piége. En outre, Satan n'avait-il pas dit : Tu n'es peut-être pas ruiné, mais peut-être l'es-tu plus que tu ne le penses? Le baron se décida donc à agir comme si sa ruine était certaine. D'ailleurs il n'avait pas entendu vainement le récit de Satan : Eugénie lui semblait la femme telle qu'il l'avait rêvée. Tous les déplaisirs qui étaient nés de sa situation ne l'épouvantaient plus, une fois Ernestine mariée et portant un nom derrière lequel on n'irait pas chercher celui qu'on devait y supposer. Luizzi descendit au salon, résolu à accepter l'offre de madame Peyrol et à se faire admettre en cinquième dans le contrat des prétendants. Cependant une chose l'étonna : ce fut que le jour, au lieu de grandir et de se lever dans toute sa splendeur, baissât son-

siblement. Une singulière crainte s'empara de lui : ce récit, qu'il croyait n'avoir duré qu'une partie de la nuit, avait-il été prolongé par le Diable jusqu'à la fin du jour fatal? Il ne put en douter en traversant la salle à manger, où la table était à peine desservie comme après le dîner. Alors, pris à l'improviste par cette nouvelle ruse du Diable, il courut vers le salon et entra comme un fou au milieu d'un grand cercle silencieusement rangé autour d'une large table. Son entrée et l'étonnement peint sur son visage occasionnèrent un mouvement de surprise ; chacun le regarda avec un air de pitié. M. Rigot s'avança vers lui et lui dit assez haut pour que tout le monde l'entendît :

— Ah ! vous voilà, monsieur le baron ? J'ai appris les mauvaises nouvelles qui vous sont arrivées, et j'ai défendu qu'on allât vous déranger dans votre chambre. Dame ! quand on est ruiné tout d'un coup, de fond en comble, cela frappe, surtout vous autres grands seigneurs, qui n'êtes pas habitués à la misère comme nous, pauvres manans. Mais je vous remercie d'avoir assez pris sur vous pour assister à notre fête de famille.

Luizzi, remis un peu de son trouble, balbutia quelques mots et jeta un regard sur Eugénie qui se tenait humblement dans un coin. On voyait qu'elle avait pleuré toute la journée. Elle regarda aussi Luizzi, qui la salua avec un respect qu'il ne lui avait pas montré lorsqu'elle était venue vers lui, mais qu'il essaya de rendre manifeste lorsqu'il allait à elle. Parmi les personnages présents à cette scène, il y en avait un que Luizzi n'avait pas encore vu : c'était le notaire, qui le considérait d'un regard tout particulier à travers le verre de ses lunettes. Il sembla à Luizzi qu'il connaissait cet homme : l'expression de son visage, plus que ses traits, l'avait déjà frappé, et il allait chercher dans ses souvenirs en quel lieu et à quelle époque il l'avait rencontré, orsque sept heures sonnèrent.

— Voici le moment ! s'écria Rigot ; l'opération va commencer. Mettons d'abord les trois noms de ces dames dans un chapeau ; on les tirera l'un après l'autre pour savoir qui choisira la première. M. le baron va nous rendre ce service, lui qui n'est pas au nombre des concurrents. — Je n'ai pas dit cela, murmura Luizzi, poussé par l'épouvante de la misère qui l'attendait, et retenu cependant par un reste d'honnêteté. — Ah ! ah ! fit M. Rigot, la nuit porte conseil, à ce que je vois, monsieur le baron. J'en suis charmé.

Luizzi baissa la tête devant cette injure, qu'il avait trouvé si lâche d'accepter quand elle s'adressait à d'autres qu'à lui. Il entendit alors le petit rire sec et aigu du notaire, et il lui sembla qu'il avait déjà entendu ce rire malfaisant, mais il ne put se rap-

peler en quelle circonstance. Le petit rire aigre domina le murmure de mécontentement qui s'éleva parmi les concurrents et qui finit par éclater en apostrophes grossières.

— Ah! ah! fit l'avoué, M. Rigot a raison ; la nuit porte conseil et la ruine aussi. — Bon, fit le maître clerc, je suis sûr que, s'il en avait le temps, ce ne serait pas seulemeut un contrat de mariage que Monsieur voudrait signer. — La résolution de M. le baron, ajouta le pair de France, lui fait d'autant plus d'honneur qu'elle est plus tardive : ce n'est qu'en face du danger que les grands courages se montrent.— Je voudrais qu'il y en eût à vous dire que vous n'êtes qu'un fat, reprit Luizzi, pour que vous fussiez bien persuadé de ce courage.— J'en chercherai la preuve quand il vous plaira. — Tout de suite, Monsieur.

Et ils s'apprêtaient à sortir quand M. Rigot s'écria :

— Celui d'entre vous qui sortira d'ici pour aller se battre sera exclu du concours.

Il faut dire, à l'honneur du baron, que ce fut M. de Lémée qui s'arrêta le premier.

M. Rigot continua :

— Et le premier qui fait une menace sera de même exclu. — Je n'ai pas prononcé une parole, fit le beau commis d'agent de change.

Le plus absolu silence suivit ce petit incident, et M. Rigot reprit :

— Ma sœur, ma nièce, ma petite-nièce, voici cinq beaux gaillards très-convenables, et de tout âge. Faites attention à bien vous assortir sous ce rapport. La convenance des âges est la première base du bonheur. Récapitulons : M. de Lémée a vingt-cinq ans... — Trente, vous voulez dire, fit le petit jeune homme en lançant un regard à madame Peyrol. — Bien! dit M. Rigot. M. l'avoué est un peu plus âgé, n'est-ce pas? — Vingt-neuf ans, s'écria M. Bador en se cabrant devant Ernestine. — M. Marcoine a... — Je ne sais pas mon âge, fit le clerc. — Et monsieur Furnichon? — J'ai l'âge qu'on veut. — Quant à M. le baron, il a trente-deux ans, je le sais. Nous pouvons donc commencer. Mais, puisque M. le baron est du nombre des prétendants, il ne peut plus nous rendre le service de tirer les noms. Ce sera ce drôle d'Akabila qui nous servira d'enfant de loterie. Allons, marche, gredin, ou je me fais des pantoufles avec la peau de ton derrière!

Et avant que le malheureux Akabila eût compris ce qu'on voulait de lui, il fut admonesté par le pied de M. Rigot, lequel sembla aller s'informer de ses futures pantoufles. Le fils de roi comprit, mit la main dans le chapeau, et ramena un nom. C'était celui d'Er-

nestine. L'avoué, qui était près d'elle, poussa un soupir qui fut répété en chœur par M. Marcoine et M. Furnichon. Akabila plongea encore la main dans le chapeau, et cette fois le notaire lut le nom d'Eugénie. Ce fut le tour de M. de Lémée de pousser un énorme soupir, auquel firent écho le clerc et le commis. Il ne restait plus que le nom de madame Turniquel, qui fit une horrible moue en disant :

— Après les autres, s'il en reste ; c'est bien régalant! — Il en restera, gardez-vous d'en douter, dit l'avoué d'un air très-satisfait. — Et de beaux ! dit le commis. — Et de bons ! dit le clerc. — Et de nobles ! fit M. de Lémée.

Luizzi se tut.

— Et de bien amoureux ! cria une voix de la porte du salon.

C'était Petit-Pierre qui entra tout botté en disant :

— C'est vous que je cherche, monsieur le baron; je viens de la part d'un monsieur de Paris, qui m'a dit que vous alliez tout de suite le trouver ou qu'il allait venir. — Un moment, dit le notaire, nous ne. pouvons pas procéder comme cela; et, si monsieur se retire, je demande qu'il soit exclu.

Luizzi s'arrêta incertain entre l'espérance que le Diable lui avait donnée et la menace qu'il lui avait faite, et il dit à Petit-Pierre :

— Et quel est ce monsieur? — C'est une espèce de grand, sec, noir, qui a un portefeuille sous le bras et deux estafiers qui le suivent; ça m'a tout l'air d'un homme de justice.— D'un huissier? s'écria Luizzi. — Possible, reprit Petit-Pierre, car il a demandé la demeure du juge de paix, et je l'ai laissé griffonnant sur des papiers timbrés. — Il paraît que monsieur le baron a des lettres de change sur la place? dit l'avoué. — Si j'en ai, je les payerai, fit Luizzi d'un ton de dédain. — Avec quoi? reprit le pair de France.

Ce mot fit pâlir Luizzi, et le notaire, après avoir encore ri de son petit rire, reprit :

— En finirons-nous, oui ou non? — C'est juste, dit M. Rigot. Que ceux qui n'en veulent pas s'en aillent.

Luizzi fut près de sortir : il sentait bien qu'il se déshonorait aux yeux de cette femme qui lui avait parlé en termes si méprisants des hommes qui poursuivaient les chances de sa dot. Mais il se rappela en même temps qu'il avait accepté des lettres de change montant à une assez forte somme, dans un compte avec son banquier, et qu'il les avait endossées. A la crainte de la misère se joignit celle de la prison, et le baron, à qui la nature n'avait pas départi une dose suffisante de résolution et de bon sens pour le guider dans les moments difficiles, le baron resta. Petit-Pierre se

rangea dans un coin, et mademoiselle Ernestine fut appelée à déclarer le choix qu'elle avait fait.

Nous n'avons pas la prétention de peindre le visage des assistants, car des positions semblables à celles que nous racontons se trouvent rarement dans la vie humaine; mais si l'on veut bien s'imaginer une assemblée d'héritiers au jour de l'ouverture d'un testament, qui prenant un air indifférent et se mordant les lèvres pour en cacher le tremblement, qui la bouche ouverte et les yeux hors de la tête, qui le regard quêteur et trépignant des pieds, des mains, des doigts, du nez, qui la mine défaite et les jambes mal assurées, on aura une idée de la tenue de cette assemblée. Ernestine se leva, baissa gracieusement les yeux, et, tandis que l'avoué soupirait à faire éclater son cœur dans sa peau, elle dit modestement :

— Je choisis M. le comte de Lémée.

Celui-ci, qui regardait amoureusement madame Peyrol, releva soudainement la tête, poussa un cri de joie, courut vers Ernestine, et, lui baisant les mains :

— Vous avez compris mon cœur, lui dit-il, oh ! vous sentiez que je vous aimais et que je vous aimais seule.

Madame Peyrol laissa échapper un sourire de mépris, tandis que l'avoué, se rapprochant d'elle par une savante manœuvre, affectait un air plein de joie et s'écriait :

— C'est tout simple, la jeunesse avec la jeunesse; c'est un choix très-judicieux, il faut être à peu près du même âge pour être heureux ensemble. — Quel âge avez-vous donc? reprit M. Rigot, vous nous avez dit vingt-huit ans. — J'en ai parbleu trente-cinq bien sonnés, reprit l'avoué en regardant madame Peyrol. — Qui est-ce qui n'a pas trente-cinq ans? dit le clerc avec humeur, voilà un beau mérite ! — Et si on ne les a pas, on les aura un jour, dit le commis. — Silence, silence ! fit M. Rigot, c'est le tour d'Eugénie.

Elle ne quitta pas sa chaise et promena son regard autour d'elle. Puis elle dit, comme si les paroles qu'elle prononçait lui déchiraient la poitrine :

— Je choisis M. le baron de Luizzi. — Moi ! s'écria Armand.

Il se rappela alors qu'il avait demandé à Satan le secret de la donation et que celui-ci n'avait pas répondu.

— Acceptez-vous? dit M. Rigot. — Hé ! hé ! hé ! hé ! fit le notaire.

A ce moment, Luizzi reconnut le rire du Diable et s'arrêta soudainement.

— Acceptez-vous? répéta M. Rigot. — Un moment, fit le no-

taire, monsieur le baron n'était pas là quand on a lu les contrats, et peut-être veut-il en prendre connaissance avant de se décider. Il faut qu'il sache qu'en cas de décès de la femme le contrat donne au mari survivant une part d'enfant; venez voir cela, monsieur le baron, venez voir.

Luizzi alla vers le notaire, sentant son cœur faillir; car, en acceptant l'offre de madame Peyrol, il se condamnait peut-être à une misère plus grande que celle qu'il redoutait, si elle n'avait rien de la dot, et c'était peut-être la nouvelle dont le Diable l'avait menacé. Il s'approcha de la table, s'y appuya pour ne pas tomber, et vit à côté des contrats un grand paquet cacheté contenant la donation des deux millions.

— C'est là, dit le notaire en posant ses doigts aigus sur le contrat, lisez!

Armand ne le put pas, sa vue était troublée, il était saisi d'une espèce de vertige.

— Mettez mes lunettes, dit le notaire; vous verrez mieux, monsieur le baron.

Et sans autre façon le notaire mit ses lunettes sur le nez de Luizzi, en lui montrant toujours du doigt l'endroit où il devait lire. A peine Luizzi eut-il porté les yeux sur le papier, qu'il s'aperçut que les lunettes de Satan lui avaient rendu cette puissance de vision, grâce à laquelle il avait pu lire l'histoire d'Henriette Buré à travers les murs et la nuit. Il regarda alors la donation, il se pencha vers la table, tandis que tout le monde le suivait d'un regard plein d'anxiété, et il lut, sous l'enveloppe de la donation, que M. Rigot donnait la somme de deux millions à Ernestine Turniquel, fille naturelle d'Eugénie Turniquel, femme Peyrol.

— Eh bien! acceptez-vous? demanda M. Rigot pour la troisième fois.

Luizzi se laissa aller sur la chaise du notaire, et répondit: « Non. »

Ce fut un cri de joie de tous les concurrents et un cri de honte et de désespoir d'Eugénie. Quant à M. Rigot, il répétait avec rage:

— Non? ah! vous dites non... non!... nous verrons... Allons, Eugénie, choisis un autre mari. Je te réponds que ces messieurs accepteront. — A mon tour de dire non, repartit Eugénie; donnez votre fortune à ma fille, mon oncle, et laissez-moi aller vivre dans quelque village obscur. — Eh bien! non aussi, s'écria Rigot avec emportement; vous aurez chacune un mari ou vous n'aurez rien. — Je préfère la misère, dit Eugénie. — Et moi je garde mes millions. — Gardez-les, mon oncle; je n'ai pas oublié que le travail

m'a nourrie, je sais travailler. — Bien, dit Jeanne, et je t'aiderai, moi. — Ah! s'écria Ernestine, c'est une indignité! — Ernestine! dit Eugénie. — Oui, Madame, oui, c'est une indignité! Ce n'est pas assez de m'avoir donné une existence misérable et sans nom, de m'avoir fait passer une enfance honteusement exilée de partout, de m'avoir refusé de me faire connaître mon père qui était un homme d'un grand nom, je le sais. Vous m'enlevez par votre refus la seule chance que j'ai d'avoir un nom et une fortune. Oui, c'est une indignité! — Oh! s'écria madame Peyrol en cachant sa tête dans sa main; Ernestine, ma fille! — Et tu souffres qu'une drôlesse comme ça te parle avec cette insolence? reprit madame Turniquel; ah! que je lui ferais chanter une autre gamme, moi...! — Madame, dit Ernestine, je ne sais ce que vous me voulez, je ne vous connais pas. — Ah! tu ne me connais pas, malheureuse! s'écria la vieille Jeanne; et quand ta mère, au lieu de te mettre aux Enfants-Trouvés comme tant d'autres, travaillait pour te nourrir, qui est-ce qui te berçait et te soignait chez ta nourrice, méchante bâtarde? — Si je le suis, s'écria Ernestine, ce n'est pas ma faute, c'est celle de ma mère. — Oh malheureuse! malheureuse! s'écriait Eugénie, en se tordant avec désespoir et en suffoquant de sanglots, malheureuse! — Et il n'y a pas un honnête homme ici à qui donner cette honnête femme? s'écria M. Rigot hors de lui.

Le baron eut un moment le désir de courir à Eugénie. Il se leva à moitié de son siége, mais le Diable lui montra la donation du doigt et lui dit :

— Lis, lis.

Luizzi retomba assis sur son fauteuil. L'avoué prit la balle au bond, et comprenant la colère de M. Rigot, il s'écria :

— Monsieur, que madame Peyrol soit riche ou pauvre, il y a ici d'honnêtes gens tout prêts à lui offrir leur main.— Oui, oui, dirent ensemble le commis et le clerc, oui, nous sommes là. — Et moi iton, dit Petit-Pierre. — Eugénie, écoute, dit le vieux Rigot : choisis un mari, ceux-ci ne sont pas si mauvais que je le croyais; voilà qui me racommode avec ces Messieurs. — Non, mon oncle, non, je ne le puis. C'est trop odieux. — Demandez pardon à votre mère, dit tout bas M. de Lémée à Ernestine, ou nous sommes perdus.

Ernestine resta un moment indécise, tandis que Luizzi contemplait cette scène, et, reconnaissant partout la main de Satan, il lui dit tout bas :

— Tu avais raison. Pauvre mère! — Attends, attends, répondit Satan.

Alors Ernestine s'approcha d'Eugénie, et, se mettant à genoux. elle lui dit d'une voix très-attendrie, mais avec des yeux très-secs :

— Pardonnez-moi, ma mère, c'est un moment de folie et d'égarement... C'est un amour peut-être trop violent qui m'a emportée... Hélas! vous savez, vous, quelles fautes il peut faire commettre. — Tais-toi, tais-toi, malheureuse! lui dit sa mère, ne m'outrage pas dans tes prières comme dans ta colère, tais-toi. Puisque Dieu a marqué ma vie pour qu'elle soit la pâture des autres, je la donnerai jusqu'au bout; puique tu ne peux être riche et heureuse que par le dernier sacrifice que je puisse faire, je te le ferai.

Elle s'arrêta, et, se retournant vers l'avoué, elle fut prête à lui parler, mais la force sembla lui manquer, et elle leva un dernier regard sur Luizzi, un regard où elle s'offrait encore à cet homme à qui elle croyait quelque honneur dans l'âme parce qu'il avait refusé. Mais le Diable fit entendre son petit rire aigu, et Luizzi baissa les yeux.

— Monsieur, dit Eugénie à l'avoué, voulez-vous de moi, vous? — Oui, Madame, dit M. Bador, et Dieu m'est témoin que je vous honorerai et vous respecterai toujours. — Eh bien! voilà qui est dit, s'écria M. Rigot; et maintenant, notaire, ouvrez la donation. Je la maintiens, qu'on se marie ou qu'on ne se marie pas; ceux qui ne seront pas contents n'auront qu'à s'en aller. Lisez, tabellion, lisez...

Le notaire prit lentement la donation et brisa les cinq cachets l'un après l'autre. Il semblait jouer avec l'attente des épouseurs; le clerc et le commis, désintéressés pour leur part, examinaient en ricanant la figure pantoise des deux épouseurs, tandis que Luizzi regardait tristement la malheureuse Eugénie qui cachait sa tête dans ses mains. Le notaire déploya le papier solennellement, et prit ses lunettes, qu'il essuya pendant quelques minutes.

— Bon, bon, fit M. Rigot, ne vous pressez pas, ça viendra.

Enfin le notaire mit ses lunettes, et, après tous les toussements d'usage, il lut l'acte de donation sans passer une syllabe du protocole barbare de cet acte, puis il arriva au fameux article par lequel M. Rigot déclarait donner la somme de deux millions, actuellement déposés à la banque de France, à sa petite-nièce Ernestine Turniquel, fille naturelle d'Eugénie Turniquel. Ernestine poussa un cri de joie et le comte de Lémée tomba à ses pieds, pendant que madame de Lémée les pressait tous deux dans ses longs bras, démesurément maternels. Eugénie suspendit ses larmes et dit à M. Bador :

— Oh ! Monsieur, pardonnez-moi ! — Laissez, laissez, dit l'avoué ; j'ai un acte en bonne forme dans ma poche, et dès cet instant M. de Lémée vous doit cinq cent mille francs. — Comment ! s'écria Ernestine à son futur, vous avez osé disposer de ma dot ? — Et si vous ne l'aviez pas eue ? dit l'avoue. — Nous discuterons la teneur de l'acte, répondit le pair. — Il est en règle, repartit l'avoué. — Nous verrons. — Très-bien, très-bien, fit M. Rigot, vous savez que vous êtes les maîtres de ne pas épouser, car ce qui est fait est fait, et la dot sera donnée comme il est dit. — Si monsieur de Lémée veut reconnaître la validité de l'acte ? fit l'avoué. — Je vous le défends ! cria Ernestine à son futur. — C'est un acte immoral, dit M. de Lémée, qui m'a été arraché d'une manière subreptrice. — Par exemple ! dit le commis, et mes dix mille francs ? — Encore ! dit Ernestine. — Et les miens ? ajouta le maître clerc. — Et ceux du baron, sans doute ? dit M. Rigot. — Je ne suis pour rien dans cet infâme marché, Monsieur, dit le baron. — Hé ! hé ! hé ! hé ! fit le notaire en riant si vite et si aigrement que tout le monde s'arrêta pour l'écouter. C'est que l'acte n'est pas fini, Messieurs, dit-il, écoutez. Et il continua : Ladite somme sera placée sur l'État en rentes à cinq pour cent. — Bon ! fit le commis, la rente est à cent dix, cela fait 90,909 francs 09 centimes. — J'aurais trouvé mieux que cela sur hypothèque, fit le clerc. — Écoutez donc, dit M. de Lémée. — Et ladite rente, continua le notaire, considérée comme usufruit de la somme de deux millions, sera payée à madame Eugénie Turniquel, femme Peyrol, qui en jouira jusqu'au jour de son décès, sa fille n'en ayant que la nue-propriété. — Voilà qui est admirable ! s'écria l'avoué. — Voilà qui est stupide ! s'écria M. de Lémée, et avec quoi voulez-vous que nous vivions pendant ce temps-là ? — Vous avez votre acte qui vous assure cinq cent mille francs, dit le clerc. M. Bador le trouvait si bon tout à l'heure ! — En effet, reprit M. de Lémée, et cette transaction... — Est nulle, dit aussitôt l'avoué ; je ne touche pas, je ne peux pas payer. — Vous êtes un fripon, dit le pair. — Et vous un misérable. — Voyons, s'écria M. Rigot de sa voix de stentor, acceptez-vous, monsieur le comte, oui ou non ? — Ma foi ! dit le pair en se promenant à grands pas, deux millions à attendre je ne sais combien de temps... c'est un bel avenir, sans doute, mais un avenir bien éloigné... — Ah ! Monsieur, voilà votre amour ! fit Ernestine. — Eh ! Mademoiselle, reprit-il, votre mère est bien jeune ! — Quelle horreur ! s'écria Eugénie. — Ne vous tourmentez pas comme ça, fit l'avoué, vous vous rendrez malade

Eugénie se détourna encore et rencontra le regard de Luizzi qui semblait celui d'un homme pris de vertige.

A ce moment, M. Rigot s'écria encore :

— Eh bien ! monsieur le comte, acceptez-vous ?

Le comte hésita, et le notaire lui dit tout bas :

— Madame Peyrol est jeune, mais la grand'mère est vieille, et, en l'amadouant un peu, vous aurez avant deux ans le million qui lui revient. — C'est vrai, dit Ernestine. — Eh bien ? eh bien ? fit M. Rigot. — J'accepte, dit le comte. — Faut-il des chevaux de poste à ces messieurs de Paris ? fit Petit-Pierre. — Que le diable t'emporte ! s'écria le clerc. — Cela ne lui manquera pas, repartit le notaire. — Que le diable vous emporte tous et moi aussi ! reprit le commis furieux. — C'est son devoir, dit encore le notaire, et il le remplira.

Puis il continua :

— Tout n'est pas fini, nous avons encore à connaître le choix de madame Turniquel. — C'est vrai, dit Petit-Pierre en s'avançant d'un air galant. — Je n'en suis pas, moi, d'abord, s'écria le commis. — Ni moi, repartit le clerc. — En ce cas, répliqua le notaire, il n'y a plus que Petit-Pierre et le baron de Luizzi. — Moi ? s'écria Luizzi. — Il est bon de remarquer, dit le tabellion d'une voix si aigre qu'elle se fit entendre par-dessus le murmure de tout le monde, que le contrat de madame Turniquel est tout à fait à l'avantage du futur ; car, au lieu d'avoir un million constitué en dot, elle reconnaît que le futur apporte un million, ce qui fait que ledit futur est le véritable propriétaire de la fortune et en peut disposer de son plein gré. — C'est bien différent ! s'écria le commis. — Cela change la thèse, reprit le clerc. — Du tout, du tout, dit la vieille ; vous avez fait les dégoûtés, merci de vous, messieurs les mirliflors ! — C'est juste, fit Petit-Pierre ; des muscadins, c'est pas ça votre affaire, la belle Jeanne. — Peut-être que si, fit madame Turniquel ; et, puisque ma petite-fille qu'est si fière est comtesse, je ne serai pas fâchée d'être baronne. — C'est comme ça ? dit Petit-Pierre ; adieu, Jeanne, vous méprisez vos vieux amis, vous vous en repentirez.

Il fit mine de sortir, puis il revint tout à coup.

— A propos, dit-il, monsieur le baron à quatre chevaux, je m'en allais sans vous remettre une lettre que m'a donnée ce grand sec noir, je l'avais oubliée dans ma poche.

Petit-Pierre jeta la lettre sur la table, et Luizzi la prit pour la lire, pendant que chacun allait et venait dans le salon, l'avoué calmant Eugénie, et M. de Lémée se querellant avec Ernestine parce que l'héritage de la grand'mère leur échappait. La lettre était ainsi conçue :

« Monsieur, un jugement de prise de corps exécutoire sur l'heure

a été rendu contre vous pour une somme de cent mille francs. Toutes mes mesures sont prises pour vous arrêter, les autorités sont informées ; veuillez donc me solder le montant de votre condamnation, ou vous rendre vous-même à Mourt où je vous attends, si vous voulez éviter le désagrément et le scandale d'une arrestation publique.

« LALOGUET, *garde de commerce.*

— Un million ! s'écria le notaire, comme pour ramener l'ordre et le calme dans la société ; un million, vous avez entendu ? un million dont le futur conjoint aura la propriété et la libre disposition ! — Est-ce que tu renonces tout à fait, Petit-Pierre ? dit M. Rigot. — Elle ne veut pas de moi, l'ingrate ! dit le postillon d'un ton pleurard. — Ne t'en va pas, Petit-Pierre ; car, si je ne suis pas baronne, je veux être paysanne, tout l'un ou tout l'autre. — Voilà qui est bien dit, repartit le notaire, tout l'un ou tout l'autre : c'est le sort de bien des gens, riches ou pauvres, menant joyeuse vie ou pourrissant à Sainte-Pélagie. — Voyons, dit M. Rigot, est-ce que vous dormez, baron ? êtes-vous mon beau-frère ou mon prisonnier ? car je vous préviens que c'est moi qui suis porteur de la lettre de change, et je vous jure que vous ferez vos cinq ans. Voulez-vous... une fois ?

Le baron s'enfonça les ongles dans la poitrine.

— Deux fois ?

Le baron se déchira la peau avec rage.

— Trois fois ? c'est la dernière, voulez-vous ? — Oui ! s'écria le baron en se levant et en regardant autour de lui avec un tel air de menace qu'aucun rire, qu'aucun mot n'osa sortir de la bouche de personne.— Ç'a été dur, dit M. Rigot. — Pas tant que je le croyais, fit le notaire.

XIV

VERTIGE.

— Puisqu'il en est ainsi, reprit M. Rigot, à table, Messieurs, à table ! Le souper nous attend, un souper auquel j'ai invité tous les riches propriétaires des environs. A table, et que chacun donne la main à sa femme ; nous allons faire une présentation en règle.

M. de Lémée prit la main d'Ernestine, l'avoué offrit le bras à Eugénie, et Luizzi ferma la marche avec madame Turniquel. Le baron allait comme un homme ivre, ne sachant ce qu'il faisait ni ce qu'il disait. On le mit à table entre sa future et un homme d'une tren-

taine d'années, qu'on appelait M. de Carin. Durant le commencement du souper, il l'entendit parler bas à M. de Lémée et lui dire : — Eh bien ! mon cher ami, avez-vous fait une bonne affaire? — Pas trop bonne, deux millions après la mort de la mère. — C'est mon marché retourné, vous attendez la fortune et moi la pairie. — En effet, dit M. de Lémée.

Luizzi écoutait, cherchant partout des infamies pour justifier la sienne, lorsque le notaire s'écria :

— Allons, buvons ! qu'est-ce qui veut me faire raison? — Moi, parbleu ! dit M. de Carin. Je ne sais rien de mieux que de boire quand on a fait une sottise.

Et tous deux trinquèrent. Et, quand le notaire eut bu, il sortit une fumée blanche de sa bouche comme si on eût jeté le vin dans un cylindre rouge où il se serait évaporé en fumée.

— Buvez donc, baron, dit M. de Carin; cela fait supporter les vieilles femmes, les beaux-pères et les belles-mères. — Oui, reprit Armand avec fureur, buvons, j'ai besoin de ne pas penser.

Il but. Il but coup sur coup avec une rage telle que bientôt il vit la salle et les convives danser autour de lui. Du reste il n'était pas le seul; le notaire demandait raison à tout le monde et secouait sur l'assemblée une espèce d'ivresse folle, d'entraînement général qui gagnait les plus rassis.

— Bravo ! dit M. Rigot, voilà que ça s'allume, commençons les feux. Les grands verres !

Et l'on apporta d'immenses verres qui contenaient une bouteille presque entière de vin de Champagne, et on les remplit.

— A la jeune et jolie Ernestine, la future du comte de Lémée ! — A la belle Ernestine ! s'écria-t-on de tous côtés. — Embrassez votre femme, monsieur le comte, dit M. Rigot à moitié ivre.

Et M. de Lémée embrassa sa femme.

— Continuons les feux, et redoublons les doses. D'autres verres !

On apporta des verres encore plus grands.

— A ma nièce Eugénie ! dit le vieux Rigot en balbutiant. — A la belle Eugénie ! répéta-t-on de tous côtés. — Avoué, embrassez votre femme.

Et l'avoué, qui avait pris part au festin, embrassa Eugénie qui se cachait, honteuse de cette orgie.

— C'est bien, poursuivons les feux, continua M. Rigot. Les verres grand format !

On apporta des verres colosses, et M. Rigot s'écria, quand ils furent remplis :

— A la superbe Jeanne Rigot, veuve Turniquel, future baronne

de Luizzi! — A la superbe Jeanne! répéta-t-on. — Embrassez votre femme, cria M. Rigot.

Et Luizzi l'embrassa.

Un rire aigre et perçant retentit alors au-dessus de tous les cris de l'orgie, et il sembla à Luizzi que tout ce qu'il voyait prenait des formes extraordinaires : c'était une assemblée de diables, cornus, bizarres, monstrueux, ayant des serviettes au cou et buvant des verres qui ne désemplissaient jamais. Il lui sembla encore que le notaire, ou plutôt Satan, était monté sur la table, s'était assis sur une pointe de couteau, et riait de son grand rire de Diable. Puis il l'entendit crier :

— Ah! ah! ah! mon maître, te voilà donc plus bas que tous ceux que tu as méprisés!.. Tu as pu épouser le seul ange, la seule femme que je n'aie pu vaincre sur la terre, et tu l'as dédaignée parce que tu l'as crue pauvre. Ah! ah! mon maître, la cupidité t'a assez aveuglé pour t'empêcher de lire jusqu'au bout l'écrit qui devait t'éclairer et que je t'ai mis dans les mains ; et toi, baron de Luizzi, noble depuis 908, riche à millions, âgé de trente-deux ans, tu as accepté pour femme la fille d'un manouvrier, la veuve Turniquel, âgée de soixante-quatre ans. Ah! ah! mon maître, tu as vraiment quelque chose de grand et de noble... Allons, à ta santé et à ton honneur! Maintenant, trinque avec moi, mon maître, trinque avec moi.

A cet aspect, à ces paroles, Luizzi se sentit saisi d'une espèce de frénésie, et, saisissant un couteau, il s'élança sur l'infernal fantôme et le lui plongea dans le sein. Un horrible cri partit, et tout aussitôt le charme s'évanouit, et il entendit vingt voix murmurer autour de lui :

— Il a tué le notaire, il a tué le notaire. — Non, s'écria Luizzi, j'ai tué le Diable, le Diable est mort.

Puis il tomba sous le poids de l'horreur qui le tenait.

Quand il revint à lui, il était étendu sur un lit et dans une chambre dont les barreaux garnis de fer lui apprirent qu'il était en prison ; il vit Satan debout devant lui.

— Pas encore, lui dit le Diable, je ne suis pas encore mort, mon maître. — Où suis-je? — En prison. — Pourquoi? — Pour avoir tué le notaire Niquet. — Moi? — Oui, toi, dans un moment d'ivresse, il est vrai ; ce qui probablement te donne la chance de finir tes jours aux galères. — Aux galères, moi! — Aimes-tu mieux être guillotiné? — Satan, c'est encore un rêve que j'ai fait. — Peut-être. — Oh! ne t'expliqueras-tu jamais avec moi? — Je n'ai pas le temps aujourd'hui. — Et quand te reverrai-je? — Dans l'autre monde, sans doute. — J'ai donc égaré ma sonnette? — Elle

est au greffe. — Je suis perdu! — Voilà un joli mot de vaudeville. — Laisse-moi, Satan. J'ai perdu mon talisman, mais j'ai mieux profité de tes leçons que tu ne le crois : je n'ai pas oublié l'histoire d'Eugénie, et comment elle t'a échappé. — Parbleu! tu me fais penser à elle. — Qu'est-elle devenue? — L'avoué prie Dieu tous les jours pour la conservation de sa femme, et tous les jours sa fille me prie pour la mort de sa mère. — Pauvre mère! — Hé! hé! hé! fit le Diable, tu vois que je tiens mes promesses. — Excepté avec moi. — Ne t'ai-je pas tiré de ton lit, ne t'ai-je pas rendu à la liberté gaillard et bien portant? — Oui, pour me plonger dans une plus horrible situation. — A laquelle je puis encore t'arracher. — Comment cela? — C'est mon affaire. — A quel prix, veux-je dire? — Le voici. J'ai fait marché avec toi pour t'arracher de ton lit, à la condition de te marier dans un délai de deux ans ou de me donner dix ans de ta vie. Je vais te proposer un autre marché. — Et lequel? Il me semble que tu n'en peux faire de plus avantageux dans la position où tu m'as mis. Si je suis condamné, je ne me marierai pas, et tu auras ces dix années de ma vie. — Qui sait, mon maître? j'aurai peut-être besoin de toi dans deux ans. — Et quelle est la nouvelle convention que tu me proposes? — Voilà deux mois que notre marché est passé, il te reste encore vingt-deux mois pour chercher une femme. Donne-moi vingt mois et je te tiens quitte de tout, même du mariage. — En ce cas, Satan, tu sais que je ne serai pas condamné. — C'est possible, dit le Diable; veux-tu en courir la chance? Adieu. — Un moment, reprit Luizzi. — Dépêche-toi, maître, c'est aujourd'hui le 26 juillet 1830; le 26 février 1832 je te délivre et te rends ta liberté, ta fortune, ta bonne réputation qui sont perdues. — Tu me trompes encore. — Regarde!

Comme le Diable prononçait cette parole, on ouvrit la porte de la prison, et un juge entra accompagné d'un greffier. Ils étaient suivis d'un médecin, et Luizzi reconnut avec terreur le fameux docteur Crostencoupe, à qui le savant mémoire qu'il avait publié sur la guérison de Luizzi avait valu la place de médecin des prisons. Le juge lui dit :

— Voyez, Monsieur, si l'accusé est en état de subir un interrogatoire. — Et avez-vous des nouvelles de la victime? — La blessure est grave et paraît mortelle, l'accusé sera probablement condamné. Niquet était adoré dans le pays, c'était le meneur des idées libérales; le jury est composé de libéraux qui seront d'autant plus rigoureux que l'accusé est un homme ayant un nom, un titre, un homme qui tient à la vieille noblesse; l'affaire est mauvaise. Les ayants-cause de Niquet se sont portés partie civile sur l'instigation

de Bador, qui remuera ciel et terre pour faire condamner l'accusé et qui s'est emparé de l'affaire. D'ailleurs, les antécédents du meurtrier ne sont pas de nature à attirer l'indulgence des juges : au moment où on l'a arrêté pour son crime, il allait être arrêté pour dettes et ensuite pour une escroquerie à laquelle il a prêté les mains. — C'est donc un repris de justice? — Pas encore. — Et quelle est cette escroquerie? — Il a introduit à Paris chez une madame de Marignon un certain marquis de Bridely, lorsqu'il savait que cet homme avait lui-même pris un faux nom par l'acte faux qui le légitimait. Et comme ce marquis de Bridely a escroqué une assez forte somme d'argent chez cette dame et a disparu depuis, on suppose que le baron de Luizzi est son complice. — Le baron de Luizzi! s'écria Crostencoupe qui causait ainsi avec le juge, pendant que le porte-clefs préparait tout l'attirail nécessaire pour écrire ; le baron de Luizzi ! Je le connais. — Eh bien ! le voilà. — Il est fou, archifou. C'est moi qui l'ai guéri une première fois, mais il m'a échappé, et la folie l'a repris tout de suite, si bien qu'il est parti sans me payer. — Ainsi, dit le juge, vous croyez qu'il est inutile de l'interroger ? — Parfaitement inutile. — Cela suffit, dit le juge, nous ferons constater la folie.

Luizzi allait s'écrier ; le Diable lui fit un signe, et on les laissa seuls.

— Tu vois ton seul moyen de salut, baron ! La folie bien constatée te sauvera du danger d'une instruction judiciaire et d'un jugement. — Tu me trompes encore, Satan. — Quand t'ai-je trompé, mon maître? est-ce quand tu m'as demandé l'histoire de madame de Marignon, dont tu n'as profité que pour essayer une mauvaise action dont tu portes aujourd'hui la peine? t'ai-je trompé lorsque tu m'as demandé l'histoire d'Eugénie, quoique tu aies été sur le point de m'échapper et de trouver ce qui doit te délivrer de ma servitude, le bonheur ? ne t'ai-je pas même montré du doigt ce qui devait te décider à épouser cette femme? est-ce ma faute si tu n'as pas su lire jusqu'au bout, si, comme tous les hommes, tu t'es fié aux premières apparences des choses, et si tu es resté ce que tu es et ce que sont tous les hommes, égoïste, cupide et présomptueux? non, ce n'est pas ma faute, mon maître ; non, je ne t'ai pas trompé. — Mais ma fortune? s'écria Luizzi. — Donne-moi les vingt mois que je te demande, et je te tirerai d'ici riche, innocent, et, ce qui est plus, considéré. — Comment feras-tu? — Je te le dirai alors. — C'est vingt mois de sommeil, dit Luizzi. — Voilà tout. — Prends-les donc.

Le Diable toucha Luizzi du bout du doigt, et celui-ci s'endormit.

Le lendemain, quand il s'éveilla, il se retrouva dans la même chambre : rien n'était changé, seulement il aperçut sa sonnette à côté de lui. Il appela Satan et lui dit :

— J'ai dormi d'un sommeil admirable, quoique assez court ; mais en pensant que ce soir je vais m'endormir pour vingt mois, ce que je crains surtout, c'est l'emploi de ma journée. Vingt mois de sommeil, il y a de quoi en devenir fou. — Lis pour te distraire, reprit le Diable. — Peux-tu me faire donner des livres ? — Je puis mieux faire, je puis t'en faire prendre, je puis même t'en fournir d'inédits. Suis-moi.

Le Diable marcha devant Luizzi, qui le suivit. Ils arrivèrent bientôt dans une chambre assez bien meublée. Luizzi prit les fameuses lunettes que le Diable lui avait déjà prêtées et qui lui faisaient voir clair en plein minuit ; il aperçut alors une femme d'une rare beauté qui dormait d'un profond sommeil.

— Quelle est cette femme ? dit Luizzi. — Madame de Carin, la femme de ce charmant garçon avec qui tu as passé une soirée si délicieuse. — Une horrible soirée ! — Pour toi, peut-être ? — Mais pas pour toi, Satan. — Oui, j'ai un peu ri, vous avez été tous d'abominables gredins.

Il fit entendre alors son petit rire de notaire qui arriva au cœur de Luizzi comme un remords et à son oreille comme un son faux. Le baron secoua violemment la tête et reprit :

— C'est toi qui es abominable, toi qui t'acharnes à me montrer le monde sous les plus hideux aspects. Mais laissons cela, et dis-moi pourquoi cette madame de Carin loge dans cette prison : a-t-elle commis quelque crime ? — Tu vas le savoir, repartit le Diable.

Il ouvrit le secrétaire de madame de Carin, y prit un manuscrit et le remit à Luizzi.

— Puisque tu as peur de mes récits, lui dit-il, puisqu'il te semble que la manière dont je te montre le monde est une abominable satire, juge-le par toi-même. Je me bornerai à te mettre sous les yeux les pièces du procès. Voici la première et la plus importante.

Luizzi prit le manuscrit et le lut avec attention. Il commençait ainsi :

« Édouard, vous dont les soins m'aident à supporter mes souffrances et l'horreur de ma position, vous m'avez demandé l'histoire des malheurs qui m'ont amenée où je suis. Apprenez-la, et pardonnez-moi les détails minutieux qui l'accompagneront ; car il faut que je vous persuade encore plus de ma raison que de mon malheur. »

— Qu'est-ce que cela veut dire? reprit Luizzi. — Lis, répondit le Diable. Est-ce que dans les romans nouveaux tu t'arrêtes à toutes les phrases que tu ne comprends pas? — Non, j'aurais trop à faire; mais ceci n'est pas sans doute un roman, et par conséquent le cas est exceptionnel. — Aussi le résultat le sera-t-il; car tu comprendras. — Ce sont encore des malheurs? — Peut-être. — Des crimes? — Peut-être. — D'où sort donc cette femme? — D'une des plus nobles familles de France. — Et elle a été malheureuse? — Peut-être plus qu'Eugénie. — Mais à coup sûr elle n'a pas été l'objet d'un marché honteux comme cette pauvre femme. Sa haute position l'en a préservée. — Lis, tu verras si la fille de noble famille et la fille du peuple ont quelque chose à s'envier.

Luizzi, qui connaissait les allures du Diable et qui savait qu'on ne lui faisait point dire ce qu'il voulait taire, se décida à emporter le manuscrit. Il se jeta sur son lit, fatigué qu'il était d'avoir fait quelques pas, et voici ce qu'il lut.

LA FILLE D'UN PAIR DE FRANCE.

XV

EXPOSITION.

« Je suis la fille du marquis de Vaucloix, que l'émigration ruina comme tant d'autres. En 1809, il épousa ma mère à Munich; elle était Française comme lui, et comme lui d'une grande famille. Ma naissance lui coûta la vie, et j'avais à peine quatre ans lorsque mon père rentra en France en 1814. Le roi Louis XVIII, voulant récompenser sa fidélité, le nomma pair de France et lui donna une charge dans sa maison. Les émoluments de cette charge ne suffirent point aux dépenses de mon père, et, lorsque l'indemnité du milliard fut votée, la part qui lui revint ne lui servit qu'à payer les nombreuses dettes qu'il avait contractées depuis son retour en France. Quant à moi, j'étais élevée dans une pension où je recevais une éducation telle qu'on croyait devoir la donner à une jeune fille d'un haut rang et d'une grande fortune. Je dessinais bien, je chantais avec goût, je dansais à merveille et je m'habillais à ravir. J'avais une opinion sur la littérature courante, j'avais pris parti

pour la musique italienne, je causais avec une facilité qui passait pour de l'esprit. Du reste, j'étais parfaitement ignorante de la situation de mon père, qui se plaisait à encourager mon goût pour le luxe.

« J'avais dix-huit ans, et je commençais à m'ennuyer de ma pension, lorsqu'un matin mon père vint me surprendre en m'annonçant que j'allais enfin entrer dans ce monde que je n'avais vu que par fugitives échappées, et que je m'imaginais si charmant. Je ne vous peindrai pas ma joie de jeune fille lorsque je me trouvai maîtresse de disposer de mon temps à ma volonté, rêvant les plus doux succès, m'arrangeant une existence de plaisirs, le cœur prêt à de bonnes amitiés et quelquefois laissant arriver jusqu'à moi de lointaines pensées d'amour. Vous voyez, je procède par ordre, je vous dis comment j'étais à dix-huit ans et combien je me trouvais désarmée contre toute espèce de malheur. Peu de mois suffirent à m'enlever cette confiance. Mon père prit un jour pour recevoir, mais il ne venait guère à ses réunions que des hommes : les uns passaient la soirée à jouer, les autres parlaient politique. Cinq ou six vieilles femmes accompagnaient leurs maris et m'accablaient de témoignages d'un intérêt si protecteur qu'elles me déplaisaient souverainement. Dans le salon de mon père, ce qui m'étonnait le plus, ce n'était pas l'absence de jeunes gens ou de jeunes filles de mon âge, c'était la présence de certaines personnes dont le nom et les manières disaient la grossière bourgeoisie.

« Pendant les premiers jours de réunion, mon père me fit chanter pour montrer ce qu'il appelait mon talent. La première fois on m'écouta avec politesse, la seconde fois j'entendis au milieu du trait le plus brillant de ma cavatine un des joueurs de wisth s'écrier d'une voix formidable : « Six de try et quatre d'honneurs, nous la gagnons triple. » La troisième fois ce fut à peine si les personnes qui étaient près du piano suspendirent leur conversation. Je renonçai à charmer la société, comme disaient deux ou trois des moins barbares, et l'obligation de recevoir le monde de mon père me devint presque insupportable.

« L'hiver vint enfin, et j'entendis beaucoup moins parler de fêtes et de bals que dans ma pension même. Je cherchais à m'expliquer cette solitude ; car ma jeunesse, mes pensées, mes espérances m'isolaient complétement de tous ceux qui m'entouraient. Peu à peu je me laissai gagner à un profond ennui, sans que mon père s'en aperçût ou voulût s'en apercevoir. Un soir que la réunion était plus nombreuse, je m'étais retirée dans un coin du salon, et, le coude appuyé sur un bras du canapé, je me reportais avec regret à nos soirées joyeuses de la pension et à nos

confidences de jeunes filles sur nos rêves d'avenir. Je n'étais pas cependant de celles qui se font une espérance romanesque de la vie. Je n'avais pas compté dans la mienne des amours idolâtres et une fortune souveraine. Un cœur qui m'aimât, un esprit qui fût d'accord avec le mien, et une aisance de mon rang : voilà tous mes vœux. Ils n'étaient pas bien extravagants, à moins qu'espérer une vie de calme, d'honnêteté et de bonheur ne soit en ce monde la pire des extravagances. Quoi qu'il en fût, j'en étais à regretter mes illusions, et j'avais dix-neuf ans, j'étais belle, je me sentais dans l'esprit et dans le cœur tout ce qui fait qu'une femme est aimable et peut être aimée. Sans doute ma préoccupation m'avait entraînée bien loin, car j'entendis tout à coup derrière moi une voix qui me dit :

« — Cœur qui soupire n'a pas ce qu'il désire.

« Ce gros dicton populaire ne m'aurait pas semblé inconvenant, que la personne qui me l'adressa l'eût rendu grossier. C'était un vilain homme à figure réjouie, portant de très-petites cravates et d'énormes cols de chemise, enfermant mal sa personne monstrueuse dans de vastes gilets de piqué de couleur, et constamment vêtu d'un habit marron très-clair avec un pantalon noir très-court, des bas de coton blanc et des souliers à rosette.

« La présence de cet homme chez M. de Vaucloix était un de mes étonnements, et, sans qu'il m'eût jamais parlé plus qu'un autre, il me déplaisait plus que personne. Il avait une expérience brute des hommes et des choses qui lui faisait deviner presque toujours les raisons intéressées de tout ce qu'on racontait devant lui, et il les exposait avec un cynisme de mépris pour l'humanité qui blessait toutes mes jeunes idées. Si quelqu'autre que lui se fût aperçu de ma tristesse, je m'en serais excusée sans doute et je l'aurais attribuée à une indisposition; mais je fus choquée d'être ainsi comprise par ce brutal observateur, et je lui répondis assez sèchement :

« — Je n'ai rien à désirer, Monsieur, et je ne désire rien. — Hum! hum! fit le gros homme, en s'asseyant près de moi sans façon et en se mouchant bruyamment dans un mouchoir de cotonnade bleue; toute fille qui n'a pas un mari désire quelque chose. — Hé! qui vous a dit, Monsieur, que je désirasse me marier?

« Il me regarda fixement et me rit au nez avec une rare impertinence.

« — Je n'ai pas besoin qu'on me dise ça : ça se voit tout seul. — Vous êtes bien adroit! lui dis-je d'un ton tout à fait méprisant, tant cet homme m'avait irritée. — Je suis plus adroit que vous ne

pensez, me répondit-il sans prendre garde que je lui avais tourné le dos ; car je vous ai trouvé ce que vous désirez, un mari. — Un mari ! m'écriai-je en me retournant. — Hai ! hai ! hai ! fit-il en clignant des yeux, comme le mot vous fait dresser l'oreille ! — Monsieur, lui dis-je, blessée de cette façon de traduire mon étonnement, permettez-moi de ne pas continuer un entretien que mon père ne trouverait pas convenable.— Pardon, mille pardons : mais c'est parce que j'y suis autorisé par monsieur votre père que je me permets de vous parler comme je le fais.

« Par un mouvement de surprise, je regardai autour de moi pour chercher M. de Vaucloix, et je l'aperçus dans un coin du salon qui m'observait. Un léger signe de tête m'avertit qu'il désirait que j'écoutasse M. Carin.

« Puisque j'ai écrit ce nom, vous devez comprendre quel était l'homme qui me parlait ainsi. Il continua, et me dit :

« — Vous le voyez, je ne suis pas si inconvenant que mes gros souliers en ont l'air ; et, puisque le mot de mari est lâché, il est inutile que je batte l'eau plus longtemps. Il s'agit de monsieur mon fils. — Votre fils ! lui dis-je d'un air de stupéfaction, et en le regardant de la tête aux pieds, comme pour deviner quel pouvait être le fils d'un pareil personnage.

« Aucune pensée n'échappait à cet homme, et il me répondit d'un ton d'amère plaisanterie :

« — N'ayez pas peur ; il se met bien, monsieur mon fils, c'est un faraud qui se brosse les ongles avec du savon de Windsor et qui se met de l'huile antique dans les cheveux. C'est un homme comme il faut, qui parle du bout des lèvres et qui a un lorgnon. Il est baron ; je lui ai acheté un titre de baron, je lui achèterai un titre de marquis, si vous voulez être marquise.

« Je n'eus pas la force de répondre à cette grossière proposition ; mais je fus si humiliée que je détournai la tête pour cacher les larmes qui me venaient aux yeux. M. Carin s'en aperçut, se leva brusquement et me dit :

« — Écoutez, Mademoiselle, vous voilà avertie : songez-y toute la nuit. Demain je vous présenterai le jeune homme, vous vous déciderez demain au soir ; il faut que cette affaire finisse, je n'ai pas de temps à perdre.

« Il s'éloigna et me laissa stupéfaite de cette façon d'agir et alarmée de cette proposition de mariage comme de la menace d'un malheur. Je cherchai à m'approcher de M. de Vaucloix ; mais il m'évita avec un soin qui me fit comprendre qu'il ne voulait aucune explication. Contre mon habitude, je demeurai dans le salon jusqu'à l'heure où il n'y avait plus que quelques joueurs acharnés,

espérant forcer mon père à m'entendre. Mais il s'assit à une table de jeu, après m'avoir dit en passant :

« —Demain, tenez-vous prête de bonne heure, vous aurez l'honneur d'être présentée à la famille royale.

« Cette seconde nouvelle m'étonna autant que la premiere, mais elle me rassura. J'associai naturellement l'idée de ma présentation à celle de mon mariage, et je ne puis dire par quelle confiance du cœur je me figurai qu'on ne pouvait me sacrifier dans un mariage qui se ferait sous de si nobles auspices. M. Carin m'avait dit de penser toute la nuit à la proposition qu'il m'avait faite. Il avait eu raison : je ne dormis pas et ne fis que pleurer, tant ce qui m'arrivait était en dehors des idées que je m'étais faites d'un mariage. Un mot que les jeunes filles ne prononcent jamais, mais qu'elles murmurent sans cesse dans leur cœur, le mot amour, n'avait encore aucun sens pour moi ; mais si vous saviez, Édouard, combien de fois mes compagnes et moi nous avions conclu tous nos heureux projets par cette phrase : « Oh ! moi, je n'épouserai jamais que celui que j'aimerai, » vous comprendriez mes terreurs, lorsque je me trouvai tout à coup menacée de me donner à un homme que je ne connaissais pas, vous comprendriez la douleur que laisse après elle une jeune espérance qui s'en va. Je n'avais jamais prévu que je pusse être obligée à avoir une volonté contraire à celle de mon père ; et, quand je m'interrogeai sur ce point, je me sentis une faiblesse qui me semblait insurmontable. J'avais bien entendu parler de jeunes filles qui avaient opposé une énergique résistance aux projets de leur famille ; mais c'était pour moi comme un de ces contes romanesques qui intéressent, et qui ne sont pas de notre vie. Quelquefois, le soir, entre nous, jeunes cœurs ignorants, il s'était glissé un récit qui disait comment telle jeune fille avait préféré la mort à un mariage qui lui répugnait, nous avions poussé de grands hélas sur son malheur et donné des pleurs d'admiration à un si haut courage ; mais, quand cette pensée me vint pour moi-même, je ne puis dire que je la repoussai ou qu'elle me fit peur, car je me sentis trop incapable de l'exécuter. J'étais comme un misérable à qui l'on parle du faste d'un grand seigneur et qui détourne la tête pour reprendre son pain abreuvé de larmes, sans mouvement d'espérance ou d'envie, tant il se sent éloigné d'une si haute fortune. J'avais le cœur pauvre de courage, et oser mourir était une fortune trop au-dessus de moi. Je ne prévoyais donc rien qui pût m'arracher au malheur dont j'étais menacée, car j'avais pensé aussi à me jeter aux genoux du roi et à me mettre sous sa protection. Mais tout cela était insensé ; car enfin je n'aurais su comment lui dire de quel malheur j'étais si malheureuse

D'ailleurs, parler au roi, me jeter à ses pieds, faire un acte violent de ma volonté, comment en aurais-je eu la force, moi qui ne me sentais pas celle d'opposer un refus à mon père, dont l'autorité n'avait jamais été que bienveillante pour moi?

« Si je vous raconte tout cela, Édouard, c'est pour bien vous montrer que je suis une très-faible femme, qui ne puis rien pour les autres ni pour moi-même.

« Le lendemain arriva. M. de Vaucloix me fit dire de me tenir prête pour l'heure de la messe. Je lui fis demander un instant d'entretien; on me répondit de sa part que nous aurions le temps durant le trajet de l'hôtel aux Tuileries. Je descendis donc dans le salon, et j'entendis dans le cabinet de mon père la voix de M. Carin; j'allais me retirer, lorsqu'il ouvrit la porte et dit d'un ton péremptoire :

« — Faites entendre raison au roi. Pour ma part, je n'ai qu'une chose à vous dire, comme les Espagnols : *Si no, no.*

« Je me détournai pour ne pas voir en face cet homme qui me semblait disposer de moi bien plus que mon père lui-même. Il s'arrêta, puis reprit :

« — Et, après le roi, faites entendre raison à Mademoiselle; car je ne prétends pas donner mon argent pour qu'on me fasse une mine de pendu. Merci!

« Il sortit, et je levai les yeux sur M. de Vaucloix : il était rouge de honte. Je devinai que ce n'était ni d'indignation ni de colère, car il évita mes regards.

« — Allons, allons, me dit-il, l'heure est venue

« Il passa devant moi. Je le suivis en pensant qu'une autre que moi eût osé ne pas le suivre, et eût provoqué une explication. Quand j'arrivai dans la cour, il était déjà monté en voiture; il froissait avec colère des papiers qu'on venait de lui remettre. Son irritation était si grande que je ne pensai pas devoir lui adresser la parole. C'est à peine s'il fit attention à moi, il lisait ces papiers avec rage et en murmurant :

« — Il faut en finir. Assez, assez...

« Quand il fut plus calme; il plia ces papiers, les mit dans sa poche et en tira d'autres qu'il lut attentivement et avec une sorte de complaisance.

« — Il ne peut me refuser, disait-il tout bas à chaque phrase : ce serait trop d'ingratitude. Et cependant ils sont si ingrats!

« J'avais presque oublié ma douleur devant le chagrin de mon père, et je lui dis doucement :

« — Il vous est arrivé de tristes nouvelles, n'est-ce pas? — Pourquoi le savez-vous? — J'ai cru m'en apercevoir. — Non, Louise,

me dit-il en se remettant soudainement ; je touche au contraire au but de tous mes vœux, à un riche établissement pour vous avec un homme distingué et appelé à une fortune politique aussi élevée que l'est sa fortune pécuniaire. — Est-ce du fils de M. Carin que vous voulez parler? — C'est de lui : un homme bien au-dessus de sa naissance, un homme à larges idées et à grandes conceptions, un homme dont je suis fier d'assurer la position et l'avenir.

« Je ne comprenais pas bien mon père, mais il me semblait que ces éloges sortaient péniblement de sa bouche. Je pris ma résolution à deux mains pour frapper un grand coup, et je lui dis en tremblant cette phrase qui me semblait le comble de l'audace :

« — Je ne l'ai pas encore vu, ce... — Oh ! vous le verrez, me dit M. de Vaucloix avec un ton de raillerie cruelle ; on ne vous mènera pas à l'autel comme une victime. Le temps est passé de ces mariages barbares auxquels de nobles familles sacrifiaient le bonheur de leurs enfants. N'ayez pas peur de toutes ces sottises, si habilement exploitées par les philosophes et les jacobins, si stupidement accueillies par les bourgeois libéraux.

« Le ton dont ces paroles furent dites était plus qu'il n'en fallait pour m'empêcher de faire d'autres observations. Nous arrivâmes bientôt au château. Ce fut alors seulement que mon père fit attention à moi. Il remarqua ma pâleur et mon air de tristesse, et me dit brusquement :

« — Qu'avez-vous? que vous est-il arrivé? que voulez-vous qu'on pense en vous voyant une figure pareille? On croira que je vous sacrifie... que je vous...

« Il s'arrêta probablement devant le mot qu'il allait prononcer ; mais, si ignorante que je fusse, je le devinai. Cette horrible phrase de M. Carin : « Je ne prétends pas donner mon argent pour qu'on me fasse une mine de pendu, » me revint à l'esprit. Je compris qu'on pouvait dire qu'il me vendait. J'éclatai en larmes. Mon père frappa du pied avec colère, puis, se remettant :

« — Allons, Louise, reprit-il, soyez raisonnable, rien n'est fini, et, si ce jeune homme vous déplaît, nous verrons ailleurs ; mais soyez calme devant tout ce monde qui va nous observer. J'ai assez d'ennemis à la cour qui ne demandent pas mieux que de me calomnier.

« En parlant ainsi, il m'essuyait les yeux avec mon mouchoir. J'arrêtai mes larmes.

« — Voilà qui est bien, ma Louise ; vous êtes une bonne fille. Espérez, espérez, nous serons bientôt heureux.

« Nous descendîmes de voiture, et il me conduisit vers la chapelle.

« Édouard, je vous ai raconté toute cette scène dans ses moindres

détails, pour bien vous faire comprendre comment je fus tout à coup saisie dans ma vie imprévoyante par la menace d'un malheur que je ne pouvais préciser, comment je sentis que je marchais dans une route pleine d'écueils sans les voir distinctement autour de moi, comment je dus craindre le but où l'on me menait, sans savoir où il était et ce qu'il était. C'est que ce fut là toute ma vie : des craintes sans fondement matériel, et que je ne pouvais cependant repousser comme des folies; un malheur qui n'avait pas de corps et qui cependant était toujours près de moi, comme l'ombre de ma vie; la peur d'un fantôme invisible, une douleur sans blessure apparente ! Mais toutes ces réflexions vous diront moins bien ce que j'ai souffert que le récit qui me reste à vous faire.

« Nous arrivâmes à la chapelle. Le roi n'était pas encore arrivé. Je m'aperçus que j'étais regardée avec curiosité; mais la sainteté du lieu borna toute cette attention à quelques regards furtifs qui retournaient vite aux pages ouvertes d'un livre de messe. Quelques mots furent murmurés comme eussent pu l'être ceux d'une prière. Je pris la place qui m'avait été réservée, et bientôt le roi parut. J'avais été élevée dans des habitudes religieuses plutôt que dans de sincères pensées de religion. Je remplissais mes devoirs de chrétienne avec respect plutôt qu'avec élan ; jamais jusqu'à ce jour je ne m'étais tournée vers Dieu pour lui demander miséricorde et secours du plus profond de mon cœur. Je n'avais pas encore senti le besoin de ce secours et de cette miséricorde. Ce jour-là mon effroi donna un sens aux prières, pour ainsi dire muettes, que j'adressai à l'Éternel. Comme la plupart des femmes qui m'entouraient, comme je l'aurais fait peut-être moi-même en toute autre circonstance, je n'assistai point au service divin comme à un spectacle plus solennel où le recueillement est un devoir : non, je priai avec ferveur et désespoir, et ce fut à peine si je m'aperçus que les derniers mots de la cérémonie venaient d'être prononcés. M. de Vaucloix m'avait recommandé de venir le rejoindre aussitôt après la messe finie. Je sortis, et il m'entraîna rapidement dans une longue galerie. Puis il s'arrêta, en me disant :

« — Le roi va passer; faites attention à lui répondre convenablement, s'il vous interroge.

« Charles X parut bientôt en effet. Il était suivi de M. le dauphin et de madame la dauphine. Il accueillit avec une grâce pleine de bienveillance quelques placets qui lui furent remis. Il causait d'un air de satisfaction avec les personnes qui l'accompagnaient; mais, lorsqu'il aperçut mon père, un léger nuage de mécontentement parut sur son visage.

« — C'est vous, Vaucloix? lui dit-il.

« Mon père salua et me prit par la main pour me présenter. Le roi, qui ne vit pas ce mouvement, passa en disant :

« — Suivez-moi.

« Mon père obéit, et je restai toute confondue, ne sachant que faire, croyant que le roi avait évité de me voir; je portai autour de moi des regards presque éperdus. Je rencontrai ceux de madame la dauphine; elle s'approcha de moi, et me dit avec un geste plein de bienveillance :

« — Accompagnez votre père, Mademoiselle.

« Je la saluai et j'obéis, sans avoir la présence d'esprit de répondre un mot. Le roi marchait assez vite; j'eus peine à me faire jour à travers les personnes de sa suite, et nous avions traversé plusieurs salles sans que j'eusse pu arriver près de lui, lorsqu'il entra dans un nouveau salon où M. de Vaucloix le suivit seul. J'arrivais juste à ce moment, et, prête à me trouver seule, je ne pus m'empêcher d'appeler et de dire : « Mon père! » Le roi se retourna et me regarda avec une sévérité qui sembla peu à peu s'effacer pour faire place à une expression d'intérêt. — Vous êtes mademoiselle de Vaucloix? me dit-il.

« — Oui, sire. — Eh bien! suivez-nous.

« J'entrai avec mon père, qui parut vivement contrarié de ma présence, et l'on ferma les portes sur nous. J'étais restée à l'entrée du cabinet de Charles X que M. de Vaucloix avait suivi jusqu'à l'angle opposé de cette pièce. Mon père parlait à voix basse, et je ne pouvais entendre ce qu'il disait, mais il semblait solliciter instamment une grâce que le roi ne voulait pas accorder. La discussion s'échauffait, on oubliait que j'étais là, car j'entendis le roi répondre assez vivement :

« — Oui, oui, je sais que c'est votre mot à vous autres... Ingrat comme un Bourbon...

« Mon père sembla s'excuser, mais Charles X continua avec vivacité :

« — Et c'est avec ce mot que vous nous faites faire toutes ces choses qui nous sont si durement reprochées.

« M. de Vaucloix répliqua, et je crus entendre qu'il parlait de services.

« — Je ne les ai point oubliés, repartit le roi. — Et vous me refusez cependant, sire, ce que vous avez accordé à plusieurs de mes collègues, au comte C..., au marquis de B...! ceux-là n'ont pas perdu leur fortune dans l'émigration; au contraire, ils l'ont gagnée à servir la république et l'empire.

« Le roi se détourna avec dépit, puis il finit par répondre :

« — Mais enfin quel est cet homme?

« Le roi écouta avec attention ce que lui répondit mon père, qui, voulant sans doute conclure son discours par quelque chose de puissant, tira des papiers de sa poche et les remit à Charles X. Mais à peine Sa Majesté les eût-elle dans les mains qu'il s'écria :

« — Pardon, sire, je me suis trompé, ce n'est pas cela.

« Le roi retint les papiers et regarda mon père avec une sévérité qui lui fit baisser les yeux.

« — Laissez, dit-il, laissez, monsieur de Vaucloix; voilà qui m'instruira mieux que tout ce que vous pourrez me dire.

« Puis le roi se mit à parcourir les papiers. De loin, à leur format et au cordonnet rouge dont ils étaient cousus, je les reconnus pour ceux qui avaient si vivement irrité mon père. La figure de Sa Majesté devenait de plus en plus sombre à mesure qu'elle les parcourait et elle finit par s'écrier :

« — C'est effrayant un pareil désordre! une pareille somme!

« M. de Vaucloix fit un signe au roi, qui leva les yeux sur moi. Je compris qu'il avait été averti par ce signe de ne pas dire devant la fille des paroles qui pourraient accuser le père. En effet, il me regarda un moment, et je vis que j'étais devenue le sujet de leur entretien; car leurs gestes et leurs regards se dirigeaient à leur insu de mon côté. Ce nouvel entretien à voix basse eut un terme, et j'entendis le roi dire avec sévérité :

« — Si je le fais, Monsieur, ce sera pour elle, pour qu'elle ne meure pas dans la misère; ce sera pour la dignité du nom que vous portez.

« Après ces paroles que j'entendis, quoique le roi les eût prononcées d'une voix peu élevée, il s'avança vivement vers moi. Mon père marchait derrière lui; son visage était bouleversé; il leva sur moi des regards désespérés, et joignit les mains comme pour me supplier. Ce geste me fit une peine horrible.

« — On veut vous marier, Mademoiselle? me dit brusquement le roi. — Oui, sire. — Et vous êtes heureuse de ce mariage?

« Je regardai mon père, qui fit un mouvement.

« — Laissez-la parler, Monsieur, lui dit le roi, qui s'aperçut du mouvement.

« Puis il reprit :

« — C'est avec joie que vous acceptez ce mariage? — Oui, sire, avec joie, répondis-je d'un ton si exalté que le roi en fut surpris.

« Sa Majesté me regarda tristement et d'un air de pitié profonde, puis elle me dit doucement :

« — C'est bien, Mademoiselle; je n'ai pas le droit de m'opposer à un si noble dévouement. C'est bien!

« Il tira le cordon d'une sonnette.

« — Sire, plus tard, dit M. de Vaucloix. — Non, non, je ne veux plus en entendre parler.

« Un huissier parut, et Charles X fit mander un secrétaire qui arriva bientôt avec un portefeuille. Le roi, qui se promenait dans son cabinet, dit aussitôt :

« — L'ordonnance concernant le gendre de M. de Vaucloix !

« Le secrétaire la lui présenta. Le roi la signa et la tendit à mon père.

« — Voilà, Monsieur, lui dit-il.

« Puis il se tourna vers moi et me dit en me saluant :

« — Soyez heureuse, Mademoiselle.

« Nous sortîmes, et nous traversâmes avec rapidité les appartements ; nous descendîmes, et notre voiture avança.

« — A l'hôtel, dit mon père, et brûlez le pavé.

« Nous partîmes, et aussitôt l'agitation qui semblait le tenir éclata avec une violence qui me confondit.

« — Nous l'avons, s'écria-t-il, nous l'avons... Ce n'a pas été sans peine... Sans toi, j'étais perdu... mais tu as été admirable... Et jusqu'à ces papiers que j'ai si gauchement remis au roi... Je l'aurais fait exprès que je n'aurais pas mieux réussi... Voilà la première fois que des papiers d'huissier sont bons à quelque chose... Mais il y a des jours de bonheur où tout sert... Ah ! ma pauvre Louise, tu seras heureuse aussi : une fortune colossale, dont tu leur apprendras à faire les honneurs... C'était un coup de maître... Il fallait réussir aujourd'hui... car sans cela, demain... Mais je la tiens, la voilà, la voilà !...

« Et il lisait avec complaisance l'ordonnance que le roi lui avait remise.

« Quant à moi, j'étais aussi inquiète de la joie de mon père que je l'avais été de son désespoir. Comprenez-vous, après la scène que j'avais vue, tout ce qu'il devait y avoir en moi d'incertitudes et d'anxiétés ? Je venais, à ce qu'il semblait, d'accomplir un grand sacrifice, et j'ignorais quel était ce sacrifice. On avait eu l'air de me plaindre et je ne savais de quoi. Je tremblais d'interroger mon père, car maintenant je craignais qu'il ne fût plus temps. Je le regardais tristement s'agiter dans sa joie, espérant et redoutant une explication qui ne pouvait être éloignée. Nous arrivâmes ainsi à l'hôtel...

XVI

PREMIÈRE ENTREVUE : ASSEMBLÉE DE CRÉANCIERS

« Nous étions arrivés. Au moment où nous descendîmes de voiture, le concierge dit à mon père :

« — M. Carin est dans le salon... — Très-bien! très-bien! dit mon père en l'interrompant. Venez, ma fille; allons lui annoncer cette heureuse nouvelle.

« Il m'entraîne, et nous entrons dans le salon.

« — La voilà! la voilà, s'écrie mon père en montrant l'ordonnance du roi. — Signée? dit M. Carin en s'élançant vers mon père. — Signée! repartit celui-ci. Venez par ici, que je vous conte tout cela.

« Et tous deux sortent ensemble et me laissent seule au salon avec un jeune homme qui était à notre entrée dans l'embrasure d'une fenêtre et que M. de Vaucloix n'avait pas sans doute aperçu. Il m'avait saluée silencieusement, et je lui avais à peine rendu son salut que mon père et M. Carin avaient disparu. Je demeurai d'abord fort embarrassée; car, en passant devant lui, je rencontrai le regard ou plutôt le lorgnon de ce jeune homme dirigé sur moi. Je le trouvai si impertinent que je ne baissai pas les yeux et le regardai en face. Je puis vous dire la vérité, Édouard : il était d'une rare beauté. Il s'aperçut du sentiment de colère qu'il m'avait inspiré, et il baissa ce lorgnon avec une grâce si particulière qu'on eût dit d'un vaincu qui rendait son épée. J'allais me retirer, lorsqu'il s'avança vers moi, en me disant sans aucun embarras :

« — Mademoiselle de Vaucloix veut-elle bien me permettre de me présenter moi-même?

« Je ne sus que répondre, je me sentis rougir et je ne pus que faire une légère inclination. J'étais d'autant plus dépitée de mon embarras, que je voyais qu'il était observé et qu'il l'était par un homme qui devait y mettre une vive curiosité; car j'avais entendu, moi, toute la phrase du domestique que mon père avait interrompu : M. Carin est au salon avec monsieur son fils, avait-il dit. C'était donc mon futur mari que j'avais en face de moi. Rappelez-vous toutes les sensations que je venais d'éprouver, ce mystère qui m'entourait, cette pitié qui m'avait accueillie, l'étrangeté de tout ce qui se passait, et, pour comble de singularité, cette entrevue soudaine, sans intermédiaire, sans préparation. Il y avait

de quoi troubler une jeune fille moins timide que je ne l'étais. Il faut tout vous dire aussi, Édouard. Dans les terreurs de la nuit, l'image du mari qui m'était destiné n'avait pas été la dernière à me poursuivre. Ne le connaissant pas, je m'étais fait son portrait d'après son père, et le savon de Windsor et l'huile antique vantés par M. Carin m'avaient fort épouvantée. Jugez donc de ma surprise quand je rencontrai, au lieu de la caricature que je m'étais figurée, un homme d'une élégance achevée, et, je dois le répéter, d'une beauté parfaite. Sa vue me frappa d'une surprise toute nouvelle : il dépassait de bien loin tous les beaux amoureux que les femmes rêvent quand elles n'ont pas encore aimé. Et cela me venait au moment où je me croyais livrée à un monstre ! passez-moi le mot, parce qu'il me semble que j'éprouvai un peu de l'heureux étonnement de la vierge qui, livrée au fleuve Scamandre qui doit la dévorer, trouve à sa place un beau jeune homme qui la prie à genoux. Cependant je me taisais, et il me semblait que mon futur devait être aussi embarrassé que moi, car il ne me disait rien. Je me hasardai à le regarder pour me rassurer par son trouble. Il était immobile devant moi et il me regardait avec un sourire dont je n'oserais vous dire l'expression, maintenant que je crois l'avoir comprise : il me fit peur alors sans que je pusse m'en rendre compte, si bien que mon trouble et le dépit que j'en éprouvai allèrent presque jusqu'aux larmes. Son assurance m'irritait, et je lui en voulais en même temps de n'en pas user pour venir à mon aide. En ce moment j'aurais donné beaucoup pour avoir, je ne dirai pas la présence d'esprit, mais l'impertinence de certaines femmes. J'étais honteuse d'être dominée si complétement. Je voulus à tout prix sortir de cette sotte position, et j'en sortis par une grande gaucherie.

« — Vous désirez parler à mon père, Monsieur? dis-je d'un ton que j'essayai de rendre sec. — Non, en vérité, Mademoiselle, c'est à vous à qui je désire parler. — Je ne sais si je dois... — A la manière dont mon père et le vôtre mènent les choses, il est à craindre qu'ils oublient longtemps encore qu'il était nécessaire de nous présenter l'un à l'autre. Faisons donc comme s'ils ne l'avaient pas oublié, puisque enfin il faudra que cela arrive tôt ou tard, et permettez-moi d'avoir avec vous un entretien que je souhaitais ardemment.

« Tout cela me fut débité avec un accent et une précision qui attestaient combien l'homme qui parlait ainsi était libre de sa pensée et de ses paroles. Je me trouvai une toute petite fille devant cet homme, et, si je n'avais vu qu'il était jeune, j'aurais cru entendre parler un grave rhéteur qui va traiter une question où il

compte triompher. Il m'avait offert la main et m'avait fait asseoir; il se plaça auprès de moi.

« — On veut nous marier, me dit-il en minaudant; mais cette volonté a besoin d'une haute sanction. Pensez-vous qu'elle puisse l'obtenir? — Vous avez vu la joie de mon père, Monsieur. Autant que je puis en juger, le roi a permis... — Pardon, Mademoiselle; le roi peut permettre ce que vous pouvez vouloir défendre.

« Je rougis et détournai la tête.

« — Le roi, reprit-il, peut dire oui où vous pouvez dire non... Que direz-vous?

« Cette question si directe me blessa plus qu'elle ne m'embarrassa. Cet homme savait trop bien ce qu'il disait, à côté de moi dont le trouble devenait extrême! J'eus recours à une de ces phrases toutes faites que l'on apprend dans les récits les plus vulgaires, et je répondis en balbutiant :

« — Monsieur, j'obéirai à mon père...

« Par un léger mouvement, M. Carin se retira de moi, et, sans que je le regardasse, je vis qu'il me considérait d'un air qui devait être d'une impertinence complète. Il se tut un moment, puis, me prenant la main, il la baisa d'un air tout particulier et reprit avec un léger accent de raillerie :

« — On n'est pas plus belle et plus... bonne.

« L'intonation de la voix, la manière dont il prononça ce mot *bonne*, me semblèrent une insulte. Un éclair de colère me traversa le cœur : un éclair, en vérité, car il ne dura pas assez longtemps pour m'inspirer une réponse également impertinente ou me donner la force de me retirer. Mon père rentra avec le sien.

« — Hé! hé! dit M. Carin, voilà la connaissance toute faite. Eh bien! Guillaume, je te l'avais bien dit, que je te donnerais une femme de toute beauté... un peu embarrassée, un peu timide...— Monsieur veut dire un peu bête? repris-je aussitôt, outrée du ton de M. Carin. — Mademoiselle a raison, dit M. Guillaume en ricanant.

« Je levai les yeux sur mon père, il était rouge et confus; je restai ébahie de le voir accepter, sans se récrier, l'insulte qui m'était faite; et je ne sais quelle pitié, pour lui et pour moi, me prit au cœur, lorsqu'il essaya d'arranger la phrase de M. Guillaume en ajoutant :

« — En effet, ma fille a raison, monsieur Carin; vous avez l'air de lui faire un mauvais compliment. — Bon, bon! fit M. Carin, voilà un gaillard qui lui apprendra comment l'esprit vient aux filles.

« Et, avant que j'eusse le temps de m'étonner de cette nouvelle grossièreté, il ajouta :

« — Allons ! il n'y a pas de temps à perdre maintenant. Toi, Guillaume, tu vas aller à l'église, à la mairie et chez le notaire ; vous, monsieur de Vaucloix, allez chez vos... vous savez... offrez vingt-cinq pour cent pour donner quarante, ils seront trop heureux. Moi, je me suis réservé les plus récalcitrants, et je promets de les enlever. Assemblée générale ici ce soir ! il faut que tout soit fini aujourd'hui même. Vous comprenez que nous ne pouvons publier les bancs qu'après l'arrangement signé; si on se doutait de la chose, nous n'obtiendrions pas un sou de remise, et ce n'est pas là notre affaire. Fais bien attention, Guillaume, qu'on ne publie que dans trois jours. — C'est convenu, mon père, dit Guillaume avec impatience ; est-ce que vous me prenez pour un imbécile ? — M. Guillaume a raison, dis-je aussitôt, emportée par le désir de rendre son impertinence à mon futur et sans m'apercevoir que la phrase que je répétais ne s'appliquait pas directement à celle qu'il avait dite.

« Guillaume fit une légère grimace qui me montra que je n'avais fait que confirmer la pauvre opinion qu'il avait de moi, et dans ma colère je frappai la terre du pied. Mon père, quoiqu'il devinât ce que je souffrais, s'irrita de ce signe d'impatience.

« — Allons, Louise, me dit-il sévèrement, pas d'enfantillage ; réfléchissez et songez à m'obéir. — Mademoiselle m'a fait espérer ce bonheur, dit Guillaume ; puis il salua et sortit avec son père et le mien.

« Je restai seule. Telle fut ma première entrevue avec mon futur. Un hasard, en me mettant soudainement en face de lui, me donna un trouble bien naturel à une jeune fille, et me montra à Guillaume sous un aspect qu'il crut vrai et qu'il ne chercha point à rectifier. Vous verrez plus tard qu'il était de ces hommes pour lesquels une première impression est d'une grande importance par la foi qu'ils ont de l'infaillibilité de leur jugement. Édouard, vous qui me connaissez, vous savez si je suis vaniteuse ! Cependant vous devez comprendre l'humiliation d'une jeune fille qui n'est pas assez jeune pour qu'on la traite comme une enfant, qui sait qu'elle a été jugée sotte, et assez sotte pour qu'on puisse le lui dire en face sans qu'elle s'en doute. Écoutez-moi bien, Édouard, et ne vous ennuyez pas de tous ces détails de ma vie ; ils sont nécessaires pour vous faire sentir que le malheur n'est pas toujours dans ce qu'on appelle un malheur. En effet, j'étais malheureuse ce jour-là, sans que je pusse dire à personne qu'il me fût arrivé rien de malheureux. Je me contentai de pleurer en m'excitant à la résolution extrême de résister à M. de Vaucloix. Cette résolution ajoutait encore à mes angoisses, car je sentais que je

reculerais devant un ordre où une parole de mon père, et que je ne ferais que donner des armes contre moi. Et cependant j'avais tellement honte de m'abandonner moi-même avec tant de faiblesse, que je n'osais me dispenser de tenter cet effort, tout inutile que je le savais. C'était un devoir envers moi-même. J'attendis mon père toute la journée dans cette anxiété, mais je l'attendis vainement. Avant son retour, dix ou douze personnes d'assez commune apparence étaient arrivées à l'hôtel et avaient envahi le salon. De temps en temps les domestiques venaient jusque chez moi, pour me dire que tous ces gens demandaient mon père avec une insolence inouïe, tenant des propos fâcheux sur son compte, disant qu'il se jouait d'eux, menaçant de partir et de lui apprendre à donner des rendez-vous où il manquait, selon son habitude, comme à tous ses engagements. D'après ce que je vous ai dit des habitudes de mon père et des demi-mots prononcés devant moi, vous devinez, vous, qu'il s'agissait d'une assemblée de créanciers. Mais vous devinerez aussi combien, moi, je devais être dans une complète ignorance de ce qui arrivait. La seule chose qui ressortit pour moi de ce que j'avais entendu et de ce qu'on me répétait, c'était la déconsidération de mon père. Cependant, le bruit qui se faisait dans le salon devint si indiscret, au dire des domestiques, que je ne pus les en croire et que je sortis pour m'en assurer, résolue à me présenter, s'il le fallait, pour le faire cesser. Au moment où je m'arrêtais à une porte vitrée pour regarder par le coin d'un rideau quels étaient ces hommes et écouter leurs propos, je vis entrer mon père, et j'entendis un cri général, puis des acclamations ironiques :

« — Ah ! vous voilà !.. c'est bien heureux !.. Voyons, que nous voulez-vous ? Encore des promesses ?... Si vous n'avez que ça à nous offrir, merci ; ça n'a plus cours.

« Et mille autres choses dites de tous les coins du salon par des voix qui semblaient enchérir d'insolence les unes sur les autres.

« — Il ne s'agit pas de promesses, répondit mon père d'un ton et d'un air qui me parurent bien obséquieux ; il s'agit d'argent, et d'argent comptant. — A toucher dans trois mois ? dit quelqu'un. — A toucher demain, ce soir, si vous le voulez. — Alors l'affaire est toute simple, reprit un autre ; payez, vous serez considéré. Vous me devez dix mille neuf cent vingt-trois francs, la quittance sera prête aussitôt que les écus.

« Il se fit un moment de silence, et mon père reprit :

« — Vous devez supposer, Messieurs, que je n'ai trouvé l'argent nécessaire pour vous satisfaire qu'en m'imposant les plus rudes

sacrifices. Je dois donc vous déclarer que ces sacrifices seront inutiles si vous ne venez à mon aide, et si vous ne m'accordez une réduction sur vos créances.

« Il sembla qu'une seule voix, composée de vingt voix, répondit :

« — Pas un sou.

« Puis l'un reprit :

« — On me doit ou on ne me doit pas ; je veux tout ou rien.

« Et un autre :

« — Je puis bien acheter douze mille francs le droit de dire qu'un marquis, pair de France, m'a friponné.

« Et un autre :

« — Venez, venez, c'est toujours la même histoire ; il n'y a pas un sou au bout de tout ça.

« Mon père tira un portefeuille de sa poche, le posa sur la table, l'ouvrit et montra une grande quantité de billets de banque. Je ne puis vous dire le mouvement ignoble qui précipita tous ces hommes vers la table ; mon père disparut à mes yeux dans un cercle de vautours dont les derniers se hissaient sur la pointe des pieds pour mieux voir ce qui leur était offert. Cependant deux de ceux-là s'écartèrent du cercle et se firent un signe ; ils se rapprochèrent vivement de la porte où j'étais.

« — Où diable a-t-il pris tout cet argent ? dit l'un, que je reconnus pour le tapissier de l'hôtel. — Il ne lui reste plus rien à vendre, cependant. — Pas même son vote à la chambre. — A moins que ce ne soit sa fille. — Il en est bien capable ! — C'est peut-être le roi qui paye ses dettes encore une fois ; Charles X aime beaucoup le marquis. — Tiens ! c'est une idée ; combien a-t-il montré là ? — Douze à quinze paquets de dix mille. — Cinquante mille écus à peu près ; ce n'est pas le quart de ce qu'il doit. — S'il offre le quart, il donnera la moitié ; s'il donne la moitié, il a le tout en poche, je ne signe pas. — Prenez-y garde ! — Eh ! non, laissons faire les autres. Soyez sûr qu'il payera en entier ceux qui tiendront bon. — Écoutons : le voilà qui va faire ses propositions.

« En effet, mon père reprit, comme s'il répondait à une question :

« — Ce que j'offre, Messieurs ? j'offre vingt-cinq pour cent.

« Les deux interlocuteurs se poussèrent du coude.

« — Vingt-cinq pour cent ! s'écria un gros homme. Je vous ai livré les quatre roues de votre berline, et vous m'avez trop éclaboussé *avec* pour que je me contente d'être payé d'une seule. Je rabats cinq pour cent, tout le bénéfice de ma vente. Je consens à

avoir travaillé pour rien, mais je n'ajouterai pas un pour cent de diminution.

« Sur ce, le carrossier vint s'asseoir à côté du tapissier, à qui il dit :

« — Qu'en pensez-vous ? — Moi, répondit-il, j'accepte les vingt-cinq pour cent. J'aime mieux ça que rien, si nous les avons ; on va nous compter dix, puis on nous promettra le reste dans deux ou trois ans. — Vous croyez ? dit le carrossier. — Eh ! M. de Vaucloix doit un million deux cent mille francs ; et, parce qu'il vous a montré soixante ou quatre-vingt mille francs, il vous semble avoir vu le Pérou. Quant à moi, il me doit plus de cinquante mille francs ; si on voulait m'en donner dix mille sur table, je les prendrais sur l'heure. — Diable ! diable ! fit le carrossier, c'est votre avis ? — Absolument. C'est encore un atermoiement. Ah ! si ce n'était le privilége de la pairie, il y a longtemps qu'il pourrirait à Sainte-Pélagie. Mais avec ça il se moque de nous. Aussi, quoi qu'il offre, je l'accepte. — Écoutez, le voici qui parle.

« Mon père parlait en effet ; et, comme ceux qui étaient près de moi gardaient le silence pour l'écouter, je pus l'entendre.

« — Je vous ai tous assemblés pour que vous fussiez bien sûrs de ce que je vais faire. J'offre vingt-cinq pour cent ; mais je vous déclare que, s'il y a un seul récalcitrant, je ne donne rien.

« Il s'éleva un *hourra* général.

« — Rien, reprit mon père : je ne veux pas m'imposer un si énorme sacrifice pour ne point y gagner mon repos et pour être poursuivi de mille criailleries. Ainsi voyez et décidez-vous. Je vous laisse une demi-heure pour réfléchir. — Mais c'est un vol ! s'écria-t-on de tous côtés, on ne traite pas des honnêtes gens avec cette impudence ! — Hé, messieurs les négociants, reprit mon père, lorsque vous faites faillite, vous traitez bien autrement vos créanciers ! vous leur donnez dix, et vous les estimez bien heureux.

« A ces paroles, mille cris, mille injures plus exaspérées les unes que les autres partirent de tous les coins du salon. Mon père parut vouloir y échapper et se rapprocha, pour sortir, de la porte où j'étais. Le tapissier l'arrêta et lui dit à voix basse, pendant que les autres se consultaient en tumulte.

« — Donnez quarante, et j'arrange votre affaire. — Je donne vingt-cinq. — Alors, vous n'obtiendrez rien. — Ni eux non plus. — Votre mobilier est très-riche, on peut le faire vendre. — Croyez-vous qu'il vaille cent cinquante mille francs, vous qui me l'avez vendu ?

« Le tapissier fit un geste d'impatience, et repartit :

« — Il ne s'agit pas de cela. Voyons, faites un effort, allez jusqu'à trente-cinq.

« Mon père hésita, et finit par dire à voix basse :

« — Trente. — Non, trente-cinq. — Trente, et je reste sans le sou. — Parole d'honneur? — Monsieur! — Eh bien! trente, soit, et laissez-moi faire.

« Mon père sortit et m'aperçut; il me dit d'un ton irrité :

« — Que faites-vous là?

« Je baissai les yeux.

« — Vous avez entendu? reprit-il.

« Mon silence fut encore ma seule réponse. Mais il sembla tout à coup m'oublier, et se rapprocha de la porte en prêtant l'oreille au bruit des conversations du salon. Je m'attendais à la colère de mon père, je la désirais même; j'avais besoin qu'il reprît un peu de dignité, ne fût-ce que vis-à-vis de moi. Il ne dit rien, et se mit à regarder comme je l'avais fait moi-même. Il murmurait tout bas : « Ah! bien!... Ils signent... Très-bien! très-bien! » Cette attente dura longtemps, mais mon père ne quitta pas la porte un moment, tantôt souriant, tantôt agité; enfin le bruit se calma peu à peu, et tout à coup mon père recula comme pour faire place à quelqu'un qui approchait. En effet, le tapissier entra.

« — Eh bien? lui dit mon père.—Quittance générale.—A vingt-cinq? — Non, à trente, comme vous me l'aviez dit. Voilà l'état que vous aviez préparé, il ne reste plus qu'à me remettre les fonds. Vous avez promis l'argent ce soir, il ne faut pas faire attendre. J'ai eu bien de la peine, et j'espère que vous ne l'oublierez pas; mais dame! quand on a été honnête homme toute sa vie, on en trouve la récompense. Vous ne seriez arrivé à rien, vous.

« Que d'horribles paroles j'entendais seule! car mon père n'écoutait point et vérifiait les quittances en les comparant à l'état de ses dettes.

« — Et la vôtre, dit-il au tapissier. — La mienne? dit l'autre; il me semble, monsieur le marquis, que j'ai assez fait pour vous et que je ne mérite pas de perdre comme les autres. — Je ne puis rien de plus, répondit mon père. — Eh bien! dit le tapissier en reprenant les quittances, rien de fait. — Un moment, dit mon père, je vous donne trente-cinq. — Tenez, je suis bon homme, moi. D'ailleurs, on gagne assez dans mon état. Donnez-moi soixante, et c'est fini. — Non, trente-cinq.

« Le tapissier alla vers la porte, les quittances en main.

« — Cinquante, dit-il, et pas un mot.

« Mon père hésita, le tapissier ouvrit.

« — Quarante, dit mon père. — Cinquante, dit le tapissier. — Soit, cinquante, repartit mon père.

« Le tapissier ferma.

« — C'est vingt-cinq mille francs de perdus, dit-il en soupirant. Voyons, faisons le compte : six cent vingt-cinq mille francs de dettes à trente, cent quatre-vingt-six mille francs; plus vingt pour cent en sus pour ma quote-part, qui est de cinquante deux mille francs, dix mille quatre cents francs; en tout : cent quatre-vingt-seize mille quatre cents francs.

« Mon père vérifia ses calculs et dit :

« — Voilà cent quatre-vingt-dix-sept mille francs; vous me devez six cents francs. — Ce sera pour mes honoraires, dit le tapissier. — Non, certes! — Allons, ne faites pas le méchant; si je vous avais laissé faire, vous n'auriez rien obtenu. — Allez donc, dit mon père, et débarrassez-nous de tous ces vampires. — Le temps de régler le compte de chacun, et vous n'entendrez plus parler d'eux. Mais ne rentrez pas, car vous auriez de singuliers compliments à recevoir.

« Le tapissier sortit, emportant l'état des dettes, et s'établit devant une table, où tout le monde l'entoura.

« — Vous avez touché? lui dit-on. — J'ai touché, répondit-il.

« Ce fut un cri général. Une voix dit :

« — Si nous ne nous étions pas si pressés, nous aurions eu trente ou quarante.

« A ce moment, mon père me fit signe de le suivre.

« Vous devez vous étonner, Édouard, de me voir vous raconter tous ces détails avec une pareille précision. Ce n'est pas qu'alors je comprisse le moins du monde; mais plus tard l'habitude d'entendre parler d'affaires m'a donné la clef de ce langage, que je ne comprenais pas. Je ne puis mieux comparer ce souvenir qu'à ce qui arrive à une personne qui entend prononcer des mots d'une langue étrangère. Ces mots lui restent dans la mémoire, et plus tard, en apprenant cette langue, elle s'explique ce qu'on a dit devant elle. D'ailleurs ces détails me furent bientôt répétés, et ils devinrent assez souvent le sujet de conversations tenues devant moi pour qu'aujourd'hui je les connaisse à fond.

« Cependant j'avais suivi mon père dans un petit salon qui m'appartenait, et la première phrase qu'il prononça fut celle-ci :

« — Puisque vous avez tout entendu, j'en suis ravi. Cela vous

montrera mieux que je ne puis le faire la nécessité où vous êtes d'épouser M. le baron de Carin. C'est grâce à ce mariage que j'ai pu acquitter toutes mes dettes, comme vous venez de le voir.

« Je vous ai déjà dit combien je suis faible ; je vous ai dit aussi que j'avais cependant résolu de faire quelques observations à mon père. Mais dès que je vis une raison de me dispenser de toute résistance, je l'acceptai avec joie. J'entrevis que ce sacrifice qu'on faisait de moi, et que je n'avais pas voulu accepter sans le connaître, pouvait se traduire honorablement. Je me dis que je sauvais mon père, et, trop heureuse de n'avoir pas à lutter contre sa volonté, je me résignai par faiblesse, en appelant ma lâcheté un acte de courage. Je suis franche, Édouard, je vous dis la vérité sur moi : le premier sentiment que j'éprouvai fut le bonheur d'avoir une raison de céder.

« — Mon père, lui répondis-je alors, votre volonté est ma loi, et je suis fière de penser qu'en y obéissant je vous rends une part de tout ce que vous avez fait pour moi. — C'est bien, Louise ! me dit mon père légèrement ému ; votre prétendu va venir, soyez plus gracieuse envers lui, c'est un homme distingué. — Ce qu'il fait pour vous, mon père, lui assure déjà ma reconnaissance.

« Un soupir amer fut la seule réponse de mon père, et M. de Carin, suivi de son fils, parut aussitôt. De l'entrée de la porte, M. Carin s'écria :

« — Gloire à vous, mon cher, je n'aurais pas mieux fait ! Ils ont accepté les vingt-cinq pour cent. — Vous voulez dire trente, reprit mon père. — Vingt-cinq. Le carrossier, que j'ai rencontré, m'a dit vingt-cinq. Il m'a montré ce qu'il venait de recevoir. — J'ai donné trente, vous dis-je, et voici comment cela s'est passé, ma fille en a été témoin...

« Alors mon père lui raconta l'histoire du tapissier.

« — Eh bien ! lui dit M. Carin, l'honnête homme a empoché cinq pour cent sur la totalité de l'affaire, c'est-à-dire trente et un mille francs ; plus vingt-six mille francs pour son compte, à cinquante pour cent, cela fait cinquante-sept mille francs. Cela solde honnêtement un compte de cinquante-deux mille francs. — Mais c'est un fripon ! s'écria mon père. — N'y a-t-il pas moyen de lui faire rendre gorge ? dit Guillaume. — J'y aviserai, repartit M. Carin ; mais nous verrons cela plus tard.

« Plus tard, j'appris que le tapissier n'avait été que le mandataire de M. Carin lui-même, qui avait ainsi recouvré une partie du prêt fait à mon père. Cependant il ajouta :

« — Je suis allé au ministère de la justice pour en finir avec

l'ordonnance ; mais on ne peut rien faire qu'après le mariage. Ainsi, Guillaume, tu ne seras véritablement héritier de la pairie de M. le comte de Vaucloix que dans quinze jours.

« Ce mot fut un éclair pour moi ; il m'expliqua le sens de la scène qui avait eu lieu chez le roi. A ce moment je reconnus que dans tout ce qui se passait je n'avais compté pour rien. On avait acheté la pairie de mon père, et on me prenait sans doute comme une des charges du marché. Cette explication m'arriva si soudaine et si nette, que je ne pus m'empêcher de pousser un cri de surprise.

« — Est-ce qu'on ne saurait rien? dit M. Carin. — J'allais lui expliquer tout cela quand vous êtes arrivé, répondit mon père avec humeur. — Diable ! fit M. Carin d'un ton tout alarmé, et il se tourna vers moi : Vous consentez, n'est-ce pas? C'est que moi j'ai lâché mon argent de confiance.

« Mon père fit un vif mouvement d'impatience.

« — Pas de nouvelles roueries, j'espère, monsieur Vaucloix ! reprit M. Carin en s'animant. Ce serait une friponnerie, cette fois ; c'est que je n'ai ni carte, ni billet des deux cent cinquante mille francs de pot-de-vin que je vous ai remis ; il faut s'expliquer un peu.

« Vous le dirai-je, Édouard? mon père, dont l'humilité m'avait fait tant de peine, se montra tout à coup à moi sous un jour encore plus triste. Car, profitant de cette absence d'engagement que lui reprochait M. Carin, il lui répondit avec hauteur :

« — Hé, Monsieur, si ma fille ne consentait pas, il me semble que je ne pourrais pas la traîner de force à l'église. — Qu'est-ce que ça veut dire? reprit M. Carin, devenu pâle de colère. — Ça veut dire, reprit M. Guillaume d'un air froid et sec, que nous sommes filoutés par monsieur le marquis. — Monsieur ! s'écria mon père en le menaçant.

« Je me jetai entre eux, et je dis à M. Guillaume :

« — Rassurez-vous, Monsieur, vous ne perdrez pas votre argent. — A la bonne heure ! reprit le père ; vous êtes une honnête fille, ça vaut mieux que d'avoir de l'esprit.

« M. Guillaume s'approcha de moi, et me dit avec sa grâce si précise de geste et de terme :

« — C'est mon bonheur que j'aurais perdu.

« Édouard, pardonnez-moi ce que je vais vous dire : mais cette phrase me fit pitié, mon futur mari me parut un sot, et, pour que vous ne vous révoltiez pas contre ce mot, il faut que je vous explique tout de suite ce caractère dont peu de personnes se figurent l'insupportable tyrannie. Je ne vous parle plus des pen-

sées de la jeune fille ; j'ai voulu vainement dans ce récit me reporter aux émotions telles que je les éprouvai à cette époque, mais il en est de cela comme de ces calculs dont je vous parlais plus haut. Maintenant que j'en sais le secret, elles ont perdu pour moi leur premier sens, et je chercherais vainement à le retrouver. Je ne sais si je me fais comprendre, mais figurez-vous qu'on vous montre des masses blanches à l'horizon : par un premier regard vous croyez que ce sont des nuages ; puis quelqu'un vient qui vous dit que ce sont des montagnes, qui vous les montre, qui vous les détaille, qui vous en mesure la hauteur et la profondeur. Eh bien ! une fois cette explication donnée, vous avez beau essayer de ressaisir votre première illusion, vous ne pouvez plus voir de nuages à l'horizon, les montagnes réelles se dessinent sans cesse à vos yeux. Ainsi, je me rappelle bien que ce mot de Guillaume me blessa ; cependant je ne me dis point alors sur mon compte ce mot que je viens d'écrire. Mais l'expérience vint, l'expérience qui me fit voir clair, qui donna un sens au déplaisir que j'avais éprouvé, et qui effaça à tout jamais celui de ma première émotion. Cependant elle ne m'avait point trompé ; car elle m'annonça le malheur.

XVII

LA FEMME D'UN SOT.

« Oui, Édouard, il est des défauts qui entraînent à leur suite plus de chagrin que les vices les plus coupables. Je vous l'ai dit : Guillaume était beau, il avait reçu une instruction peu profonde, mais très-variée ; il avait une immense fortune ; aucun genre de succès ne lui avait manqué. Je ne vous parle pas de ses maîtresses, quoiqu'il ne m'ait épargné le récit d'aucune de ses bonnes fortunes. Je suis trop peu savante dans l'histoire du cœur humain pour savoir s'il a jamais été aimé ; mais je crois connaître assez le monde pour être certaine qu'il a possédé beaucoup de femmes. Guillaume avait la manie de faire des vers et la manie plus fatale encore de les lire. Nous avons eu dans notre salon quelques hommes distingués qui voulaient bien quelquefois nous confier leurs productions, mais je n'en ai jamais vu obtenir un succès qui approchât de celui de mon mari. Il était très-médiocrement musicien, et se piquait de composer et de chanter ses compositions ; c'étaient alors des cris d'enthousiasme à travers lesquels moi seule je devinais

les louanges railleuses des hommes d'esprit. Quant à Guillaume, il s'en pâmait d'aise, ne doutant pas qu'il eût été, s'il l'eût voulu, le rival des premiers poëtes et des plus grands compositeurs. J'essayais quelquefois de timides observations sur ces enthousiasmes furieux; alors on m'accusait d'envie. Dans le commencement de notre mariage, comme j'étais la première confidente des productions de Guillaume, je voulus lui signaler quelques défauts et même relever de grossières fautes de musique; il n'y eût pas assez de mépris pour mes prétentions. Car, il faut bien le dire, j'étais pour mon mari une jolie poupée bien bête à laquelle il imposait silence à la première phrase pour la garantir de quelques grossières balourdises. Jamais, je vous le jure, je n'ai vu une confiance en soi plus complète que celle de Guillaume. Il tranchait sur toutes les questions avec une conviction qui embarrassait souvent les hommes les plus éclairés. Son père lui-même avait soumis la rude indépendance de ses opinions à l'empire de son fils. C'est qu'il était un point où il égalait la supériorité de son père : c'était dans le maniement des affaires d'argent, c'était dans l'adresse à conduire des spéculations usuraires. M. de Carin, le voyant si habile dans une chose où il était lui-même un maître passé, lui croyait la même science dans tout ce qui lui était étranger. De temps en temps j'essayais bien de faire sentir par quelque légère épigramme que je n'étais pas dénuée de tout esprit et de tout jugement; mais le traité léger glissait sur la triple cuirasse de vanité dont mon mari était protégé. Plusieurs fois enfin, outrée du dédain dont on m'accablait, je lui lançai des sarcasmes violents; mais je n'obtenais pas même l'avantage de l'irriter, il en riait comme d'une grosse injure d'enfant. Nous avions une loge à l'Opéra et aux Italiens, et j'essayai de me réfugier dans ce plaisir des oreilles et des yeux : ce fut en vain. La présence et les observations de Guillaume me le gâtaient à tout propos. Se piquant d'indépendance dans ses opinions, il approuvait tout ce qui se passait pour mauvais, et vantait tout ce qu'on trouvait médiocre. Je tentai de lutter, mais il avait autour de lui une cour de complaisants qui abandonnaient lâchement ce que je savais de leur opinion, pour se ranger à la sienne, et j'étais toujours battue. Vous ne pouvez pas imaginer, Édouard, ce que le monde a de misérables servilités; et, pour que vous compreniez combien j'ai eu à en souffrir, il faut vous dire quel monde je voyais.

« Nous nous étions mariés quinze jours après la scène que je viens de vous rapporter. Cette cérémonie fut faite avec un luxe qui m'éblouit; l'hôtel où je fus conduite, et dont on m'avait gardé la surprise, était d'une magnificence rare. Nous ne donnâmes point

de fêtes, mais quelque temps après notre mariage nous eûmes une réunion splendide. J'étais allée quelques jours auparavant faire mes visites de noces et porter pour ainsi dire moi-même toutes nos invitations. Si j'avais eu quelque connaissance du monde, ces visites auraient été pour moi un premier enseignement. Nous allâmes indifféremment dans les maisons de haute noblesse où le nom de mon père me forçait à me présenter, et dans les riches maisons de finance qui constituaient les liaisons de mon mari. Dans les premières je reçus personnellement un accueil bienveillant; dans les secondes toute la bonne grâce fut pour mon mari. J'y fis peu d'attention, et ce ne fut que quinze jours après que j'appris qu'une femme peut obtenir hors de sa maison des égards qu'on lui refuse dans la sienne, parce qu'on les refuse au maître de cette maison. Aussi aucune des personnes du monde auquel j'appartenais ne vint à notre réunion, et nos salons ne furent peuplés que des connaissances personnelles de mon mari. Sa vanité en fut choquée, mais cette vanité ne voulait pas croire qu'une naissance commune et une femme acquise en spéculations mal famées eussent éloigné cette société si orgueilleuse, et ce fut à moi qu'il en attribua l'abandon. Ce fut un jour cruel, je vous le jure, Édouard, que celui où cent lettres arrivées minute à minute vinrent nous apporter les refus mal déguisés de nos conviés. J'aurais voulu les soustraire à mon mari; mais par une précaution qui, je crois, fut une insulte bien combinée, elles lui furent toutes adressées personnellement. Elles le poursuivirent jusqu'à l'heure de la réunion, et de proche en proche elles amenèrent entre nous une explication assez vive et assez prolongée pour qu'on vînt nous avertir que déjà on arrivait dans nos salons. Nous n'avions songé ni l'un ni l'autre à notre toilette. N'oubliez pas, Édouard, que c'est une femme qui vous écrit; soyez indulgent pour ce que vous appelez des frivolités et pour ce qui quelquefois a de bien pénibles résultats; un rien y suffit, une vie mal commencée s'égare loin du bonheur pour la plus légère cause; c'est comme le trait qui au départ dévie de la ligne droite de l'épaisseur d'un cheveu, et qui à la hauteur du but en est bien loin.

« Après cette insulte, que Guillaume pouvait me reprocher, sinon personnellement, du moins comme faisant partie de cette *caste insolente* qui le repoussait, vint une de ces misères de la vie qui ne semblent rien, mais qui sont quelquefois beaucoup. J'avais attendu trop tard; il me manquait un coiffeur; pour ne pas tarder à paraître dans les salons, je me confiai à une femme de chambre qui ne fut pas assez habile pour me parer des magnifiques diamants que m'avait donnés mon mari. J'oubliai aussi un éventail

peint par R..., et dont il avait parlé; j'eus toutes les maladresses possibles. Je me hâtai de gagner le salon; j'entrai. Épouvantée du regard irrité que me jeta Guillaume quand je parus avec des fleurs, j'entrai mal, je ne sus pas réparer le tort d'arriver tard chez moi, je fus gauche, interdite, et on vint à mon aide avec une si pressante pitié que je sentis les larmes me gagner, je fus ridicule. Comprenez-vous, Édouard, toute la portée de ce mot vis-à-vis d'un homme comme mon mari? A partir de ce moment, ma cause fut perdue. Je ne puis vous dire la sotte scène qui suivit cette réunion; elle fut assez vive pour me faire douter de moi, et douter à ce point que, dans les réunions plus intimes, je n'osai pas me mettre au piano et chanter, quoique des succès passés m'eussent appris que je pouvais le faire sans trop d'audace.

« Figurez-vous maintenant la vie d'une femme sans énergie et à qui l'on met incessamment le pied sur la tête ! je devais succomber dans la lutte. Car, malgré cette faiblesse, je luttai. J'appris alors une chose bien triste pour l'humanité, c'est qu'on a plus de force pour sa vanité que pour son bonheur. Mon bonheur, je l'avais abandonné au premier choc; ma vanité, je lui portai longtemps secours. Mais enfin j'y épuisai le peu de forces que j'avais; car on me prenait par des endroits si vulgaires, que je me trouvais le plus souvent sans défense. Ce que je recommandais à mes domestiques était toujours de travers; mes observations étaient toujours mal placées; j'avais tort de recevoir à telle heure et tort de ne pas recevoir à la même heure. C'était une conviction si bien entrée dans la tête de mon mari, que j'étais une sotte, qu'il blâmait tout ce que je faisais, tout ce que je disais, sans se donner la peine de l'examiner. Et il me blâmait avec cette forme abrutissante contre laquelle rien n'est fort que le silence, avec la dérision et le ricanement. C'est ici qu'il faut vous expliquer comment je me trouvai seule dans ma cause. Vous avez vu que ceux de ma *caste*, comme disait mon mari, m'avaient abandonnée; je me trouvais donc reléguée dans une société qui ne m'accueillait que par rapport à lui. Je vous ai parlé de la servilité des hommes : je me l'explique maintenant. La plupart avaient besoin de Guillaume et des immenses capitaux dont il disposait, et ils le flattaient en l'aidant à me railler. Ma naissance, ce qu'on nommait ma gentillâtrie, me fit des ennemies de toutes les femmes de ce monde financier; et, bien que quelques-unes ne craignissent pas de donner de rudes leçons à la présomption de Guillaume, ce ne fut jamais à mon profit, car je leur avais enlevé le plus riche et le plus beau parti de leur espèce. Vous devez vous étonner, Édouard, que dans cette cruelle position je n'aie pas trouvé un appui? Un seul homme,

le comte de Cerny, brava l'anathème lancé contre notre maison. Il vint plusieurs fois et se fit mon champion. Je lui fus reconnaissante de ce courage, et je le lui témoignai par un accueil plus empressé. Un mois après, toute la Chaussée-d'Antin s'indignait du scandale de ma conduite. Les élégants de la Bourse, qui n'avaient pas songé à moi, se trouvèrent très-humiliés de ce qu'ils appelaient le succès de l'ambassadeur du *faubourg Germain*. Je dus prier M. de Cerny de m'épargner sa bienveillance.

« Édouard, il me semble que je vous vois lire ma lettre et que vous êtes prêt à en tourner les feuillets pour chercher si, au milieu de tout cet abandon, je ne nommerai pas enfin celui à qui je devais avoir recours. Hélas ! n'ai-je pas déjà trop cruellement parlé de mon père, et faut-il que je sois réduite à l'accuser encore ? Mon père ne demeurait point avec nous, et ne venait que rarement nous rendre visite ; et cette visite, savez-vous quel en était toujours le motif? un besoin d'argent, un emprunt à faire à mon mari. Si vous saviez, Édouard, par quelles humiliations Guillaume faisait acheter à mon pauvre père les secours qu'il lui donnait, vous comprendriez que je ne voulusse pas ajouter la confidence de mes chagrins à cet horrible supplice. Je suis bien misérable maintenant, Édouard, et vous vous étonnez quelquefois de mon courage à supporter certaines privations : c'est que, mieux que personne, j'ai appris ce qu'il en coûte d'avoir des désirs au-dessus de sa fortune. Puis une passion terrible égarait mon père : il était joueur, et moi, vous savez, je ne suis pas assez forte pour avoir aucune passion. J'ai vécu de luxe sans en jouir; je vis de misère sans en souffrir.

« Vous le voyez, Édouard, j'étais abandonnée de tous côtés, dominée par l'aveugle sottise de Guillaume, bafouée par la servilité de ses commensaux et tournée en ridicule par la haine de leurs femmes. Je me résignai, je me tus, je passai condamnation, et il fut avéré, au bout d'un an de mariage, que j'étais une idiote qui voudrait bien être méchante, mais qui ne savait pas l'être. Tout me manqua. Je devins grosse et fus malade : la vanité de mon mari, qui voulut me conduire à une course pour montrer de magnifiques chevaux neufs qui s'emportèrent et me causèrent une frayeur cruelle, me fit faire une fausse couche; Guillaume eut la brutalité de me dire « que je n'étais pas même bonne à faire des enfants. » Comprenez-vous cette vie, Édouard? Vous figurez-vous ce qu'elle a d'odieux, d'insultant, d'horrible? N'oubliez pas qu'elle était même sans solitude et sans recueillement; on la traînait tous les jours dans les bals, dans les fêtes, dans les spectacles. J'étais chargée, sans m'en douter, de satisfaire une des vanités de mon

mari. Au bout de quelque temps je compris que les parures sans cesse renouvelées qu'il me prodiguait n'étaient pas une attention de sa part, comme je le supposais. C'était un défi jeté au luxe des plus riches, et je crois que, s'il eût pu mettre des robes lamées ou des colliers de prix à son cheval, il m'eût laissée dans un coin.

« Voilà comment j'ai vécu depuis deux ans, arrivée au bout de ce temps à un abandon de moi-même qui justifiait presque tout ce qu'on en supposait, lorsqu'un événement immense en lui-même, puisqu'il fut une révolution pour notre pays, vint changer toute ma vie et amena la catastrophe qui m'a mise en l'état où je suis. Je m'étais mariée au mois de juillet 1828; deux ans après éclata la révolution qui exila les Bourbons. Nous étions à la campagne, aux environs de Blois, quand *le Moniteur* nous apporta les ordonnances. Vous ne pouvez vous figurer la joie folle de mon mari à cette nouvelle.

« — Enfin, s'écriait-il, on va réduire à l'obéissance cette chambre des députés, si insolente et si bavarde; un ramassis d'avocats et de marchands qui n'ont ni sou ni maille, et qui seront trop heureux de baiser la semelle des bottes du roi quand il osera leur tenir tête ! Il est temps que le maniement des affaires revienne à qui de droit, aux grands noms et aux grandes fortunes. C'est maintenant à la chambre des pairs à prendre la véritable place qui lui convient, la place de la chambre haute. Ah ! si j'en étais en ce moment; si... A propos, avez-vous reçu des nouvelles de votre père ?... — Oui, il m'a écrit des Pyrénées; les eaux d'Aix lui ont fait beaucoup de bien.

« Mon mari laissa percer un mouvement de dépit dont je ne compris pas alors l'affreuse signification.

« — Enfin, reprit-il après un moment de silence, il faudra bien que cela vienne; et, en attendant, voilà qui ne rend pas la position plus mauvaise. L'aristocratie peut espérer maintenant une solide constitution. Elle marchera à la tête du pays, au lieu d'être remorquée à sa suite comme une vieille machine usée. Une aristocratie jeune, forte, riche, connaissant les besoins nouveaux de l'époque et habile à reconstituer le passé !

« Mon mari se promenait activement en parlant ainsi, lisant et relisant *le Moniteur*. Puis il s'écriait de temps en temps avec une impatiente colère :

« — Et ne pas être là, maintenant ! — Ne pouvons-nous partir pour Paris ? lui dis-je. — Est-ce que je parle de cela ? me répondit-il en haussant les épaules et en me regardant avec mépris.

« Vous le voyez ! j'étais bien sotte, je ne comprenais pas que ce

fût la vie de mon père qui excitât ces vifs regrets dans l'âme de mon mari. Hélas! je n'ai pas gardé longtemps cette erreur. Sans m'être occupée de politique, j'étais naturellement du parti de mon père et du parti de mon mari, je ne trouvais donc rien de déraisonnable dans son enthousiasme; mais j'eus bientôt occasion de reconnaître combien ces idées avaient peu de bonnes raisons à leur appui. M. Carin père, qui était venu à la campagne avec nous, était hors du château quand cette importante nouvelle arriva. Il revint au plus fort des exclamations de son fils. Son père l'écouta d'abord d'un air soucieux, puis se leva tout à coup et dit en secouant la tête :

« — Tout cela est bel et bon, mais je soutiens, moi, que c'est une énorme sottise. — Bien, repartit mon mari, vous venez de chez M. D***, libéral enragé, et il vous a monté la tête! — Je viens de chez le comte M***, ultra-enragé, qui m'a appris cette nouvelle, et j'ai vu qu'il était fou et toi aussi. — Ah çà! mon père, vous ne pensez pas ce que vous dites? reprit mon mari d'un ton ricaneur. — Je pense ce que je dis, et je dis ce que je pense : cette mesure est une énorme sottise, je l'ai dit et je le répète. — Soit, répondit mon mari avec le souverain mépris qu'il opposait à tout ce qui n'était pas de son avis; une sottise selon vos idées. — Et mes idées valent bien les vôtres, monsieur le baron de Carin! reprit son père avec colère. J'ai excusé le stupide enthousiasme du comte de M*** : c'est un noblillon qui s'imagine qu'il sera beaucoup plus grand seigneur parce que les patentés n'iront pas aux élections. Mais toi, penses-tu que la France acceptera ce soufflet sans le rendre? — La France! oh! la France! reprit mon mari avec le même air dédaigneux. Où est-elle donc, la France? Qu'est-ce que c'est que ça, la France? Est-ce qu'elle se compose de cinquante mille électeurs stupides et de deux cents députés insolents? La France se taira et elle fera bien. — Elle ne se taira pas, monsieur le baron! s'écria M. Carin avec un emportement que je ne lui avais jamais vu envers son fils. Les cinquante mille électeurs stupides et les deux cents députés insolents sont l'élite de la nation, entendez-vous, monsieur le baron? et ils ne se laisseront pas insulter pour le plus grand avantage d'une caste qui vous a mis à la porte, vous, monsieur mon fils, Guillaume Carin! — Je ne rends pas la cause du roi responsable des insolences de quelques hommes. — Eh bien! tant mieux pour toi, tu as provision de grandeur d'âme; mais ce ne sera pas de même partout, je t'en réponds. Je suis royaliste, moi, je l'ai prouvé. Je n'ai pas oublié que ce tyran de Bonaparte a voulu me faire mettre en jugement pour les fournitures de 1813, et que, sans l'arrivée des alliés, je la dansais

et mes millions aussi. Je suis royaliste enfin de cœur et d'âme; mais je suis royaliste pour le roi, et non pas pour ce tas d'émigrés qu'il nous a ramenés et qui nous dévorent. — Et à qui on a pris tous leurs biens, dit mon mari. — Et tu en manges de ces biens-là, dit M. Carin. D'ailleurs, vois-tu, moi je hais les nobles; c'est dans ma peau, comme dans la tienne de les adorer. Tu es mon fils, je veux bien le croire, mais ce n'est pas par là du moins. — Et je m'en fais honneur, dit Guillaume avec colère. — Tu t'en fais honneur, monsieur Guillaume! et d'où sors-tu donc? — Mon père, prenez garde, on pourrait vous entendre. — Eh! qu'est-ce que ça me fait à moi? est-ce que je rougis de ma naissance? Mon père était charpentier et ma mère marchande de marée. Ils ont fait leur fortune, c'est vrai, et je l'ai continuée; mais je n'en suis pas plus fier, et je ne prétends pas qu'un tas de noblillons, de gueux me marchent sur le pied. — Il ne s'agit pas de cela, mon père, reprit mon mari, alarmé de la violence de M. Carin; il s'agit d'une mesure dictée par la nécessité et qui était dans le droit et dans le devoir du roi. — Tu me fais rire avec tes droits et tes devoirs! Ah çà! est-ce que vous croyez que, parce qu'un ministre a fait un gros discours de jésuite en tête des ordonnances, ça va persuader les électeurs de se laisser dépouiller de leurs droits sans mot dire; qu'on supprimera d'un trait la liberté de la presse sans que le peuple en soit vexé? — Est-ce que le peuple s'occupe de ces choses-là? Que lui fait l'élection? Il n'y participe pas. Que lui fait la liberté de la presse? Il ne sait pas lire. — Tu me fais pitié, mon pauvre garçon! Je sais bien qu'il ne participe pas à l'élection, mais elle est dans les mains des bourgeois en qui il a confiance. — Ils sont plus insolents que les nobles. — Oui, mais ils ne sont pas nobles, et l'ouvrier et le bourgeois sont parents par la roture. Leur cause était la même en 89, et vous la rendrez la même en lui rendant les mêmes ennemis, la noblesse et le clergé. Vous êtes de grands politiques sur le papier, messieurs les savants d'aujourd'hui, mais vous ne connaissez pas le peuple; vous ne tenez compte ni de ses haines, ni de ses souvenirs, ni de ses craintes. — Mais il ne s'agit pas de noblesse et de clergé, il s'agit de la royauté. — Et qu'est-ce qu'elle veut, la royauté? — Elle veut être respectée; cette royauté de quatorze siècles ne veut pas être l'esclave d'une chambre rebelle née d'hier. — Ah çà! mais vous êtes fou! Est-ce qu'il y a une chambre à la condition qu'elle ne sera pas une chambre? Et toi, tout le premier, si tu étais où tu veux être, t'arrangerais-tu qu'on te mit à la porte, parce que tu ne serais pas de l'avis du gouvernement? — Ah! la chambre des pairs, c'est autre chose! c'est vraiment l'élite de la nation. — Jolie élite dont tu feras

partie. — Mais, mon père... — Laisse-moi donc tranquille! On mettra encore une fois les Bourbons à la porte, et ils ne l'auront pas volé.—C'est ce que nous verrons.—C'est tout vu. Paris sera en insurrection demain.—Vous vous croyez encore en 93, mon pauvre père. —Je crois à ce que je sens, vois-tu! Quand j'ai lu ce *Moniteur*-là, le cœur m'a gonflé comme si on m'avait donné un soufflet. Je n'ai pas raisonné ce sentiment-là; j'ai été furieux. Et moi, je suis fait comme tout le monde; tout le monde est fait comme moi, et tu verras ce qui va arriver.

« La discussion dura longtemps; et, bien qu'elle n'apportât d'aucun côté des lumières bien grandes sur cette grave question, j'étais, dans mon silence, de l'avis de M. Carin. Je me fiais à cet instinct de colère populaire dont il était saisi, et je jugeais de ce qu'elle pourrait être dans des masses qui n'avaient pas comme lui des raisons de fortune et d'alliance pour résister à leur premier emportement. Comme il arrive toujours aux hommes doués d'une grande infatuation, l'enthousiasme de mon mari devint d'autant plus exagéré qu'il avait trouvé quelque résistance. Il accueillit avec son dédain habituel la nouvelle des premiers mouvements populaires, en s'écriant :

« — Une compagnie de gardes du corps la cravache à la main, et tout sera fini.

« Puis, quand il eut vu qu'il avait suffi de trois jours pour renverser cette royauté de quatorze siècles, il ne démentit pas sa furieuse confiance en lui-même; et, ne voulant pas convenir qu'une mesure qu'il avait approuvée pût être mauvaise, il se tourna contre ceux qui l'avaient mise à exécution. Il dit que tout avait manqué par leur faute, que quelques régiments de plus dans Paris auraient assuré le succès. Il ne quitta guère ce ton tranchant que lorsque les journaux nous apportèrent la nouvelle de l'élection de Louis-Philippe au trône et celle de l'acceptation de la nouvelle charte.

« C'est ici, Édouard, que commence pour moi une autre série de chagrins que je ne crains pas de confier à votre honneur. Ne vous semble-t-il pas singulier, cependant, que la vie d'une femme ait pu être torturée pour un article de la constitution politique de son pays? La charte nouvelle, votée par les deux chambres et acceptée par le roi, disait qu'une loi serait présentée dans le délai d'un an pour régler définitivement ce qui concernait l'hérédité de la pairie. La tempête qui s'éleva dans le cœur de Guillaume, à cette nouvelle, fut vraiment folle. Son père se plut à l'irriter, en le raillant sur la perte de ses espérances; et vous devez comprendre que, dans tout cela, c'était moi qui recevais le contre-coup de la

colère du fils et des moqueries du père. Je ne vous raconterai pas la scène qui eut lieu à cette occasion; elle fut suivie d'autres si cruelles, qu'elle n'a plus compté comme une douleur dans mon souvenir. Quelques jours se passèrent encore pendant lesquels mon mari reçut des lettres de mon père, qu'il ne me communiqua pas. M. Carin était allé à Paris et en était revenu. Pendant ce temps, mon père avait quitté les eaux d'Aix et était arrivé dans notre château; sa douleur était extrême. Chez lui l'opinion politique était une foi, la fidélité aux Bourbons une religion; et, dès les premiers moments de son arrivée, il nous annonça son intention de les suivre encore une fois dans l'exil.

« — Nous reparlerons de cela demain, dit mon mari d'un ton plus affectueux qu'à son ordinaire; il faut d'abord vous reposer.

« Le soir venu, et lorsque je fus rentrée chez moi, Guillaume vint dans mon appartement, et, en ayant exactement fermé les portes, il m'annonça son intention d'avoir avec moi un entretien important. Ma surprise fut grande, et mon mari, qui s'en aperçut, crut devoir me rassurer à sa manière sur l'importance de ce qu'il attendait de moi.

« — Ne vous effrayez pas! me dit-il, il ne s'agit pas d'une mission bien extraordinaire. Je désire seulement que vous vous chargiez de persuader votre père de ne pas quitter la France. Ce départ vous causerait, je le crois du moins, un assez vif chagrin pour que vous trouviez de bonnes raisons qui déterminent M. de Vaucloix à changer d'avis. — Je ne puis faire valoir que ce chagrin lui-même, et j'espère assez dans la tendresse de mon père pour qu'il m'épargne cette séparation. — C'est bien dit, repartit mon mari; persuadez-lui bien que vous en serez au désespoir et moi aussi. — Je vous remercie de ce sentiment, dis-je à mon mari; et, puisque vous voulez bien compter sur moi pour cette démarche, je crois qu'il est d'autres raisons que je pourrais invoquer. — Et quelles sont ces raisons? me dit Guillaume en s'asseyant devant moi et en m'examinant.

« Vous le dirai-je, Édouard? j'ai cru entrevoir une espérance de détruire en quelques points l'opinion de Guillaume sur mon compte, et je m'appliquai pour ainsi dire à lui développer ces raisons que je croyais devoir le toucher.

« — Mon père est vieux, lui dis-je, et quitter la France à son âge, ce serait vouloir mourir à l'étranger. — C'est juste, c'est juste. — Il n'a pas besoin de donner aux Bourbons cette dernière preuve de dévouement, sa vie répond assez pour lui. — C'est très-bien, très-bien. — Il peut d'ailleurs leur montrer sa fidélité par un dernier acte de sa volonté. Il peut, comme quelques autres, refuser

au gouvernement actuel le serment qu'on lui demande comme pair de France, et protester par sa retraite. — Je vous supplie, me dit Guillaume, de ne pas lui dire un mot de cela. — Et pourquoi ? — Ah ! pourquoi? reprit-il, parce que ce n'est pas pour cela que je vous ai épousée. — Que voulez-vous dire? — Écoutez, Louise; tâchez de me comprendre une fois en votre vie. Ce n'est pas trop, n'est-ce pas ? — J'essayerai, Monsieur. — Oh ! ne prenez pas votre air de victime, je vous en prie; ce que je vais vous dire est grave. Écoutez-moi bien. La loi qui règlera l'hérédité de la pairie ne sera présentée que dans un an. Ce n'est pas sans raison qu'on a ajourné une pareille mesure; on a voulu laisser aux esprits le temps de se calmer. D'après mon opinion, il est plus que probable que l'abolition de l'hérédité ne sera pas prononcée. Qu'il en soit ainsi, et mes droits subsistent, si votre père prête serment. Or, vous comprenez que je n'entends pas les sacrifier à un caprice de fidélité surannée: ils m'ont coûté assez cher.

« Je ne pouvais disconvenir que l'observation de Guillaume ne fût raisonnable; mais il avait un art de jeter de l'odieux sur tout ce qu'il disait. Ce reproche brutal du prix dont il avait acheté ses espérances me révolta, et je lui répondis :

« — Il est des questions d'honneur que chaque homme juge souverainement pour lui-même, et je n'ai pas le droit de donner un pareil conseil à mon père. — Oh ! oh ! dit mon mari, où avez-vous appris cette belle phrase ? Elle est très-sonore, mais je vous avertis qu'elle est fort déplacée. Je veux, entendez-vous bien ? je veux que vous persuadiez à M. de Vaucloix de prêter serment. — Je ne puis me charger d'une pareille mission, je ne l'accepte pas. — Écoutez, me dit Guillaume avec colère, votre père prêtera serment quand je le voudrai et comme je le voudrai; mais il ne me convient pas de le pousser moi-même à cette détermination. Il faut que ce soit vous qui la lui inspiriez. Je répugne à employer des moyens violents, et votre refus m'y forcerait. — Des moyens violents vis-à-vis de mon père ! m'écriai-je; et vous osez m'en menacer ! — Ne faisons pas de tragédie, s'il vous plaît. Voulez-vous, oui ou non, m'épargner le désagrément de faire une scène à votre père ? Allez le trouver ce soir même, je l'ai prévenu que vous vouliez lui parler en secret, il vous attend. Et, puisque vous êtes en train de belles phrases, il en est une que je vous engage à lui dire : c'est que la seule dot qu'il vous ait donnée est l'hérédité de sa pairie, et qu'il est d'un homme d'honneur de me la conserver par tous les moyens qui sont en son pouvoir. — Par tous, excepté par un parjure. — Sottise et entêtement ! c'est un peu trop, dit Guillaume furieux. Vous me refusez ? Faites-y attention, je hais les

scandales et les cris ; mais s'il faut en venir là, je le ferai, et alors... Mais vous irez.

« La première menace de Guillaume contre mon père m'avait peu alarmée, mais le ton dont il proféra ses dernières paroles m'épouvanta véritablement. Je me contins et je lui dis :

« — Mon refus doit vous importer peu; car vous pouvez être sûr que cette démarche, lors même que je la ferais, serait parfaitement inutile.—C'est ce que nous verrons.—Vous le voulez? lui dis-je. Eh bien ! j'essayerai demain. — Ce soir, vous ai-je dit. — Ce soir, soit. J'irai tout à l'heure. — Tout de suite... Mon Dieu ! j'ai mes raisons. Suivez-moi ; je vais vous accompagner jusqu'à l'appartement de votre père, et n'oubliez pas qu'il faut que vous réussissiez.

« Quoique je fusse convaincue de l'inutilité de mes efforts, je consentis à suivre mon mari, pour éviter à mon père cette scène dont il le menaçait. Je croyais que ma condescendance suffirait à l'exigence de Guillaume. Il me conduisit jusqu'à la porte de la chambre de mon père, et me fit signe d'entrer.

XVIII

UN SERMENT POLITIQUE.

« J'obéis en tremblant à mon mari, et j'entrai dans la chambre de mon père. Mais j'en ressortis aussitôt.

« — Il est tout habillé sur son lit! dis-je à Guillaume. — Oh ! je le sais bien, me répondit-il. — Mais il dort. — Eh bien ! s'écria-t-il violemment, réveillez-le. — Qui est là? dit mon père en se levant.

« Mon mari me poussa dans la chambre, et je répondis :

« — C'est moi. — Tu as bien tardé, Louise, et je craignais d'être forcé de partir sans te dire adieu. — Quoi ! m'écriai-je, vous nous quittez sitôt? — Je ne veux pas rester sur le territoire de la France après que le roi l'a quitté. Je vais le rejoindre. — Hélas ! mon père, lui dis-je, avez-vous bien songé à un pareil exil à votre âge? — Le roi est plus vieux que moi. — Avez-vous pensé que vous me laissiez seule en France? — Seule, Louise ! seule avec ton mari ; tu ne penses pas à ce que tu dis. — Mais sait-il vos projets de départ? — Qu'importe ! il doit les approuver. — Cependant, mon père, vous pouriez le consulter. — Pourquoi? pour faire mon

devoir, je n'ai besoin de l'avis de personne. — Cette séparation inattendue peut l'irriter. — L'irriter! et pourquoi?

« Je m'armai de tout mon courrage, et je dis en baissant les yeux :

« — Son mariage lui avait donné des espérances que votre départ va détruire. — Je ne te comprends pas. — En vous exilant, vous renoncez à la pairie. — Et quand je resterais, pense-t-il que je puisse la conserver? — Il a peut-être le droit de l'espérer.

« Mon père me releva la tête que je tenais baissée, et me regardant en face, il me dit :

« — Louise, est-ce de vous-même que vous me parlez ainsi? — Je désire ne pas me séparer de vous, et je voudrais vous persuader... — De devenir parjure! — Non, mon père, mais... — On t'a forcée de venir ici, Louise; tu n'as ni ambition ni lâcheté dans le cœur. Je te pardonne, mais n'en parlons plus. — Avec elle, soit! dit mon mari en entrant et en fermant violemment la porte derrière lui; mais avec moi, c'est une autre affaire. — Je ne m'étais donc pas trompé, et ces insinuations de votre dernière lettre... — Ces insinuations, vous les avez comprises, à ce que je vois; et, lorsque vous avez laissé votre voiture à la poste aux chevaux, j'ai compris aussi que vous comptiez m'échapper. — Eh! qui pourrait m'empêcher de partir? — Moi. — Vous êtes fou. — Pas tant que vous croyez. Écoutez-moi bien, monsieur de Vaucloix! La lettre que vous m'avez remise il y a une heure et qui porte à la chambre des pairs votre démission, est entre les mains d'un courrier qui est en bas à cheval. Si vous le voulez, il partira. Demain au matin il sera à Paris, demain à midi vous ne serez plus pair de France, et tous les priviléges de la pairie cesseront pour vous; après-demain un jugement consulaire autorise contre vous la contrainte par corps. Ce jugement sera exécutoire sur l'heure; avec de l'argent on a tout ce que l'on veut, et, avant que vous soyez arrivé dans une ville, quelle qu'elle soit, pour vous embarquer, vous serez arrêté, et vous irez à Sainte-Pélagie faire de la fidélité à S. M. Charles X. — Mais c'est un crime abominable! m'écriai-je avec désespoir. — Oh! dispensez-nous de vos interruptions, Madame; monsieur votre père me comprendra beaucoup mieux que vous.

« En effet, le premier mouvement de colère que j'avais aperçu sur la figure de mon père avait fait place à un air de calme véritable.

« — Je vous comprends, dit-il, monsieur de Carin. Vous avez raison : qu'il en soit comme vous voudrez. Rendez-moi ma démission, je ne l'enverrai pas.

« Je n'eus pas le temps de m'étonner de cette condescendance de mon père, car mon mari s'écria :

« — Vraiment ! et si votre démission ne part pas, vous resterez pair de France et libre le temps d'aller à Paris, puis au Havre? De là, quand vous serez en sûreté sur un vaisseau anglais, vous renverrez cette démission à votre aise? Non, monsieur de Vaucloix, non. Je ne suis pas si niais. — Que voulez-vous donc que je fasse? — Je veux, reprit mon mari, que d'ici à une heure le courrier qui est en bas parte pour Paris; je veux, ou qu'il emporte votre démission, et alors vous savez ce qui vous attend, ou qu'il emporte votre serment de fidélité au nouveau gouvernement, et alors... — C'est une infamie que je ne ferai pas, repartit mon père. — Tenez, monsieur de Vaucloix, ne donnons pas aux mots plus d'importance qu'ils n'en ont. Figurez-vous qu'un serment au roi est une lettre de change que vous signez. Vous savez mieux que personne comment on ne paye pas à l'échéance. — Et vous savez aussi bien que moi ce qui arrive à ceux qui ne payent pas. — On prend des arrangements avec eux quand on a besoin, et c'est ce que je viens vous proposer. Prêtez serment, et je vous obtiens quittance de toutes vos nouvelles dettes. — Non, repartit mon père, non. Que ma démission parte ! — Vous avez fait attention que c'est votre pension comme pair de France que vous sacrifiez? — Oui. — Vous savez que c'est la seule ressource qui vous reste ? — Oui. — Vous n'avez pas oublié que c'est Sainte-Pélagie que vous choisissez ? — Oui. — Monsieur, m'écriai-je, vous n'oserez pas !

« Mon mari me lança un regard qui me fit frémir, et mon père reprit :

« — Il l'osera, Louise ; tu ne le connais pas encore. Il y a longtemps que je le sais capable de tout. — Il le savait même avant notre mariage, reprit Guillaume en ricanant, et vous devez le remercier de l'empressement qu'il a mis à le conclure.

« Je courbai la tête pour ne pas voir ces deux hommes, dont l'un était mon père et l'autre mon mari. Cependant je reculai devant le malheur qui menaçait l'un et le crime que méditait l'autre, et j'osai élever encore la voix.

« — Au nom du ciel ! leur dis-je, prenez un jour pour réfléchir tous deux, et alors plus calmes... — Il faut que cette décision soit prise sur l'heure, repartit Guillaume ; demain il serait trop tard. — Hé bien ! reprit mon père en se levant, que le courrier parte !

« Mon mari poussa un meuble avec violence sur cette décision, et montra combien peu il s'y attendait.

« — Oui, reprit mon père en qui la colère de Guillaume affermit la résolution, oui, qu'il parte. Je finirai une carrière de fidélité et

d'honneur par un dernier acte d'honneur et de fidélité. — De l'honneur! s'écria Guillaume furieux; vous parlez d'honneur, vous qui vous êtes fait un jeu des engagements les plus vulgaires de la probité, vous qui avez spéculé sur votre fille, vous... — Faites partir votre courrier, Monsieur, repartit mon père; je préfère la misère, je préfère la prison à l'infamie d'un pareil serment. Oui, reprit-il en s'exaltant, l'honneur de ma fidélité est intact, et je le mets assez au-dessus de tous les autres pour espérer qu'il me fera pardonner d'avoir été pauvre et de n'avoir pu le supporter. Mais aujourd'hui qu'il faut le sacrifier à cette fortune qui m'a toujours échappé, je la repousse. Oui, je resterai misérable, oui, je mourrai en prison. Mais cette pairie, objet de votre ambition, vous échappera; je rachèterai ainsi le tort que j'ai eu de vouloir vous en faire l'héritier. — Soit! s'écria mon mari avec rage.

« Il ouvrit la fenêtre et appela.

« — Monsieur! m'écriai-je, attendez.

« Il se retourna. Mon père, malade encore et accablé de cette discussion, était tombé dans un fauteuil. Mon mari referma la fenêtre et sembla se calmer soudainement.

« — Un mot encore, dit-il; cet entretien a pris une tournure telle que je n'ai pu vous faire entendre une parole raisonnable. Calmez-vous et écoutez-moi bien. Ne pensez pas, monsieur de Vaucloix, que, lorsque je vous propose de prêter serment, je vous propose une trahison. Non. Mais ne savez-vous pas comme moi qu'un serment politique est un lien qui n'a jamais engagé personne? — Excepté les gens d'honneur. — Mais il y en a, de ces gens d'honneur qui vont le prêter pour ne pas abandonner tout à fait le champ de bataille. Que va devenir la cause des Bourbons, si tout le monde la déserte ainsi? Ne vaut-il pas mieux rester en mesure de la défendre pied à pied, et d'ébranler le nouveau pouvoir par une opposition active? — L'opposition d'un seul, l'opposition d'un homme qui n'a d'autre recommandation que celle de la fidélité! — L'opposition d'un homme qui deviendra l'espérance du parti. Écoutez, signez ce serment, et je vous affranchis de toutes dettes, je vous ouvre ma maison, où vous serez le maître; ce sera le centre de toutes les réunions de vrais royalistes. — Votre maison où je serais à vos gages, n'est-ce pas, où je serais le valet de votre ambition? — Non, dit mon mari; je vous donnerai une indépendance au-dessus de ce que vous espérez. Vous aimez le luxe, le jeu, la dépense; j'y fournirai. — Vous me donnerez dix mille francs par an, comme à un commis. — Ni dix mille, ni vingt mille : ce sera quarante mille francs par an.

« Mon père secoua la tête.

« — Cinquante, soixante mille.

« Il secoua encore la tête en me regardant.

« — Sortez! me dit mon mari.

« Je me levai et je sortis. Je ne craignais plus de violence de la art de Guillaume. Je venais de voir fléchir sous la tentation de l'argent un vieux reste d'honneur, et je me retirai pour épargner à mon père la honte d'avoir un témoin de ce triste marché. Je sortis; mais, au lieu de rentrer chez moi, je m'arrêtai dans un petit salon qui précédait la chambre de mon père et qui n'était pas éclairé. Là je m'assis dans un coin, anéantie de ce que je venais de voir et d'entendre, et j'y demeurai sans oser réfléchir à ce qu arrivait. Quelques minutes ne s'étaient pas écoulées, que mon mari sortit et traversa le salon sans me voir. Comme il entrait dans l'antichambre, il rencontra son père qui probablement l'attendait, et qui lui dit :

« — Est-ce fait? — Oui. — Combien? — Cent mille. — Cent mille francs par an! Tu es fou; c'est ruineux. — Oui, s'il fallait payer. — Tu t'es donc réservé un moyen? — La loi qui abolira l'hérédité ne sera pas présentée avant un an; d'ici là nous avons bien le temps de voir, il est si usé! — Il y a bien de la ressource dans ce corps-là.

« Je n'entendis plus rien, car Guillaume baissa la voix et M. Carin aussi. Enfin mon mari reprit :

« — En attendant, il faut faire partir ce courrier. — Viens.

« Ils sortirent tous les deux.

« Ces paroles n'auraient eu peut-être aucun sens pour moi, si je les avais entendues en toute autre circonstance; mais, après la scène dont je venais d'être témoin, elles s'éclairèrent d'un jour horrible. On spéculait sur la mort prochaine de mon père. Mais que ferait-on si cette mort ne venait pas assez tôt? Je reculai devant la pensée d'un crime abominable, et je cherchai à me persuader que mon effroi prêtait à ces paroles un sens qu'elles n'avaient pas. Cependant je voulus rentrer chez mon père pour lui dire tout. Au moment de franchir le seuil de la porte, je m'arrêtai; car il fallait accuser mon mari de projets exécrables, sans autre preuve que quelques mots que mon trouble avait peut-être mal compris. Je voulus me donner le temps de réfléchir, et je rentrai chez moi dans cette horrible incertitude, choisissant la cause de mon père parce qu'il était le plus malheureux, mais n'osant prononcer en sa faveur entre lui et mon mari. Toutefois je n'avais pas été vainement exposée à tant d'émotions désolantes; une fièvre violente s'empara de moi, et durant plusieurs jours je ne vis point mon père, qu'on me dit être également retenu dans sa chambre par une

forte indisposition. Mes soupçons ne m'avaient pas quittée, et chaque matin je m'informais avec anxiété des nouvelles de mon père. Les domestiques qui m'approchaient me répondirent avec embarras. Je crus qu'on me cachait sa mort, et, dans un mouvement de désespoir, je me levai pour aller jusque chez lui. On s'opposa à ma sortie ; mais mes angoisses et la fièvre qui me tenait me donnèrent une énergie si inaccoutumée, qu'on recula devant moi. Je m'élançai à moitié nue à travers les corridors du château. J'allais arriver à l'appartement de M. de Vaucloix, lorsque j'entendis au rez-de-chaussée de bruyants éclats de voix. J'écoutai, et je reconnus celle de mon père qui dominait les autres. Le tumulte était assez violent pour qu'il me semblât qu'il y avait une querelle : tout à coup une porte s'ouvrit et me fit connaître la nature de ce bruit. On était à table, on riait, on discutait, on parlait à tort et à travers. C'était une orgie.

« Une femme de chambre m'avait suivie ; je me retournai vers elle :

« — Qu'est-ce que cela? lui dis-je. — Oh! mon Dieu, Madame, c'est comme cela tous les jours depuis une semaine que vous êtes malade. — Et mon mari est là? — Oui, Madame. — Et mon père? — M. le marquis est le moins raisonnable de tous, me répondit cette fille en baissant les yeux.

« Certes, Édouard, si une femme racontait qu'elle a été forcée de se jeter entre son mari et son père, sur la poitrine duquel le premier lève le poignard, on dirait que cette femme a subi le plus atroce des malheurs, et cependant ce malheur eût été à mille lieues de celui qui m'atteignait alors. J'avais une horrible certitude des projets de Guillaume, et je ne pouvais ni les prévenir ni les dénoncer. Car par quels moyens pouvais-je, moi, femme, faire cesser des orgies qui étaient un meurtre prémédité? Comment, moi, fille, aurais-je dit à mon père : « On abuse du désordre d'une vie facile à se laisser entraîner à tous les excès, pour tuer cette vie qui gêne et qui est trop longue. » Peut-être une autre plus forte que moi en serait devenue folle, une autre qui eût pu se représenter dans tout son excès l'horreur de cette position. Peut-être aussi une autre plus forte eût osé dire en face à son mari : « Voilà vos projets ; » ou à son père : « Voilà comment on vous tue par vos vices. » Mais je ne le pus pas. Je rentrai chez moi plus malade, mais avec une volonté de guérir qui me servit mieux que les soins qu'on me donnait. Je dois le dire, Édouard : j'avais, dans mes nuits de solitude, examiné toutes les manières de sauver mon père, et j'avais reconnu que la plus sûre était de lui dire la vérité ; mais, en le reconnaissant, j'avais toujours fléchi devant le

poids d'une si énergique démarche. Vous ne savez pas ce que c'est que cette faiblesse qui prend certaines âmes en face de toute action qui exige de la résolution. Vous avez peut-être rencontré des lâches dans votre vie, de ces hommes à qui nulle injure ne peut inspirer de braver un danger, que le péril même n'irrite pas assez pour les porter à un effort de courage pour sauver leur vie : ce que sont ces hommes en face d'une épée ou d'un pistolet, je l'étais, moi, en face d'un acte vigoureux de ma volonté. Je voulais guérir et je guéris, non pas pour épouvanter mon mari, non pas pour avertir mon père, mais pour me placer entre eux et détourner le crime. Oui, Édouard, je m'imposai ce triste rôle d'assister à toutes ces orgies, d'essayer de les modérer par ma présence. Sous le prétexte de la santé de mon père, je tentai quelques timides observations que je redoutais de rendre peu respectueuses pour lui et que je tremblais de voir comprises par mon mari. Je craignais à la fois de les voir sortir du château et de les y voir rester. Si mon père montait dans une voiture, je l'examinais avec anxiété ; s'il choisissait un cheval pour une promenade, je craignais ce cheval. Je l'accompagnais partout où je pouvais : je le suivais à la chasse, je l'asseyais à table près de moi, je le fatiguais de mes questions, je lui dérobais son verre. Que vous dirai-je ? je passai six mois dans une vie d'effroyables angoisses, veillant sur la victime sans oser regarder l'assassin en face, voyant s'éteindre la santé de mon père et ne doutant plus des projets de mon mari ; car le soin qu'il mettait à exciter les désirs de ce malheureux vieillard me le disait assez. Si vous saviez comment lui, si vaniteux, si froid, si impérieux, s'était fait l'esclave des moindres désirs de mon père ! C'était pour lui une obligeance, une bonhomie, une attention qui le ravissaient. Cela dura longtemps sans que je renonçasse à la triste tâche que je m'étais imposée, heureuse quand j'avais gagné quelques jours de calme et de repos pour mon père, désespérée quand mon mari avait trouvé quelque nouveau motif de l'entraîner dans ces excès mortels. Cependant j'étais prête à céder à la nécessité : le moment était venu ou de parler ou de cesser une surveillance devenue inutile, et qu'on repoussait comme une folie ridicule et ennuyeuse. Il me fallait devenir complice muette du crime ou le dénoncer, lorsque mon père, à bout de ses forces, tomba tout à fait malade. A ce même moment, et par une horrible fatalité, la loi qui abolissait l'hérédité de la pairie fut apportée aux chambres ; et, dès les premiers journaux reçus, il ne fut pas douteux pour nous qu'elle passerait.

« On raconte aisément des faits matériels, Édouard ; mais il est bien difficile de faire comprendre ceux qui ne nous sont révélés

que par une sorte d'intuition. Le jour où *le Moniteur* nous apporta la nouvelle de cette loi, mon mari était au pied du lit de mon père. Dieu seul est dans le secret de la pensée des hommes : qu'il brise ma plume entre mes mains, si je mens ! Mais je jure que Guillaume, un doigt sur la date du *Moniteur* et l'œil fixé sur le malade, supputa lentement que le temps nécessaire à la discussion et à la sanction de la loi suffirait pour que mon père mourût avant que cette loi ne le dépouillât. Un sinistre sourire suivit cette muette contemplation de Guillaume, et je me sentis devenir froide quand il dit à mon père : « Ce ne sera rien : deux jours de repos, et après-demain une promenade en calèche et un bon dîner, il n'y paraîtra plus. » A ce moment encore je fus prête à crier à mon père : « On vous tue, on veut vous tuer ! » Mais une de ces vagues espérances auxquelles ma lâcheté cherchait toujours à se rattacher m'apparut encore, et m'entraîna dans cette déplorable ressource d'attendre du temps et du hasard un salut que je pouvais peut-être conquérir sur l'heure. Je pensai que je pourrais garantir la vie de mon père jusqu'après la promulgation de cette loi fatale, et qu'alors Guillaume abandonnerait un crime qui ne pouvait plus avoir de résultat pour lui. Je m'installai près de mon père, je me fis dresser un lit dans un cabinet contigu à la chambre qu'il occupait, et là, l'œil sans cesse ouvert, je surveillai les soins qui lui étaient donnés : je préparais moi-même les boissons calmantes ordonnées par les médecins ; j'écartais les visites des étrangers ; j'étais un geôlier insupportable. Cependant je ne pouvais empêcher mon mari d'entrer ; et presque assurée qu'il n'oserait attenter matériellement à cette vie que je protégeais à toute heure, je le voyais cependant l'attaquer encore moralement dans le peu de forces qui lui restaient. Guillaume faisait à mon père une lecture assidue et régulière des journaux. Certain de l'exaspérer en agitant une question qui le touchait si directement, il choisissait les discours les plus irritants, les articles de journal les plus cruels pour faire naître une discussion. Alors il l'excitait, le poussait aux plus violentes colères, et ne le quittait que lorsque la force manquait au malheureux vieillard. Je les suppliai vainement d'éviter de pareils sujets de conversation. Comme ce n'était point par des querelles que Guillaume irritait mon père, comme c'était au contraire en flattant ses haines et en applaudissant à ses diatribes qu'il le poussait à ces fureurs mortelles, mon père attendait avec impatience les nouvelles de chaque jour ; et Guillaume avait si bien fait, qu'il eût été aussi dangereux de les lui cacher qu'il l'était de les lui apprendre.

« Je vivais ainsi entre cette victime et ce bourreau, recevant la

douleur de tous les coups sans pouvoir en parer un seul, soutenue cependant par l'espérance qui m'avait fait taire ; car la fin de cette discussion approchait, et, avec elle, la fin du retentissement meurtrier qu'elle avait dans notre maison. La loi avait été apportée à la chambre des pairs ; et, par une précaution dont rien ne pouvait me faire soupçonner le but, Guillaume avait flatté mon père de l'espérance que cette loi serait rejetée par la chambre dont elle abolissait le plus puissant privilége. Sur la foi de cette espérance, j'avais obtenu quelques jours de calme, et la bien légère amélioration qu'ils avaient apporté dans l'état de mon père m'avait fait espérer qu'une vie régulière et exempte de violentes émotions rétablirait aisément sa santé. Guillaume semblait même avoir renoncé à son affreux dessein ; il n'apportait plus les journaux, disant qu'ils étaient insignifiants et que la loi ne serait point discutée de longtemps. Avec ma faiblesse ordinaire, jugeant de la persistance des autres d'après la mienne, je crus que mon mari s'était fatigué de l'épouvantable rôle qu'il s'était imposé, et je ne gardai d'autre anxiété que de le lui voir reprendre lorsque la discussion de la loi se renouvellerait. Je retrouvais déjà quelque confiance dans l'avenir et j'écartais la prévision de nouveaux dangers, car c'était une charge très-lourde pour moi. Vint un jour qui calma, pour ainsi dire, toutes mes inquiétudes. Durant un long entretien qui avait eu lieu en famille, toute politique avait été oubliée, et nous n'avions parlé que de projets de voyage, d'avenir heureux, du seul soin de jouir d'une fortune à l'abri de toute révolution. Le soir venu, je m'étais retirée la joie dans le cœur, et je m'étais laissé paisiblement gagner par le sommeil que je combattais depuis longtemps. J'étais tranquille d'ailleurs, parce que je fermais exactement la porte de mon père, et que personne ne pouvait entrer chez lui. Tout à coup je fus réveillée par un fracas terrible. Je me lève soudainement, et je vois entrer mon mari avec quelques domestiques qui avaient brisé la porte.

« — Qu'y a-t-il ? m'écriai-je en m'élançant vers mon père. — Comment ! s'écria mon mari avec violence, voilà une demi-heure que votre père sonne en désespéré, et vous, qui êtes près de lui, vous demandez ce qu'il y a ? et, depuis dix minutes que nous frappons inutilement à cette porte, vous refusez de l'ouvrir ? — Moi ! m'écriai-je, je dormais. — Nous vous trouvons levée.

« A ce mot, je crus voir ensemble le crime qui avait été commis et le calcul qui devait m'en faire accuser, et je me retournai vers mon père. Il était assis sur son lit et nous dit en riant :

« — Ah çà ! vous êtes tous fous. J'ai sonné faiblement parce que je ne voulais pas éveiller cette pauvre enfant ; j'ai sonné plus fort

quand je n'ai vu venir personne, et je dois dire que votre impatience a été bien vive, car je me disposais à me lever pour vous ouvrir cette porte, lorsque vous l'avez enfoncée avec fracas. — Et que voulez-vous donc, mon père? — Tout simplement un peu de tisane; celle que j'ai trouvée là sur ma table, près de moi, avait une odeur si nauséabonde, que je ne l'ai pas même goûtée.

« Je voulus saisir la tasse. Mon mari s'en empara et jeta le contenu dans les cendres en disant :

« — Voilà le soin que vous avez de votre père! ce n'est pas la peine de nous fermer sa porte.

« Je le jure encore : le visage bouleversé de mon mari et le soin qu'il prit de faire disparaître cette boisson dont l'odeur avait déplu à mon père, me persuadèrent qu'un crime avait été tenté, et je m'épouvantai du concours de circonstances qui m'en auraient rendue responsable s'il eût réussi. Mon père prit une tasse de tisane qui lui fut présentée par mon mari, tandis que je restais anéantie sous l'idée du danger auquel lui et moi venions d'échapper.

« — Maintenant que l'alerte est finie, dit mon père en souriant, rentrez chez vous, car je me sens en disposition de reposer encore.

« Tout le monde sortit, et je restai seule.

« — Eh bien! tu ne regagnes pas ton lit? me dit mon père. — Oh! mon Dieu, mon Dieu! m'écriai-je en fondant en larmes, protégez-moi! — Qu'as-tu donc, Louise? Pourquoi ne réponds-tu pas? Mais qu'as-tu donc? — Oh! ne me demandez rien, mon père; mais par grâce, par pitié, ne mangez rien, ne buvez rien que je ne vous le présente. — Louise! Louise! tu es folle. Songes-tu à la gravité de tes paroles? — Écoutez, mon père, écoutez! Vous souvient-il de cette soirée terrible où Guillaume vous força d'envoyer votre serment? — Oui. — Eh bien! voilà ce que je lui ai entendu dire, lorsqu'il sortit d'avec vous...

« Je lui répétai les paroles de Guillaume et celles de M. Carin. Je lui expliquai comment j'avais été épouvantée de toutes ces imprudences auxquelles on le poussait. Je lui dis pourquoi je m'étais ainsi placée sans cesse à côté de lui. Je lui dis tout, enfin. L'exaspération de mon père fut au comble. Il ne parlait que de vengeance. Il m'ordonna un silence complet à l'égard de Guillaume.

« — Il ne se tiendra pas pour battu, me dit-il; il recommencera, et, une fois que j'aurai en main les preuves de son crime, ce sera mon tour de le faire obéir.

« Je me suis servi du mot exaspération pour vous peindre la colère de mon père, parce qu'à vrai dire il n'y eut en lui ni éton-

nement ni indignation. Sa seule pensée fut de rendre le mal pour le mal, et de profiter de ce qu'il venait d'apprendre. J'avais sauvé mon père, mais ce fut pour le voir tendre incessamment un piége à mon mari. Il voulait le perdre. Que vous dirai-je? Le lendemain de cette scène, mon père accueillit Guillaume avec des remerciements pleins de bonhomie sur son inquiétude de la veille. Je fus blâmée de fermer une porte qui devait rester ouverte à un si bon gendre la nuit et le jour. Mais Guillaume devina le piége, ou peut-être n'eut-il pas besoin de cette perspicacité; peut-être, pendant que je l'accusais, était-il derrière cette porte qui lui était maintenant ouverte, mais qu'il ne voulait pas franchir. Mon père, pour laisser à Guillaume la liberté d'une nouvelle tentative, exigea que je quittasse son appartement. J'obéis. J'étais lasse de tant d'horreurs; mon cœur et ma tête ne suffisaient plus aux terreurs dont j'étais assiégée. Tous les matins je m'attendais ou à apprendre que mon père était mort, ou à voir notre maison envahie par des magistrats appelés contre mon mari. Rien de cela n'arriva, et, huit jours après, mon père, rassuré sur le compte de Guillaume, me disait que j'étais une folle dont l'imagination avait bâti de lugubres histoires.

« Il semble, Édouard, que mon malheur ne pût aller au delà de cette extrémité. Détrompez-vous! ce mot folle, que mon père m'avait dit en souriant, mon mari me l'appliqua sérieusement. Je fus livrée à des médecins, à qui il osa dire tout ce que j'avais pensé contre lui comme une preuve de cette folie. On plaignit l'infortuné mari d'avoir une pareille femme, et je fus soumise à une surveillance de toutes les heures. Deux mois après, et lorsque la loi qui abolissait l'hérédité de la pairie fut votée, mon père mourut. Guillaume vint me l'annoncer, et, dans mon indignation, je ne pus m'empêcher de m'écrier :

« — C'est trop tard, n'est-ce pas?

« Le médecin était présent et il dit tout bas :

« — C'est une idée fixe.

« Huit jours après j'étais dans une maison de santé; c'est celle d'où je vous écris, Édouard, c'est celle que j'habite depuis un an et où je mourrai bientôt, si vous ne parvenez à m'en arracher. »

Le manuscrit était fini, et le Diable était debout devant le baron.

— Où sommes-nous donc? s'écria Luizzi. — Dans une maison de fous, reprit le Diable. — Et cette femme qui dormait? — C'est madame de Carin. — Mais est-elle folle? reprit Luizzi. — Demande le aux médecins. — Son mari a-t-il tenté tous ces crimes? — De

mande-le à la justice. — Comment peut-elle le savoir? repartit Luizzi. — En s'adressant à celui qui sait tout. — A toi, Satan, n'est-ce pas? Eh bien! dis-moi la vérité. — Bon! fit le Diable en sifflotant, tu dirais que je calomnie la société. Mais n'as-tu rien deviné dans cette histoire? — J'ai deviné que probablement j'ai dormi les vingt mois que je t'ai livrés. — Il y a des jours où tu es intelligent. — Et, pendant ce temps, il s'est fait une révolution? — C'est-à-dire une drôle de comédie. — Je pense que tu me la raconteras, car je ne puis rentrer dans le monde sans connaître les détails d'un événement si important. — Tu m'en demandes beaucoup : des parvenus plus impertinents que ceux qu'ils ont remplacés, des servilités plus basses que celles qu'on se faisait honneur de mépriser, des oppositions désordonnées de la part des hommes qui avaient condamné toute opposition, les mêmes fautes, les mêmes crimes, les mêmes sottises, avec une autre livrée! voilà tout. — Je veux les savoir. — Eh bien! peut-être te les dirai-je, si la tâche qui te reste à remplir te laisse le temps de m'entendre. — Quelle est donc cette tâche? — Henriette Buré est ici, et sa sœur, cette jeune fille que tu as vue chez madame Dilois, se meurt dans la misère. — Il faut les sauver. — Soit. Sortons d'abord d'ici. Suis-moi... Et le Diable marcha devant.

LA SŒUR DE CHARITÉ.

XIX

UNE SCÈNE DE CHOUANS.

Il s'agissait de s'enfuir de cette maison de fous, et Luizzi suivit le Diable. Tant qu'ils marchèrent dans cette immense demeure, tout alla le mieux du monde : les portes et les murs s'ouvraient devant Satan pour lui faire un passage facile, et Luizzi se glissait prestement après lui. Mais, dès qu'ils furent en rase campagne, le baron eut grand'peine à suivre son guide infernal. La nuit était tout à fait noire; un vent violent chassait sur le visage d'Armand une pluie glacée et continue. La terre du chemin, détrempée par cette pluie, s'attachait aux souliers du baron et le faisait marcher sur des espèces de patins de boue, jusqu'au moment où la boue emportait à son tour les souliers et laissait notre ami un pied ou

l'air et quêtant de l'orteil sa chaussure dans l'obscurité. Quant à Satan, il allait avec autant d'aisance sur ce terrain fangeux que s'il eût marché sur des charbons ardents, macadamisage ordinaire de son empire. Il s'arrêtait silencieusement toutes les fois qu'Armand s'arrêtait en jurant comme un damné, et il attendait patiemment que celui-ci se fût rechaussé. Ils étaient en ce moment dans un chemin étroit, bordé des deux côtés de hautes levées de terre couronnées de haies impénétrables. De loin en loin de grands chênes ou des ormes centenaires s'élevaient du milieu de ces haies et étendaient leurs bras immenses sur ce chemin étroit qu'ils couvraient dans toute sa largeur en allant s'appuyer sur les haies opposées. Comme une troupe de cavaliers aériens lancés au galop, le vent passait tout d'un trait à travers ces arbres et ces haies, criant, hurlant et emportant avec lui des nuées de feuilles qui semblaient dans la nuit un vol d'oiseaux fuyant à tire-d'aile. Puis tout à coup, comme si ces escadrons invisibles en eussent rencontré de plus puissants, ils s'arrêtaient et paraissaient se briser. On les entendait reculer et revenir par raffales inégales et plaintives; les feuilles dispersées repassaient en tourbillonnant et s'abattaient çà et là sur la terre humide, pareilles à une bande de passereaux qu'ont dispersée et décimée les plombs éparpillés d'un coup de fusil. Alors tous les grands bruits se taisaient un moment pour laisser entendre les murmures de la pluie tombant sur les arbres, le cri lugubre d'une chouette et le chant lointain d'un coq. L'orage reprenait ensuite, allant, venant, luttant, frappant de grands coups sourds et poussant des sifflements aigus : non pas un de ces orages bouillants et superbes que sillonnent de puissants éclairs, qui parlent majestueusement par de grands éclats de foudre, qui jettent dans l'âme une sainte terreur pleine d'admiration, auxquels on s'expose, tête nue, pour s'imprégner de leurs chaudes émanations et respirer leur atmosphère électrique; mais un de ces noirs orages qui serrent le corps de froid et le cœur de tristesse, auxquels on ferme soigneusement sa fenêtre et sa porte pour s'accoter au coin de l'âtre qui brûle ou se rouler dans les couvertures de son lit.

Cependant Luizzi suivait toujours le Diable, et il avait assez à faire de le suivre pour ne pas l'interroger. A mesure qu'ils avançaient, les difficultés de la marche devenaient de plus en plus grandes, et le baron finit par s'écrier dans un mouvement d'impatience :

— C'est dans le chemin de l'enfer que nous sommes! — Le chemin de l'enfer, mon maître, repartit Satan, est facile et uni; il a une belle chaussée au milieu pour les gens en voiture, et des

trottoirs en asphalte pour les piétons; il est ombragé d'arbres frais et fleuris ; il est bordé de grands tilleuls et de jolies maisons avec de gais cabarets, de grands restaurants, des jeux de roulette logés comme des princes, et des filles de joie habillées comme d'honnêtes femmes. On y mange, on y boit, on y dort; on y joue sa santé, sa vie et sa fortune à toute heure et à tout pas. Le chemin de l'enfer est presque aussi beau que le boulevard Italien le sera un jour. — Alors celui-ci est probablement le chemin de la vertu? repartit le baron en ricanant. — Peut-être. — En ce cas il est rude et désobligeant. — Te fatigue-t-il déjà? dit le Diable. Tu n'es pourtant pas un enfant à peine vêtu et à peine nourri comme ceux de ce pays ; tu n'es pas un vieillard aveugle courbé sur un bâton; tu n'es pas une jeune fille pâle et débile, et tu ne suis pas ce chemin pour aller porter secours à un malheureux que tu ne connais pas ; tu es un homme dans la force de l'âge, et tu marches pour te sauver toi-même et retrouver ta fortune et ta liberté. — Ainsi soit-il ! répondit Luizzi ; mais je doute fort qu'il y ait d'autres êtres humains que moi qui se promènent à pareille heure et par un temps semblable, à moins que ce ne soient des voleurs, et, en général, ces messieurs ne sont pas de faibles enfants, des vieillards aveugles et des jeunes filles pâles et débiles. — Au bout de ce chemin, à l'endroit où il se croise avec plusieurs sentiers, tu rencontreras l'enfant, le vieillard et la jeune fille. Demande-leur un asile pour cette nuit. — Sous quel prétexte? — Tu leur diras que tu es un voyageur égaré. — Ces gens-là ne me croiront pas ; car il n'est pas naturel qu'un homme distingué se trouve au milieu de la nuit à pied, à travers des chemins perdus. Ils me prendront pour un voleur. — N'y a-t-il donc rien dans le monde entre le riche qui court les grandes routes en berline de poste et le voleur qui se glisse la nuit dans les sentiers obscurs? Il y a l'économie, il y a la pauvreté, il y a le malheur, qui bravent de bien autres tempêtes. — Mais s'ils me demandent mon nom, comment supposeront-ils que le baron de Luizzi soit en pareil équipage dans ce pays? — Si tu leur dis que tu es le baron de Luizzi, ils te prendront pour le fou échappé de la maison que nous venons de quitter, car ton nom doit être connu dans son voisinage. Cherche un nom et une profession, et arrange-toi pour te tirer de ce mauvais pas. — Tu comptes donc m'y laisser? — Que t'ai-je promis? de te rendre la liberté, et tu es libre; ta fortune? tu retrouveras à Paris tes deux cent mille livres de rente. Ton banquier, contrairement à beaucoup d'autres, a profité de la révolution de juillet pour rétablir ses affaires, et Rigot a été débouté de ses prétentions sur tes propriétés. — Tu m'as promis de me rendre aussi ma bonne répu-

tation. — Tu as été acquitté en cour d'assises, tout le monde a témoigné en ta faveur en déclarant que tu étais en démence depuis longtemps ; et, comme le notaire était guéri et se portait bien, on n'y a pas regardé de trop près. — De façon que je rentre dans la société comme une espèce de forçat libéré ? — Tu te trompes, mon maître : le crime que tu as commis est un de ceux que la société pardonne aisément. — Pourquoi cela ? — Parce qu'il n'avait pas de motif apparent. Si tu avais essayé de tuer un homme pour lui prendre son argent, sa femme ou son nom, tu serais un misérable ; si tu avais tenté de le tuer par vengeance ou par haine, tu serais un horrible scélérat. Mais tu as voulu le tuer pour le tuer ; tu es un monomane, un homme frappé de vertige, pour qui la science a une foule d'arguments irrésistibles qui te rendent très-intéressant. C'est une invention moderne que je dois au jeune barreau et que j'espère voir fructifier à mon profit. D'ailleurs, au milieu de la grande tourmente qui vient d'agiter la France, ton affaire a passé complétement inaperçue. La plupart des gens qui te connaissent l'ignorent tout à fait, et, en changeant de monde, tu seras un homme tout neuf pour celui où tu entreras. — Mais à quelle distance suis-je de Paris ? — A quatre-vingts lieues. — Quel est ce pays ? — C'est la commune de Vitré. — Comment pourrai-je arriver jusqu'à la capitale sans argent ? — Ce n'est pas mon affaire. — Mais il doit y avoir un moyen de s'en procurer ? — Il y en a trois : en emprunter, en voler ou en gagner, tu choisiras. Quant à moi, j'ai tenu ma promesse, adieu.

Et, comme ils arrivaient à l'endroit où le chemin se partageait en plusieurs sentiers, le Diable disparut, et Luizzi se trouva à quelques pas d'un petit groupe de personnes prêtes à passer devant lui.

— Qui va là ? cria une voix forte. — Hélas ! dit Luizzi, je suis un pauvre voyageur qui ai été arrêté par une troupe de brigands ; ils m'ont dépouillé de mon argent et de mes papiers, après m'avoir entraîné dans un petit bois, et je me suis égaré en cherchant à retrouver la grande route de Laval à Vitré.

A peine Luizzi avait-il fini de parler, qu'un enfant d'une douzaine d'années, qui avait tourné autour de lui en l'examinant soigneusement, cria d'une voix un peu dédaigneuse :

— C'est un monsieur, grand-père. — Regarde-le bien, Mathieu, répondit le vieillard.

Et aussitôt une femme reprit doucement :

— Et que demandez-vous, brave homme ? — Un asile pour cette nuit, si cela ne vous dérange pas. — Cela ne nous dérangera pas, Monsieur, dit le vieillard ; on ne dort guère chez nous, cette nuit,

et un de plus ou de moins auteur de la cheminée, ça ne refroidira personne. Venez donc, Monsieur, et suivez-nous; vous devez avoir besoin de vous réchauffer. — Grand-père Bruno, dit l'enfant, nous sommes à deux portées de fusil de la maison; je vas courir en avant et dire que c'est nous avec la sœur Angélique et un monsieur. Il n'y a plus moyen de se tromper maintenant; vous n'avez qu'à suivre tout droit par ici. — C'est bon, répondit le vieillard en s'engageant dans le sentier où son petit-fils l'avait conduit, dépêchons-nous.

Luizzi s'étonnait de la facilité avec laquelle l'aveugle avait accueilli sa fable; mais il s'étonna davantage encore lorsque celui-ci l'interrogea en lui parlant de son aventure imaginaire comme d'une chose toute naturelle.

— Ceux qui vous ont attaqué étaient-ils nombreux? — Une douzaine, repartit Luizzi dont la vanité ne marchandait pas sur le nombre de ses vainqueurs. — Et vous n'avez pas remarqué parmi eux un grand sec avec une peau de bique sur le dos, un bonnet rouge sous son chapeau? — En effet, dit Luizzi, j'ai cru remarquer un homme très-grand, habillé à peu près comme vous dites. — J'en étais sûr, repartit l'aveugle; c'est la bande de Bertrand. Oh! si je n'avais pas perdu les yeux, le vieux gueux n'oserait pas tourner comme ça dans les environs. Il sait que je tire droit, ou plutôt que je tirais droit autrefois. — Mais, dit la sœur Angélique qui marchait à côté du vieillard, ce Bertrand n'a-t-il pas été votre ami? — Oui! oui! Du temps de la république, nous avons crié ensemble *vive le roi!* et je crois bien que, si je ne l'avais pas ramassé à moitié mort sur la lande de la Croix-Bataille, il y serait enterré depuis longtemps avec les saints prêtres qui ont tous péri dans cette fameuse journée. Mais nous faisions de la bonne guerre dans ce temps-là; nous n'attaquions pas les maisons isolées pour les piller et nous gorger de vin; nous n'arrêtions pas les voyageurs attardés sur les routes pour les dépouiller et les voler; car ils vous ont tout pris, n'est-ce pas, Monsieur, ces brigands-là? — Tout! absolument tout! repartit le baron.—Hum! les lâches gredins! fit le père Bruno. — Vous m'avez pourtant dit qu'ils s'étaient battus bravement il y a quelques heures? reprit la sœur de charité. — Ça, c'est vrai; et, si au lieu de favoriser la retraite des culottes rouges en leur ouvrant les barrières de la closerie, nous avions voulu les prendre en queue, il n'en serait pas resté un vivant. — Est-ce à ce moment que l'officier qui a été blessé s'est réfugié chez vous? demanda la sœur Angélique. — Il ne s'y est pas réfugié, il a été blessé devant la haie de la cour; et, comme il avait été le premier quand il avait fallu avancer, il se trouvait le dernier à la

retraite. De cette façon, ses soldats qui étaient déjà loin ne l'ont pas vu tomber, et, quand les chouans qui les poursuivaient sont passés à côté de lui, ils l'ont sans doute cru mort. C'est plus de deux heures après, qu'en tournant autour de la maison nous l'avons aperçu gisant par terre et que nous l'avons transporté chez nous. Mon fils Jacques a été chercher le médecin ; et, comme il ne s'est pas trouvé un de nos gars de charrue assez décidé pour aller vous quérir, je m'en suis chargé. Seulement, comme depuis six mois j'ai eu le malheur de perdre les yeux et que je n'ai pu apprendre les chemins, Mathieu m'a accompagné.

En parlant ainsi, le vieux Bruno, la sœur Angélique et Luizzi arrivèrent à l'entrée d'un petit enclos fermé de barrières, comme dans les routes défendues de nos forêts royales. Un petit passage était libre de chaque côté ; et, lorsque nos trois voyageurs l'eurent franchi, le baron, inquiet de l'approche de deux chiens qui le flairaient curieusement, put voir une assez longue suite de bâtiments inégaux n'ayant qu'un rez-de-chaussée. Une porte était ouverte et eût laissé voir dans l'intérieur de la maison qui paraissait éclairé par une vive lumière, si plusieurs personnes n'avaient été groupées devant cette porte.

— C'est vous, père? cria une voix formidable, tandis que le vent et la pluie redoublaient. — C'est moi, Jacques, dit le vieillard.

Aussitôt la porte resta libre, ceux qui l'occupaient s'étant retirés. Le vieillard entra le premier, puis se débarrassa du manteau de peau de chèvre qu'il portait et que son petit-fils alla pendre à un clou dans l'intérieur de la cheminée, où plusieurs autres étaient déjà en train de sécher.

L'homme qui avait parlé était assis au coin de cette cheminée, le pied appuyé sur l'un des crochets de la crémaillère, le coude sur son genou et le menton dans la main. Il suivit d'un œil attentif la manière dont le petit Mathieu conduisit et plaça son grand-père auprès du feu ; puis il se tourna légèrement vers la sœur de charité à qui une servante venait d'enlever sa grande mante noire, et, lui montrant une porte du doigt :

— La femme est là avec le malade, lui dit-il ; entrez-y un moment, vous verrez l'ordonnance que le médecin a laissée et qu'il a dit de vous montrer. S'il n'y a rien de pressé, revenez vous sécher un peu, car il fait un triste temps.

La sœur de charité entra dans la chambre qui lui était désignée, et le maître de la maison, se tournant alors vers le baron, ajouta :

— Asseyez-vous, Monsieur, et chauffez-vous. Ils ne vous ont donc pas laissé un manteau pour vous garantir? ajouta-t-il en voyant le baron dont les habits ruisselaient d'eau ; vous ne pouvez

pas rester comme ça, il y aurait de quoi enrhumer une grenouille. Femme, cria-t-il, tu porteras du linge et des habits dans la chambre du blessé, et on laissera à Monsieur un petit moment pour s'habiller et se déshabiller... Pardon, Monsieur! mais nous n'avons que ces deux chambres, et nous faisons comme nous pouvons.

Luizzi allait remercier le paysan, lorsque celui-ci cria d'une voix irritée :

— Qui a laissé cette porte ouverte? Avez-vous envie qu'on nous envoie des coups de fusil jusqu'au coin de notre feu? Fermez et tirez les verrous. — Père, c'est moi, dit le petit Mathieu; mais Lion et Bellot sont dans la cour, et ils ne laisseront approcher personne qui soit étranger à la maison. — C'est bon! dit Jacques en se radoucissant.

Puis il reprit entre ses dents :

— Ce ne sont pas ceux que les chiens ne connaissent pas que je redoute, ce sont ceux qui sont souvent entrés ici comme des amis. — Tu as raison, reprit le vieil aveugle qui avait posé ses pieds sur ses sabots comme sur une espèce de tabouret, pour mieux les exposer à la chaleur du feu; tu as raison. D'après ce que m'a dit Monsieur, c'est la bande de Bertrand qui l'a attaqué. — Connaissez-vous ce Bertrand? dit Jacques. — Non, reprit Luizzi; mais, d'après le portrait que m'en a fait votre père, un homme très-grand... — Il y a plus d'un chouan de la taille de Bertrand, et, si vous ne l'avez pas vu... — Il faisait nuit quand il a arrêté ma voiture, reprit Luizzi. — Votre voiture! fit Jacques d'un air étonné; où ça? — Mais sur la grande route de Vitré à Laval, dit Luizzi qui regrettait déjà d'avoir prononcé le mot voiture. — Et vous veniez? — De Vitré, répondit Luizzi de plus en plus embarrassé. — Et que sont devenus les chevaux et le postillon qui vous conduisaient? — Je vous avoue que je n'en sais rien, répondit le baron. — Bonfils, dit le maître de la maison à un garçon de charrue qui réparait une fourche dans un coin de cette grande pièce, tu vas aller à la poste savoir des nouvelles de la voiture arrêtée. Combien de temps y a-t-il à peu près? — Deux heures, dit étourdiment le baron. — Deux heures! répéta Jacques, c'est singulier.

En prononçant ces paroles, il jeta un regard soupçonneux sur Luizzi. Mais à l'instant même Marianne, la femme de Jacques, parut en disant :

— Tout est prêt dans la chambre pour Monsieur.

Jacques fit signe au baron d'entrer et le suivit attentivement des yeux. Comme Armand allait passer la porte qui conduisait dans la chambre du malade, il rencontra la sœur de charité qui en sortait

et vit pour la première fois son visage. Les traits de cette femme frappèrent le baron, comme ceux d'une personne qu'il avait autrefois rencontrée, et il lui parut que sa figure produisit le même effet sur la sœur, car elle s'arrêta soudainement et laissa échapper une légère exclamation; mais tous deux passèrent cependant sans que personne qu'eux-mêmes eût remarqué ce mouvement. Luizzi se trouva dans une chambre beaucoup moins vaste que la première : un des angles était occupé par un grand lit à colonnes et à rideaux de serge verte entièrement fermés, de façon que la lumière répandue par une petite lampe à pied ne pouvait pénétrer jusqu'au malade. Luizzi vit déposés sur une chaise les habits qui lui étaient destinés. Il s'en revêtit tout en cherchant à retrouver en quel lieu et à quelle époque il avait pu rencontrer la sœur de charité; mais ce souvenir, qui d'abord lui avait apparu si vif, se brouilla entièrement dans sa tête, et il en conclut qu'il avait été frappé par la ressemblance de la sœur Angélique avec quelque personne de sa connaissance. Cependant il profita de ce premier moment de solitude pour réfléchir sur sa situation. Il reconnut que, grâce à son imprudence, elle était devenue tout à fait équivoque, et que la manie de dire toujours mes gens, ma voiture, avait rendu sa prétendue aventure assez difficile à expliquer. En effet, une voiture ne disparaît pas sans qu'on en retrouve quelque trace, et il cherchait par quels moyens il pourrait sortir d'embarras, lorsqu'il pensa qu'il pouvait peut-être confier son nom à l'officier blessé et se mettre ainsi sous sa protection. Si c'est un jeune homme, se dit Luizzi, il se laissera facilement persuader que j'ai été enfermé sans motifs dans une maison de fous, et il m'aidera à regagner Paris. Pour s'assurer de son espérance, le baron entr'ouvrit les rideaux ; mais il ne put distinguer la figure du malade cachée dans l'ombre des rideaux, et il allait prendre la lampe pour l'examiner, lorsqu'il vit Jacques debout sur la porte entr'ouverte.

— Vous êtes curieux, Monsieur! lui dit le paysan.

Luizzi, fort surpris de cette interpellation, voulut faire de la présence d'esprit et répondit avec une légèreté inconsidérée :

— J'ai quelques amis qui servent dans le régiment en garnison dans ce pays; je craignais que ce fût l'un d'eux qui eût été blessé, et j'ai voulu m'en assurer. — Il vous aurait suffi de nous demander son nom, dit Jacques. — Le savez-vous? — Oui. — Et comment se nomme-t-il? — Dites-moi d'abord comment se nomment vos amis.

Le baron jeta quelques noms au hasard, et le paysan répondit sèchement :

— Ce n'est pas lui.

Puis il ajouta rudement :

— On vous attend pour souper.

Luizzi se rendit à cette invitation et rentra dans la grande chambre. En son absence, on avait mis le couvert sur la longue table qui occupait le milieu ; une chaise pour le maître de la maison en occupait le bout, et le reste des convives était de chaque côté assis sur des bancs de bois. Il y avait, outre les personnes dont nous avons parlé, deux servantes et trois garçons de labour. Tout le souper, consistant en un plat de choux et des galettes de blé de sarrasin, était servi. Quand Luizzi eut pris la place qui lui était assignée, entre le vieux Bruno et sa bru, et en face de la religieuse, chacun murmura à part soi un *Benedicite*, et on s'assit. Luizzi seul n'avait pas pris part à cet acte de dévotion, et cela fut remarqué avec déplaisir. De petites cruches de cidre étaient çà et là sur la table, et chacun en usait tant qu'il voulait. Jacques seul avait une bouteille de vin à côté de lui ; mais il ne s'en servit point, et se contenta d'en verser à son père et à la sœur Angélique, qui refusa.

— Buvez, buvez, lui dit-il, cela donne du cœur pour passer une nuit sans sommeil. — Je suis accoutumée à la veille, et je n'ai pas l'habitude de boire du vin, repartit la sœur ; mais je crois que vous feriez mieux d'en offrir à Monsieur, qui ne doit pas aimer le cidre.

Jacques parut mécontent de cet avis de la jeune religieuse. Cependant il n'osa le montrer trop ouvertement, et présenta la bouteille à Luizzi, qui refusa aussi, disant qu'il n'avait ni soif ni faim ; puis il ajouta :

— Je vous ai demandé un asile pour quelques heures, et, dès que le jour paraîtra, je vous débarrasserai d'un importun. — Comme il vous plaira ; mais je vous avertis que nous n'avons pas de lit à vous offrir. — Je n'y ai pas compté, reprit le baron, et j'attendrai le jour en causant avec sœur Angélique, si elle veut bien le permettre.

Celle-ci fit un signe d'assentiment et baissa les yeux que, depuis le commencement du souper, elle tenait constamment fixés sur Luizzi. Le baron l'examinait avec non moins d'attention ; et, sans pouvoir se dire où il avait vu ce pur et beau visage de jeune fille, il était forcé de reconnaître qu'il éveillait en lui des souvenirs confus. Cependant le souper était fini ; le silence le plus absolu régnait autour de la table et laissait entendre l'effort de la tempête qui ébranlait violemment les portes et les contrevents. Tout le monde paraissait soucieux et embarrassé, lorsque sœur Angélique dit à Jacques :

— L'ordonnance du docteur porte qu'il faut imbiber les compresses de l'appareil avec l'eau la plus froide possible pour calmer l'irritation. Si je pouvais avoir de l'eau de puits, cela serait excellent. — Jean, dit le fermier, va tirer un seau d'eau.

Le garçon de ferme sortit, et Luizzi remarqua alors que celui à qui son maître avait dit d'aller à la poste n'était plus dans la maison. Il prévoyait un nouvel embarras, lorsque Jacques, se levant, dit d'une voix pleine d'humeur :

— Allons, un dernier coup au rétablissement du malade, et que ceux qui doivent dormir cette nuit aillent se coucher!

Chacun, se versant à boire, s'apprêtait à finir le repas pour répondre à l'invitation de Jacques, lorsqu'un homme parut à la porte laissée ouverte par le garçon de ferme, et dit d'un ton railleur :

— Vous ne boirez pas sans moi, j'espère !

A peine cet homme avait-il prononcé ces mots, que tout le monde se leva et que le vieil aveugle s'écria en saisissant un couteau sur la table :

— Bertrand ! c'est ce gueux de Bertrand !

Jacques arrêta son père, tandis que les autres convives, debout et immobiles autour de la table, laissaient percer un sentiment de terreur profonde. Marianne, la femme de Jacques, s'était jetée au-devant de son mari : mais celui-ci, la repoussant doucement, dit d'un ton froid au nouveau venu :

— Si tu as soif, il y a ici du cidre pour toi. — Et du vin aussi, à ce que je vois ? dit Bertrand en s'avançant pour prendre la bouteille.

C'était un homme d'une taille très-élevée. De longs cheveux rouges, mêlés de mèches blanches, tombaient sur ses épaules. Il avait la peau de bique que portent d'ordinaire tous les paysans du bas Maine et de la Bretagne. Il était armé d'un fusil à deux coups d'un certain prix, et d'un couteau de chasse assez orné. On se regardait, on attendait dans un état d'anxiété cruelle ce qui allait arriver, lorsque Jacques, posant la main sur la bouteille que Bertrand allait saisir, lui dit d'un ton résolu :

— Je donne ce que j'offre, je refuse ce qu'on veut prendre. — Comme tu voudras, dit Bertrand sans paraître irrité de cette résistance.

Il saisit une cruche de cidre et la vida d'un trait. A peine avait-il fini, qu'un grand bruit se fit à la porte.

— Qu'y a-t-il? demanda Jacques. — C'est moi, reprit Jean du dehors. — C'est l'eau froide pour le blessé, dit sœur Angélique ; laissez passer ce garçon. — Ah ! fit Bertrand d'un air sombre,

l'officier est donc ici ? Laissez passer, ajouta-t-il, et gardez bien la porte.

Le valet de ferme rentra et posa son seau d'eau dans un coin.

— Ferme la porte, dit son maître.

Le valet hésita à obéir.

— Laisse la porte ouverte, dit Bertrand; mes gars pourront voir du moins le feu de la cheminée, cela les réjouira.

Aussitôt deux hommes se placèrent de chaque côté de l'huis, le corps moitié en dedans, moitié en dehors de la maison, et leur fusil à la main.

— Tout le monde est-il à son poste? dit le chouan. — Oui, répondit l'une des deux sentinelles. — C'est bien, repartit le chef des chouans qui s'était rapproché de la porte et qui avait jeté un regard hors de la maison.

Jacques le suivait d'un œil attentif, et Marianne suivait avec anxiété les moindres mouvements de son mari.

— Et maintenant, reprit Jacques, me diras-tu ce que tu veux?

Bertrand s'assit au coin du feu. Jacques fit signe à sa femme, à son fils et à ses domestiques de se tenir au fond de la chambre, et se plaça debout à l'autre angle de la cheminée, à côté de son père. La religieuse et Luizzi s'avancèrent entre le chouan et le paysan, se posant pour ainsi dire comme des intermédiaires désintéressés dans la question qui allait s'agiter. Bertrand, la tête baissée, jouait d'un air embarrassé avec la bandoulière de son fusil et semblait ne pas oser parler. On n'entendait que l'orage qui battait la maison de tous côtés.

— J'attends, dit Jacques après un moment de silence. — N'as-tu pas recueilli chez toi un officier de la ligne qui a été blessé? dit Bertrand brusquement, comme ravi d'être enfin interpellé. — Oui. — Il faut nous livrer cet officier. — Il est mourant ! s'écria la religieuse, et ce serait le tuer. — Et quand il se porterait aussi bien que moi, je ne le livrerais pas, répondit dédaigneusement Jacques Bruno. — Écoute, Jacques ! reprit Bertrand, je suis venu ici en ami, et je te demande avec douceur ce que je puis obtenir par la force. — C'est vrai, dit Jacques, tu peux nous faire tous tuer ici, moi, mon père, ma femme et mes enfants ; tu peux nous assassiner si c'est ton bon plaisir ; tu peux... — Tu sais bien que je ne le ferai pas, Jacques, répondit le chouan avec impatience, quoique tu aies refusé de marcher pour la bonne cause. — Tu le feras, répondit le fermier, parce que je ne te livrerai pas l'officier, et que, si tu veux l'avoir, il faudra me passer sur le corps pour arriver jusqu'à lui. — Tu es bien changé, et tu aimes bien le nouveau

régime, répliqua Bertrand froidement, que tu t'exposes ainsi pour un homme que tu ne connais pas? — Je m'expose parce que cet officier, quel qu'il soit, est dans ma maison, et que je ne veux point qu'on touche à cet homme, pas plus qu'à ma femme, pas plus qu'à mon père...

Jacques sembla s'irriter tout à coup dans sa propre pensée, et s'écria :

— Je ne veux pas qu'on y touche, pas plus qu'à un chalumeau de paille ou à un clou de cette maison. — Eh! on ne touchera ni à un clou ni à un chalumeau de paille chez toi, dit Bertrand... Mais cet officier est étranger, et il t'importe peu de nous le livrer. D'ailleurs, écoute-moi! Ce matin, Georges a été pris par les gendarmes; on le conduit dans les prisons d'Angers. Nous avons besoin de quelqu'un qui nous réponde de la vie de Georges; si tu veux nous livrer cet homme... — Il fallait le ramasser ce matin, dit Jacques, lorsqu'il était mourant sur la route. — Il fallait l'y laisser, nous l'y aurions retrouvé, repartit Bertrand. — Vous l'y auriez retrouvé mort, dit la sœur Angélique. — C'est possible, repartit le chouan, et en ce cas c'eût été un de moins. Mais, puisqu'il vit, il faut qu'il nous serve à quelque chose. Nous pourrons l'échanger contre Georges. Voyons, où est-il?

Bertrand se leva et se dirigea vers la chambre du malade. La sœur Angélique se précipita devant la porte.

— N'entrez pas! La moindre commotion violente peut le tuer, s'écria-t-elle d'un ton suppliant. — Bertrand, cria d'une voix forte le vieil aveugle, tu m'as demandé il y a quelque temps pourquoi mon fils n'avait pas pris le fusil et pourquoi je l'en avais détourné par mes conseils. C'est parce que je n'ai pas voulu qu'il s'associât à une guerre d'assassins et de voleurs. — Est-ce pour moi que tu parles ainsi? dit Bertrand. — Pour toi, répondit le père Bruno en s'avançant vers Bertrand. — Je te répondrai tout à l'heure, dit celui-ci; mais auparavant il faut que je voie cet officier. Pardon, ma sœur, ajouta-t-il en s'adressant à Angélique, ne me forcez pas à user de violence; je passerai, car je veux passer. — Osez donc le faire! dit Angélique en s'adossant à la porte et en présentant à Bertrand le Christ pendu à son chapelet.

Bertrand ôta son chapeau et se signa. Il promena autour de lui un regard irrité, mais il n'osa relever la tête devant la jeune fille et alla se rasseoir à sa place, grondant comme un dogue qui cherche sur qui il pourra s'élancer.

— As-tu bientôt fini tes comédies? lui dit Jacques. — Tout de suite, si tu le veux, s'écria Bertrand avec éclat et en se relevant soudainement.

Et, par un mouvement rapide, il ajusta Jacques ; mais, pendant que le chouan s'approchait de la porte du malade, le petit Mathieu s'était glissé derrière son père et lui avait remis son fusil caché dans un coin de la chambre. Dans le même instant, Jacques avait de son côté couché en joue son ennemi, tandis que l'enfant, se précipitant sur Bertrand, avait abaissé le canon de son arme. Tout cela fut l'affaire d'un éclair, et Jacques cria d'une voix retentissante :

— Au premier qui bouge ou qui fait un pas dans la chambre, Bertrand tombe mort !

Il y eut un terrible moment de silence, pendant lequel on entendit gémir les sourdes rafales du vent et de la pluie fouetter la pierre du seuil ; puis un coup de feu partit, et le fusil de Jacques tomba de son épaule fracassée par une balle. C'était un des hommes de Bertrand qui, caché dans l'ombre de la cour, avait glissé le canon de son fusil entre les deux sentinelles et avait ajusté le paysan à son aise.

— Qui a tiré ? s'écria le père Bruno. — C'est un chouan, dit Jacques.

Presque aussitôt les cris de Marianne et ceux du petit Mathieu avertirent le vieillard aveugle que c'était son fils qui avait été frappé, et il s'ensuivit une scène de tumulte inexprimable et de terreur étrange. Le vieillard aveugle, armé d'un grand couteau, se jeta du côté où il croyait qu'était le chef des chouans :

— Bertrand ! Bertrand ! cria-t-il.

Mais celui-ci l'évita, et le vieillard se mit à parcourir la chambre le couteau levé, et criant avec fureur :

— Bertrand ! Bertrand ! où es-tu ? tueur ! assassin ! où es-tu ? Ah ! tu recommences ?

Il alla ainsi à travers cette grande salle, se heurtant aux meubles, brandissant son arme et criant toujours : Bertrand ! où es-tu ? tandis que tous ceux qui étaient sur son passage s'échappaient en lui disant leur nom avec terreur. Il arriva ainsi jusqu'à son fils qu'il saisit par le bras et lui dit d'un ton rauque et furieux :

— Qui es-tu ? — C'est moi, mon père. Tenez-vous tranquille, vous allez nous faire tous tuer. — Ils t'ont blessé ? — Ils m'ont cassé un bras ! c'est celui que vous tenez ; vous me faites mal.

L'aveugle recula en poussant un cri, laissa échapper le bras de son fils, et le couteau tomba de ses mains.

Bertrand repoussa l'arme du pied, et reprit tranquillement :

— Tu l'as voulu, Jacques. — Assassin et voleur ! cria le vieil aveugle. — Ni l'un ni l'autre, dit Bertrand ; mais je veux ce que je veux, il me semble que tu devrais le savoir. Si Jacques n'avait

pas pris son fusil, il ne lui serait rien arrivé. Il a voulu parler, on lui a répondu. — Ton tour viendra, reprit Bruno. — Quand il plaira au ciel. — Osez-vous l'invoquer après un pareil crime? dit Angélique. — Oui, ma sœur, reprit Bertrand; car je ne suis pas comme quelques-uns d'entre nous, je ne fais pas le mal pour le mal, et je ne tue que ceux qui m'attaquent. — Mais tu dévalises ceux que tu ne tues pas, dit le père Bruno, pour qui peut-être un vol était un plus grand crime qu'un meurtre, parce qu'il n'avait pas l'excuse politique que les chouans donnaient à leur révolte. — Tu m'y fais penser, dit Bertrand, et voilà sans doute, ajouta-t-il en montrant Luizzi, le voyageur qui s'est plaint d'avoir été arrêté? Eh bien! je vous jure que si ce sont quelques-uns des nôtres qui ont fait cette action, ils seront sévèrement punis, et que cet étranger n'ira pas dire que nous sommes des voleurs de grande route.

Cependant Marianne et la sœur de charité avaient coupé la veste de Jacques et mis à nu sa blessure. Pendant qu'elles la lavaient, Bertrand reprit sa place sur sa chaise. Le feu s'était à peu près éteint faute d'aliment, et la flamme de la lampe, agitée par le vent qui s'engouffrait dans la chambre, éclairait d'une lueur triste et mourante cette scène de désolation. Bertrand prit la parole, et, s'adressant à Luizzi :

— En quel endroit avez-vous été arrêté? lui dit-il. — Je ne puis trop vous le dire, repartit le baron qui avait senti son courage l'abandonner en présence de dangers si nouveaux et si inconnus pour lui. — Mais enfin, reprit Bertrand, à quelle distance étiez-vous de Vitré? — Je dormais dans ma voiture, repartit le baron, et je ne puis savoir... — Ne tremblez pas ainsi, répliqua le chouan, nous n'avons rien à vous reprocher, personne ne vous en veut ici. Répondez : que vous a-t-on pris? — Mais, répondit le baron en balbutiant tout à fait, mes papiers, mon argent... — Quels étaient ces papiers?... combien aviez-vous d'argent?... — Il y avait un passe-port, dit Luizzi, des lettres. — Et combien d'argent? — Combien d'argent... je ne sais. — Comment! vous ne savez? — Deux mille francs environ, dit le baron. — En or ou en argent? — En or, repartit le baron, qui répondit rapidement pour cacher son trouble. — Et dans quelle voiture voyagiez-vous? — En chaise de poste. — Il y en a de beaucoup d'espèces, reprit Bertrand qui examinait le baron d'un regard qui contribuait singulièrement à troubler celui-ci. — C'était, c'était... en calèche. — Ah!... Et il y avait sans doute des malles, des porte-manteaux? — Oui, oui, dit e baron. — Et dans ces malles, qu'y avait-il? — Mais, fit le baron avec impatience, ce qu'il y a dans des malles... du linge, des ha-

bits. — C'est que je veux que tout vous soit exactement rendu, à l'exception des armes, si vous en aviez.

Ceci n'étant pas une question, Luizzi se dispensa de répondre, et Bertrand reprit :

— Et quel est votre nom ? — Mon nom, dit le baron, je ne peux pas... je ne peux pas vous le dire... — Nous le verrons sur votre passe-port, dit Bertrand, si vous aviez véritablement un passe-port qui puisse se montrer. — Il me semble, reprit le baron, qui avait fini par comprendre dans quel embarras il s'était mis par son mensonge et ses hésitations, il me semble qu'il vous importe peu de savoir qui je suis. Je ne vous redemande ni ma voiture ni mon argent ; laissez-moi libre, c'est tout ce que je veux de vous. — Oui-da ! fit le chouan, j'en suis convaincu, et je crois même que vous n'avez pas lieu de tenir beaucoup à l'argent et à la voiture que vous avez perdus.

Comme il achevait ces paroles, le garçon de ferme envoyé à la poste par Jacques Bruno rentra en courant.

— Eh bien ! Bonfils, dit Bertrand, tu as fait la commission de ton maître ?

Le garçon s'arrêta, regarda Jacques blessé et baissa la tête.

— Répondras-tu, failli gars ? dit Bertrand avec colère. J'ai entendu cet homme à la croix de Véziers raconter son histoire au père Bruno, et je sais où l'on t'a envoyé ; ainsi parle, qu'as-tu appris ? — Ma foi ! dit Bonfils, je vas vous le dire : il n'est point passé de chaise de poste depuis deux jours à Vitré. — Je m'en doutais, fit Bertrand. Holà, vous autres ! prenez-moi ce gueux-là, attachez-le comme un veau par les quatre pattes, et jetez-le-moi au fond de la grande mare. — Moi ! s'écria Luizzi en reculant devant les quatre ou cinq paysans armés qui entrèrent à la fois ; moi ! et pourquoi ? — Parce que c'est ainsi que nous traitons les espions. — Mais je ne suis pas un espion, je suis étranger à ce pays. — Et qui es-tu donc enfin ? dit Bertrand. — Je suis... je suis le baron de Luizzi. — Le baron de Luizzi ! répéta soudain une voix de femme ; et tout aussitôt la sœur Angélique s'approcha d'Armand, et, le regardant en face, elle lui dit : Vous êtes le baron de Luizzi ? — Oui, Armand de Luizzi. — En effet, dit la sœur en l'examinant ; oui, c'est vrai... — Mais qui êtes-vous, ma sœur, vous qui paraissez me connaître ? Seriez-vous donc entrée quelquefois dans la maison d'où je sors ? — Je ne sais d'où vous sortez, répondit Angélique... et quant à moi... je suis... Mais peut-être m'avez-vous oubliée, depuis dix ans... J'ai à vous parler, Armand, quoique je vous aie retrouvé trop tard...

Tandis que le baron, sauvé par cette intervention inattendue,

cherchait à donner un nom à cette femme dont les traits l'avaient si vivement frappé, Bertrand s'avança et dit à la sœur Angélique :

— Ainsi vous connaissez cet homme ? — Oui. — Vous en répondez ? — Oui. — Qu'il reste donc, reprit Bertrand. Et nous autres, ajouta-t-il en élevant la voix, allons-nous-en, car le jour approche. — Et l'officier, l'officier ? crièrent les voix des chouans restés à la porte. — Le brancard est prêt, n'est-ce pas ? allez le prendre, et qu'on ne lui fasse pas de mal.

Bruno se leva de sa chaise et dit à Bertrand

— Tu es le plus fort aujourd'hui, Bertrand ; mon tour viendra. — Tiens-toi tranquille, répliqua le chouan, ne leur donne pas l'idée de brûler ta maison et de piller ta grange. J'ai fait tout ce que j'ai pu pour éviter un malheur.

Jacques, entouré par sa femme et ses domestiques, ne parla pas ; et, tandis que ce groupe se serrait au fond de la chambre, Luizzi et la sœur se rangèrent pour laisser sortir le brancard sur lequel était l'officier blessé. Au moment où le brancard allait passer devant la sœur Angélique, elle regarda le blessé, et, reculant comme avec épouvante, elle s'écria :

— Henri !...

Le blessé se retourna, et, se soulevant un peu, poussa un cri, puis retomba en murmurant d'une voix éteinte :

— Caroline !... Caroline !...

Les porteurs s'étaient arrêtés ; mais ils continuèrent leur marche sur un geste de Bertrand, tandis que la sœur de charité se cachait dans les bras de Luizzi en s'écriant :

— Oh ! mon frère ! mon frère !

XX

UNE INTRIGUE DE COUVENT.

— Caroline ! Caroline ! disait Luizzi avec surprise, comme si le nom de la femme qu'il avait devant lui n'éveillait dans son esprit qu'un souvenir confus semblable à celui que ses traits lui avaient rappelé. Caroline ! Caroline ! répétait-il, sans attacher au mot frère qu'elle avait prononcé un sens plus intime que celui qu'il prêtait au mot sœur, lorsqu'il nommait la religieuse de ce nom.

— Quoi ! reprit la jeune fille avec douleur, ne vous souvient-il plus ?...

Mais elle s'arrêta en regardant autour d'elle, et Jacques, qui vit ce mouvement, se hâta de dire :

— Si vous avez à parler en particulier à ce Monsieur, entrez dans cette chambre; vous y serez seuls, et j'espère que vous n'y serez troublés par personne maintenant.

La religieuse remercia Jacques d'un geste affectueux et passa la première en murmurant tout bas :

— Mon Dieu ! mon Dieu ! que c'est étrange !

Luizzi la suivit et ferma la porte ; puis il s'approcha de la sœur Angélique et lui dit :

— Caroline ! Caroline ! Oui, je connais ce nom ; mais tant de choses me sont arrivées depuis que je l'ai entendu prononcer..

La sœur de charité releva les grands bords de sa coiffe blanche qui cachait son visage, et reprit :

— Regardez-moi, Armand, regardez-moi bien. Ne retrouvez-vous rien dans mon visage qui vous soit connu ? — Oui, dit Armand en examinant attentivement la belle et sainte figure de la jeune fille. Mais le souvenir qui se présente à moi est bien singulier ; on dirait qu'il est double. Je crois vous avoir vue beaucoup plus jeune, et il me semble en même temps que je vous ai vue beaucoup plus âgée. — Et vous avez raison, Armand ; car vous vous rappelez à la fois l'enfant que vous avez vue à Toulouse, et la noble femme, la pauvre sœur qui m'a tenu lieu de mère, et à laquelle on dit que je ressemble tant. — Oh ! Caroline ! ma sœur ! s'écria Luizzi. Caroline ! pauvre enfant ! devais-je vous retrouver ainsi, vous ? — Hélas, reprit la jeune fille, depuis que Sophie, vous savez, madame Dilois ? fut obligée de quitter Toulouse... — Par mon crime, dit le baron. — Depuis ce temps, Armand, j'ai bien souffert ! — Et maintenant qu'elle est morte... — Morte ! reprit la religieuse. — Oui, morte sous le nom de Laura de Farkley, et toujours par mon crime, répondit Armand ; car j'ai été fatal à tous ceux que j'ai aimés ou qui m'ont approché. — Et comment ? mon Dieu ! dit Caroline. — Je ne peux pas... je ne dois pas vous le dire. Mais vous, Caroline, qu'êtes-vous devenue depuis dix ans ? Quelle a été votre vie ? — La vie bien triste et bien douloureuse d'une pauvre enfant sans famille. — Il faut me dire vos malheurs, Caroline ; il faut que je les répare... — Je vous dois cette confidence, mon frère, et je vais vous la faire. Je vous dirai tout. Que Dieu me pardonne, et vous aussi, de parler encore sous ce saint habit de fautes dont j'ai reçu un si cruel châtiment, de sentiments que la pénitence n'a pu éteindre, et que le Seigneur laisse sans doute vivre en moi pour qu'ils soient mon éternelle torture ! — Parlez, Caroline, parlez, je serai indulgent. La desti-

née, qui a voué au mal tous ceux de notre famille, a pesé sur vous comme sur moi, je le crains; mais vous, vous n'aviez ni richesse, ni nom, ni personne pour vous protéger, et je ne pourrai que vous plaindre.

Luizzi donna un siége à sa sœur et prit place à côté d'elle, triste déjà de cette pensée qu'il allait apprendre l'histoire d'une vie coupable ou égarée. La jeune fille se recueillit un moment, et commença ainsi :

— Vous savez comment Sophie fut obligée de quitter Toulouse. Cependant son désespoir ne lui fit pas oublier la pauvre enfant qu'elle avait adoptée : elle plaça sous mon nom une somme de soixante mille francs chez M. Barnet, son notaire et le vôtre, je crois. Cette somme doit m'être remise à ma majorité, selon le vœu de Sophie. Une partie des revenus a servi à payer les frais de mon entretien et de mon éducation, l'autre a été placée par M. Barnet pour être jointe au capital, et il y a peu de jours que j'ai reçu une lettre de ce digne homme qui m'annonce que ma fortune s'élève aujourd'hui à près de quatre-vingt mille francs, et que c'est une dot assez considérable pour que je trouve un parti honorable, si je veux rentrer dans le monde, car je n'ai pas encore prononcé mes vœux. — Et vous ne les prononcerez jamais, je l'espère, dit le baron. — Je les prononcerai bientôt, mon frère, répondit Caroline; je connais le monde, et je sais tout ce qu'il renferme de duplicité. — Où donc avez-vous vécu, pauvre sœur, pour en prendre une si mauvaise opinion? — Depuis le jour où Sophie a quitté Toulouse jusqu'à l'heure où je vous parle, j'ai vécu au couvent. — Et vous prétendez connaître le monde? — Assez pour ne pas vouloir le connaître davantage, répondit Caroline en poussant un profond soupir et en laissant échapper quelques larmes de ses beaux yeux bleus tournés vers le ciel. — Mais est-ce donc en vous plaçant dans un couvent que M. Barnet crut accomplir les vœux de l'infortunée Sophie? — Le bon notaire fit pour le mieux. Vous vous rappelez peut-être madame Barnet, et combien elle était acariâtre et dure? Pour ma part, après deux semaines passées dans sa maison, j'acceptai comme un bienfait de mon tuteur la proposition qu'il me fit de me placer au couvent des sœurs de la charité. Une raison, que M. Barnet ne m'a jamais expliquée, sembla aussi le déterminer, et je n'ai jamais oublié les paroles étranges qu'il me dit à ce sujet : « Vous êtes la fille d'un Luizzi, me dit-il, bien que vous n'ayez pas le droit de porter ce nom. Le monde a été un écueil fatal pour tous les membres de cette famille : il semble qu'une fatalité implacable les y poursuive. Entrez dans un couvent, mon enfant; et puisse Dieu vous inspirer le désir d'y rester

jusqu'à ce qu'il vous appelle à lui! Puissiez-vous y trouver un asile contre le sort qui a frappé tous ceux de votre sang! »

Caroline s'arrêta, et Luizzi devint tout pensif.

— Barnet vous a-t-il dit cela? dit le baron après un moment de silence. — Il me l'a dit, mon frère; et peut-être m'expliquerez-vous cette fatalité dont il m'a menacée. — Je puis la connaître, mais je ne puis pas vous l'expliquer; cela m'est défendu. Toutefois elle est bien terrible et bien puissante, puisqu'elle vous a atteinte jusque dans la maison de Dieu, et que vous y êtes devenue coupable et malheureuse. Mais parlez, ma sœur, je vous écoute.

Caroline reprit :

— J'avais onze ans lorsque j'entrai chez les sœurs en qualité de pensionnaire. Je vécus heureuse et gaie jusqu'à seize ans, un peu gâtée par la bonté des religieuses, si j'eusse voulu croire les propos de mes compagnes. Car, disaient-elles, on espérait me faire prononcer mes vœux et acquérir ainsi au couvent la modeste fortune que je possédais et qui passait pour considérable aux yeux de femmes qui font vœu de pauvreté. — Cela n'est pas impossible, dit le baron. — Ne le croyez pas, Armand, répondit Caroline avec une candide expression de foi; jamais on ne m'a adressé une parole touchant ma fortune; jamais on ne m'a fait une allusion qui me donnât le droit de supposer que le peu que je possède fût un objet de convoitise pour les mères.

Le baron pensa que cela pouvait bien ne prouver que beaucoup d'adresse. Mais il garda cette réflexion, autant pour ne pas interrompre le récit de la jeune fille que pour lui épargner une désillusion sur les personnes avec lesquelles elle paraissait décidée à vivre. Caroline continua :

— Mes premiers ennuis commencèrent dès que j'eus atteint seize ans. Jusqu'à cet âge, j'avais vécu avec les jeunes pensionnaires entrées comme moi au couvent; nous avions grandi ensemble, toutes du même âge; toutes avec des goûts semblables, aimant et cherchant les mêmes plaisirs, livrées aux mêmes occupations, partageant les mêmes études et les mêmes travaux. Un seul chagrin venait de temps à autre troubler ma douce insouciance. Il y avait des jours marqués où mes compagnes sortaient du couvent pour aller dans leurs familles, et ces jours-là elles s'invitaient entre elles chez leurs parents; puis, quand elles étaient rentrées au couvent, elles faisaient aux autres le récit de leurs plaisirs. Jamais je ne reçus une telle invitation; j'en demandai souvent la cause à la supérieure, qui me répondait que les familles de ces demoiselles ne me connaissant pas ne pouvaient m'inviter; puis elle séchait

mes larmes en me donnant quelque objet que je souhaitais vivement, ou une exemption de travail, et je me consolais en jouant de n'avoir ni famille ni amis. Cependant, une fois que je devais aller passer quelques jours à la campagne chez M. Barnet, j'engageai une de mes bonnes amies à venir m'y voir; elle y consentit, mais elle ne tint pas sa promesse. Je lui en fis des reproches à notre retour au couvent, mais elle se contenta de me répondre : « Maman me l'a défendu. » Je courus humiliée chez la supérieure: elle chercha à me persuader que la mère de ma jeune compagne, sachant que chez M. Barnet je n'étais pas dans ma famille, avait trouvé mon invitation insuffisante. Pour la première fois cette explication ne put me satisfaire ; pour la première fois l'idée de mon isolement dans le monde me vint à l'esprit, et m'inspira une tristesse que les soins des sœurs parvinrent à dissiper d'abord, mais que le nouvel isolement où je me trouvai bientôt dans le couvent me rendit avec plus de force. Peu à peu, jour à jour, toutes les compagnes avec lesquelles j'avais passé mes premières années quittèrent le couvent pour rentrer dans leurs familles ; d'autres les remplaçaient, mais elles n'étaient plus de mon âge. Je restai enfant tant que je le pus pour ne pas rester seule; mais personne ne vieillissait avec moi. Dès que toutes les pensionnaires avaient atteint quinze ou seize ans, elles retournaient chez leurs parents, et à dix-neuf ans j'étais aussi seule qu'un vieillard dont la vie s'est prolongée trop tard et qui a vu tomber avec lui tous ses amis. Si jeune encore, mes souvenirs d'enfance n'étaient qu'à moi, et je n'avais personne à qui je pus dire ce mot si doux : « Te souviens-tu? » A cette époque, je demandai et j'obtins la faveur de prendre l'habit de novice; à cette époque aussi Juliette entra au couvent. — Qu'est-ce que cette Juliette? dit Luizzi. — Juliette a été ma seule amie en ce monde après Sophie, répondit Caroline. — Était-elle de Toulouse? — Je ne le sais pas ; elle était fille d'une pauvre veuve, madame Gelis, qui habitait Auterive. Celle-ci y tenait un petit établissement de mercerie et louait des livres. Mais les produits de son commerce étaient si minimes, que, ne pouvant espérer un établissement convenable pour sa fille, elle la destina à prendre l'habit; car madame Gelis et sa fille étaient des femmes bien nées, et Juliette préférait la pauvreté du cloître à une position dans le monde dépendante de gens dont les façons grossières eussent pu l'humilier. Il paraît cependant que cette résolution lui avait coûté; car, lorsqu'elle entra au couvent, elle était triste, pâle, et paraissait si souffrante, que bientôt je me sentis prise pour elle du plus vif intérêt. J'espérai une compagne. Il y avait bien quelques novices de mon âge; mais, il faut le dire, celles qui se

destinaient au service des malades étaient la plupart de pauvres filles de campagne ignorantes et grossières, et celles qui devaient se livrer à l'éducation des pensionnaires affectaient déjà un ton si doctoral et une tenue si revêche, que je ne savais avec qui partager mes rires insouciants quand j'étais joyeuse, ni à qui confier mes larmes lorsque j'étais triste. Juliette fut la compagne que je désirais. Elle n'avait que deux ans de plus que moi, quoiqu'à son arrivée sa pâleur et sa maigreur la fissent paraître plus âgée. Au premier abord elle me déplut, ou plutôt elle me fit peur : elle avait les yeux petits, mais leur regard était si perçant qu'ils semblaient pénétrer dans la conscience de ceux qu'elle regardait; ses cheveux, d'un blond presque rouge, lui donnaient un air extraordinaire. Elle était grande et élancée, et ses mouvements étaient si lents et si mous, qu'il semblait que toute sa vie s'était concentrée dans le feu de ses yeux, comme toute sa grâce et son expression dans un sourire plein de caresse ou de sarcasme, selon son humeur, qui me parut d'abord assez bizarre. Durant les premiers jours de notre rencontre au couvent, nos rapports furent assez froids ; mais bientôt nous nous entendîmes mieux, et lorsque j'eus appris son histoire et que je lui eus raconté la mienne, nous nous jurâmes l'une à l'autre une sincère et éternelle amitié. Cette amitié fut un doux espoir pour moi et une consolation pour elle. Je redevins confiante et paisible comme je l'avais été, et sa santé se rétablit tout à fait. Je l'aimais d'autant plus qu'elle était traitée avec beaucoup de dureté par la supérieure et par les sœurs converses, et souvent je parvins à adoucir la sévérité qu'elles lui montraient, sans doute parce qu'elle était pauvre. Juliette n'était pas ingrate; et, soit que j'oubliasse d'accomplir un devoir de mon noviciat, soit que je manquasse en quelque chose à la règle de la maison, elle cachait mes fautes avec soin et m'épargnait ainsi ou une punition pénible ou l'ennui plus pénible encore d'aller me confesser et demander grâce à la supérieure. C'était entre nous une bien sainte et sincère amitié ; je n'avais rien qui ne lui appartînt, je n'avais pas un désir qu'elle n'y souscrivît avec empressement. Cependant un jour vint où je doutai qu'elle m'aimât aussi véritablement qu'elle le disait. Elle reçut une lettre de sa mère, et je la vis pleurer toute la journée. Je lui demandai vainement la cause de ses larmes, elle refusa obstinément de me la dire. Le soir venu, comme nous nous promenions ensemble dans le jardin, je la suppliai avec tant d'instance qu'elle finit par me répondre :

« — Pourquoi veux-tu que je t'apprenne un malheur auquel ni toi ni moi ne pouvons porter remède? car c'est ma pauvre mère qu'il a frappé. — Mais qu'est-ce donc? — Tu n'y comprendrais rien,

me répondit-elle, toi qui n'as jamais vécu hors de ce couvent; ma mère a été victime de la friponnerie d'un négociant, elle a répondu pour lui. — S'agit-il d'une lettre de change? lui dis-je. »

Juliette me regarda avec une telle surprise, que je ne pus m'empêcher de rire malgré sa douleur.

« — Qui t'a appris ce mot? me dit-elle. — As-tu donc oublié qu'avant d'entrer ici je demeurais chez M. Dilois, et que, tout enfant que j'étais, j'avais déjà ma place dans les bureaux de la maison de commerce que dirigeait ma mère adoptive? »

— Oui, oui, dit Luizzi, en interrompant le récit de Caroline, je me rappelle cette jolie enfant assise derrière un grand bureau et écrivant d'un air si mutin les factures que lui dictait Charles. — Le pauvre Charles! répondit Caroline, il est mort aussi. — Oui, oui, lui, mon pauvre frère, repartit le baron accablé de ce douloureux souvenir qui, de même que tous ceux qu'il évoquait, ne lui présentait que des malheurs qui étaient son ouvrage.

Mais aussitôt, et comme pour les écarter, il ajouta :

— Continuez, Caroline, continuez.

Elle reprit :

— C'était une lettre de change en effet que cette bonne madame Gelis ne pouvait acquitter et pour le remboursement de laquelle elle était menacée de voir saisir et vendre ses marchandises. Il s'agissait d'une somme de douze cents francs, je crois. « Comment! m'écriai-je, tu ne m'as pas dit cela? mais je puis te les donner. — Je ne demande pas l'aumône, ni ma mère non plus, répondit Juliette avec une fierté qui me parut blessante, mais que j'excusai presque aussitôt.—Si tu ne veux pas que je te les donne, lui dis-je, je puis te les prêter. — Oh! que de reconnaissance! s'écria-t-elle..... Puis elle s'arrêta et reprit : Mais, non. Si l'on apprenait cela dans le couvent, Dieu sait ce qu'on dirait! On prétendrait que je t'ai priée, que j'ai mendié, que j'ai abusé de ton amitié.... Non, non. — Et par crainte de quelques méchants propos, tu refuses de sauver ta mère? — Ma pauvre mère, ma bonne mère! s'écria Juliette en éclatant en larmes... Faut-il que je n'aie rien, pas la moindre ressource, pas un bijou, rien à lui envoyer! — Mais j'ai de l'argent, moi, dis-je à Juliette. — Non, me dit-elle, la supérieure me punirait cruellement d'avoir accepté ce service, en disant que je te l'ai extorqué. — Elle n'en saura rien, lui dis-je.— C'est impossible. — Je te l'assure. — Mais comment feras-tu? — Cela me regarde, pourvu que tu acceptes. »

Juliette hésita longtemps. Mais, à force de supplications, et surtout lorsque je lui eus bien promis que la supérieure ignorerait ce que j'allais faire, elle laissa vaincre sa fierté et finit par con-

sentir. J'écrivis aussitôt à M. Barnet et le priai de venir me voir. Il accourut sur l'heure, tant ma lettre était pressante. Dès que nous fûmes seuls dans le parloir, je lui dis :

« — Monsieur Barnet, il me faut douze cents francs. — Hé! mon Dieu, pourquoi faire? s'écria-t-il tout ébahi. — Il me faut douze cents francs, lui dis-je; vous avez ma fortune dans les mains, et je vous demande cette somme. — Mais encore faut-il que je sache à quel usage elle est destinée; car si c'est la supérieure qui vous a suggéré de me faire une pareille demande, je ne veux pas me rendre complice d'une telle extorsion. — Au contraire, lui dis-je, il faut que la supérieure l'ignore. — Mais c'est encore plus grave, et assurément je ne vous donnerai pas une pareille somme sans savoir de quoi il s'agit.— Il s'agit, lui dis-je, de sauver une pauvre femme qu'on veut ruiner. »

Et tout aussitôt je lui racontai le malheur de la mère de Juliette. M. Barnet réfléchit longtemps, puis il me répondit :

« — C'est possible.... Je veux même croire que c'est vrai, car on ne doit pas toujours mal penser de ses semblables; d'ailleurs, mon enfant, c'est la première demande d'argent que vous me faites, et c'est pour une bonne action. Peut-être cela vous portera-t-il bonheur; peut-être cela conjurera-t-il ce mauvais sort qui vous poursuit.... Je ne veux pas vous refuser. Je vous apporterai les douze cents francs. — Pas ici, lui répondis-je; et, pour que vous soyez bien sûr que je ne vous trompe pas, envoyez directement cet argent à madame Gelis, à Auterive. — Caroline, me dit alors affectueusement M. Barnet, je n'ai pas eu un moment l'idée que vous me trompiez, j'ai pu croire que vous étiez trompée. — Ah! Monsieur! — Je ne le crois plus.... J'enverrai l'argent ce soir même, et vous serez contente de moi. »

Je remerciai cet excellent homme, comme s'il m'eût sauvée moi-même, et je courus apprendre cette bonne nouvelle à Juliette. Elle me dit un mot qui me peignit toute la délicatesse et toute la fierté de son âme.

« — Tu es bien heureuse! me répondit-elle en cachant ses larmes, tu peux faire du bien à ceux que tu aimes. »

Je la consolai le mieux que je pus du service que sa pauvreté l'avait forcée d'accepter, et nous fûmes l'une à l'autre plus que jamais. — Quoi que vous ayez fait, Caroline, interrompit le baron, voilà une action qui vous sera comptée en compensation de bien des fautes; car il est bon d'avoir commencé sa vie par un bienfait. — Hélas! ce bienfait a été cependant la source de tous mes malheurs. Le bienfait dans lequel M. Barnet semblait espérer... ce bienfait m'a perdue. — Quoi! murmura Luizzi à voix basse, par-

tout et toujours le mal est le prix ou la conséquence du bien! Mais, dites-moi, Caroline: comment cette action a-t-elle pu être la source de vos malheurs? — Le voici. Ce que je viens de vous raconter se passait dans le mois d'août. Vers la fin de septembre, madame Gelis vint à Toulouse, et nous la vîmes au couvent. La manière dont cette excellente et malheureuse femme me remercia me rendit confuse. Sa reconnaissance n'avait pas d'expressions assez vives pour celle qui lui avait sauvé l'honneur et la vie; car, me dit-elle dans un mouvement d'exaltation, j'étais résolue à mourir.

« — Et je ne vous aurais pas survécu, ma mère, s'écria Juliette en tombant dans les bras de madame Gelis. »

Le spectacle de cette tendresse mutuelle me fit mal. Je compris mieux que je ne l'avais fait jusque-là combien j'étais seule en ce monde; il me sembla que j'aurais préféré la misère et le malheur de cette fille, qui avait une mère, à ce bonheur et à cette fortune qui l'avait sauvée. Cependant, parmi les témoignages de la reconnaissance de madame Gelis, elle m'en offrit un qui me fit un vif plaisir.

« — Je viens chercher ma fille pour quelques jours, me dit-elle; daignez l'accompagner dans la maison que je dois à votre bienfaisance. Venez, vous y serez reçue comme un ange sauveur. Ne me refusez pas; ce serait m'humilier, ce serait me reprocher le bien que vous m'avez fait en ayant l'air d'en rougir. — Et ce n'est pas mon intention, Madame, lui dis-je, et j'accepte avec joie, si madame la supérieure veut me permettre de vous accompagner. — Il vous suffira de le lui demander. »

Je courus chez la supérieure, qui me refusa d'abord avec une froideur que je ne lui avais jamais vue à mon égard. Cette rigueur m'irrita, et je ne pus me contenir assez pour ne pas lui dire que ce n'était pas ainsi qu'elle me rendrait supportable le séjour du couvent. Elle me traita alors avec une sévérité qui me montra combien mon emportement était déraisonnable. Étonnée moi-même de mon audace, je changeai de ton et la suppliai de m'accorder comme un grâce ce que je lui demandais.

« — Hélas! lui dis-je, c'est la première fois que moi, pauvre orpheline, je trouve quelqu'un qui veuille bien me recevoir, quelqu'un qui ne me repousse pas, et vous m'enlevez la première consolation qui me fasse oublier combien je suis abandonnée! »

Mes larmes parurent toucher la supérieure plus que je ne m'y attendais d'après la manière dont elle m'avait accueillie, et elle finit par me répondre:

« — Allez, Angélique (en commençant mon noviciat j'avais pris

ce nom), allez, me dit-elle : j'aurais désiré que c'eût été ailleurs que chez madame Gelis que vous eussiez été passer ces huit jours ; mais, puisque vous le souhaitez si ardemment, je vous le permets, je veux vous prouver que vous trouverez toujours ici indulgence pour vos fautes et empressement à satisfaire vos désirs. »

« Voilà, pensa Luizzi, une condescendance que les soixante mille francs de ma sœur peuvent seuls m'expliquer.» Il renferma cependant cette réflexion en lui-même, afin de ne pas interrompre le récit de Caroline, qui continua ainsi :

— Le lendemain au matin nous partîmes pour Auterive, dans une voiture découverte que madame Gelis loua pour ce petit voyage. Je ne puis vous dire, Armand, quelles vives et douces sensations j'éprouvai durant cette route. Vous les comprendriez si vous saviez ce que c'est que d'avoir vécu bien des années dans les murs d'un couvent, dans une habitation dont on connaît tous les passages, dont on sait par cœur tous les appartements, où toutes choses sont si constamment pareilles qu'une pierre qui se détache d'un mur, une dalle qui se brise dans un corridor, y sont un événement et un sujet d'entretien; vous le comprendriez si vous saviez, mon frère, combien ce sont de tristes promenades que celles qui se bornent à un enclos dont on connaît tous les arbres, dont on a foulé mille fois toutes les allées, dont on a compté toutes les fleurs, et dans lequel on ne descend avec quelque curiosité que le lendemain d'un orage pour voir s'il n'y a pas des branches brisées, des plantes arrachées, un dégât à réparer, qui donnera aux heureuses recluses un ou deux jours de soins nouveaux et inaccoutumés. Ce jour-là j'entrais dans un horizon qui ne se bornait pas à un vieux mur chargé de lierre : j'allais dans une route qui n'aboutissait pas à une porte doublée d'une grille et qui ne s'ouvrait jamais. Je ne rencontrais pas à chaque instant des visages austères passant près de moi en silence, les yeux gravement baissés. Je n'entendais pas ces voix éternellement monotones, et dont j'aurais pu dire les paroles avant qu'elles fusent prononcées. C'était tout le long de la route de hardis voyageurs, marchant avec rapidité et parlant tout haut du but de leur voyage; des jeunes filles alertes, riant entre elles et n'arrêtant les bruyants éclats de leur rire qu'à l'aspect ne notre habit religieux, et pour nous envoyer un salut plein d'humilité, comme si devant nous toute joie devait se taire. Puis à peine étions-nous passées, qu'elles reprenaient leurs chants et leurs vifs entretiens. D'un autre côté, c'étaient des voitures qui nous croisaient, pleines de dames élégantes; et, comme c'était le temps des vendanges, nous voyions passer de

nombreuses troupes d'hommes, de femmes, d'enfants, avec leurs paniers; les mules et les chevaux avec leurs *comportes** remplies de raisin, allant se verser au pressoir et en revenant vides ou chargées alors de petits enfants qui gesticulaient et chantaient en saluant les passants du haut de cette espèce de chaire ambulante. C'était de toutes parts une activité, une vie, qui me surprenaient et me charmaient à la fois. Je regardais et j'écoutais. Tout m'était nouveau : les maisons rouges qui bordent la route, les longues avenues qui mènent aux grands châteaux, les lointains clochers qui marquent les villages. Je m'intéressais à tout ce qui se passait, j'admirais ces grandes charrettes traînées par dix chevaux, je suivais des yeux le pauvre mendiant monté sur son âne. Tout m'étonnait, depuis ces grandes Pyrénées que je voyais au loin blanches et bleues, jusqu'aux fossés de la route où l'eau courait parmi les joncs fleuris; depuis les ormes immenses vivant en liberté et sous lesquels s'abritaient des cabanes de bergers, jusqu'aux ronces des sentiers où les enfants venaient cueillir des mûres toutes noires. Nous arrivâmes le soir à Auterive, chez madame Gelis. Ce n'était pas une grande et belle maison comme celle de madame Dilois ; mais ce n'était pas non plus une étroite et pauvre cellule fermée à clef et à travers la porte de laquelle on sent le vent qui se glisse et le froid qui vous glace. Il y avait un grand feu dans l'âtre; la servante nous servit un souper bien préparé, et nous pouvions parler tout haut, rire et défaire notre guimpe, sans être sévèrement admonestées ou menacées d'être mises à genoux au milieu d'un réfectoire. Nous fûmes bien heureuses ce soir-là. Je partageai la chambre de Juliette, et nous eûmes tout le loisir de causer ensemble sans être séparées par la cloche qui sonne à une heure dite l'heure invariable du repos, comme si le repos se commandait. Ce fut alors que je commis ma première faute. Je parlai à Juliette de notre voyage avec tant d'enthousiasme, qu'elle sourit en m'écoutant.

« — Que dirais-tu donc, me répondit-elle, après m'avoir laissé rappeler tous mes souvenirs ; que dirais-tu, si tu voyais la fête de Sainte-Gabelle qui doit avoir lieu demain ? — Une fête ? — Oui, la plus belle fête des environs. — Ne pouvons-nous y aller ? — Avec nos habits de religieuses ? Cela ne serait pas convenable. — Tu as raison. — Ce n'est pas qu'il y ait grand mal à aller regarder des jeux et des danses où toutes les mères conduisent leurs filles ; c'est que notre costume nous ferait remarquer, et que, si on nous remarquait, ce ne serait pas à notre avantage. — Pourquoi cela ?

* Espèce de baquet qu'on accroche aux selles des chevaux.

— Parce qu'on n'est pas belle avec une guimpe et un bandeau. Tiens, toi, par exemple, si tu avais les cheveux bien arrangés, tu serais jolie comme un amour, la plus jolie de toute la fête. — Ne te moque pas de moi, Juliette. — Je te dis vrai : tu as le visage si blanc, les yeux si doux ! »

Caroline s'arrêta un moment, et dit à son frère en baissant les yeux :

— Je vous répète ces folies, parce que je veux que vous sachiez toute la vérité. D'ailleurs Juliette me parlait ainsi, parce qu'elle m'aimait tant qu'elle me vantait à tout propos. — Je le crois, dit Luizzi ; mais continuez, Caroline. — Pendant que Juliette me disait tout cela, reprit la jeune sœur, elle m'ôtait ma guimpe, mon bandeau, et dénouait mes cheveux qui tombèrent sur mes épaules nues ; elle s'arrêta un moment, me contempla d'un air presque fâché, et me dit à voix basse :

« — Oui, vraiment, vous êtes belle, trop belle peut-être ! »

Mais presque aussitôt elle sembla chasser cette fâcheuse idée, et reprit avec gaieté :

« — Tu serais admirablement jolie avec tes cheveux nattés comme cela, fit-elle en les disposant autour de mon visage. Et si je te mettais une de mes pauvres robes que je ne dois plus mettre, je suis sûre que tu aurais une taille charmante. Veux-tu essayer ? — Laisse-moi voir d'abord dans la glace quel visage me fait cette coiffure. — Non, non ; quand tu seras tout à fait habillée, tu te regarderas ; je suis certaine que tu ne vas pas te reconnaître. »

Et, sans me laisser le temps de lui répondre, elle m'ôta tous mes lourds vêtements, et m'habilla avec une robe de soie, un fichu brodé ; elle me coiffa, me para le mieux qu'elle put, puis elle me conduisit devant une grande glace, et me dit :

« — Tiens, regarde ! »

Elle avait raison, je ne me reconnus pas, et je m'écrai : « Est-ce bien moi ! »

« — C'est-à-dire, reprit Juliette, que, si tu paraissais ainsi à la fête, tu ferais tourner la tête à tous les danseurs. — A condition que je ne danserais pas, lui répondis-je en riant de son enthousiasme. — Toi ? Mais on danse toujours à merveille avec une jolie taille comme la tienne ; et puis c'est si facile de danser comme on danse aujourd'hui ! il suffit de marcher en mesure. »

Et comme elle disait cela, elle se mit à chanter un air et à danser avec une grâce parfaite, malgré ses habits de novice ; elle souriait avec son charme si attrayant, et ses yeux vifs doucement voilés semblaient balancer leur doux regard au mouvement de son corps et de son chant.

« — C'est toi, m'écriai-je, qui serais jolie ainsi habillée ! Tiens, mets ta robe. — Oh ! j'en ai bien d'autres, me dit-elle. Tu vas voir ; nous allons faire un bal à nous deux. »

Et avec une rapidité merveilleuse elle jeta ses habits de novice et se rhabilla avec une robe qui laissait voir son cou et la naissance de ses épaules. Vous ne pouvez vous imaginer comme elle était charmante ainsi, souple et légère, ses cheveux tombant en longs anneaux le long de ses joues !

« — Tiens, me disait-elle en cambrant sa jolie taille, marche ainsi. Suppose qu'un beau jeune homme passe et qu'il te salue : si on ne le connaît pas, on détourne ainsi les yeux d'un air froid ; si c'est une simple connaissance, on le salue légèrement en s'inclinant ; si c'est un ami, on lui fait ainsi un signe de la tête et de la main. »

Et Juliette faisait tout ce qu'elle disait avec une aisance et une grâce qui me ravissaient. Puis elle me dit :

« — Allons, essaye. »

Et pendant que je l'imitais, elle s'écriait à tout propos :

« — Mais tu es charmante ! il semble que tu n'as pas fait autre chose toute ta vie. Vrai ! si tu voulais, je parierais qu'en deux leçons tu danserais aussi bien que moi. — Oh ! pour cela, non, lui dis-je. — C'est ce que nous allons voir, répondit-elle ; je vais commencer, tu feras comme moi. »

Et voilà que nous nous plaçons en face l'une de l'autre et qu'elle se met à chanter et à danser ; puis moi après elle, et malgré moi j'y prenais un vif plaisir, car Juliette semblait heureuse et fière de me voir si jolie. Elle me le répétait à chaque instant en me disant toujours :

« — C'est au point que si la supérieure et M. Barnet te rencontraient à la fête, ils ne te reconnaîtraient pas. — Ni toi non plus. — Et c'est si amusant ! me dit-elle ; des marchands de toute espèce, des danses sous les arbres, des jeux, et puis un monde ! toutes les belles dames des environs avec leurs filles et leurs maris ; les jeunes gens du pays venus à cheval ou en calèche, se promenant dans la foule, adressant des compliments aux plus jolies, les invitant à danser, les regardant d'un air amoureux ! Si tu pouvais y aller, tu aurais une cour à faire enrager toutes ces petites bégueules qui n'ont pas voulu t'inviter chez elles. — Oui ! oui ! lui dis-je tristement ; mais c'est un plaisir qui ne nous est plus permis. — C'est vrai, reprit Juliette, tu as raison, et il vaut mieux dormir que de penser à tout cela, maintenant que nous ne pouvons que le regretter. »

Nous quittâmes nos jolies robes et nous nous couchâmes ;

mais pendant longtemps je ne fis que rêver danse, musique, beaux jeunes gens, fête, plaisir; on me disait que j'étais jolie, que j'étais aimable, qu'on m'aimait. Jamais au couvent je n'avais eu un sommeil si fatigant, et il était bien tard quand je perdis l'agitation qu'avait fait naître en moi cette bonne et innocente soirée. Le lendemain, quand je m'éveillai, j'étais seule dans la chambre. Lorsque je voulus me vêtir, je ne trouvai plus mes habits de novice; la robe que j'avais essayée la veille était seule sur une chaise. J'appelai Juliette, mais elle était au rez-de-chaussée, dans le petit magasin de sa mère; elle ne m'entendit pas. Je m'habillai du mieux que je pus, et je descendis. J'entrai étourdiment dans le magasin, et je me trouvai en face d'un jeune homme qui rapportait des livres chez madame Gelis. Je fus si honteuse que je m'enfuis dans l'arrière-boutique. Juliette m'y suivit; elle portait son costume du couvent.

« — Qu'as-tu fait de mes habits? lui dis-je. — Ils sont dans ta chambre. — Je ne les ai pas trouvés. »

Juliette se mit à rire et répondit :

« — On cherche toujours mal ce qu'on n'a pas envie de retrouver. — Je te jure... — Est-ce que j'ai l'air d'une supérieure? reprit Juliette. Ne jure pas et ne mens pas : l'avantage de la liberté, c'est de nous sauver d'un vice affreux, de l'hypocrisie. Là où on ne fait pas des fautes des moindres actions, on n'a pas besoin de mentir pour les cacher. Tu t'es trouvée jolie ainsi habillée, tu as voulu rester jolie, ce n'est pas un grand crime. — C'est mal, Juliette, de me soupçonner; viens là-haut toi-même, et tu verras. — Tout à l'heure, repartit Juliette, il faut que j'aille remettre à M. Henri les livres qu'il demande. »

Juliette me laissa seule et je remontai dans la chambre. Je cherchai dans tous les coins, je ne pus découvrir mes habits. J'attendis alors pour qu'on vînt m'expliquer cette disparition étrange; et, ne sachant que faire, pardonnez-moi, mon frère, de vous dire de telles puérilités, je me mis à me regarder dans une glace, je me laissai aller à imiter les poses, les sourires, les regards de Juliette, et ma vanité s'oubliait à ce jeu quand Juliette rentra.

« — Très-bien, me dit-elle, très-bien! Si M. Henri t'avait vue ainsi, il te trouverait bien plus belle encore. »

Je devins si confuse que je me sentis prête à pleurer.

« — Allons, allons, reprit Juliette en riant, cherchons tes habits maintenant; car je veux que tu les reprennes. C'est bien mal à moi, n'est-ce pas? mais je serais trop laide à côté de toi avec mes voiles et mes grands jupons noirs, et je serais jalouse. — Folle! lui dis-je en l'embrassant. »

Et nous nous mîmes à retourner toute la chambre sans rien pouvoir découvrir. Au moment où Juliette commençait à s'impatienter, madame Gelis survint et nous expliqua ce qui était arrivé. Il paraît que la servante avait renversé une lampe sur mes habits en voulant les nettoyer, et madame Gelis était allée les porter chez un dégraisseur. Celle-ci menaçait de chasser la servante qui ne voulait pas absolument avouer sa faute; mais Juliette, toujours bonne et indulgente, pria si bien sa mère, que celle-ci pardonna. Nous restâmes seules avec Juliette.

« — Allons, dit-elle avec sa douce bonté et sa gaieté facile, il est décidé que tu seras la seule jolie. Nous allons visiter un peu la ville. J'aurai l'air d'une sévère matrone à qui on a confié une belle pensionnaire. On te regardera, et je te dirai gravement : Baissez les yeux, Mademoiselle.—Mais, si je sors ainsi, ne peux-tu faire comme moi? lui dis-je en la suppliant. — Oh! non, me répondit-elle, si on venait à l'apprendre au couvent, je serais cruellement punie. Toi, tu es riche, on te pardonnera; mais moi... — Nous sommes à mille lieues de Toulouse, personne ne le saura. — Je n'ose pas. »

Je la suppliai tant, qu'elle consentit. Je l'habillai à son tour. Elle était charmante, ainsi vêtue ; la flexibilité de sa taille se montrait dans toute sa grâce; le feu de son regard, le charme de son sourire, animaient d'une expression dont je n'avais pas d'idée son visage encadré dans de longs cheveux bouclés ; sa robe entr'ouverte laissait voir la souplesse et la blancheur de son cou, autour duquel elle avait attaché un étroit ruban de velours; elle avait beau me vanter, elle était bien plus jolie que moi. Quand nous fûmes prêtes, nous sortîmes ensemble. Nous rencontrâmes mille personnes, toutes se dirigeant du côté de Sainte-Gabelle ; beaucoup nous parlèrent, disant toujours à Juliette : « Ne venez-vous pas à la fête avec cette charmante personne? Nous nous verrons à Sainte-Gabelle, n'est-ce pas? » Juliette répondait avec embarras : « Je ne sais, je ne crois pas. » Je lui demandai alors pourquoi elle ne répondait pas franchement que nous ne pouvions y aller.

« — Je n'ose pas, me dit-elle. — Et pourquoi ? — Oh! c'est que l'on n'a pas ici les mêmes idées qu'au couvent. Si je disais gravement que de saintes femmes en Dieu comme nous ne peuvent se mêler à de pareils plaisirs, on nous traiterait de dévotes ridicules. Ce serait d'ailleurs avoir l'air de blâmer toutes ces jeunes filles qui vont à la fête, leurs mères qui les y conduisent, car c'est un plaisir honnête, quoiqu'il nous soit défendu. — Tous les plaisirs ne nous sont-ils pas défendus? lui dis-je en soupirant. — Oh! reprit Juliette d'un ton indifférent, peu m'importent toutes ces

réunions ! je les connais, moi. Je ne les regrette que pour toi qui n'en as aucune idée. Oui, reprit-elle en souriant et en me regardant doucement, je comprends ta curiosité, c'est si amusant une fête de village ! Et, en vérité, si j'osais... — Tu m'y mènerais ? — Seule ! s'écria Juliette, oh ! non... cela ne se peut pas ; mais je prierais ma mère de nous y accompagner. — Ta mère ? lui dis-je ; mais que peut-on dire si ta mère nous y accompagne ? — Rien, sans doute, et cependant... Mais je n'oserais jamais lui en parler... Si tu voulais le lui dire, toi... — Mais je n'oserais pas non plus. — Je suis sûre cependant que tu lui ferais grand plaisir. — Oh non ! lui dis-je, elle se croirait obligée à consentir ; dans ma position, une pareille demande serait peut-être une exigence... »

Juliette parut blessée de cette réflexion ; cependant elle me répondit, après un moment d'hésitation :

« — Je ne puis t'en vouloir de ce scrupule, tu es si ignorante des sentiments du monde que tu ne peux penser autrement ; mais, crois-moi, c'est une plus noble délicatesse de donner à quelqu'un l'occasion de paraître reconnaissant d'un bienfait que de dédaigner d'en parler. — Oh ! s'il en est ainsi, m'écriai-je, je lui demanderai tout ce que tu voudras, je lui demanderai de nous conduire à cette fête. — Et je t'en remercierai pour ma mère, dit Juliette, car ainsi tu te montreras bonne pour elle et pour moi. »

Dès que nous fûmes rentrées chez madame Gelis, sa fille alla la prévenir que je lui voulais parler. Comme elles demeurèrent assez longtemps enfermées ensemble, je craignis que Juliette n'eût parlé à sa mère de la demande que je voulais lui faire et que celle-ci ne voulût pas me l'accorder ; mais, dès que j'en eus parlé à madame Gelis, elle accepta avec un empressement qui me montra que je m'étais trompée. Cette excellente femme était si heureuse de pouvoir satisfaire un de mes désirs, que je compris que Juliette avait raison de penser que c'est une bonne chose ajoutée à un bienfait que d'en solliciter la reconnaissance.

Le baron écoutait sa sœur avec étonnement. Cette jeune fille, qui disait avoir fait une triste expérience du monde, en parlait avec une si naïve bonne foi qu'il ne put s'empêcher de sourire de cette dernière réflexion. Mais, bien décidé à ne laisser rien voir à sa sœur des sentiments que lui inspirait son récit, il se tut encore. La jeune fille s'était arrêtée, et ce moment de silence leur avait laissé entendre les tristes efforts de la tempête gémissant autour de la maison. Ce long et sombre murmure de la pluie, traversé par les longues plaintes du vent, semblèrent l'attrister d'avance sur ce qu'il allait apprendre, et il pria Caroline de continuer.

— Nous partîmes pour la fête, dit-elle. Oh ! quelle belle et douce

journée! vous savez, mon frère? une de ces journées d'automne de notre Midi, presque aussi belles que les beaux jours du printemps. Ce n'est pas la nature active et pétulante de la première saison, qui rompt ses enveloppes et éclate en jets verdissants; c'est la nature alanguie et fatiguée, qui semble se dépouiller pour s'endormir. Ce ne sont pas les bouffées subites des vents tièdes de mai, emportant les émanations fortes et embaumées des lilas et des chèvrefeuilles; c'est l'air tiède et doux de septembre, tout imprégné du parfum éthéré qui s'échappe des trèfles séchés, des chaumes jaunis, des fruits mûrs, des feuilles qui commencent à joncher la terre. Ce n'est pas en soi le sang qui bout, la poitrine qui se gonfle, le cœur qui voudrait crier et pleurer sans raison; c'est la lassitude de l'âme, le regret d'un passé qu'on n'a pas eu, le souvenir d'un rêve qui ne s'est pas accompli, des larmes qui passent dans les yeux sans venir d'une douleur. Je ne puis vous dire quel charme suave j'éprouvais à me sentir dans cette vie inconnue; si j'avais été seule, je me serais assise au pied d'un arbre à regarder et à écouter, car je devenais plus triste à mesure que j'approchais du lieu de la fête. Tous ceux qui passaient près de nous étaient si joyeux! Ils s'appelaient et se hâtaient d'arriver; car c'était la dernière fête de l'année, et l'hiver allait venir, et ils ne se reverraient qu'au printemps. C'était ma première fête à moi, et ce devait être la dernière de ma vie; car mon hiver ne finira qu'avec la tombe, et je n'aurai de printemps que dans le ciel.

Des larmes tombèrent des yeux de Caroline, et Luizzi lui dit :

— Vous pleurez, ma sœur? Allons, chassez ces sombres idées, et espérez!

— Voilà ce que me dit Juliette en me voyant pleurer, car je pleurais alors comme aujourd'hui, et je ne puis vous dire quel soudain vertige s'empara de moi. J'éprouvai un mouvement de colère invincible contre ma destinée. Tous ces gens qui passaient, les uns par bandes nombreuses où s'échangeaient tout haut les noms de frère, de mère, d'enfant; les autres par couples isolés, où on lisait sur les lèvres des mots qu'on n'entendait pas; les bruits lointains et continus de l'orchestre, les cris joyeux des danseurs, ce mouvement, cette vie, ce tumulte, tout cela m'étourdit, m'enivra : et, par je ne sais quel entraînement inouï, moi, qui un moment auparavant marchais si pensive et si triste vers cette fête, je pressai Juliette en lui disant : « Viens, viens, allons danser! Allons, une fois... au moins, une fois! » Ce fut le vertige du voyageur placé sur le bord d'un torrent, et qui s'y précipite pour courir avec les flots qui passent, qui passent et passent sans cesse.

Nous arrivâmes. Il y avait mille jeux que je regardais avec désir, des étalages de bijoux et de parures dont je me revêtais en pensée. Tout me faisait envie : j'aurais voulu être parmi les paysannes qui se disputaient en courant librement un ruban ou une dentelle; j'aurais voulu m'asseoir au repas étalé sur l'herbe à l'abri d'un sycomore; j'aurais voulu danser en rond et chanter avec les jeunes filles ces chansons de nos montagnes où l'on parle de la beauté des bergères et de l'amour subit des chasseurs qui les rencontrent. J'étais sous l'empire d'une puissance intérieure qui me poussait vers tout ce qui arrivait à moi. Puis nous entrâmes dans la salle de danse. Nous n'étions pas assises que nous étions invitées. Je revis Henri, celui que j'avais aperçu le matin chez Juliette : il dansa avec elle. Un autre jeune homme me prit la main et me conduisit. Je ne savais pas danser, mais on eût dit que, par une singulière disposition, j'imitais facilement et à mon insu ce que je voyais faire; et il arriva qu'on me regarda plus qu'une autre; on murmura autour de moi que j'étais belle, et je me trouvai heureuse. C'était une joie étourdie, qui me rendait légère et ne m'étonnait pas. Déjà je n'avais plus ma raison; déjà moi, fille de Dieu, vouée à la pauvreté et à la reclusion, je levai mes yeux devant des regards ardents, et mon âme devant des triomphes de vanité. Puis, quand la contredanse fut finie, Henri s'approcha de moi et m'invita à mon tour. Je n'étais pas remise de l'émotion de ce premier essai, quand il vint me prendre; l'orchestre commença, mais ce n'était plus la même danse. Henri m'entoura la taille de l'un de ses bras, et m'entraîna en me faisant rapidement tourner sur moi-même. Je fus d'abord si surprise, que je me laissai aller en fermant les yeux; mais peu à peu il me sembla que mes pas s'accordaient mieux aux sons de la musique, on eût dit qu'une harmonie plus sensible que celle de l'orchestre me marquait la mesure. Je rouvris les yeux pour regarder où j'étais. Ce fut une sensation que je ne puis vous dire; j'étais emportée dans un cercle immense avec une rapidité effrayante; mille visages passaient en fuyant à mes côtés; un air brûlant se glissait dans ma poitrine, et je sentais mes vêtements voler autour de moi, comme fouettés par un vent qui courait à fleur de terre; mes cheveux fuyaient mes tempes comme pour livrer tout mon visage à des yeux dont je n'apercevais les regards que comme des éclairs qui s'allumaient et s'éteignaient presque aussitôt. Ma main s'attachait à l'épaule d'Henri, tandis que je m'appuyais de tout mon corps sur son bras puissant; mon cœur bondissait, ma poitrine haletait; je sentais mes lèvres frémir et mes yeux se voiler, jusqu'au moment où je rencontrai ceux d'Henri, son visage près de mon visage, son

haleine brûlant mon front, ses regards pénétrant dans les miens. Alors ce fut une fascination inconcevable : on eût dit que son souffle m'enlevait de la terre. J'éprouvai que j'étais liée à lui par une force invincible. Je ne sentais plus son bras qui me soutenait. Il me sembla que je tournais au bout de son regard et qu'il fallait rompre quelque chose en nous pour nous séparer. J'eus peur et froid, le cœur me tourna, la vue me faillit, je tombai dans ses bras. Lorsque je revins à moi, j'étais près de madame Gelis, qui disait : « Ce n'est pas raisonnable de faire valser si longtemps une enfant qui n'en a pas l'habitude. » Valser ! J'avais donc valsé ! Je ne savais de cette danse que son nom proscrit au couvent, c'était un mot sacrilége. Je me serrai près de madame Gelis comme une enfant qui a fait une faute et qui cherche un abri près de sa mère. Mais elle m'avertit froidement de maîtriser mon émotion. Je sentis que je n'étais pas protégée, et je me laissai aller à pleurer. Je devins ainsi l'objet d'une curiosité qui me fit honte ; je me révoltai contre moi-même et j'osai regarder devant moi. Je vis combien ceux qui en avaient l'habitude portaient avec légèreté ce plaisir qui m'avait accablée, et la tristesse me ressaisit. Mais elle se fondit bientôt en une douce mélancolie où j'étais pour ainsi dire absente de moi-même. Je refusai de danser, mais je regardai danser et valser. L'aspect de cette joie faisait vibrer en moi la sensation adoucie des délices que je venais d'éprouver, et j'y baignai mon âme en souriant. Mais lorsque Juliette me remplaça là, dans les bras d'Henri, j'éprouvai une curiosité inquiète et presque jalouse, s'il faut vous le dire ; elle allait avec une légèreté, une aisance, un abandon qui me faisaient douter que j'eusse pu paraître aussi séduisante à tous les yeux, surtout aux regards brillants d'Henri, qui semblaient se perdre dans les regards animés de Juliette ; et, lorsqu'elle revint près de moi, elle répandait autour d'elle un parfum de joie et de triomphe qui m'oppressa. Je redevins tout à fait triste. J'oubliai la fête, la danse, et je pensai à vous, mon frère. — A moi ? s'écria Luizzi. — Oui, à vous, Armand ; à vous à qui j'aurais voulu parler comme je vous parle aujourd'hui, à vous à qui j'aurais voulu dire : Arrachez-moi au couvent, à la tombe, au désespoir, pour aller... Je n'aurais pu vous le dire... Mais je comprenais qu'on m'avait exilée d'une vie dont je venais d'éprouver les premiers tressaillements, et, sans la connaître encore, je haïssais presque la prison qui allait m'en séparer pour jamais. Cependant la nuit était venue. Henri offrit de nous accompagner ; il donnait le bras à madame Gelis, et nous marchions derrière eux avec Juliette. Je ne pus m'empêcher d'être froide avec elle. Soit qu'elle ne devinât pas un sentiment que je ne pouvais moi-même

comprendre, soit que son amitié si dévouée lui fit me pardonner mes injustes caprices, elle ne fut jamais si affectueuse.

« — Eh bien ! me dit-elle, je te l'avais prédit : ton succès a été complet. — Je le laisse, lui dis-je, à celles qui l'ont mérité jusqu'à la fin. — Non, non, me dit-elle en riant, tu as fait comme ces héros des romans de chevalerie qui entrent dans la lice pour remporter d'abord le prix sur le plus vaillant, et qui regardent dédaigneusement la mêlée où les autres combattent. — Je ne croyais pas avoir à me glorifier d'une victoire si haute. — Et cependant le vaincu est devant toi. — Qui cela ? — Ce pauvre M. Henri Donezau, qui donnerait beaucoup pour que nous pussions marcher devant lui, ne fût-ce que pour voir dans la nuit l'ombre de la belle fée qui l'a enchanté. — Tais-toi, Juliette, m'écriai-je en sentant mon cœur se gonfler et prêt à éclater, comme si on lui eût versé une espérance trop grande pour lui, tais-toi ; tu te trompes. — Enfant, me dit-elle, oublies-tu que moi je n'ai pas vécu toute ma vie dans un couvent, que j'ai vu aimer... que j'ai aimé peut-être, et que je ne me trompe pas ? Henri t'aime ; c'est une de ces passions subites qui s'enflamment comme la foudre au ciel. — Et qui s'éteignent comme elle, n'est-ce pas ? — Non, mais qui s'abattent sur un cœur comme la foudre sur un chaume tranquille, et qui le dévorent jusqu'à la cendre. »

Le ton de Juliette, le choix des mots qu'elle employait, me surprirent et me troublèrent.

« — As-tu donc éprouvé tout cela, lui dis-je, pour en parler comme tu le fais ? — Il y a plus d'une école pour apprendre ces secrets, me dit Juliette. N'ai-je pas vécu jusqu'à présent chez ma mère, et crois-tu que l'ennui ne m'a pas poussée quelquefois à lire quelques-uns des livres que j'entendais vanter tous les jours ? — Et ils t'ont enseigné ce que c'est que l'amour ? — Non, me répondit-elle, jamais aucun n'a tracé fidèlement ce qui se passe dans un cœur qui commence à aimer, tant les émotions de l'amour sont abondantes et diverses ! Mais ils éclairent quelquefois sur ce qu'on éprouve ; ils donnent un nom à la douleur ou à la joie dont on se plaît à vivre, et ce nom c'est le même ; c'est un trait commencé qui vous rappelle un visage connu, une syllabe dont on achève le mot. Car l'amour, vois-tu, ne naît pas, il s'éveille, et Dieu l'a mis au fond de nos cœurs, à côté de son image, éternel et puissant comme lui. »

Oh ! mon frère, comme ce langage résonnait doucement à mon oreille ! J'en avais perdu le sens, qu'il vibrait encore en moi comme ces sons lointains dont la mélodie échappe, mais dont la douceur fait rêver. Je ne répondis pas, je craignis de répondre ; et, quand

nous fûmes arrivés, j'eusse voulu rester seule, je regrettai ma cellule où j'aurais pu veiller et rêver sans qu'on me regardât. Le lendemain venu, je parcourais les tablettes de la bibliothèque de madame Gelis, comme si j'eusse voulu deviner lequel de ces livres pourrait me dire ce que j'éprouvais. Je n'osais le demander ni à Juliette qui avait repris son air indifférent ou résigné, ni à madame Gelis pour qui tous ces trésors de l'esprit et du cœur n'avaient de valeur que le prix qu'ils lui apportaient. Je n'osais non plus en dérober un au hasard : c'était plus que le désir que j'éprouvais ne pouvait me donner de force, m'ais j'en découvris un oublié dans la chambre de Juliette.

Luizzi trembla en pensant quel pouvait être le livre laissé à dessein sous la main de Caroline ; car il croyait deviner que, soit légèreté, soit corruption, cette Juliette avait tout fait pour égarer un cœur ignorant. Mais il se rassura et crut même que ses soupçons pouvaient être injustes lorsque Caroline lui dit en baissant la voix : « C'était un volume appelé *Paul et Virginie*. »

Luizzi respira, et dit en souriant :

— Et vous l'avez lu? — Oui, et je reconnus la vérité de ce que m'avait dit Juliette, que l'amour ne se révèle pas toujours au cœur par les mêmes impressions, mais que seul il nous donne tous ces troubles divers qui n'ont qu'un nom. Je reconnus qu'une fois éveillé, il occupe toute l'âme, soit qu'il y ait grandi avec les années, soit qu'il l'ait soudainement envahie. Je lus ce livre, puis d'autres. Je me levais la nuit tandis que Juliette dormait d'un sommeil profond, et je dévorais ces livres à la lueur terne d'une lampe de nuit, le corps glacé, mais ne pouvant m'arracher à ces émotions inconnues dont j'avais soif. Je lus ainsi une tragédie de Shakspeare, *Roméo et Juliette*, où ceux qui s'aiment s'étaient aimés au premier regard comme j'avais aimé Henri. Je lus la *Nouvelle Héloïse*. — La *Nouvelle Héloïse?* dit Luizzi. — Oui, répondit Caroline, je la lus depuis la première page où il est dit que celle qui lira ce livre est une fille perdue. Puis, quand Henri venait le soir, car il venait tous les soirs, je le regardais parler bas à Juliette, car je savais qu'il parlait de moi, et elle me racontait comment il n'osait me dire l'amour qui l'égarait, comment ma vue le rendait tremblant et muet, comment il n'eût osé me regarder ni me parler; et, voyant qu'il éprouvait tout ce que j'éprouvais, je me disais qu'il m'aimait comme je l'aimais. Cependant le jour de notre départ approchait. Je ne puis dire que je le voyais venir avec terreur; non, il était une espérance pour moi. Ce sentiment qui n'avait ni épanchement ni solitude, qui ne pouvait parler et qui n'avait point de lieu où rêver; cet amour dont l'aveu me montait aux

lèvres et qu'il fallait faire taire; cette présence d'Henri qui me serrait le cœur sans le faire éclater, tout cela était un tourment insupportable. Le muet à qui la voix manque pour crier au secours lorsqu'il va périr, le nageur à qui la force échappe quand il touche déjà le rivage de la main, doivent éprouver un supplice pareil à celui que je ressentais tous les soirs lorsque Henri s'approchait de moi et me parlait avec une contrainte aussi pénible que la mienne. J'invoquais la solitude du couvent contre cette lutte sans issue, quand le matin même de mon départ je trouvai dans un livre que je lisais une lettre à mon adresse. Je ne la lus pas, car je devinai qu'elle venait de lui, et je voulus la lui rendre. Mais il ne parut pas, et Juliette n'osa la donner à sa mère pour qu'elle la remît à Henri.

« — Tu peux le dédaigner, me dit-elle, mais tu ne peux le lui montrer à ce point; il y aurait de la cruauté, ce serait le pousser à quelque acte de violence dont une passion comme la sienne ne s'épouvanterait pas. Il te suffira de ne pas lui répondre. »

— Et vous ne lui avez pas répondu? dit Luizzi. — Hélas! répondit Caroline, pour ne pas lui répondre, il eût fallu ne point lire cette lettre. Mais je ne sais comment cela se fit : le matin en reprenant mes habits de religieuse et ne sachant qu'en faire, je cachai ce papier sous ma guimpe. Je l'emportai. Oh! le cilice, que nos austères recluses ceignaient quelquefois dans leur enthousiasme de pénitence, ne doit pas plus brûler et déchirer que ce papier qui posait à nu sur mon sein. Vous dire mes combats durant toute la route, combien de fois je portai la main à ma poitrine pour en ôter cette lettre qui me dévorait, et combien de fois ma main retomba sans force comme si j'eusse dû m'arracher le cœur, ce serait vous montrer une folie dont je rougis et qui n'est pas guérie. J'arrivai ainsi à Toulouse, presque résolue à ne pas lire cette lettre; mais une chose étrange me fit perdre tout mon courage. Lorsque je reparus au couvent, on s'étonna si fort du changement de mon visage, chacune se récria avec tant de pitié sur ma pâleur et mon air de souffrance, que je ne doutai plus de la puissance d'un amour qui avait si rapidement altéré en moi les principes d'une santé calme et d'une vie sereine. Et, vous le dirai-je? ce fut parce que tout me dit que je portais en moi un mal dévorant, qu'il me devint impossible de résister à l'idée d'irriter ce mal qui faisait et tuait ma vie. Le soir venu, enfermée dans ma cellule, je lus cette lettre. — Et vous répondîtes? dit encore Luizzi. — Vous la lirez, mon frère, celle-là et toutes les autres; vous lirez aussi mes réponses. — Vous les avez? repartit le baron. — Les voici toutes, dit Caroline en lui remettant un paquet enfermé dans un petit sac de soie;

elles vous diront ce qui me força à répondre à Henri, et comment mes propres lettres me sont revenues dans les mains. Je les ai gardées, non comme une espérance, mais comme un remords; car elles me disent chaque jour jusqu'à quel point je fus coupable et malheureuse.

Luizzi prit les lettres, et il s'apprêtait à les lire, lorsque Caroline l'arrêta en lui disant :

— Dans un instant, quand je ne serai plus là. Je vais aller auprès du lit du blessé, je vais m'agenouiller pour prier Dieu, afin qu'il me pardonne l'amour qui a brûlé dans mon cœur, et qui, je viens de l'éprouver tout à l'heure, n'y est pas encore éteint.

Voici ce que lut Armand :

XXI

CORRESPONDANCE : DE HENRI DONEZAU A CAROLINE.

« Pardonnez-moi d'oser vous écrire, moi qui n'ai pas osé vous parler. Hélas! lorsque j'étais devant vous, je me sentais si interdit, si tremblant, que jamais je n'ai pu trouver la force de vous adresser une parole que votre sévérité eût repoussée. En ce moment même, lorsque je me figure que cette lettre sera dans vos mains, que vous la rejeterez peut-être avec dédain ou que vous la lirez avec indignation, j'hésite, car je sens que je ne pourrais supporter ces témoignages de votre mépris ou de votre colère; je m'arrête, je tremble encore. Cependant je n'ai pas, d'un autre côté, le courage d'accepter le désespoir de toute ma vie sans avoir tenté de m'y soustraire. Je vous aime, Caroline. Ce mot que je ne devrais pas vous écrire et qui doit vous irriter, ce mot m'échappe comme le cri d'une douleur dont je ne suis plus le maître et que vous ne pouvez concevoir. Plus hardi près de votre amie, j'ai osé lui parler d'un amour qui vous semble peut-être une offense. Hélas! en voulant m'ôter l'espérance, elle n'a fait qu'accroître la passion qui m'égare; elle m'a dit combien vous étiez isolée en ce monde, elle m'a dit avec quel courage saint et quelle noble résignation vous supportiez cet abandon; elle m'a appris ce qu'il y avait de généreuse bonté en vous; et moi, qui vous aimais déjà pour tout ce que vous avez de beauté céleste et de grâce parfaite, je vous ai aimée pour tout ce que la vertu a de plus noble et de plus pur. Alors, n'espérant rien en moi, j'ai espéré en vous. La sainte pitié qui vous a fait venir au secours de madame Gelis se tournera

peut-être un moment vers la plainte d'un malheureux. Toutes les douleurs ne sont pas dans la misère, et vous pardonnerez à celui qui vous aime, comme Dieu pardonne à celui qui souffre. Mais si votre âme noble et bonne vous inspire ce pardon pour une faute qui ne torture que moi, comment le saurai-je? Qui me dira que je ne vous ai pas offensée? Oh! pardonnez-moi; mais il faut que je l'apprenne, il faut qu'un mot de vous me le dise, ou il faut que je meure. Oui, je le sens, si j'avais eu la force de me taire, j'aurais gardé toute ma vie dans le fond de mon âme le désespoir d'un amour ignoré; mais, maintenant que j'ai parlé, il faut que je sache si je n'ai pas été trop coupable. Il suffira de votre silence pour me l'apprendre. Si d'ici à huit jours rien n'est venu me dire que je ne me suis pas attiré le mépris de celle que je respecte comme l'image des anges sur la terre, vous n'entendrez plus parler de moi; car la tombe est muette, et le désespoir y trouve un asile contre le mépris. « HENRI DONEZAU. »

Quand Luizzi eut fini cette lette, il lui prit envie de rire. Elle lui parut niaisement ridicule. Ce monsieur, qui dès l'abord parlait de la tombe comme d'un asile tout prêt où il allait entrer, ni plus ni moins que s'il eût été question d'ouvrir son parapluie en cas d'orage, ce monsieur lui parut un pauvre séducteur, à moins qu'il ne fût véritablement amoureux. Car notre baron savait qu'en fait de folles imaginations et d'emphase sentimentale, il n'y a rien de tel que l'amour véritable; puis il pensa que, si la séduction était arrivée à copier le langage du véritable amour, même dans ce qu'il a d'outré, elle n'en était que plus savante. Il se rappela aussi que cette lettre n'était pas destinée à une femme du monde, à qui la bonne santé de tous ceux qui ont dû mourir pour elle répond de la vie de tous ceux qui menacent de se tuer, mais que cette lettre s'adressait à une jeune recluse que rien ne pouvait prémunir contre un mensonge, et qui, dans le récit qu'elle venait de faire, avait montré jusqu'à quel point son imagination était facile à exalter. Il passa donc à la seconde lettre; mais il s'aperçut qu'il avait oublié le *post-scriptum* de celle d'Henri, qui disait ceci : « Je me suis assuré du jardinier du couvent; quoi que vous puissiez lui confier, il me le remettra facilement. » Après ce paragraphe, le baron fredonna en lui-même : *Enfant chéri des Dames,* des *Visitandines,* et, poussant un gros soupir en pensant à ce qu'il allait apprendre, il reprit la lecture des lettres et se laissa aller à murmurer d'un ton alarmé : *Ah! daignez m'épargner le reste!* toujours des *Visitandines.*

Voici quelle était la réponse de Caroline :

DE CAROLINE A HENRI.

« Pourquoi vous mépriserais-je, Monsieur? Je n'ai pas le droit de regarder comme une faute un sentiment qui, dans le monde, mène à des liens légitimes. Si, dans la position où je suis, l'expression vous en est échappée, c'est qu'on ne vous a pas assez dit sans doute que j'avais renoncé à toute autre espérance que celle de me vouer au service de Dieu. Je vous pardonne donc, et, si ce pardon ne suffit pas à vous donner le courage de vivre, sachez que toutes les douleurs n'habitent pas le monde et que le silence du cloître en cache de bien cruelles. « CAROLINE. »

DE HENRI A CAROLINE.

« J'ai reçu votre lettre, Caroline. Oui, vous êtes sainte devant Dieu, vous qui avez eu pitié d'un insensé! et cependant vous souffrez; les anges pleurent donc? Oh! vous qui d'un mot avez soumis le désespoir de mon âme et l'avez calmé, vous êtes peut-être sans consolation! Je ne sais quelles sont vos douleurs, Caroline; mais, s'il était au pouvoir d'un autre que de vous-même de les faire cesser, n'oubliez pas qu'il y a quelqu'un ici-bas qui ne vit que par vous et qui ne vivra que pour vous. Pardonnez-moi ma folle supposition; mais, si je pensais que les vœux que vous devez prononcer bientôt vous sont dictés par la tyrannie de votre tuteur ou par celle des personnes qui vous entourent, croyez que je saurais vous en délivrer. Je m'égare peut-être, mais je ne puis supposer que tant de grâce et tant de beauté doivent être ensevelies dans un cloître. Ce n'est que le désespoir ou le remords qui se cache dans ces asiles obscurs; la vertu même, lorsqu'elle s'y réfugie, n'y brille pas de tout son éclat; elle n'atteint pas à son plus noble but, celui de guider les faibles et de ramener les égarés par son exemple. Et vous, Caroline, qui feriez aimer la vertu de l'amour ardent qu'inspire votre beauté, vous à qui le ciel doit le bonheur en retour de tout ce que vous pouvez en donner, il faut que vous viviez inconnue à tous, excepté à moi, indifférente à tous, excepté à moi? non, cela n'est pas possible. Il y a, il doit y avoir une puissance à laquelle vous n'osez vous soustraire, qui vous impose cet horrible sacrifice. Oh! s'il en est ainsi, je le saurai, et si je ne me suis pas trompé, malheur à ceux qui oseraient vous faire violence! Je connais le tuteur qui dispose de votre destinée; je le verrai, je l'interrogerai. Ce n'est plus maintenant ma douleur qui me déchire, c'est la vôtre : vous souffrez, vous me l'avez écrit,

j'ai donc un droit sur vous... J'ai le droit de vous protéger, de vous sauver peut-être... Ma vie a un but, je suis heureux, je suis fier... Comptez sur moi. « HENRI. »

— Hum ! hum ! fit Luizzi en lui-même après la lecture de cette lettre, voici un gaillard qui va vite, et je tremble de lire la réponse de ma pauvre sœur ; elle doit avoir un de ces cœurs de religieuse qui, à force de s'imprégner de l'amour de Dieu, prennent feu à la première étincelle d'amour humain qui tombe sur eux.

Tout en faisant ces réflexions, Luizzi parcourut le *post-scriptum* de la lettre de Henri ; il était assez insignifiant. « Vous trouverez sous ce couvert, disait-il, une lettre de madame Gelis pour sa fille. Je vous l'envoie pour qu'elle ne passe pas à l'examen de la supérieure. » Luizzi passa et lut la réponse de Caroline.

DE CAROLINE A HENRI.

« Si je vous écris encore, Monsieur, si je fais une nouvelle faute, c'est pour réparer celle que j'ai commise en vous répondant. Je suis libre, Monsieur, et c'est librement que je prendrai le voile ; dispensez-vous donc de toute démarche qui pourrait faire croire que je ne me trouve pas heureuse du sort qui m'attend. Je n'en ai jamais espéré d'autre, et je n'en veux pas d'autre.

« SŒUR ANGÉLIQUE. »

« *P.-S.* Vous trouverez ci-joint la réponse de Juliette à sa mère. »

— Voilà qui est parfaitement explicite, pensa Luizzi ; je serais curieux de voir ce que M. Henri a trouvé à répondre à un congé si formel.

DE HENRI A CAROLINE.

« Mademoiselle,

« Lisez cette lettre, ce n'est plus celle de l'insensé qu'un moment de joie et d'espérance a égaré encore plus que son désespoir ; c'est celle d'un homme d'honneur qui vous demande le droit de se justifier. Daignez m'écouter. Je connais aussi bien que vous-même votre vie et votre position ; je sais que vous êtes sans famille et sans amis, et que vous n'avez à attendre de personne ni conseil ni protection. Si dans de telles circonstances vous aviez quitté le monde à un âge où on a pu l'apprécier, j'aurais dû croire que vous cherchiez au couvent un refuge contre un isolement que vous n'auriez pas voulu faire cesser. Mais, placée dès votre enfance sous la direction de personnes qui ont un intérêt direct à vous

faire prendre une résolution qui leur livre votre fortune, j'ai pu croire qu'on vous avait égarée, j'ai pu supposer que des menaces, des violences même vous avaient inspiré une détermination que maintenant je sais être volontaire. Ce soupçon m'était permis pour vous qui êtes seule en ce monde, lorsque je vois des familles dont toute l'autorité ne peut arracher leur enfant à des engagements pris sous l'empire d'idées habilement suggérées, lorsque je vois les larmes d'une mère impuissantes à fléchir l'implacable avidité de ces femmes qui vous gouvernent et qui opposent au désespoir maternel une vocation due seulement à la terreur qu'elles savent inspirer aux infortunées dont elles se sont emparées. Ce qui est vrai pour tant d'autres, j'ai pu le croire vrai pour vous ; j'ai dû le croire, lorsque vous m'avez dit que le silence du cloître cachait aussi des douleurs bien cruelles. J'ai mal interprété votre pensée : que ce soit là mon excuse ! Vous êtes heureuse, c'était là tout mon désir. Ce bonheur, je n'ai pas su le comprendre, pardonnez-le-moi. L'idée que le monde nous en donne est si éloignée de l'idée qu'on vous en a faite, que vous ne me comprendriez pas non plus, si je vous parlais de celui qui pourrait vous y attendre. Vous n'avez pas de mère, vous n'avez pas de famille, Caroline ; mais, lorsqu'une femme a donné à celui qu'elle aime le titre sacré de son mari, elle trouve tout ensemble une mère et une famille. Le présent lui est doux par la tendresse de celle qui l'a adoptée pour fille, par le bonheur qu'elle répand autour d'elle ; l'avenir lui est beau, car un jour viendra où de jeunes existences lui demanderont l'amour sacré d'une mère et lui rendront l'amour soumis et respectueux de l'enfance. Elle aimera, et elle sera aimée : ce que Dieu a laissé de bonheur sur la terre est dans ces deux mots. Et je ne vous parle pas de l'amour de celui que vous auriez choisi ; je ne vous dis pas par quelle constante adoration il vous eût payée du bonheur que vous lui auriez donné. Vous ne me comprendriez pas, Caroline, si je vous disais avec quel orgueil il vous eût montrée à tous les yeux, en disant : Celle-là est la plus belle, celle-là est la plus noble, celle-là est la plus pure. Vous me comprendriez encore moins, si je vous disais le charme enivrant qu'il y a dans cette union de deux êtres confondus dans une même vie, se souriant l'un à l'autre et vivant l'un de l'autre, heureux partout et de tout ; soit que dans une fête le plaisir les entraîne ensemble parmi les joies du monde, soit que dans la solitude ils s'arrêtent à rêver ensemble aux bruits légers de la campagne, soit qu'ils partent légers et joyeux pour un spectacle brillant où on enviera leur bonheur, soit qu'ils rentrent le soir les bras enlacés, se confiant tout bas leurs douces espérances et leurs pensées de chaque moment ; soit

qu'ils restent autour du foyer, au milieu d'une famille et d'amis qui les chérissent, heureux d'un bonheur facile, entourés d'affections sincères au milieu desquelles leur amour avoué semble encore être un secret, tant ils sont seuls à savoir combien il est grand ! Ah ! c'est qu'il y a dans toutes ces choses d'ineffables félicités auxquelles le cœur aspire à son insu. Mais pour les rêver, pour y chercher une espérance qui calme la torture qu'on éprouve, il faut aimer, il faut souffrir ; et vous n'aimez pas, et vous êtes heureuse. Il faut être comme le damné qui envie le bonheur des anges, et vous êtes dans le ciel ; il faut être moi, et non pas vous. Adieu donc, Caroline, adieu. Vous n'entendrez plus parler de moi. Dieu a donc envoyé les anges sur la terre pour y semer le désespoir et la mort ? « HENRI. »

Luizzi fit la grimace. La lettre de Henri lui sembla d'un amour assez ridicule, mais d'une raison assez solide. A tout prendre, une jeune fille, belle, spirituelle, distinguée, lui paraissait avoir quelque chose de mieux à faire qu'une religieuse. Il se hâta d'ouvrir la lettre qui suivait pour lire la réponse de Caroline, mais il trouva encore une lettre d'Henri d'une date postérieure de plus d'un mois à la lettre précédente.

DE HENRI A CAROLINE.

Il y a dix jours, le jardinier du couvent m'a remis un paquet cacheté à mon adresse ; je l'ai ouvert tremblant d'une joie folle, plein d'une espérance insensée. Il contenait la réponse de Juliette à la lettre de sa mère que j'avais jointe à la dernière que je vous ai écrite, et où je vous disais adieu pour jamais. Vous dire ce que j'ai éprouvé d'affreuse déception m'est impossible : c'est le ciel ouvert qui se ferme tout à coup pour vous laisser dans les ténèbres. On doit souffrir ainsi, quand on meurt ; mais on ne meurt pas toujours, quand on souffre ainsi. Lorsque le délire de ma douleur fut calmé, j'envoyai la lettre de Juliette à madame Gelis, et je restai anéanti. Puis il me sembla que cette lettre m'appartenait, cette lettre que vous aviez touchée ! et j'eusse voulu la ressaisir au prix de mon sang. On devait y parler de vous, je le comprenais ; et, si je l'avais eue dans mes mains, je ne sais si je ne me serais pas laissé égarer jusqu'à en briser le cachet. Mais elle était partie, et, ne pouvant la reprendre, j'ai voulu la connaître. Je suis allé à Auterive, j'ai vu madame Gelis, je lui ai demandé des nouvelles de sa fille. « Elle est heureuse, m'a-t-elle dit. » Je n'osais lui parler de vous. Enfin j'ai prononcé votre nom en tremblant. Alors

elle m'a répondu ces seules paroles : « Ma fille me dit que mademoiselle Caroline est toute changée, et qu'elle passe toutes les nuits dans les larmes, tous les jours en prière. » Je me suis fait répéter cette phrase, et je suis parti comme un insensé. J'ai couru à votre couvent, et ce n'a été qu'au moment de frapper à la porte de la prison où vous êtes que je me suis rappelé qu'il y avait entre nous des murs infranchissables. Oh ! ces murs, je les eusse brisés de mon front si j'avais pu vous sauver ainsi ; mais un reste de raison m'a dit de cacher à tous les yeux une folie dont on pourrait vous punir. J'ai erré toute la nuit autour de cette demeure où vous pleurez, où vous souffrez. J'allais comme un insensé avec la rage de mon impuissance. Oh ! Caroline, écoutez-moi. Vous souffrez, vous pleurez, je le sais ; vous ne pouvez avoir d'autre désespoir que celui de votre position. Osez vous confier à l'honneur d'un homme qui n'a jamais manqué à sa parole, et je vous délivrerai ; puis jamais vous n'entendrez parler de moi. Ou bien me tromperais-je ? Ce désespoir viendrait-il d'une douleur pareille à la mienne ? Aimeriez-vous et seriez-vous séparée de celui que vous aimez ? Eh bien ! Caroline, s'il en est ainsi, osez me le dire encore. Dites-le-moi, et celui que vous aimez deviendra mon frère ; je le chercherai, je le trouverai, je vaincrai les obstacles, je vous réunirai, et puis encore vous ne me verrez plus. Vous ne me verrez plus quand vous serez heureuse. Je fuirai loin de vous, car je haïrais trop celui qui vous donnerait ce bonheur. Un mot, un mot de grâce ! Oh ! fiez-vous à moi, Caroline ! L'amour est aussi une religion, et cette religion a ses martyrs qui savent se sacrifier au culte auquel ils se sont voués. J'attends ; songez que j'attends, et que, si je ne reçois pas de réponse, je ne répondrai plus de ce que je puis faire. Ayez pitié de moi et pitié de vous. « HENRI. »

Luizzi se gratta l'oreille après cette lecture.

— Ceci, se dit-il, est un amour d'une trempe assez méridionale ; il y a là-dedans du gascon superlatif, ou je ne m'y connais pas. Cependant, reprit-il, les journaux sont pleins de récits de suicides amoureux, de crimes amoureux, d'atrocités amoureuses. On ne peut donc pas absolument nier ces caractères-là. Cet Henri qui, je le comprends très-bien, n'est autre que le lieutenant blessé qu'on vient d'emporter d'ici, doit être, d'après ce qu'en a dit le père Bruno, un brave soldat ; cela ne suppose pas d'ordinaire un malhonnête homme. Allons, il est possible que je n'y comprenne rien, et il continua sa lecture.

DE CAROLINE A HENRI.

« Pourquoi m'écrire encore, Monsieur, pourquoi me persécuter dans mon désespoir? Laissez-moi à mon malheur. Toutes vos suppositions sont fausses. Non, je n'aime pas. Que deviendrais-je, mon Dieu, si j'aimais! « CAROLINE. »

DE HENRI A CAROLINE.

« J'avais raison, Caroline : vous aimez, le dernier mot de votre lettre me l'a appris. Permettez maintenant à l'ami à qui vous vous êtes confiée de répondre froidement à la triste question que vous vous faites. Que deviendrais-je, dites-vous, si j'aimais? Ignorez-vous donc que vous êtes libre et que votre position si cruelle d'abandon a du moins cet avantage qu'elle vous laisse maîtresse de vous-même? A l'âge où vous êtes parvenue, Caroline, votre tuteur vous doit compte de votre fortune; bientôt vous pourrez, sans avoir besoin du consentement de qui que ce soit, en disposer ainsi que de votre personne. Les souveraines du couvent où vous êtes ne l'ignorent pas, et elles sauront bien vous l'apprendre le jour où elles pourront tourner vos volontés à leur profit. Vous demandez ce que vous deviendriez, Caroline? vous deviendriez l'épouse honorée et chérie de celui que vous aimez, la sainte mère de famille qui répand son amour autour d'elle comme une douce chaleur qui fait éclore de jeunes vertus; vous deviendriez la maîtresse absolue d'un cœur qui se ferait votre esclave; vous deviendriez la joie et l'honneur d'une nouvelle famille, le modèle des grâces les plus parfaites, l'objet de l'admiration et des respects de tous; vous seriez tout ce que Dieu a voulu que vous fussiez. Voilà cette destinée qui vous épouvante, cette destinée qui est à vous si vous osez la prendre. Mais je tremble, en vous faisant entrevoir le bonheur, d'avoir ajouté un nouveau désespoir à vos souffrances. Car enfin, puisque vous n'osez vous donner à celui que vous avez choisi, serait-ce donc qu'il est indigne de vous, serait-ce qu'il ne vous aime pas? Ces deux suppositions sont également folles. Votre cœur ne me permet pas de croire à l'une, le mien me dit que l'autre est impossible. Qu'est-ce donc qui vous fait tant souffrir? Quel secret me cachez-vous? Oh! dites-le-moi, Caroline : je vous aime assez pour apprendre que vous en aimez un autre et pour vous donner à lui et vous sauver, dussé-je en mourir!

« HENRI. »

— Par ma foi, pensa Luizzi, voilà qui est d'une niaiserie com-

plète ou d'une adresse effrayante ; ou ce monsieur ne devine rien, ou il veut absolument qu'on lui dise tout. Voyons ce qu'aura dit ma pauvre sœur.

DE CAROLINE A HENRI.

« Henri, sauvez-moi donc ! »

DE HENRI A CAROLINE.

« Vous m'aimez ! c'est moi ! Tu m'aimes, Caroline !... Oh ! laisse-moi me mettre à tes genoux... laisse-moi te remercier et t'adorer. Oh ! je voudrais vous dire ce que j'ai souffert de bonheur à ce mot qui m'a brûlé et anéanti ; j'ai fermé les yeux, j'ai chancelé, j'ai cru mourir... Puis je suis tombé à genoux en vous appelant de toute ma force : Caroline, Caroline ! Oh ! vous qui vous êtes confiée à moi, vous serez heureuse, je vous le jure... Vous serez heureuse pour que je vive ; car votre félicité sera l'âme de ma vie, elle sera le cœur de mon cœur qui cessera de battre devant une de vos larmes. Aujourd'hui je ne puis vous en dire davantage... Je m'égarerais... A ce moment je pleure... je tremble... je doute... j'ai peur d'être fou... Est-ce vrai que vous m'aimez ? »

DE CAROLINE A HENRI.

« Oui, Henri, je vous aime, je vous aime parce que vous avez pris en pitié la pauvre fille isolée et triste, je vous aime pour la noble bonté de votre âme ; je vous aime aussi, sans doute parce que Dieu l'a voulu, car je vous aimais avant tout cela. »

A partir de ces deux lettres, ce n'était plus qu'une correspondance amoureuse où Henri et Caroline se racontaient leur cœur : naïves confidences de l'une, rêves emportés de l'autre, espérances sincères, désirs égarés, tout ce qui est l'entretien de l'amour, source inépuisable et abondante qui commence à s'arrêter du jour où on y trempe ses lèvres ! Parmi toutes ces pensées qui planaient au ciel, il s'en glissait quelques-unes cependant qui étaient de la terre. D'abord Henri enseignait à Caroline quels étaient ses droits. Ensuite venaient toutes les mesures à prendre pour un enlèvement et une fuite. A ce propos il y avait une lettre véritablement admirable de Henri où il avouait sa pauvreté à Caroline, et une réponse de Caroline qui fit venir les larmes aux yeux à Luizzi. Elle demandait si naïvement pardon à Henri d'être plus riche que lui, que le baron fut sur le point de croire à la vérité des sentiments vau-

devilliques du Gymnase. Puis il admira avec quelle adresse, ce point une fois établi, Caroline se dévoua pour qu'il n'en fût plus question. Elle osa exiger des comptes de M. Barnet et faire remettre chez madame Gelis les sommes provenant des revenus de sa fortune, depuis qu'elle avait atteint l'âge de dix-huit ans. Enfin de lettre en lettre, de billet en billet, Luizzi arriva au moment où tout était préparé pour la fuite. Henri devait venir attendre Caroline à une porte que le jardinier s'était engagé à ouvrir. Luizzi croyait toucher au dénoûment; il restait un petit billet à lire, il ne contenait que ces quelques mots :

DE HENRI A CAROLINE.

« Vous m'avez indignement trompé; je vous renvoie vos lettres, je ne veux rien de vous qui me rappelle jusqu'à quel point j'ai été prêt à m'égarer. « HENRI. »

Luizzi resta confondu et réfléchit longtemps à ce singulier dénoûment. Puis il appela sa sœur, et la considérant avec une pitié curieuse :

— Et depuis le jour où vous avez reçu ce billet, vous n'avez rien appris? — Rien. — Vous n'avez pas revu Henri?— Depuis le jour où je quittai Auterive, c'est aujourd'hui la première fois que je l'ai vu. — Vous ne savez pas qui a pu vous calomnier à ses yeux? — Je l'ignore. — Mais cette Juliette? — Elle? oh non! ce n'est pas elle; elle ne l'avait pas revu plus que moi. Elle ignorait jusqu'à mes projets; car, depuis que j'étais devenue coupable, je n'osais plus me confier à elle. Je ne me sentais pas la force de rougir devant tant de résignation et de vertu. Je ne voulais pas la rendre complice de ma faute, car son amitié n'eût pas voulu me trahir, et sa conscience lui eût amèrement reproché sa faiblesse. D'ailleurs vous avez pu voir quel secret Henri me recommandait. — Mais comment se fait-il que vous soyez ici?— Le soir venu où je devais partir avec Henri, je m'étais échappée de ma cellule; je traversai le jardin tremblante et pouvant à peine me soutenir; la nuit était sombre; tout dormait dans le couvent. J'arrive enfin à la porte fatate : « Eh bien? dis-je au jardinier. — M. Henri est venu, me dit-il, mais il a disparu presque aussitôt après m'avoir remis ce paquet et ce petit billet. » Je pensai que quelque obstacle imprévu avait retardé l'exécution de nos projets. Je demandai au jardinier si Henri devait revenir dans la nuit, il n'avait rien dit de plus. J'aurais voulu pouvoir lire ce billet afin de m'assurer de ce qui nous arrivait, mais je n'avais point de lumière

dans ma cellule. Enfin, je pensai à la chapelle qui était tout près de la porte du jardin; je m'y glissai furtivement, et là, à la lueur d'un cierge qui brûlait près d'une relique de Saint-Antonin, je lus ces mots affreux qui me brisèrent le cœur au point que je tombai évanouie. Lorsque je revins à moi, j'étais étendue sur le pavé de la chapelle. Je m'éveillai comme d'un songe horrible, ne comprenant pas pourquoi j'étais dans cet endroit, ne pouvant me rappeler ce qui m'y était arrivé. Enfin, quand je pus me souvenir, j'éprouvai un si vif désespoir que, si la sainteté du lieu n'eût parlé à mon âme, j'aurais brisé ma tête sur les dalles comme on avait brisé mon cœur. Je regagnai ma cellule en chancelant; je passai le reste de la nuit dans un désespoir sombre où mon âme s'égarait sans résolution ni pour vivre ni pour mourir. Le jour, en m'apportant la lumière, me montra pour ainsi dire une voie à suivre. Dès que je pus voir cette demeure où j'avais tant aimé, tant souffert et tant espéré, je me sentis incapable de l'habiter plus longtemps; et, au bout de quelques jours, j'avais obtenu de la supérieure de m'envoyer dans une des maisons centrales des sœurs de charité. Ce fut à Evron que je dus finir mon noviciat. J'y vins seule, emportant avec moi mon secret et mon désespoir. Depuis six mois que j'y habite, j'ai passé ma vie dans les plus rudes travaux, attachée à l'hôpital de Vitré, demeurant sans cesse au chevet du lit des malades, espérant que l'aspect de la douleur des autres calmerait les dévorantes ardeurs de la mienne. Mais j'envie vainement ces souffrances du corps sous lesquelles je vois tant d'hommes fléchir. Je venais ici remplir les saints devoirs auxquels je suis vouée, lorsque j'ai revu celui qui a tué ma vie; car je ne vis plus, mon frère, je n'espère plus. — Espérez, Caroline, dit vivement Luizzi; il y a dans tout ceci quelque affreuse machination que je découvrirai. — Mon frère, que voulez-vous faire? — Je verrai Henri, je l'interrogerai. — Hélas! il n'est peut-être plus temps. — C'est ce que je vais savoir.

Et Luizzi entra dans la chambre où veillait encore le père Bruno.

XXII

— Monsieur Bruno, dit le baron, y a-t-il quelqu'un ici qui puisse me conduire à l'endroit où se cache la bande de Bertrand? — Jadis j'aurais pu vous y conduire, repartit le père Bruno; je connais toutes les retraites des chouans, il n'en est pas une où je n'eusse

été autrefois les yeux fermés; mais, maintenant que je suis aveugle, je ne pourrais être aussi sûr de ne pas me tromper... Le baron ne put s'empêcher de sourire de la singulière prétention du vieillard, et du démenti qu'il lui donnait au même instant. Il reprit : — Mais, à défaut de vous, ne pourrais-je trouver quelqu'un qui me guiderait? Je le récompenserais en conséquence. — Hum! fit l'aveugle, Mathieu est un petit gars qui sait les chemins sur le bout de son doigt. En lui indiquant l'endroit où doit être Bertrand à cette heure, il vous y mènerait tout droit; mais ce serait vous exposer l'un et l'autre à un bon coup de fusil, à moins que vous ne fussiez avec quelqu'un qui pût répondre de vous. — Si vous m'accompagniez, Caroline? dit Luizzi en se tournant vers sa sœur. — Moi? répondit-elle en rougissant. Elle sembla hésiter un moment, puis elle finit par dire en balbutiant : Quel empire aurais-je sur ces hommes? Vous avez vu que je n'ai rien pu pour Henri, quand j'ai tenté de le sauver sans le connaître. — Sans doute, dit Bruno; mais vous avez vu aussi qu'un mot de vous a suffi pour sauver Monsieur, que vous connaissiez. — N'importe! répondit Caroline, renoncez à ce projet, mon frère, ne vous exposez pas à quelque affreux danger, pour obtenir une explication qui ne sera peut-être qu'une nouvelle douleur pour moi. — N'oubliez pas, repartit Luizzi, qu'il y va de votre honneur... et de votre bonheur, peut-être. — Est-ce comme ça? dit le père Bruno en se levant; en ce cas, me voici. Je vous accompagnerai, moi; et le petit Mathieu nous guidera. — Mais n'est-ce pas vous exposer vous-même au danger dont vous me menaciez tout à l'heure? dit Luizzi. — Oh! c'est bien différent; il y a entre moi et Bertrand des choses qui le rendront prudent. — Cela n'a pas sauvé votre fils de ses violences, reprit Caroline. — Ce n'est pas Bertrand qui a fait le coup; il ne l'a pas commandé non plus. Je ne vous demande qu'une chose, sœur Angélique, à vous qui êtes si bonne et si charitable pour les pauvres gens. Est-il vrai que votre bonheur dépend de ce que ce Monsieur rejoigne la bande de Bertrand et voie le prisonnier?

Caroline hésita encore, puis elle répondit en baissant les yeux :

— Je ne puis m'opposer à la volonté de mon frère, et, s'il veut absolument voir M. Henri... — Oui, ma sœur, je le veux. Songez aussi que Henri est livré sans défense à des hommes qui peuven lui faire payer de la vie le courage qu'il a montré contre eux. C'est lui aussi qu'il s'agit de sauver. — Sauvez-le donc, mon frère, et que Dieu vous protége! — Quand pouvons-nous partir? reprit Luizzi. — Le plus tôt sera le mieux, repartit Bruno, le temps d'éveiller Mathieu et de le faire lever. — Écoutez, dit une voix venant du grand lit qui occupait le coin de la vaste salle

Luizzi et sa sœur s'en approchèrent et virent Jacques qui s'était assis sur son séant.

— Écoutez, continua-t-il, je veux bien laisser partir mon père et mon fils, puisqu'il s'agit de l'honneur de la sœur Angélique. Quand ma pauvre petite fille qui dort ici à côté a manqué mourir de la petite vérole, la sœur Angélique est venue chez nous sans craindre la contagion ; elle a passé les nuits et les jours près du lit de mon enfant, et l'a sauvée. Pour la vie de celle-là qu'elle m'a gardée, je peux bien risquer la vie d'un autre ; Mathieu vous suivra donc. Quant à vous, mon père, vous savez ce que vous faites, et je n'ai rien à dire contre votre volonté. Mais il me faut votre parole d'honneur, Monsieur, que vous ne profiterez de ce que vous allez voir que pour vous-même. Il faut que vous me juriez devant Dieu que vous ne direz à personne la retraite de Bertrand, et que, si les chefs des troupes qui occupent le pays apprenaient que vous avez pénétré jusqu'à l'endroit où se cachent les chouans, vous ne leur donnerez pas de renseignements qui pourraient les y conduire. — Je vous donne cette parole, reprit le baron, quoique je m'étonne que vous me la demandiez, vous qui avez été la victime de ces misérables. — C'est un compte à régler entre Bertrand et moi, dit Jacques. C'est du sang qu'il me redoit et que je ne veux pas qu'il paye à d'autres. Maintenant, allez faire vos affaires ; je ferai les miennes quand il en sera temps.

Un moment après, le petit Mathieu était prêt. Il fut convenu que Caroline attendrait chez Bertrand le retour de Luizzi. Le baron partit, accompagné du jeune gars et du vieil aveugle. Tant que dura la nuit, qui était sur le point de finir, leur marche fut silencieuse. C'étaient toujours des chemins creux et effondrés qu'il fallait longer en suivant partout des haies épaisses. Dès que le jour commença à poindre, ils rencontrèrent des paysans qui s'en allaient travailler la terre ; puis le mouvement devint plus actif, et ils virent les chemins se couvrir des étroites charrettes du pays avec leurs immenses attelages qui consistaient pour le moins en trois paires de bœufs et quatre chevaux retenus par des traits d'une immense longueur. D'une part, le déplorable état des routes nécessite l'emploi de ces forces considérables pour transporter les moindres charges et arracher les chariots aux fondrières dans lesquelles ils s'embourbent ; d'une autre part, les paysans font une affaire de vanité de la quantité de chevaux et de bœufs qu'ils peuvent atteler à un seul chariot pour porter quelques sacs de blé à un marché. Luizzi, occupé de l'importance de la mission qu'il s'était donnée, regardait tout cela sans y faire véritablement attention ; il ne remarquait pas non plus l'aspect étrange des paysans qui conduí-

saient ces voitures, enveloppés dans leur cape de peau de chèvre, la tête coiffée d'un large bonnet rouge d'où s'échappaient leurs longs cheveux plats, leurs pieds nus dans leurs sabots et les jambes nues dans des guêtres de cuir qui se joignaient mal, avec une culotte courte ouverte sur le côté extérieur des genoux. L'espèce de chant doux et monotone qui accompagne presque toujours la marche de ces paysans ne le distrayait point de ses réflexions; cependant il fut frappé de la manière dont on parlait au père Bruno toutes les fois qu'on le rencontrait.

« — Hé! comment va-t-on chez vous? Jacques en a-t-il pour longtemps de son épaule? la blessure est-elle grave? » lui disait-on à tout moment.

L'événement arrivé à la chaumière depuis trois ou quatre heures à peine était déjà connu de tout le monde ; chacun s'en informait avec intérêt, mais personne ne faisait la plus simple observation de blâme ou de louange sur la conduite de Jacques ni sur celle des chouans. Cependant Luizzi témoigna sa surprise à Bruno de ce que la nouvelle de la blessure de son fils se fût si rapidement propagée.

— Cela n'a rien d'extraordinaire, répondit le bonhomme; la moitié des gars que nous venons de rencontrer étaient peut-être de la bande. A présent qu'ils ont fait leur coup, il sont rentrés dans les closeries, et les gendarmes y pourront aller sans se douter de rien. — Je ne comprends pas cela, dit Luizzi. — C'est pourtant bien facile. On sait combien il y a de *chapeaux* et de *têtes blanches* (d'hommes et de femmes) par maison. Que les gendarmes arrivent à l'heure du dîner, par exemple : ils demandent le compte des gens, il faut leur déclarer ceux qui sont aux terres et ceux qui sont au marché, et, s'il en manque, ils en prennent note. Mais comme les gars, lorsque le jour reparaît, sont là ou à l'ouvrage, il n'y a pas moyen de savoir ceux qui font partie des bandes. C'est si vrai que souvent on demande des renseignements sur un mauvais coup précisément à ceux qui l'on fait. Pour que l'on pût découvrir les gueux qui font de la fausse chouannerie, il faudrait tomber tout d'un coup dans les maisons au milieu de la nuit, et il ne fait pas bon pour les gendarmes de se promener la nuit dans nos chemins. — Alors, dit Luizzi, nous trouverons Bertrand chez lui? — Oh! non pas; il est connu, lui! et s'il va quelquefois dans la maison, ce n'est plus qu'après le soleil couché. Nous le trouverons à la Grande-Lande avec quatre ou cinq autres qui sont forcés de se cacher pour la même raison. — Ainsi, reprit le baron, nous avons rencontré quelques-uns des hommes qui ont attaqué cette nuit votre maison? — Mieux que ça, dit Bruno, je parierais que

nous avons parlé à celui qui a tiré le coup de fusil... vous savez ce petit trapu qui m'a dit : Faut espérer que ça ne sera rien. — Ce n'est pas lui, grand-père, dit le petit Mathieu ; je sais qui, moi. —Et l'as-tu dit à ton père? reprit Bruno, sans s'étonner du secret qu'avait gardé l'enfant. — Je le dirai d'abord avec mon sabot au gars Louis, le fils à Petithomme, la première fois que je le rencontrerai au paturage.—Ah ! c'est Petithomme? dit le vieillard froidement; il y a longtemps que Jacques aurait dû s'en méfier. Mais toi, petiot, prends garde au gars Louis, il a deux ans de plus que toi ; tape-le sur l'œil, c'est un bon endroit.—Soyez tranquille, grand-père, ce ne sera pas la première fois qu'il portera de mes marques.

Et, sans s'inquiéter davantage de ce qui pourrait arriver de la querelle de son petit-fils, Bruno s'arrêta et sembla flairer autour de lui.

— Nous devons être tout près de la Grande-Lande, dit-il. — Oui, grand-père, répondit Mathieu. — Alors; cherche à gauche un petit sentier dans les genêts ; Bertrand doit être au trou du Vieux-Pont.

L'enfant eut bientôt trouvé le sentier, et Luizzi, qui voyait s'étendre devant lui une lande de plus d'une lieue de diamètre, demanda si le chemin à parcourir était encore bien long.

— Nous allons au milieu de la lande à peu près repondit Bruno. — Comment ! repartit le baron, les chouans se cachent dans un endroit si découvert? — Regardez : vous verrez en face de vous, un peu à gauche, une petite éminence. C'est au pied de ce petit monticule qu'est le vieux pont. Une sentinelle, placée au sommet et cachée dans les genêts, domine facilement toute la lande. Au moment où je vous parle, Bertrand sait que trois personnes y ont mis le pied et s'avancent vers sa retraite. Il nous attend, parce que nous ne sommes que trois ; mais, si on lui eût signalé un corps de troupes, il serait déjà en route pour s'enfuir du côté opposé. — Mais s'il s'en présentait de plusieurs côtés à la fois ? — Quand elles viendraient de dix côtés, peu lui importerait. Il y a vingt sentiers inaperçus qui sortent de la lande ; les gars se disperseraient et fileraient à travers les soldats comme un lièvre entre deux chasseurs. Il n'y a jamais eu qu'un moyen de faire la guerre aux chouans. — Et lequel ? — C'est de prendre leurs femmes et leurs enfants, et de les emmener tranquillement à la ville sans leur faire de mal. Ah ! comme les pauvres diables se lasseraient vite s'ils n'avaient ni gîte ni lit ! Ce serait l'affaire de huit jours. Ils rapporteraient au galop leurs fusils et leurs munitions pour ravoir leurs familles, et, une fois désarmés, il faudrait bien qu'ils se tinssent tranquilles.

Le père Bruno s'arrêta tout à coup, puis reprit :

— Écoutez ! avez-vous entendu ce *houhou* ? on envoie quelqu'un pour nous reconnaître.

Ils continuèrent à marcher, et Luizzi remarqua que cette lande, qui au premier aspect lui avait semblé si unie, était traversée en tous sens par de profondes tranchées ou des ravins creusés par les pluies, et coupée de distance en distance de champs de genêts qui n'avaient pas moins de cinq ou six pieds de hauteur. Au moment où ils sortaient de ces épais fourrés, ils aperçurent Bertrand debout devant eux, qui leur cria :

— Où allez-vous comme ça ? — Nous allons où nous sommes arrivés, dit Bruno ; car c'est toi que nous cherchions. — Puisque vous m'avez trouvé, dites-moi ce que vous me voulez. — Ce Monsieur va te l'expliquer, car c'est lui que ça regarde. — Diable ! fit Bertrand, est-ce qu'il n'en a pas assez d'avoir manqué aller au fond de la mare, comme ça lui serait arrivé sans l'intervention de la sœur Angélique ? — C'est en son nom que je viens encore, fit Luizzi. — Pour sauver l'officier ? dit Bertrand d'un ton sombre. — Pour le sauver. — Que la sœur Angélique se mêle de ses affaires ! repartit Bertrand avec emportement. Du reste, tant pis pour vous de vous être mêlé de tout ça ! tant pis pour toi, Bruno, de t'en être mêlé aussi ! tu as fait une faute, tu as enseigné à un étranger le chemin du Vieux-Pont ; c'est une trahison, ça, et tu sais ce que ça se paye ! — Le motif qui amène ici ce Monsieur, repartit tranquillement Bruno, ne regarde pas la chouannerie ; ça intéresse la sœur Angélique toute seule. Expliquez-lui ça, Monsieur, et faites votre affaire.

Luizzi allait parler, quand Bertrand reprit la parole en disant :

— Puisque vous avez voulu voir le trou du Vieux-Pont, dit Bertrand, il faut y venir tout à fait à présent ; et puisque vous êtes si curieux, je vais vous montrer un chemin que vous ne connaissez ni les uns ni les autres.

Aussitôt, Bertrand se mit en marche en prenant une espèce de fossé à moitié plein d'eau. Comme Luizzi hésitait à le suivre, Bruno lui dit tout bas :

— Il ne s'agit point de reculer maintenant. Il doit y avoir des gars à droite et à gauche de nous, et peut-être derrière, qui vous saleraient les reins d'une balle, si vous faisiez mine de broncher.

Luizzi se mit à marcher, et, au bout de dix minutes ils arrivèrent dans le creux d'un ravin dont les deux bords avaient été joints autrefois par un pont à deux arches ; l'une d'elles était encore entière et sous laquelle huit ou dix hommes étaient assemblés autour d'un feu qu'ils y avaient allumé. Ils regardèrent à peine Bruno

et son petit-fils; mais ils tournèrent autour de Luizzi en murmurant entre eux :

— C'est l'espion de cette nuit.

Cette dénomination parut de mauvais augure à Luizzi. Mais, comme il ne s'était pas décidé à la démarche qu'il avait faite sans prévoir qu'il pouvait courir quelque danger, il parut ne pas s'apercevoir des mauvaises dispositions des chouans. Toutefois, il remarqua que le petit Mathieu s'approcha d'un des chouans qui se tenaient à l'écart, et lui dit d'un ton jovial :

— Bonjour, père Petithomme, comment va le gars Louis? — Ça va comme ça peut, dit le chouan. — Tu es donc là, Petithomme? dit Bruno d'un ton amical. — Oui, père Bruno. Et ça va bien, j'espère, chez vous? — Pas mal, pas mal.

Ni l'enfant ni le vieillard ne montrèrent la moindre émotion, en parlant l'un à l'assassin de son père, l'autre à l'assassin de son fils. D'un autre côté, Luizzi ne vit rien qui lui annonçât que le lieutenant eût été porté en ce lieu, et il attendit que Bertrand l'interrogeât. Celui-ci s'assit sur une grosse pierre, s'accouda sur ses genoux, et lui dit en se penchant vers le feu :

— Que demandez-vous? — Ce que je crains bien, dit Luizzi, que vous ne puissiez plus m'accorder : je voudrais voir votre prisonnier. — Qu'est-ce que vous voulez lui dire? — C'est un secret entre lui et moi.

Bertrand releva la tête, et examina Luizzi d'un air surpris; puis il reprit sa position en étendant les mains vers le feu, et cria à l'un de ses gens :

— Va chercher le blessé!

Un moment après, Henri parut, et Luizzi put l'examiner à son aise. C'était un homme de vingt-cinq ans à peine, de formes herculéennes, la tête petite, le front déprimé, et qui devait être rose sous sa barbe noire, quand la maladie ne l'avait pas atteint.

— Vous pouvez causer ensemble, dit le chouan. Ne vous gênez pas. Nous vous laisserons le temps. — Êtes-vous venu ici, Monsieur, dit Henri, pour traiter de ma liberté? — Non, reprit le baron; je viens au nom de la personne qui vous a reconnu chez Jacques. — De mademoiselle Caroline, qu'on appelle la sœur Angélique, et qui a deux noms de baptême faute d'un nom de famille, dit brutalement Henri; qu'est-ce qu'elle me veut? — Rien, Monsieur, dit Luizzi révolté de cette grossièreté; mais j'ai droit d'attendre de vous une explication.

Le militaire regarda autour de lui d'un air insouciant, et répliqua :

— Une explication ici! L'endroit n'est pas commode, j'ai le bras

droit en écharpe, mais c'est égal. Si ces paysans ont deux mauvaises lattes bien aiguisées à nous prêter, je suis votre homme. — Vous ne me supposez pas le mauvais goût, je pense, reprit Luizzi de son grand ton de gentilhomme, d'être venu vous demander une pareille explication ici et dans l'état où vous êtes ? — En ce cas, je n'en ai pas d'autre à vous donner, reprit Henri en lui tournant le dos.

Luizzi resta tout abasourdi de surprise en voyant le ton et les manières de ce monsieur que, d'après ses lettres, il s'était figuré un beau et mélancolique jeune homme. Il ne trouva rien à dire d'abord à la brutale réponse d'Henri, et peut-être l'eût-il laissé s'éloigner, si celui-ci ne se fût retourné et ne lui eût dit d'un ton insultant :

— Mais j'y pense, je voudrais bien que vous me fissiez le plaisir de me dire de quel droit vous venez vous mêler de mes affaires ? — C'est que vos affaires sont les miennes, Monsieur, dit le baron avec hauteur ; c'est que je suis le baron de Luizzi, et que Caroline est ma sœur.

A cette révélation Henri sembla pétrifié, et, quand Luizzi ajouta : « Je sais tout, Monsieur ! » le lieutenant se laissa emporter à d'effroyables jurements.

— Eh bien ! s'écria-t-il, que vous sachiez tout, c'est bon ; allez me dénoncer à mes chefs, faites-moi casser en tête du régiment. Après tout, ça m'est égal ; d'ailleurs voilà des gueux qui depuis hier me promettent de m'achever. A leur aise maintenant, j'aime autant que ça finisse tout de suite.

Luizzi se figura qu'un délire de fièvre occasionné par la blessure exaltait la tête de ce jeune homme. Flatté d'ailleurs de l'impression qu'avait faite la simple énonciation de son nom, il reprit plus doucement :

— Écoutez, Monsieur, je crois l'autorité militaire fort peu curieuse de punir une faute comme la vôtre, surtout quand elle peut se réparer. — Eh ! comment diable voulez-vous que je la répare avec douze cents francs d'appointements ? répondit Henri en haussant les épaules.

Luizzi, qui s'était fait une idée chevaleresque de la mission qu'il venait remplir et qui ne renonçait pas à atteindre le but qu'il s'était proposé, écouta à peine cette singulière réponse, la rejeta toujours sur le compte de la fièvre, et repartit vivement :

— Votre manque de fortune, Monsieur, ne saurait être un obstacle ; la fortune personnelle de ma sœur est peu de chose à la vérité, mais je puis l'accroître à tel point qu'elle satisfera à toutes les exigences d'une position honorable.

L'épaisse intelligence du sous-lieutenant sembla s'éveiller lentement, et, comme un homme qui cherche à comprendre ce qu'on veut lui dire, il regarda Luizzi et lui dit en balbutiant :

— Caroline était déjà un assez bon parti... Tant mieux pour elle si vous la faites plus riche... Il est possible que j'eusse mieux fait de l'épouser... si je n'avais pas écouté... — D'indignes calomnies, dit Luizzi. — Je ne dis pas que mademoiselle Caroline ait jamais rien fait de répréhensible, répondit Henri en grommelant entre ses dents. — Mais vous l'avez cru peut-être un moment, et ce moment a suffi pour détruire à jamais son bonheur, et aussi le vôtre sans doute. Mais il en est temps encore, Monsieur; elle n'a pas prononcé ses vœux, elle vous aime toujours, et, si vous êtes enfin désabusé, prouvez-le-moi en acceptant sa main.

Pour faire cette proposition, Luizzi s'était posé d'une façon tout héroïque, en se campant sur la hanche, la main tendue vers Henri. Il avait parlé d'un ton théâtral auquel il ne manquait absolument qu'un manteau espagnol et une rapière pour être du meilleur dramatique, et il continua de même en voyant l'air ébouriffé de Henri.

— Je suis venu loyalement à vous, Monsieur. Répondez-moi de même : Êtes-vous libre? — Libre de me marier? dit Henri. Oui, si je deviens libre de partir d'ici. — En ce cas, que dirai-je à Caroline? — Ma foi! que je suis tout prêt à l'épouser, dit encore Henri dont les yeux attestaient une étrange surprise et une espèce d'égarement. — Merci pour elle, mon frère, reprit le baron, toujours monté sur son dada chevaleresque.

Puis, s'adoucissant jusqu'au ton paternel, par une habile transition il reprit :

— Qui donc avait pu vous égarer au point d'écrire à Caroline un billet pareil à celui-ci?

Henri prit le billet et le lut. Il resta silencieux et comme plongé dans de profondes réflexions.

— Je sais, dit Luizzi qui était en train de phrases, je sais que l'amour, qui souvent se refuse à l'évidence, croit aussi au crime sur les plus légers soupçons. Mais vous pouvez me dire quel a été l'auteur des calomnies? — Oh! dit Henri, les yeux toujours fixés sur le billet, je ne puis ni ne dois nommer une personne... — Je vous comprends, dit Luizzi; mais je crains que cette Juliette...

Henri tressaillit; mais il répondit presque aussitôt :

— Non, sur l'honneur, jamais Juliette ne m'a dit un mot contre la bonne réputation de Caroline. — Ce serait donc?... — Ne cherchez pas, monsieur de Luizzi; vous ne connaissez pas ceux qui m'ont trompé. — Comme vous voudrez. Je respecte votre scru-

pule. Mais ce qui maintenant doit nous occuper, c'est de trouver les moyens de vous délivrer. Laissez-moi me charger de cette négociation, ajouta le baron d'un air ravi de sa supériorité ; je ferai entendre raison à ces gens-là. — Essayez, dit Henri ; mais soyez assez bon pour me confier cette correspondance. — Vous y retrouverez tout à fait votre cœur, repartit Luizzi d'un ton charmant

Et il remit le paquet de lettres à Henri, qui se prit à les lire avec une attention qui fit sourire Luizzi. Aussitôt le baron s'avança vers Bertrand.

— Enfin c'est fini, lui dit le chouan. Bruno vient de m'expliquer l'affaire ; il paraît que la religieuse est votre propre sœur. Tant mieux pour vous, car c'est une sainte femme. Puisque vous n'avez plus rien à faire ici, partez : le plus tôt sera le mieux. — C'est que je ne puis partir seul, car Bruno ne vous a pas tout dit. Je suis le frère de la sœur Angélique, comme vous l'appelez ; mais cet officier était son fiancé depuis longtemps ; des malheurs les ont séparés, et aujourd'hui qu'ils se sont retrouvés, je veux assurer leur bonheur en les mariant. — Marier une religieuse ! dit un des chouans. — Elle n'a pas prononcé ses vœux, repartit Luizzi.

Un sourd murmure courut parmi tous ces hommes.

— Taisez-vous, cria Bertrand, ça n'est pas notre affaire ! et pour vous le prouver, Monsieur, dit-il à Luizzi, je vous dirai tout bonnement que l'officier et la religieuse pourront se marier tant qu'ils voudront quand on nous aura remis Georges en échange de notre prisonnier. — Vous ne voulez donc pas me le rendre ?

Bertrand regarda Luizzi d'un air tout ébahi.

— Et pourquoi voulez-vous que je vous le rende ? — Il y va de 'honneur d'une femme, du bonheur de celle que que vous appelez une sainte. — Jolie sainte, dit Bertrand, qui a des galants dans la Ligne ! — Vous oubliez à qui vous parlez ! dit Luizzi. — Vous l'oubliez vous-même ! s'écria Bertrand en s'avançant vers le baron, la crosse de son fusil en l'air. Est-ce que je vous connais, moi ? Je vous ai laissé approcher quand j'aurais pu vous faire détaler à coups de fusil, je vous ai permis de parler à cet officier parce que le père Bruno vous accompagnait et que j'ai causé un malheur à son fils ; mais est-ce que je vous dois quelque chose, à vous ? Décampez donc ; je vous le conseille ; éloignez-vous pendant que j'ai encore la bonne volonté de vous laisser partir, et ne me fatiguez pas de vos airs de monsieur de Paris, entendez-vous ?

Probablement Luizzi allait faire quelque sotte réplique, lorsque Bruno prit la parole.

— Voyons, Bertrand, ne sois pas méchant ; il a raison, ce mon-

sieur. — Ne te mêle pas de ça, Bruno, dit Bertrand ; tu ne t'en es déjà que trop mêlé. — Et je m'en mêlerai tant que je voudrai, entends-tu, Bertrand? repartit l'aveugle d'un ton irrité. Penses-tu me faire peur avec ta grosse voix? je l'ai entendue trembler et prier, Bertrand ! — Tais-toi, dit le chouan en tournant son farouche regard vers l'aveugle, tais-toi ! tu t'attireras quelque malheur. — Et si je ne veux pas me taire, et si je veux dire ce que tu as fait! Bertrand, ne me force pas à parler... — Je t'en empêcherai bien, reprit le chouan en armant son fusil. — Ne touchez pas le bonhomme, s'écrièrent les autres chouans; c'est assez de Jacques.

Le chef s'avança en relevant son fusil avec colère, et Bruno lui dit d'un ton impératif :

— Viens ici, Bertrand, viens ici.

Bertrand obéit et suivit le vieillard à quelques pas de Luizzi. Les chouans se retirèrent en dehors de l'arche du pont ; mais, l'ellipse de la voûte servant de conducteur aux paroles de Bruno, le baron put les entendre comme s'il eût été à côté de l'aveugle. Il disait à Bertrand :

— As-tu oublié l'attaque d'Andouillé? as-tu oublié que Balatru, notre chef, y fut tué d'une balle entre les deux épaules, quoiqu'il marchât le premier devant nous? Il n'y a que moi, qui étais à côté de toi, qui sache qui a tiré cette balle. Veux-tu que je le dise tout haut? — Balatru nous trahissait, dit Bertrand en baissant la tête. — Tu étais l'amant de la femme à Balatru et tu l'as épousée, voilà tout. — Eh bien ! après? repartit Bertrand dont la main se crispait de colère. — Après? quand je t'ai menacé de te dénoncer aux chefs, tu m'as prié à genoux sur la terre et tu m'as dit : « Ne me trahis pas; si tu me demandes jamais la vie ou la mort d'un homme, je le sauverai ou je le tuerai à ton plaisir. » — Est-ce que tu me demandes la vie de cet officier? — Ça d'abord, puis autre chose. C'est Petithomme qui a tiré sur Jacques. — Qui te l'a dit? — Est-ce que ce n'est pas lui? Mathieu l'a vu. — Oui, c'est lui. — Je ne veux pas qu'il puisse recommencer. Tu sais qu'il a dû épouser Marianne; il a tenté cette nuit de faire ce que tu as fait autrefois, et... — C'est bon, dit Bertrand, je t'en réponds. D'ailleurs, c'est un failli gars dont je me méfie; c'est la moindre des choses... Mais pour l'officier, je ne le peux pas. — Tu le peux, si tu le veux...

Comme ils allaient continuer, on entendit un petit bruit au sommet du ravin, et un chouan descendit en se laissant glisser à travers les ronces et en disant à voix basse :

— Hé ! les gars ! voilà les culottes rouges ! — Où ça? fit Bertrand. — A la lisière du grand bois. — C'est bon, répondit le chef, tenez-vous en repos, et remontez là-haut. Puis, se tournant vers

Bruno, il reprit : — Comment veux-tu que je fasse pour proposer cela aux autres?

Il n'avait pas achevé qu'un second chouan parut.

— Hé ! les gars ! voilà les culottes rouges ! — De quel côté? — Vers la grande mare. — Remonte, et qu'on attende, reprit Bertrand.

A cette nouvelle, Henri s'était levé pour s'approcher du baron; mais celui-ci lui avait fait signe de ne pas interrompre l'entretien des deux paysans. En ce moment, Bruno disait à Bertrand :

— Voilà une bonne occasion; renvoie tes hommes et laisse ici l'officier avec nous. — Je vais voir si c'est possible, dit Bertrand d'une voix tranquille.

Aussitôt il s'éloigna de quelques pas en jetant un regard de menace sur le vieillard. Luizzi s'approcha de Henri qui lui dit :

— Voilà un secours qui nous arrive fort à propos... — J'en doute, dit Luizzi. Puis il s'approcha de Bruno et lui glissa tout bas ces mots : Prenez garde, j'ai peur de quelque trahison.

Presque aussitôt Bertrand reparut : il semblait violemment agité.

— Nous sommes vendus, dit-il, ils sont plus de trois cents venant de tous les coins.

Les chouans se rapprochèrent de Bertrand, et le mot : *vendus! vendus!* circula parmi ces douze ou quinze hommes réunis.

— Vendus et perdus! dit Bertrand; ils s'avancent en faisant le cercle et en fouillant la lande comme des rabatteurs de gibier. — C'est le père Bruno qui nous a dénoncés, cria le chouan Petit-homme, pendant que Bertrand regardait quel effet produirait cette accusation. — Si je vous avais dénoncés, dit Bruno en haussant les épaules, est-ce que je serais au milieu de vous? — Il a raison! il a raison! — Mais vous me semblez bien vite démontés, vous autres, reprit Bruno; comment! vous ne pouvez pas vous échapper et glisser entre une centaine de soldats? Est-ce que vous ne connaissez pas le sentier du... — Je connais tous les sentiers, dit Bertrand en interrompant Bruno; mais, à la manière dont ils s'y prennent, nous serons bien heureux s'il n'y en a pas trois ou quatre d'entre nous arrêtés ou tués. Pourtant, il y a un moyen de tout sauver sans qu'aucun de nous coure le moindre risque. — Voyons... — Le voici, reprit Bertrand en s'adressant à Henri; vous connaissez le terrier où vous avez été enfermé, il peut tous nous contenir et nous pouvons nous y cacher. Vous laisserez approcher les soldats jusqu'ici, et quand ils arriveront, vous leur déclarerez qu'il y a plus de deux heures que nous avons quitté la lande. Les recherches cesseront de ce côté, et nous, nous resterons ici tranquilles comme des poissons dans l'eau. — Soit, dit Bruno, je te le promets. — Et moi aussi, ajouta le baron. — Mais moi, je ne peux pas

m'engager à trahir les miens, dit Henri. — Vous, dit Bertrand, ça ne m'embarrasse pas, et je vous réponds que vous ne parlerez pas. — Que veux-tu donc faire? dit Bruno. — Il nous suivra de bonne volonté et il ne criera pas quand nous le tiendrons, ou bien il restera ici et ça fera un cadavre de plus dans la lande. — N'oublie pas que je t'ai demandé la liberté de cet officier? dit Bruno. — Pour qu'il nous livre, repartit Bertrand. — Sauvez-vous, Henri, reprit le baron, et jurez sur l'honneur de ne pas révéler le lieu de leur retraite. — Cela m'est impossible, répondit Henri. — En ce cas, dit Bertrand en tirant son couteau de chasse, marchez devant et ne bronchez pas. — Vous pouvez me tuer, dit Henri, car je ne ferai pas un pas. — Va comme il est dit, fit Bertrand en se reculant comme pour asséner un coup plus sûr à Henri. — Si vous commettez un tel crime, s'écria Luizzi, je retire ma parole. — Eh bien! ça sera pour vous comme pour lui. — Ils se resserrent et se rapprochent! murmura une voix partie du haut du pont. — Voyons, décidez-vous, cria Bertrand. — Un moment, dit Luizzi. Vous oubliez une chose : c'est que, si nous restons seuls ici, les militaires qui vont venir et qui ne nous connaissent pas ne croiront point à nos assertions et n'en continueront pas moins leurs recherches... — C'est juste, dit-on de toutes parts. — Tandis que si un de leurs officiers, continua Luizzi, leur certifie que vous êtes partis depuis longtemps, ils n'en douteront pas. — C'est encore juste, repartit Bertrand, mais il faut qu'il le veuille. — Consentez, Henri, dit le baron. — Les voilà qui viennent! cria un chouan qui descendit du monticule où il était en sentinelle. — Voyons, dit Bertrand, qui jeta brusquement son fusil en bandoulière pour pouvoir se mieux servir de son couteau de chasse : une fois, deux fois, voulez-vous jurer de dire que nous sommes partis depuis le matin?

Henri hésita encore.

— Ma foi, tant pis pour lui! dit Bruno en haussant les épaules. — Vous ne le voulez pas? reprit Bertrand; alors, bonjour.

Il leva son couteau de chasse. Henri pâlit et recula.

— Je vous jure sur l'honneur, dit-il d'une voix altérée, de me taire sur ce que vous avez fait. — Ce n'est pas cela, dit Bertrand; il faut dire que nous sommes partis depuis longtemps. Allons, ne faites pas tant de façons! votre peau est devenue trop blanche depuis un moment pour que vous n'y teniez pas. — Ils arrivent... ils arrivent! murmura une voix dans les broussailles. — Allons, finissons! dit Bertrand en levant son couteau. — Eh bien! fit Henri, je vous donne ma parole de militaire de déclarer ce que vous voulez. — Soit, repartit Bertrand.

Luizzi fut charmé de la résolution de Henri, quoiqu'elle lui parût

trop tardive ; il pensa qu'il est de ces occasions où il est maladroit de laisser approcher le danger d'assez près pour montrer qu'on en a peur.

— Songez, dit Bertrand, que les Bruno nous répondront de vous et qu'ils y passeront tous, hommes et femmes, si nous sommes trahis. — C'est bon ! c'est bon ! dit Bruno ; pensez à vous, le reste nous regarde.

Bertrand fit signe aux siens de le suivre. Il marcha quelque temps dans le ravin du côté par lequel on avait amené Henri, puis il disparut avec ses gens dans les broussailles ; mais, avant qu'ils se fussent éloignés, Luizzi vit Bertrand désigner Bruno au chouan Petithomme. Il fit part de sa remarque au vieillard, qui sembla méditer un moment sur ce qu'il venait d'apprendre.

— Diable... diable ! faisait-il en secouant la tête. — C'est votre faute aussi, grand-père, dit Mathieu avec colère ; pourquoi allez-vous dire à Bertrand que nous savons que c'est Petithomme qui a tiré sur mon père ? — Tu as raison, pétiot, j'ai eu tort. Mais je ne puis croire que Bertrand ose faire un coup comme ça. — Vous lui avez fait un cruel reproche, dit Luizzi à voix basse, et.... — Vous l'avez entendu ? reprit de même Bruno.

Luizzi fit un signe de tête affirmatif. Bruno sembla hésiter un moment, puis il dit assez haut :

— Nous avons un meilleur moyen de sauver les gars que de rester ici : c'est d'aller au-devant des soldats et de les empêcher d'approcher, en leur disant que toute la bande est partie. — Vous avez raison, reprit Henri ; allons vite et prenons le chemin le plus court.

Aussitôt ils quittèrent le ravin et entrèrent dans un sentier bordé des deux côtés de hauts genêts. Ils marchèrent d'abord rapidement, mais Bruno s'arrêta tout à coup et parut écouter. Ils n'entendirent que les cris lointains des soldats qui s'avertissaient les uns les autres de l'endroit où ils se trouvaient. Bruno reprit sa marche, mais au bout de cinquante pas il s'arrêta encore.

— Nous sommes suivis, c'est sûr. Mathieu, n'as-tu rien entendu ? — C'est vrai, dit Mathieu, à gauche dans les genêts, j'y vas. — Reste ici, pétiot, dit le vieil aveugle.

Mais l'enfant ne l'écouta pas et s'enfonça intrépidement dans le fourré. Luizzi et Henri suivirent sa marche des yeux au mouvement qu'il imprimait aux genêts qu'il agitait en avançant. A trente pas à peine de l'endroit où ils étaient restés, ce mouvement devint tout à coup plus vif, comme s'il y avait eu une lutte. Il recommença, en s'éloignant, comme si Mathieu eût repris sa course, puis il disparut tout à coup.

— Pétiot ! Mathieu ! reste ici, enragé ! criait le vieillard en se démenant.

Point de réponse. Un effroi singulier s'empara de Luizzi, qui s'avança vers l'endroit où avait disparu l'enfant. Henri le suivit et l'arrêta à dix ou douze pas de Bruno, qui continuait à appeler Mathieu.

— Ce petit garçon est au diable, dit le lieutenant; vous avez bien vu les genêts continuer à s'agiter dans la direction qu'il a prise..

Comme Luizzi allait faire part à Henri de ses craintes, ils entendirent un coup sourd et un cri affreux. Ils se retournèrent. Le père Bruno était encore debout, se dressant sur la pointe des pieds, les bras étendus; son visage se tordait dans d'horribles convulsions; ils coururent vers lui; mais, avant qu'ils fussent arrivés, le vieillard s'abattit la face contre terre, les bras en avant, et ils virent qu'un coup épouvantable, frappé par derrière, lui avait brisé le crâne. Henri et Luizzi se regardèrent d'un commun mouvement d'épouvante, puis ils portèrent autour d'eux un regard effaré. Tout était tranquille, rien ne bougeait, et ils n'entendirent que les appels incessants des soldats qui se rapprochaient de plus en plus. Il s'en fallait que Luizzi fût un lâche, et Henri passait pour un brave soldat; mais la pâleur livide répandue sur leurs visages montrait cependant la profonde terreur dont ils étaient saisis. Luizzi essaya d'articuler quelques paroles; mais ses lèvres s'agitèrent vainement, la voix lui resta dans la gorge comme refoulée par un poids invincible. Ils étaient en face l'un de l'autre, immobiles, glacés. Un léger bruit se fit entendre. Ils se retournèrent soudainement et s'appuyèrent dos à dos l'un contre l'autre, comme pour faire face au danger qui pouvait les menacer. Ils restèrent ainsi près d'une minute, et ce ne fut qu'au bout de ce temps qu'ils s'aperçurent que le bruit venait des dernières convulsions de Bruno qui s'agitait dans les étreintes de l'agonie. Un même mouvement de pitié les fit se baisser pour lui porter secours; un même mouvement de terreur les fit se redresser pour regarder autour d'eux. Rien ne bougeait, et ils se serrèrent encore plus près l'un contre l'autre. Cependant cet effroi immobile sembla se rompre tout à coup, et, après les avoir tenus comme anéantis, il s'échappa en cris et en mouvements désordonnés. Luizzi tira son mouchoir, et, l'agitant au-dessus des genêts, il se mit à crier d'une voix perçante, mais épouvantée :

— Par ici ! par ici ! par ici !

Et presque aussitôt Henri se mit à pousser les mêmes cris. L'agitation de leur effroi fut peut-être plus puissante que son immobi-

lité ; car ils élevaient encore leurs mouchoirs et criaient encore que déjà ils étaient entourés de soldats. Luizzi raconta alors à un capitaine les tristes événements dont il avait été témoin. Pendant son récit, des soldats apportèrent le corps du petit Mathieu. L'empreinte de doigts fortement enfoncés autour du cou du malheureux enfant prouva qu'il avait été saisi à la gorge et étranglé par une main d'une force effrayante. Les cris de Luizzi et d'Henri, en appelant un grand nombre de soldats au point où gisait le corps de Bruno, avaient rompu le cercle qui se resserrait lentement autour des ruines du vieux pont, et l'on fût forcé de reconnaître que les chouans avaient profité du désordre excité par un si atroce attentat pour se glisser de ce côté et se jeter hors de la lande ; car on n'en trouva pas un seul dans l'espèce de caverne qu'ils avaient désignée comme devant leur servir de retraite, et la battue ne put faire découvrir la trace d'aucun d'eux.

Cependant Luizzi, qui devait retrouver Caroline chez Jacques, fut choisi pour être le triste messager de la mort du père et du fils de ce malheureux homme. Le bonheur qu'il croyait apporter à Caroline l'occupait à peine à côté du cruel devoir qu'il avait à remplir. Il s'achemina en tremblant vers la maison du fermier, tandis que Henri, auquel il donna rendez-vous à Vitré, suivait les soldats.

Le baron s'arrêta un moment à la porte de l'enclos avant d'y pénétrer. La maison était fermée, et personne ne paraissait. Il se décida à entrer. Tout le monde était assemblé dans la grande salle, Jacques assis au coin du feu, sa femme agenouillée par terre et pleurant sur les genoux de son mari, les domestiques réfugiés dans les coins et se regardant avec terreur, les petits enfants pressés entre les jambes de Jacques et les bras de leur mère, et Caroline debout à côté d'eux. Quand Luizzi parut, Jacques se leva.

— Nous savons tout, Monsieur, lui dit-il. — Qui a pu vous l'apprendre ? s'écria Luizzi. — Un ami... Petithomme, qui a passé par ici. — Petithomme ! s'écria le baron ; mais c'est celui qui a tiré hier sur vous, c'est celui à qui j'ai vu Bertrand désigner votre père comme une victime. — Petithomme ! répéta Jacques en abaissant un regard terrible sur sa femme, tandis que celle-ci, se rejetant en arrière, semblait fléchir sous ce terrible regard.

Pas un mot ne fut prononcé de part ni d'autre. Jacques s'essuya le front du dos de la main, car il était inondé de larges gouttes de sueur ; puis il reprit d'une voix tranquille :

— Sœur Angélique, vous avez retrouvé votre fiancé. Épousez-le, si c'est le seul homme que vous ayez aimé. Vous n'avez plus

rien à faire ici. Adieu. — Je ne voudrais pas vous abandonner au milieu de cette affliction, dit Caroline.

Jacques ne répondit pas ; mais ses sourcils se froncèrent légèrement, et il montra à la religieuse la porte de la maison d'un geste impératif. Elle sortit, accompagnée de son frère.

XXIII

CONCLUSION SELON LUIZZI.

A peine Luizzi et Caroline furent-ils éloignés de cette scène de désolation, que le baron raconta à sa sœur son entrevue avec Henri. Mais il la lui raconta en homme qui veut arriver au but qu'il s'est proposé ; c'est-à-dire qu'il passa sous silence les singulières réponses du lieutenant au moment où il l'avait abordé. Il ne dit point non plus à sa sœur l'air stupéfait et réservé du jeune homme ; il lui inventa un étonnement et une joie qui firent doucement rougir Caroline. Cependant, comme elle insistait pour savoir quelles avaient été les calomnies qui avaient déterminé son amant à lui rendre si brutalement ses lettres, Luizzi, qui ne voulait pas avouer combien il avait été léger dans son explication avec Henri, ne trouva rien de mieux que de rejeter toute la faute sur une personne dont la nature acceptait volontiers la responsabilité de tous les mauvais propos, et dont l'éloignement ne permettait pas à Caroline de s'informer exactement de la vérité. Madame Barnet, la notairesse aux manières si acariâtres, au parler si aigre, dont l'aiguille s'occupait sans cesse à réparer les trous des bas de son mari, et la langue à faire des brèches à la réputation des autres, madame Barnet devint l'éditeur responsable des calomnies qui avaient dû dicter la conduite d'Henri. Caroline se laissa facilement persuader par son frère. Tous deux concertèrent les mesures à prendre pour qu'elle quittât la maison succursale des religieuses où elle se trouvait. Pour éviter des contestations qui pourraient être fort longues, Luizzi décida qu'elle n'y rentrerait point, et qu'ils se rendraient sur-le-champ à Laval. Un obstacle cependant les arrêtait l'un et l'autre : c'était le manque absolu d'argent. Luizzi pensa qu'il serait très-facile à Henri de lever cette difficulté. Il se rendit à pied à Vitré avec sa sœur, demanda un logement dans l'auberge la moins misérable de la ville, et y laissa Caroline pour aller voir le lieutenant. Il le trouva levé, malgré sa blessure, et écrivant.

Quand Luizzi eut exposé sa demande au lieutenant, celui-ci devint fort embarrassé; il balbutia des excuses assez peu convenables, quoique cependant il parût très-plausible qu'un lieutenant ne fît pas d'économies sur ses maigres appointements. Le baron, pour qui, avec ses deux cent mille livres de rente, il semblait impossible qu'un homme connu ne pût pas se procurer sur-le-champ quelques milliers de francs, proposa très-naturellement à Henri de les emprunter à ses camarades ou à l'officier payeur du régiment. Mais le lieutenant lui fit comprendre avec mauvaise humeur qu'il ne pouvait avoir recours à la bourse d'officiers qui étaient aussi pauvres que lui, puis il finit par dire :

— Si nous étions à Paris, je ne serais pas embarrassé pour vous donner de quoi quitter ce maudit pays, dussé-je mettre mes épaulettes en gage; mais dans ce trou il n'y a pas même un mont-de-piété. On a bien raison de dire que la Bretagne est un pays de sauvages.

Le baron trouva singulier que le mont-de-piété fût pour Henri un thermomètre de bonne civilisation; mais il n'en resta pas moins fort inquiet des moyens par lesquels il sortirait de sa fâcheuse position. Henri n'avait aucune ressource, et, d'après ce qu'il crut voir, Luizzi supposa que, s'il mettait tant de discrétion à s'adresser à la bourse de ses camarades ou de ses chefs, c'est qu'il avait été déjà plus qu'indiscret à cet égard. L'impression de cette entrevue ne fut point favorable à Henri dans l'esprit du baron. Toutefois, celui-ci s'était fait un si beau plan de conduite, il s'était créé un si noble rôle de protecteur, de frère dévoué et généreux, qu'il travailla le plus qu'il put à détruire en lui-même cette fâcheuse impression. Il se dit que c'est assez le fait d'un lieutenant d'endetter sa jeunesse, et que tous ceux de la bonne comédie et des bons opéras-comiques, qui séduisent si galamment les femmes, ont presque toujours autant de papier timbré que de billets doux dans leurs poches. Luizzi regagnait la maison où il avait laissé sa sœur en s'entretenant avec lui-même, lorsqu'il fut tiré de sa rêverie par un cri de surprise et par son nom prononcé d'une voix étonnée. Luizzi regarda et vit un voyageur qui descendait d'une diligence qui relayait. Cet homme, c'était M. Barnet, le notaire.

— Pardieu! s'écria Luizzi, c'est le ciel qui vous envoie. — Et c'est lui qui me fait vous rencontrer. Que diable êtes-vous donc devenu, depuis dix-huit mois? Je vous ai écrit vingt fois, et mes lettres sont toutes restées sans réponse. — J'ai fait un voyage à l'étranger, répondit le baron avec embarras. Mais vous, quel motif vous amène dans ce pays? — Un très-important comme affaire, et un autre non moins important comme affection. Le premier est

un procès d'où dépend la fortune d'un de mes clients, plus d'un million et demi, ma foi! C'est une affaire grave : il ne s'agit pas moins que d'un testament supposé qui priverait le marquis de Bridely de soixante mille livres de rente. — Le marquis de Bridely! dit Luizzi, je le connais, ce me semble; n'est-ce pas le troisième fils du vieux marquis... une espèce de misérable?... — Non... non... dit Barnet tout bas d'un air de confidence, il est mort; il s'agit de son fils qu'il a reconnu et légitimé. — M. Gustave! s'écria le baron, mais c'est un autre intrigant... — Ses droits n'en sont pas moins incontestables, repartit le notaire; et le bon droit, voyez-vous, monsieur le baron, est toujours respectable, même quand il s'applique à un fripon. D'ailleurs, M. de Bridely s'est montré ce qu'il devait être en cette circonstance. C'est moi qui ai découvert l'héritage que le hasard lui envoyait, il m'a chargé de la direction de l'affaire, et, si elle réussit, il s'agit pour moi d'une somme de cent mille francs. — Cela vaut bien la peine de faire deux cents lieues, repartit le baron. — Et cependant, répliqua Barnet, peut-être l'espérance d'un pareil bénéfice ne m'eût-elle pas décidé à quitter Toulouse, si je n'avais pas dû voir dans ce pays une personne qui vous intéresse aussi, monsieur le baron. — Caroline? dit Luizzi. — Vous l'avez vue? — Oui, je l'ai vue, elle est ici. — Allons, allons, en voiture! cria le conducteur. — Ne vous arrêtez-vous pas à Vitré? dit Luizzi à Barnet, qui s'avança vers la diligence. — L'affaire Bridely se plaide demain à Rennes; je n'arriverai que ce soir, et je serai forcé de passer la nuit avec l'avocat qui est chargé de notre cause, pour lui donner connaissance des pièces importantes que je lui apporte. — Mais Caroline? dit le baron. — Je comptais lui écrire et la voir à mon retour. L'époque de sa majorité approche, j'ai à lui rendre compte de sa fortune, et je suis ravi que vous soyez présent pour juger de l'usage que j'en ai fait, quoique je regrette que tout cet argent doive passer dans un couvent. — Mais non, reprit vivement Luizzi; Caroline se marie. — Bah! fit Barnet en quittant le marchepied de la diligence; et avec qui? — Avec un militaire, un certain M. Henri Donezau.

Barnet fronça le sourcil.

— Je connais ce nom-là, il me semble... — En voiture donc! cria le conducteur. Il n'y a plus que vous, Monsieur. Nous avons deux heures de retard sur Laffitte et Caillard, et nous ne les rattraperons pas. — Adieu donc! dit Barnet, donnez-moi votre adresse ici. — Je compte partir demain, je retourne à Paris. — A Paris donc! J'y repasserai pour vous voir, car nous avons bien des affaires et de bien graves à décider ensemble. — Un moment! dit

Luizzi. Par un accident trop long à vous expliquer, j'ai été arrêté par des chouans, dépouillé et volé, et je me trouve ici... — Sans argent, dit Barnet. Diable! c'est embarrassant; moi-même je n'ai pris que juste ce qu'il me fallait pour mon voyage, car je savais que j'aurais à traverser un pays en pleine guerre civile. Voici donc tout ce que je puis pour vous : c'est une lettre de change sur un négociant de Rennes. Vous devez facilement trouver à la faire escompter, à moins que vous ne préfériez que je vous en envoie les fonds. Vous les aurez demain à midi au plus tard. — J'aime mieux cela, dit Luizzi, qui pour de bonnes raisons ne se souciait pas d'aller chez un banquier où l'on aurait pu lui demander un passe-port répondant de son identité.

Luizzi et Barnet se séparèrent, et le baron dit sa rencontre à sa sœur. Celle-ci n'avait point de si bonnes nouvelles. L'une des sœurs du couvent, ayant appris ce qui s'était passé chez Jacques et ne voyant pas Caroline rentrer, était venue pour la questionner à ce sujet. Irritée de la nouvelle résolution de Caroline, elle la menaça de la dénoncer aux autorités, et, bien qu'elle n'eût aucun droit, cette menace épouvanta la jeune fille. Luizzi en fut encore plus troublé, car, s'il lui fallait paraître devant un magistrat quelconque, il n'avait aucun moyen de justifier ou ce qu'il était ou les droits qu'il pouvait avoir sur la jeune religieuse. Il se décida donc à quitter Vitré dès qu'il le pourrait. A peine avait-il pris ce parti, qu'il reçut un billet d'Henri qui lui écrivait pour lui dire que la fièvre venait de le reprendre et qu'il lui était impossible d'aller demander son pardon à Caroline. Luizzi se rendit en hâte auprès du lieutenant, qu'il trouva véritablement alité. Il fut convenu entre eux que Luizzi partirait immédiatement pour Paris, que pendant son séjour il obtiendrait la permission du ministre de la guerre, ferait publier les bans, et qu'aussitôt sa blessure guérie, Henri les rejoindrait. Tout cela réussit à merveille, du moins quant aux projets de départ de Luizzi. Le lendemain il reçut l'argent promis par Barnet, et trois jours après il était à Paris.

Aussitôt après son arrivée, toutes les journées de Luizzi furent occupées à enseigner à Caroline le monde extérieur où elle allait entrer. Ce furent des acquisitions nombreuses de meubles, d'étoffes, de robes, de parures; ce furent des spectacles où il rencontra beaucoup de ses anciens amis, qui l'accueillirent comme un homme revenu d'un voyage en Italie ou en Angleterre, et qui ne s'enquirent point du motif de son absence. Il en présenta quelques-uns à sa sœur, et en peu de jours la loge de Luizzi à l'Opéra devint le rendez-vous des plus élégants qui demandaient la faveur de venir offrir leurs hommages à la belle Caroline de Luizzi. Tout

marchait au gré des désirs du baron. Il venait d'expédier à Henri la permission du ministre de la guerre, et le lieutenant annonçait que sa blessure lui permettrait bientôt de se mettre en route, lorsqu'un matin que le baron était seul avec Caroline dans son appartement, on vint annoncer à la jeune fille qu'une dame demandait à lui parler. Caroline ne connaissait aucune femme à Paris; Luizzi n'avait voulu la présenter nulle part avant son mariage, embarrassé qu'il était du nom sous lequel il pouvait la produire dans le monde. Ils furent donc tous deux fort étonnés de cette visite, et Caroline fit demander le nom de la personne qui se présentait. Le domestique revint et annonça :

— Mademoiselle Juliette Gelis.

A ce nom, Caroline poussa un cri de surprise et s'élança vers l'antichambre, où elle se précipita dans les bras de Juliette avec la joie d'une amie confiante qui retrouve son amie la plus chère. Puis elle l'entraîna rapidement vers le salon et la présenta à son frère. Luizzi regarda cette femme avec curiosité pendant qu'elle le saluait les yeux baissés. Il vit que le portrait que sa sœur lui en avait fait n'était point flatté; mais ce qu'il remarqua et ce qui avait dû échapper à l'ignorance de Caroline, c'était l'air de langueur ardente qui respirait dans les traits légèrement fatigués de mademoiselle Gelis, c'était la souplesse rompue de ce corps élancé et svelte, qui semblait lui attribuer le pouvoir d'*enlacement* d'un serpent, quand elle voulait saisir une proie, ou la grâce flexible d'une bayadère amoureuse, quand elle voulait étreindre un amant de ses caresses. Cependant Luizzi ne s'arrêta point à ces pensées, et il résolut d'écouter attentivement Juliette pour la juger sur de meilleurs indices que le visage et la tournure.

Après les premiers épanchements d'un doux revoir où deux amies se jettent vivement les paroles et les baisers et les serrements de mains, il fallut bien arriver aux explications. Luizzi se chargea de raconter sa rencontre avec Caroline et sa rencontre avec Henri Donezau. Il le fit, en observant l'effet que son récit produirait sur Juliette. Celle-ci écouta le baron le sourire sur les lèvres, avec de doux mouvements de tête qui semblaient approuver tout le bonheur que son amie devait au hasard; puis, quand on en vint à Henri, ce fut un étonnement joyeux. Elle se tourna vers Caroline en lui tendant la main, et lui dit avec un accent du cœur où semblait vibrer l'écho de la joie de Caroline :

— Tu seras donc heureuse! Oui, heureuse, car il t'aimait bien. Et c'est un noble jeune homme.

Puis, se tournant vers Luizzi, elle continua avec une grâce charmante :

— Je vous remercie pour elle, Monsieur. C'est votre sœur; mais vous ne savez pas comme moi combien elle mérite le bonheur que vous lui donnez. En la faisant heureuse, vous payez la dette des autres.

Une larme brillait dans les yeux de Juliette, une larme dorée où se reflétait le rayonnement d'une âme reconnaissante, qui, ne pouvant rien pour celle qu'elle aimait, remercie celui qui a le pouvoir de récompenser. Tous les doutes, tous les soupçons de Luizzi s'effacèrent devant tant de dévouement et de sincère affection, et il s'apprêta à écouter avec intérêt le récit que Caroline demandait instamment à Juliette.

— Hélas! répondit celle-ci, rien n'est plus simple que ce qui m'est arrivé. Quand tu as été loin du couvent, je m'y suis trouvée bien isolée, car toi seule y étais mon amie; bien persécutée, car toi seule m'y protégeais. Le courage, ou plutôt l'amitié qui m'avait soutenue, cette force que je croyais en moi et qui n'était qu'en toi, m'abandonna tout à coup. Je pris en effroi l'avenir que je me faisais, et l'impossibilité où j'étais d'y échapper ne fit qu'accroître mon désespoir. Je n'osais l'avouer à ma mère, qui eût peut-être accepté la charge que ma présence chez elle lui eût apportée, mais dont je ne voulais pas augmenter encore la gêne. Cependant elle avait deviné ma douleur, et elle s'en accusait. Ce fut alors qu'elle t'écrivit pour te remettre l'argent que tu avais amassé pour toi...

Juliette s'arrêta, et Caroline lui dit :

— Mon frère sait tout...

Juliette continua :

— Ses lettres et les miennes restèrent sans réponse. — La supérieure de Toulouse a dû supprimer les vôtres, et celle d'Evron en a sans doute fait autant pour celles de madame Gelis, dit le baron.

Juliette baissa les yeux, et répondit doucement :

— Je n'accuse personne d'une telle infamie, quoique les traitements que j'ai eus à supporter doivent me faire croire que ces pieuses femmes en ont été capables. — Mais enfin, dis-moi ce qui t'a amenée à Paris, reprit Caroline avec impatience. — Une mauvaise action dont je viens me confesser à toi, repartit Juliette, mais une mauvaise action qui n'est pas irréparable. Au moment où le courage me manquait tout à fait, un vieil ami de ma mère qui habite Paris lui écrivit pour lui proposer l'acquisition d'un établissement pareil au sien, un cabinet de lecture. C'était une affaire précieuse, et avec de l'argent comptant on pouvait l'avoir à un tiers de sa valeur réelle. Caroline, et vous, Monsieur, vous ignorez ce que c'est que la pauvreté, vous ignorez ce que c'est qu'une

mère à qui l'on offre l'espérance d'arracher sa fille à une existence de misère, de se réunir à elle, de lui faire un avenir.

Juliette s'arrêta encore, comme suffoquée par l'aveu qu'elle allait faire ; puis elle reprit d'un accent étouffé :

— Ma mère, ne l'accusez pas ! ma mère osa disposer de l'argent que tu lui avais fait remettre, elle acheta cet établissement, et nous vinmes à Paris... Mais cet argent est prêt, reprit vivement Juliette dont la voix avait baissé en faisant ce pénible aveu. Il est prêt, et je te l'apporte. Depuis huit jours que je sais que tu es à Paris, c'est pour pouvoir te le rendre que j'ai tardé à venir te voir ; j'ai fait ressource de tout, et maintenant je viens sans peur et sans honte te dire que je t'aime et que je suis heureuse de te revoir.

En disant cela, Juliette fit un geste comme pour chercher dans la poche de sa robe.

— Que fais-tu? s'écria Caroline ; je ne veux pas, tu t'es gênée peut-être. Non, Juliette, non. Veux-tu que ce soit mon cadeau de noces, non pas à toi, mais à ta bonne mère?... — Acceptez, Mademoiselle, dit Luizzi tout attendri des nobles sentiments de Juliette et de la gracieuse libéralité de sa sœur.

Juliette se défendit longtemps et finit par accepter. Luizzi jugea à propos de les laisser ensemble, pensant qu'il devait y avoir entre ces deux cœurs de jeunes filles bien des confidences naïves qu'elles n'oseraient se faire devant lui, et, tout à fait rassuré sur l'avenir de sa sœur par le témoignage de Juliette et par l'intérêt qu'elle-même lui avait inspiré, il s'éloigna.

XXIV

SUITE.

A partir de ce jour, Juliette vint tenir fidèle compagnie à Caroline ; elle la suivait aux spectacles, aux promenades. La jeune fiancée se plaisait à parer son amie, elle en faisait pour ainsi dire les honneurs avec une naïveté qui faisait sourire Luizzi ; elle disait souvent à Juliette avec une douce joie :

— Oh ! je te marierai, je te trouverai un bon parti.

Mais, quoi qu'elle en eût, Caroline ne put obtenir pour Juliette le succès d'égards et d'hommages respectueux qu'elle-même trouvait sans le chercher, et Juliette lui répondait avec un sourire dont Caroline n'osait blâmer l'amertume :

— Que veux-tu, mon enfant, je suis pauvre !

Quant à Luizzi, ravi d'avoir trouvé une compagne si aimable pour sa sœur, il cherchait par mille soins à faire oublier à Juliette ce prétendu tort de la fortune. Un mois s'était passé ainsi. Tout était prêt pour le mariage de Caroline, et, sans s'en apercevoir, Luizzi s'était laissé gagner à l'habitude de voir Juliette tous les soirs, au point d'éprouver quelque ennui de son absence, quand elle tardait à venir. Il encourageait Caroline dans l'affection libérale qu'elle montrait à son amie. C'était lui qui donnait par les mains de sa sœur, et l'innocente fille ne voyait dant tout cela qu'une générosité qui, après l'avoir comblée elle-même, se répandait jusque sur ceux qu'elle aimait. Quant à Juliette, elle affectait ou elle avait une complète ignorance de ces bienfaits; car elle gardait envers Luizzi un ton de modeste confiance qui lui disait trop qu'elle ne s'apercevait pas de ses soins. Sans être précisément amoureux de cette femme, Luizzi subissait un peu son empire. Il semblait qu'elle eût deux natures qui agissaient également sur lui. Sa personne, son air, son regard, son sourire, respiraient une volupté qui jetait le baron dans des troubles extrêmes ; sa parole, ses sentiments, sa tenue, avaient une si grave pureté, qu'il n'osait écouter les désirs qui s'élevaient en lui. D'ailleurs il n'avait aucune occasion de voir Juliette seule, et Luizzi se laissait aller à un sentiment indéfinissable pour cette fille. Il ne lui était jamais entré dans la pensée qu'il pût en faire sa femme, et il répugnait à l'idée d'en faire sa maîtresse, d'abord par respect pour sa sœur, dont il n'eût pas voulu déshonorer l'amitié, ensuite parce qu'il pensait qu'il avait trop d'avantages dans une séduction pareille pour qu'elle ne fût pas véritablement coupable. Cependant il ne pouvait voir Juliette ou la sentir près de lui sans être pour ainsi dire enivré du parfum d'amour qui semblait flotter autour d'elle. Il la regardait alors, non pas avec cette douce extase de l'amour saint qui semble fondre sous ses rayons la forme humaine de celle qu'on aime, pour arriver à son âme et l'étreindre dans une caresse ineffable; il la regardait pour chercher sa personne au delà de ses vêtements, pour achever du regard les lignes capricieuses et souples de ses épaules fluides ou de son pied délicat, pour la rêver nue comme une bacchante avec ses longs cheveux ardents épandus autour d'elle, livrant à des baisers mordants ses lèvres sans cesse humides et dont la caresse devait dévorer, pour entendre cette voix éclater en cris joyeux de plaisir et de lubricité, pour sentir ce corps délié se tordre avec des accents de délire dans les ardeurs de l'amour, comme une corde de harpe qui se coule et se plaint dans le foyer où on l'a jetée. Puis venait une parole

grave et naïve de la jeune fille, et tout aussitôt il se reprochait ces désirs insensés, ces rêves ardents où s'égarait son imagination.

Tout était prêt cependant : Luizzi avait fait disposer pour Henri et sa sœur l'appartement qui était au-dessus du sien, et dans lequel une chambre avait été réservée à Juliette. Le contrat était dressé, et Luizzi l'avait fait rédiger selon la volonté de sa sœur. En lui donnant une dot de cinq cent mille francs, il se plia à la noble susceptibilité de la jeune fille : elle ne voulut pas, vis-à-vis des personnes qui devaient assister à la signature, même vis-à-vis du notaire, que Henri parût lui devoir toute sa fortune, et il fut stipulé que le futur apportait une fortune de deux cent cinquante mille francs, et Caroline une dot égale. Henri arriva le matin même de la signature du contrat; le mariage devait se célébrer le lendemain. Luizzi et Juliette étaient présents quand Henri entra dans le salon où se trouvait Caroline. Le baron ne put s'empêcher de remarquer l'air gauche et embarrassé avec lequel le lieutenant s'approcha de sa prétendue. Les torts d'Henri étaient une excuse suffisante pour motiver cet embarras, et Luizzi pensa que sa présence et celle de Juliette ne feraient que l'accroître. Il dit alors à celle-ci qu'il désirait la consulter sur une acquisition qu'il venait de faire et qu'il ne voulait montrer qu'à elle seule, pour en garder la surprise aux futurs époux. Juliette n'eut pas l'air d'entendre; elle resta assise à côté de Caroline, qui, les yeux baissés, répondait en balbutiant aux paroles presque incohérentes d'Henri. Juliette les observait d'un regard si attentif que le baron en fut étonné, quoiqu'il supposât que ce ne pouvait être que la curiosité d'une fille innocente qui regarde parler d'amour. Toutefois le baron, voyant Henri et sa sœur se troubler de plus en plus, renouvela son invitation. Cette fois Juliette se leva soudainement et dit d'un accent ému :

— Oui, vous avez raison : je vais voir ce que vous avez acheté, mais c'est pour l'admirer, parce que je sais que tout ce que vous donnez est du meilleur goût et de la plus grande richesse, et qu'une femme ne peut avoir un désir que vous ne puissiez et ne sachiez le satisfaire avec le plus charmant empressement; je dis cela devant votre futur beau-frère, pour qu'il sache combien Caroline a été gâtée en fait d'attentions et de délicatesses.

Luizzi trouva qu'il y avait dans ses paroles une intention de leçon qui lui parut extraordinaire, et il emmena Juliette, tandis que Henri la suivait d'un regard presque irrité et que Caroline, confuse et tremblante, semblait implorer son frère contre l'émotion à laquelle il la livrait sans défense. A peine furent-ils sortis que Juliette dit à Luizzi :

— Eh bien! Monsieur, voyons ce présent secret que vous destinez à notre Caroline. — A vrai dire, répondit le baron, le présent n'en vaut pas la peine ; c'est un service d'argenterie pour la maison de nos jeunes époux, et le véritable présent que je crois leur avoir fait, c'est le tête-à-tête où nous les avons laissés. Ils pourront enfin se parler d'amour selon leur cœur.

Luizzi avait conduit Juliette dans un petit boudoir qui faisait partie de son appartement, et il lui offrit un siége ; mais elle ne l'accepta pas et répéta d'un air distrait les derniers mots de Luizzi.

— Se parler d'amour selon leur cœur, dit-elle. — Pensez-vous qu'il y ait une meilleure occupation pour des amants qui ne se sont pas vus depuis si longtemps ?

Juliette ne répondit pas d'abord. Elle semblait préoccupée d'une pensée inquiète, enfin elle dit :

— C'est ce soir qu'on signe le contrat, n'est-ce pas ? et c'est demain qu'ils se marient? il faut les laisser à leurs amours.

Après ces paroles, Juliette parut revenir à elle-même ; elle s'assit sur le divan qui occupait le fond du boudoir, et, se penchant en arrière sur les coussins, elle y appuya sa tête de manière à regarder le plafond. Dans cette posture elle profilait admirablement la ligne onduleuse de son corps si souple et si élancé ; sa robe, appuyée sur sa hanche, en marquait le contour saillant et accusé, tandis que, se trouvant légèrement relevée par cette traction du corps, elle découvrait la naissance d'une jambe menue, coquette, hardie. Jamais Luizzi n'avait vu Juliette dans un pareil abandon de sa personne, et le charme provocateur qui s'évaporait de cette femme se joignant à l'attrait de cette pose voluptueuse, il se sentit pris d'un ardent désir de la posséder. Il se souvint en cet instant de l'aventure de la diligence, de la défaite de madame Buré, surtout de ce moment de délire qui lui avait livré la marquise du Val, et il espéra pouvoir remporter une victoire non moins rapide. Il s'assit à côté de Juliette, et, reprenant les dernières paroles qu'elle avait prononcées, il lui dit :

— Ils parlent de leur amour, ils sont heureux.

Juliette répondit avec un sourire presque dédaigneux, et les yeux toujours fixés au plafond ;

— Qu'ils le soient. — Et ce bonheur, dit le baron, vous ne l'enviez pas ?

Juliette se releva tout à coup et jeta sur le baron un regard plein de surprise. Il s'arrêta d'abord sur celui d'Armand, tout vibrant de désir. Un nouvel étonnement se montra sur le visage de la jeune fille, et ses yeux, un moment fixés sur ceux du baron,

semblèrent vouloir pénétrer jusqu'au fond de sa pensée. Elle dit lentement et d'une voix où la surprise perçait encore :

— Vous me demandez si j'envie leur bonheur? — Oui, reprit le baron d'un ton passionné. N'avez-vous jamais pensé qu'il est doux de s'entendre dire : Je vous aime !

Juliette laissa échapper une longue et lente exclamation comme quelqu'un qui vient d'avoir l'explication de son étonnement, et qui découvre une pensée secrète longtemps douteuse.

— Ah ! dit-elle seulement.

Et ce ah ! semblait vouloir dire : Ah ! vous avez amour de moi. C'est donc cela ! Et ce ah ! n'avait ni colère ni honte, car un sourire imperceptible de joie et de triomphe glissa sur les lèvres de Juliette. Mais elle baissa subitement les yeux, et reprit sa tenue froide et réservée. Luizzi continua :

— Vous ne m'avez pas répondu. Ne m'auriez-vous pas compris? — Mieux que vous ne croyez peut-être, repartit Juliette. — Et quelle est votre réponse? — Suis-je obligée de vous en faire une, et vous dois-je les confidences de mon cœur? — On peut les faire à un ami. — En fait d'amour, il n'y a que les hommes qui ont des amis. Une femme ne doit parler de ce qu'elle éprouve qu'à elle-même ou à celui qui le lui fait éprouver. — Vous en savez beaucoup sur les mystères de l'amour?—Plus que vous ne croyez, peut-être. — Ah! s'écria Luizzi, je serais ravi de vos révélations. — Il est possible, monsieur le baron, repartit gravement Juliette, que cela vous amusât un moment; mais vous ne voudriez pas vous donner ce plaisir, en me forçant à agiter en moi des souvenirs qui ne me permettent encore d'être heureuse par l'amitié qu'à la condition de les laisser reposer au fond de mon âme. — Ainsi vous avez aimé? dit le baron. — Oui, fit Juliette avec effort. — Vous avez été aimée? ajouta Luizzi. — J'ai été trahie, repartit tristement la jeune fille.

Luizzi était bien loin de la tentation toute sensuelle qui l'avait entraîné; cependant il se trouvait engagé dans un entretien sentimental, il crut de son honneur et de sa position de le soutenir, et il repartit en donnant à son mot une expression de finesse :

— Un infidèle... peut-être?

Juliette fronça légèrement le sourcil et lui répondit :

— Non, monsieur le baron. Celui qui n'a jamais aimé n'est pas infidèle dans le sens le plus étendu de ce mot; et dans le sens que vous lui prêtez, peut-être, celui à qui l'on n'a rien accordé n'est pas non plus un infidèle. — Pardon ! reprit Luizzi; vous m'aviez dit que vous aviez été trahie. — Oh ! trahie comme aucune femme ne l'a été en sa vie ! Imaginez-vous une pauvre fille à laquelle la

seule amie en qui elle croie en ce monde lui persuade qu'elle est aimée par un jeune homme qu'elle rencontre par hasard; supposez que ce jeune homme consente à entretenir cette erreur par tous les moyens possibles, par la poursuite la plus persévérante et la correspondance la plus passionnée, et figurez-vous que, lorsqu'il a obtenu un aveu de la pauvre fille abusée, il l'abandonne sans raison... car la comédie est jouée, car il n'a plus besoin d'elle pour servir de voile à son intrigue avec l'amie de l'infortunée jeune fille. — Oh! certes, c'est affreux, dit Luizzi; mais un tel crime a-t-il pu se commettre? — Oui, oui, répondit Juliette avec une expression étrange, et les détails de cette trahison vous étonneraient grandement. Mais vous devez comprendre qu'il me soit pénible d'en parler... — Sans doute, dit Luizzi qui entrevit une issue pour échapper à ces confidences sentimentales, et je comprends maintenant votre étonnement douloureux lorsque je vous ai demandé si vous ne portiez pas envie à ces amants qui sont si heureux près de nous.

Juliette sourit, et se rejeta en arrière en reprenant cette posture séduisante à laquelle elle se laissait aller avec un abandon tel qu'il devait laisser supposer que la jeune fille ignorait ce que cette pose avait de provoquant. Elle attacha son regard perçant sur le baron, et mille expressions diverses passèrent sur son visage en quelques secondes. Puis toute cette agitation se calma, pour faire place à une contemplation longue et ardente qui troubla Armand, et lui rendit ce tumulte de ses sens qui le dominait un instant auparavant. Il s'approcha de Juliette et se trouva presser doucement son corps contre le sien; la jeune fille resta immobille et ne baissa pas les yeux.

— Juliette! murmura doucement Luizzi, oh! dites-moi : pour un amour trahi renoncerez-vous à tout amour? — Et à quoi me servirait d'aimer? dit Juliette d'un ton légèrement ému ou railleur. — C'est que vous ne savez pas que l'amour a des plaisirs enivrants, et que, de toutes les femmes que j'ai rencontrées, il n'en est aucune dont la présence me l'ait fait si puissamment éprouver que vous.

Juliette ne rougit pas, mais elle parut piquée; puis elle se remit, et, agaçant Luizzi par un sourire qu'elle semblait vouloir cacher en mordant doucement ses lèvres frémissantes, elle reprit :

— Et ces plaisirs enivrants, pourriez-vous me les apprendre?

Cette question eût été d'une trop franche coquine si elle eût été dite avec intention, pour ne pas être d'une naïveté presque ridicule.

— Vous les apprendre, Juliette? repartit Luizzi en s'approchant

encore au point de la sentir saveur d'amour qui émanait de cette femme ; vous les apprendre ? oh ! ce serait le délire du bonheur !

Et il s'empara de la main de Juliette qui ne la retira point.

— Pour vous peut-être? dit l'ex-religieuse avec une bonne foi désespérante. Quant à moi, je ne crois qu'aux peines de l'amour. — Il a ses heures de félicité, croyez-moi, dit Luizzi en glissant son bras autour de la taille de Juliette, qui se cambra, comme un arc tendu, par l'effort qu'elle fit pour résister, s'appuyant ainsi de la hanche au corps de Luizzi et rejetant en arrière son sein palpitant et son visage altéré. — Croyez-moi, Juliette, murmura encore le baron d'une voix troublée, c'est là qu'est la vie et l'oubli de tous les désespoirs. — Mais je ne vous comprends pas, répondit-elle d'un accent entrecoupé et frissonnant. — Oh ! ne sentez-vous pas, dit le baron en attirant tout à fait la jeune fille dans ses bras, que c'est déjà une ivresse inouïe que de sentir battre un cœur contre le sien ?

Et le baron, emporté par le désir qui le brûlait, appuya ses lèvres sur la bouche entr'ouverte et haletante de Juliette ; il sentit tout son corps vibrer, il vit ses yeux à demi fermés se voiler et se perdre sous leurs paupières, il saisit ce corps si souple, si abandonné ; et, résolu à profiter d'un de ces égarements des sens qui perdent les femmes douées d'une nature impérieuse, il écartait déjà par la force les derniers obstacles que lui imposait l'immobilité de Juliette, lorsque tout à coup, se redressant comme le serpend foulé aux pieds, elle se releva, repoussa Armand, en s'écriant d'une voix altérée et pendant que tout son corps tremblait et que ses dents claquaient avec violence :

— Non, non, non, non !

Elle parlait comme si elle s'adressait à elle-même plutôt qu'au baron. Armand, confus, chercha quelques paroles ; mais elle ne lui laissa pas le temps de s'excuser ou de poursuivre, et lui dit du même ton agité :

— Rentrons chez votre sœur.

Elle quitta le boudoir et entra brusquement dans le salon où étaient Henri et Caroline. Le lieutenant était assis tellement près de sa future, qu'il recula vivement quand il entendit ouvrir la porte. Caroline baissa les yeux, elle était rouge, honteuse, troublée ; et Luizzi trouva au moins extraordinaire le regard équivoque que Juliette lui lança, et qui, de la part d'une autre, eût pu vouloir dire :

— C'était ici comme ailleurs.

XXV

CONSÉQUENCES D'UNE PLAISANTERIE.

Presque au même instant quelques personnes arrivèrent, et Luizzi ne fut pas médiocrement étonné d'entendre annoncer entre autres M. le marquis de Bridely. Au moment où le baron allait le saluer avec une froideur qui devait avertir l'ex-Ellévion du peu de plaisir que sa visite causait à son hôte, le valet de chambre d'Armand lui remit une lettre fort pressée dont on attendait la réponse. Luizzi la prit, et à l'instant même le marquis lui tendit un billet, en lui disant d'un air charmé de son à-propos :

. . . . . C'est encore une lettre,
Qu'entre vos mains, Monsieur, on m'a dit de remettre.

Luizzi, pressé qu'il était de se débarrasser de la présence de ce monsieur, la reçut froidement et l'ouvrit la première. Après l'avoir lue, il dit tout haut :

— Ah ! M. Barnet est ici ?

Si Luizzi n'eût pas été dans un coin du salon avec M. Gustave, il eût remarqué l'effet singulier que produisit cette nouvelle sur ceux qui l'entendirent. Juliette et Henri échangèrent un regard rapide et tremblant, mais le marquis s'était hâté de répondre :

— Nous sommes arrivés il y a une heure, et je me suis hâté d'accourir. Mais le billet de M. Barnet n'est pas le seul que vous ayez reçu... Je vous laisse à votre correspondance.

Aussitôt le beau Gustave s'avança avec une aisance qui avait plus que de la fatuité d'opéra-comique vers les personnes restées à l'autre coin du salon. Cette fois il fallut que l'attention du baron fût bien occupée par la lecture de la lettre que Pierre lui avait remise pour qu'il n'entendît pas l'exclamation de Gustave à l'aspect de Juliette et de Henri. Caroline la remarqua; mais Henri s'étant approché rapidement de Gustave, l'entraîna à l'autre coin du salon et lui dit quelques mots. Gustave n'avait pas eu le temps de répondre, que Luizzi, se tournant de son côté, lui dit d'un ton plus qu'impertinent :

— Cette lettre vous concerne, Monsieur. — Moi? fit Gustave d'un air très-peu respectueux. — Vous, répliqua Luizzi avec un accent de colère méprisante, et j'ai besoin d'avoir avec vous une

explication à ce sujet. Veuillez me suivre. — Me voici, me voici ! dit Gustave, que les grands airs du baron n'avaient point du tout déconcerté.

Ils passèrent dans le boudoir où venait d'avoir lieu la scène entre Juliette et Luizzi, et Gustave dit au baron en le toisant assez impertinemment :

— Qu'y a-t-il, monsieur le baron? — Il y a, Monsieur, dit Luizzi, que vous êtes...

Il s'arrêta, puis reprit :

— Je répugne à me servir de certaines expressions ; mais vous les trouverez écrites dans ce billet dont je partage tous les sentiments.

Gustave le prit, et lut ce qui suit :

« Monsieur,

« J'ai présenté sans le savoir un intrigant et un homme sans honneur chez madame de Marignon. Cet homme sans honneur et cet intrigant, c'est vous; elle m'a pardonné l'erreur où je suis tombé. Vous lui avez présenté, EN LE SACHANT, un autre intrigant de votre sorte. Cet homme est un prétendu marquis de Bridely : ceci, je ne le pardonne pas. Si, comme le bruit en a couru, vous êtes fou, je vous enverrai mon médecin. Si vous avez votre raison, je vous enverrai dans une heure mes témoins.

« COSMES DE MAREUILLES. »

Le marquis garda un moment le silence, pendant que le baron fixait sur lui un regard irrité. Enfin le jeune Elléviou rendit le billet à Luizzi, et lui dit en ricanant :

— Vous partagez tous les sentiments de ce billet? — Oui, Monsieur! repartit le baron, emporté par sa colère. — En ce qui vous concerne comme en ce qui me regarde? fit Gustave en se dandinant. — Monsieur, s'écria le baron à qui son emportement avait fait oublier combien la lettre de M. de Mareuilles était outrageante pour lui-même; Monsieur, tant d'insolence mérite une correction. — Ce sont deux duels que vous voulez au lieu d'un, monsieur le baron? reprit Gustave avec sang-froid ; comme il vous plaira. Je suis du reste d'assez bonne composition, et je passerai le premier ou le second, selon votre bon plaisir. — Je ne me bats pas avec des gens de votre sorte, dit le baron avec mépris, je les chasse.

Gustave pâlit de colère, mais il se contint, et repartit :

— Un moment, s'il vous plaît! Vous vous battrez, monsieur le baron; car, puisque nous sommes seuls, nous pouvons nous parler à cœur ouvert. Vous saviez très-bien qui j'étais lorsque vous

m'avez donné une lettre de recommandation pour madame de Marignon. J'ai été à votre compte l'instrument d'une petite vengeance, instrument qu'aujourd'hui vous voudriez bien jeter de votre salon dans la rue, mais il n'en sera pas ainsi, mon cher Monsieur. J'ai un titre plus noble que le vôtre. J'ai une fortune presque aussi considérable, car j'ai gagné mon procès comme légitime héritier de feu le marquis de Bridely ; je suis aujourd'hui par jugement irrévocable marquis de Bridely, et je ne souffrirai pas, je vous prie de le croire, des airs que je n'aurais pas soufferts quand j'étais le comédien Gustave, fils adultérin d'Aimé-Zéphirin Ganguernet et de Marie-Anne Gargablou, fille Libert.

En disant ces paroles d'une voix basse, mais ferme, Gustave s'était approché de Luizzi avec un regard menaçant.

— Tout cela ne me fera pas oublier, lui répondit froidement le baron, que vous devez votre titre et votre fortune à une basse friponnerie... — Basse friponnerie que vous avez trouvée charmante quand elle vous servait... — Mais enfin, Monsieur, que voulez-vous ? — Je vais vous le dire. Notre affaire est la même en cette circonstance, nous ne pouvons pas la séparer. M. de Mareuilles ne doit pas pouvoir répéter impunément de telles accusations contre vous et contre moi. Ou je me battrai avec lui, et je vous jure que je saurai bien l'y forcer, et alors vous serez mon témoin dans cette affaire ; ou vous vous battrez contre lui, et je vous accompagnerai. — Je refuse. — Prenez-y garde ! dit Gustave avec le sang-froid d'un homme pour qui un duel est une chose d'assez peu d'importance pour pouvoir en calculer exactement les résultats ; prenez-y garde ! Me refuser pour témoin, et je le ferai savoir à M. de Mareuilles, c'est dire que vous avez commis la mauvaise action qu'il vous reproche ; m'accepter, c'est paraître persuadé de la loyauté de ce que vous avez fait, c'est avoir affirmé en ami ce qui est maintenant une vérité légale et incontestable, c'est m'avoir cru ce que je suis, le marquis de Bridely.

Luizzi réfléchit, puis il reprit tout à coup :

— Vous auriez peut-être raison, si vous n'oubliiez point qu'il a été question d'une affaire d'escroquerie qui ne déshonore pas moins M. le marquis légal de Bridely que M. le comédien Gustave. — Allons donc ! fit Gustave ; j'ai été renvoyé de la plainte d'escroquerie sans jugement ; ne faites pas tant le difficile, vous qui avez été absous comme fou pour assassinat ! — Quoi ! vous savez ? s'écria Luizzi avec épouvante. — M. Niquet était le notaire de la famille qui a plaidé contre moi. — Et M. Barnet ?... — Mon cher Monsieur, un hasard bien extraordinaire m'a appris cette circonstance. C'est une singulière histoire, je vous jure ! — Vous pensez

que je ne dois pas en être très-curieux. — Je le pense. Vous aviez un secret à moi; j'ai voulu en avoir un à vous, et je l'ai gardé.

Luizzi réfléchit encore et dit :

— J'accepte votre proposition, mais à une condition, c'est que je me battrai le premier contre M. de Mareuilles. — C'est votre droit. — Maintenant il me faut un autre témoin. — Que ne prenez-vous M. Henri Donezau ? C'est lui, il me semble, que j'ai vu dans votre salon. — Vous le connaissez, dit Luizzi? Ah! je comprends, reprit-il; vous l'avez vu sans doute à Toulouse quand vous étiez avec Ganguernet? — Précisément, fit Gustave. — Je ne le puis, reprit le baron, il épouse demain ma sœur. — Votre sœur! s'écria le marquis avec un étonnement que le baron traduisit ainsi : — Ma sœur, oui, mon cher Monsieur, ma sœur, la fille de mon père comme vous êtes le fils de Ganguernet. — Et vous la donnez à Henri? reprit Gustave avec surprise. Au fait, ajouta-t-il d'un air suffisant, dans sa position, n'ayant pas de nom, pas de famille... — Il n'y a pas des pères marquis à revendre! dit Luizzi, choqué du ton d'impertinence de Gustave.

Celui-ci se laissa aller à rire, et dit avec une fatuité superbe.

— N'est-ce pas que je joue bien mon rôle? — Vous pourriez vous en dispenser avec moi, repartit le baron. Mais nous avons autre chose à faire. Je vais aller chez un ami. Il faut que ma sœur et Henri ignorent ce qui va se passer. Veuillez entrer un moment au salon; puisque vous connaissez Henri, vous devez avoir à lui expliquer votre position. — Oh! j'ai pour cela un admirable conte d'enfant perdu. — C'est bien. Dites-leur que la lettre de M. Barnet m'a forcé de sortir sur-le-champ. Vous recevrez les témoins de M. de Mareuilles; prenez le rendez-vous pour demain, à sept heures. Le mariage se fait à dix heures à la mairie et à onze heures à l'église : le tout à huis clos, autant que possible. Si je suis le plus heureux, nous serons de retour avant dix heures; sinon, vous remettrez une lettre à ma sœur qui excusera mon absence, et on fera la cérémonie sans moi. — Voilà qui est entendu, dit le marquis.

Luizzi répondit un mot à Cosmes et sortit. Aussitôt Gustave rentra dans le salon. Henri s'empara de lui sous prétexte de visiter le nouvel appartement que lui avait fait préparer le baron; Caroline et Juliette restèrent seules.

Tout se passa comme Luizzi l'avait arrangé : les témoins de M. de Mareuilles vinrent prendre l'heure, et tout fut convenu pour le lendemain au matin.

Lorsque le baron rentra, son notaire était déjà arrivé, et l'heure de la lecture du contrat était passée depuis longtemps. Juliette,

Gustave et les intéressés étaient seuls présents, Luizzi ayant voulu éviter à sa sœur le déplaisir d'entendre dire d'elle ces mots douloureux : « père et mère inconnus, » par d'autres que par ceux qui savaient déjà cette circonstance. Henri, à qui Luizzi avait remis la somme qui était reconnue lui appartenir par le contrat, donna également un portefeuille contenant la dot de sa sœur, attendu que, selon la coutume, le contrat emportait quittance. Henri s'étonna d'une pareille précaution et en témoigna son embarras à Luizzi.

— Les affaires doivent être faites régulièrement, dit le baron en souriant gracieusement; j'ai des raisons dont je vous ferai part demain, je l'espère du moins, et qui m'obligent à agir avec cette rigueur.

Juliette, Gustave et Henri se regardèrent furtivement, et le reste de la soirée, déjà fort avancée, se passa sans que le baron, trop préoccupé du duel qui l'attendait le lendemain, prît garde à la tristesse inquiète, mais silencieuse, qui s'était emparée de Caroline.

Le lendemain venu, ses témoins étaient chez lui à six heures et demie du matin. Luizzi remit à Gustave la lettre qui devait prévenir Henri de son absence en cas de malheur, et tous les trois partirent pour le bois de Vincennes. Entre gens qui sont très-décidés à se battre, les préliminaires d'un duel ne sont pas longs. Cependant celui-ci amena des explications qui le retardèrent pendant quelque temps.

— Je croyais, dit M. de Mareuilles avec sa fatuité ordinaire, que monsieur le baron de Luizzi, qui vient sans doute ici pour réhabiliter son honneur, se serait fait accompagner par des témoins honorables... Je ne parle du reste que pour un seul, reprit-il en saluant le second témoin de Luizzi.

Gustave voulut prendre la parole; mais Luizzi le prévint, et repartit avec une hauteur qui calma l'extrême confiance de M. de Mareuilles :

— Il faudrait d'abord que je fusse venu ici afin de réhabiliter mon honneur, Monsieur, pour que le choix de mes témoins, quel qu'il fût, mais que je tiens pour honorable, pût vous paraître extraordinaire; mais j'y suis venu pour corriger la fatuité d'un sot et l'insolence d'un manant, c'est ce dont il faut que vous soyez bien persuadé. — Et je continuerai la leçon, Monsieur! reprit Gustave. Et moi, marquis de Bridely, je vous ferai l'honneur de me battre avec vous, monsieur de Mareuilles, gendre de madame Olivia de Marignon, fille de la Béru, tenant jadis maison publique de jeux et de femmes galantes!

Cosmes, qui savait à peu près les précédents de madame de Marignon, pâlit à cette apostrophe de Gustave et s'écria avec rage :

— Misérable! — Allons, allons! lui dit Gustave, ne vous emportez pas ainsi, mon petit monsieur de Mareuilles. J'arrive de la Bretagne, où l'on m'a parlé de vous.

Cosmes se troubla visiblement et dit à l'un de ses témoins, jeune homme d'une charmante figure d'enfant, pâle et douce :

— Allons, du Berg, finissons-en! — Oh! fit Luizzi en ricanant, c'est là M. du Berg? Je suis charmé de voir M. du Berg; il aurait manqué à ce duel. — Que voulez-vous dire? reprit le jeune homme avec une voix flûtée. — Voyons, Messieurs, nous ne sommes pas ici pour des reconnaissances, dit Cosmes; où sont les épées? — Les voici, dit le second témoin de Luizzi.

Le terrain sur lequel on était ne fut pas jugé convenable, et il fallut s'enfoncer dans le bois pour en trouver un autre. Après une grande demi-heure de marche, on trouva un endroit uni et découvert.

On remit les épées aux deux ennemis, et ils s'attaquèrent avec une franchise qui prouvait que tous deux avaient le courage complet de leur action, et en même temps ils montrèrent une adresse et une précaution qui faisait voir que chacun ne défendait pas sa personne avec moins d'intérêt qu'il n'en mettait à atteindre celle de son adversaire. Cependant Cosmes, emporté par l'irritation qu'avaient fait naître en lui les paroles de Luizzi et de Gustave, mit plus de violence dans son attaque, et bientôt Luizzi rompit devant lui. Après quelques bottes, Mareuilles s'arrêta.

— Vous êtes blessé? dit-il à Luizzi. — Je ne m'en aperçois pas, reprit Armand en attaquant Mareuilles, qui le fit rompre de nouveau jusqu'à ce que le baron fût acculé jusque près d'un petit champ planté de luzerne.

Cosmes s'arrêta encore et dit d'un air de mépris :

— Je veux bien vous tuer, mais je ne peux pas vous faucher. Quittons ce jeu, je n'aime pas le *trèfle*, ajouta-t-il en ricanant. — Vous faites de charmants calembours, reprit le baron du même ton de plaisanterie. Et, poussant une botte à Cosmes : Voyons donc, ajouta-t-il, qui de nous deux restera sur le *carreau*. — Charmant! dit Mareuilles en parant légèrement et en rompant à son tour devant l'attaque impétueuse du baron. Qui s'y frotte s'y *pique*, ajouta-t-il presque aussitôt; car il venait de blesser de nouveau le baron au bras. — Allons donc jusqu'à ce que le *cœur* me manque, repartit Luizzi, jouant comme son adversaire avec les mots; tous deux se jetant, à travers le grincement de leurs épées et de leur rire furieux, des calembours qu'à tout autre moment ils auraient laissés

aux pauvres esprits qui en font métier. — Très-joli ! dit Mareuilles, continuons la *partie*.

Mais au même instant le baron lui porta un si terrible coup d'épée que Mareuilles eut l'épaule percée.

— Voilà un maître *atout!* s'écria Gustave en voyant tomber Cosmes, nous ferons la *levée* du corps.

Presque aussitôt Luizzi, dont le sang coulait abondamment de ses deux blessures, et que la colère avait seule soutenu, fut pris d'une défaillance et tomba auprès de son adversaire. A côté de ces deux hommes évanouis, les témoins n'eurent d'autre pensée que de les secourir. Luizzi revint le premier à lui, et, s'étant assuré que M. de Mareuilles respirait encore, il quitta le terrain et regagna sa voiture.

— Voulez-vous rentrer chez vous? lui dit Gustave. — Non, ma sœur s'alarmerait; ce serait un trouble, un événement. Elle voudrait remettre la cérémonie, et je vous assure que je n'ai nulle envie de recommencer les démarches ennuyeuses auxquelles j'ai été condamné. Ces blessures ne sont rien, elles ont frappé dans les chairs du bras. — Oui, dit Gustave, mais elles sont bien près du poignet; en pareil cas le tétanos est à craindre. Il ne faut pas jouer avec les coups d'épée. — Ne pouvez-vous me conduire chez vous? — Avec plaisir, dit Gustave, quoique je ne sois que dans un hôtel garni; mais nous y trouverons Barnet qui loge à côté de chez moi, et je vous confierai à lui pendant que j'irai prévenir votre sœur. — Voilà qui est à merveille, dit Luizzi.

Ils arrivèrent une heure après rue du Helder. Barnet était absent.

On envoya chercher un médecin, qui saigna le baron en lui recommandant un absolu repos. Il était près de dix heures.

— Courez chez moi, dit Luizzi à Gustave, et dites à ma sœur que ma volonté expresse est qu'elle se marie malgré mon absence et que je serai de retour vers deux heures; alors vous préviendrez Henri et je me ferai transporter chez moi. — Cela n'est pas prudent, dit le médecin. — Nous verrons, repartit Luizzi. En tous les cas, faites dire dans la maison qu'on m'envoie M. Barnet dès qu'il rentrera.

Gustave fit ce que voulait Luizzi et partit.

La perte de sang que le baron avait éprouvée par ses blessures et la saignée que l'on avait pratiquée l'avaient rendu excessivement faible.

Dès que le soin de toutes ces mesures à prendre ne l'occupa plus, il tomba dans un accablement qui touchait au sommeil; il n'en calcula pas la durée, mais il en fut tiré par le bruit de sa

porte qui s'ouvrait et par celui d'une pendule qui sonnait midi. La personne qui ouvrait la porte n'était autre que M. Barnet. Le baron lui fit signe d'approcher, et le notaire s'écria :

— Eh! que viens-je d'apprendre? Vous avez été blessé dans un duel! — Ce n'est rien, ce n'est rien, répondit le baron, étonné de sa faiblesse et de la vive douleur que lui causaient les deux blessures qu'il croyait si légères. — C'est trop, repartit Barnet, pour un homme dont les affaires réclament la présence immédiate. Savez-vous que vous avez failli être ruiné par un vieux coquin appelé Rigot? — Oui, oui, fit Luizzi; mais il a perdu sa cause. — En première instance, oui; mais il en a appelé. En votre absence, j'ai traîné le procès d'incidents en incidents; mais vous êtes jugé décidément le mois prochain, et il faut aviser à tous nos moyens de défense.

Le baron se rappela en ce moment que le Diable lui avait dit que sa fortune lui avait été rendue, et certes, s'il eût été seul, il l'eût appelé pour lui faire une querelle. Mais Barnet reprit presque aussitôt :

— Comme ce n'est pas l'instant de vous parler d'affaires fort embrouillées, dites-moi pourquoi vous ne vous êtes pas fait transporter à votre hôtel, où je ne m'étonne plus de ne pas vous avoir rencontré. — Si vous avez été chez moi, vous avez dû le deviner, car vous avez vu Caroline, sans doute? — Pas le moins du monde, repartit Barnet d'un ton aigre; elle m'a fait répondre par une grande fille, assez impertinente, qu'elle n'était pas visible. — Excusez-la, dit Luizzi : le jour d'un mariage, une femme a tant à faire! — Quoi! s'écria Barnet avec éclat, elle se marie? — A l'heure qu'il est, dit Luizzi en jetant les yeux sur la pendule, ce doit être une affaire faite. — Et vous l'avez mariée à M. Henri Donezau? s'écria encore Barnet, en accentuant chaque syllabe avec étonnement et colère. — Oui vraiment, répondit Luizzi. — Ah! mon Dieu! je suis arrivé trop tard. — Qu'est-ce donc? s'écria Luizzi en se levant sur son séant. Ce M. Donezau m'aurait-il trompé?... Il est peut-être temps encore...

Gustave ouvrit la porte et entra, suivi de Henri et de Caroline, qui se précipita avec des cris sur le lit de son frère.

— Ce n'est rien, ma bonne sœur, moins que rien... calmez-vous... dit Luizzi. — Vous m'aviez promis d'être courageuse, dit Gustave, ne vous effrayez pas ainsi. Songez que le médecin a déclaré qu'une émotion un peu vive serait dangereuse pour le baron, et que vous pouvez le rendre plus malade qu'il ne l'est véritablement. — Je me tais, je me tais, répondit Caroline en essuyant ses larmes; mais il ne peut rester ici, il faut qu'il rentre à l'hôtel... —

Vous avez raison, dit Luizzi. Gustave, soyez assez bon pour faire tout préparer.

Gustave quitta la chambre, mais Henri resta; et sa présence, silencieuse jusque-là, rappela à Luizzi le mot de Barnet. Le baron, alarmé malgré lui de cette exclamation du notaire, dit cependant au lieutenant d'un ton qu'il s'efforça de rendre amical :

— Dois-je vous appeler mon frère, Monsieur? La cérémonie est-elle terminée? — Oui, mon frère, mon frère! répondit Henri d'un accent vivement ému et en tendant la main au baron.

Luizzi remarqua que Barnet examinait Henri et qu'il fit un petit mouvement d'approbation à la réponse du lieutenant. Bientôt tout fut en mouvement pour le départ de Luizzi; et, tandis que chacun s'empressait, le baron fit un signe à Barnet et lui dit tout bas :

— Que signifie ce mot : Je suis arrivé trop tard? — Rien, rien, cela avait rapport à d'autres projets... Je vous aurais peut-être proposé un autre parti... — Croyez-vous qu'Henri ne soit pas un homme d'honneur? — Je ne dis pas cela; mais il n'est pas riche, et peut-être... — Est-ce que vous auriez pensé à M. le marquis de Bridely? — Mais il a soixante bonnes mille livres de rentes, reprit Barnet d'un air joyeux, comme s'il eût saisi avec plaisir l'occasion qui lui était offerte d'expliquer ainsi ses paroles. — Que ne m'avez-vous écrit, dit Luizzi, qui gardait toujours de la défiance dans le fond de son cœur. — Ah! dame! c'est que... c'est que... fit Barnet en hésitant, c'est que le marquis n'avait pas gagné son procès, ajouta-t-il rapidement, comme si cette bonne raison lui était survenue tout d'un coup.

Tout était prêt pour la translation du baron. Il descendit d'un pas assez ferme l'escalier; mais, une fois en voiture, le mouvement l'étourdit tellement qu'il fut plusieurs fois sur le point de perdre connaissance. Enfin il arriva chez lui, et ce ne fut pas sans un certain sentiment d'effroi qu'il se retrouva malade dans ce lit où il avait été sur le point de périr entre les mains de ses domestiques. Cependant les soins de sa sœur et de Barnet le rassuraient; mais, malgré lui et par un sentiment tout nouveau, il ne comptait pas la présence d'Henri parmi ses motifs de sécurité. Cette idée le tourmenta tellement pendant le cours de la journée, que le soir une fièvre violente s'était déclarée, et, lorsque le médecin revint, il ne parut pas content de l'état des blessures.

— Il faut, dit-il, un repos absolu de corps et d'esprit, monsieur le baron; sans cela les accidents peuvent être graves. — Je passerai la nuit près de mon frère, dit Caroline.

Gustave fit une grimace assez comique en regardant Henri, qui reprit :

— Mon frère pense sans doute que c'est inutile? — Pourquoi donc? répondit aigrement Juliette; personne ne peut donner au baron de meilleurs soins et de plus assidus. Une religieuse s'entend à panser des blessures. — Mais n'avez-vous pas été religieuse aussi? reprit Gustave d'un ton moqueur. — Croyez-vous, repartit Juliette en prenant un air de dignité blessée, qu'il serait convenable que moi je demeurasse dans la chambre d'un homme? — Cela serait du moins généreux, dit Gustave en montrant de l'œil Henri à Caroline.

Juliette se mordit les lèvres avec colère et ne répondit pas.

— Je resterai, dit Caroline, je resterai, je le veux; et, comme il se fait déjà tard, vous allez vous retirer... je vous en prie.—Allons, Henri, dit Gustave... allons, résignons-nous, mon cher...

Henri sortit d'un air dépité, tandis que Juliette le suivait d'un regard ardent et curieux. A peine furent-ils hors de la chambre que Juliette s'approcha de Caroline et lui dit :

— Je resterai dans la maison, je me jetterai tout habillée sur mon lit, et, si tu as besoin de moi, monte, je serai prête.

Puis elle se tourna vers le baron; et, se penchant sur lui assez près pour que la chaleur de son haleine le fit tressaillir, elle lui dit à voix basse :

— Bonne nuit, monsieur le baron! Bonne nuit, Armand!

Luizzi écoutait encore cette voix vibrante et passionnée qui venait de lui jeter son nom comme un aveu, que Juliette avait déjà disparu. Resté seul avec Caroline, il réfléchit à tout ce qu'il avait cru voir et entendre d'équivoque dans cette journée. Mais ce n'étaient que des gestes imperceptibles, des regards furtifs, des mots interrompus qu'il se fatiguait vainement à ressaisir, et qui lui échappaient sans cesse. De temps en temps, sa raison le reprenait assez pour qu'il se dit que son imagination, exaltée par la fièvre, prêtait un sens caché à mille petits accidents qui n'en avaient aucun. Mais presque aussitôt, cette tourmente de son esprit recommençait. Tous ces petits accidents passaient et repassaient devant lui comme les débris d'un naufrage que les vagues promènent çà et là dans l'ombre, sous les yeux du naufragé qui, debout sur un rocher, tente vainement d'en saisir quelqu'un. Le vertige physique que le naufragé finit par éprouver gagnait insensiblement la pensée de Luizzi. Il le sentait, il voulut s'y arracher, et, ne pouvant détourner son attention des doutes qui flottaient en lui, il résolut de les éclairer et saisit sa sonnette. Cependant il regarda Caroline assise au pied de son lit dans un large fauteuil : elle s'était insensiblement assoupie. La voix et la présence du Diable n'étaient d'ailleurs perceptibles que pour le baron. Il agita son

talisman; mais il ne rendit aucun son, et à l'instant même son bras fut saisi d'une rigidité invincible, son corps se courba en arrière comme un arc qu'aucune force humaine n'eût pu détendre, ses mâchoires se serrèrent à briser ses dents. Il comprit qu'il était atteint de cette terrible maladie qu'on appelle le tétanos, résultat assez fréquent des blessures qui ont déchiré des muscles. Il lui fut impossible de faire un mouvement pour ébranler sa sonnette, de pousser une plainte pour appeler, et presque aussitôt il lui sembla qu'on lui assénait un coup terrible sur la tête. Il ferma les yeux et il vit...

XXVI

TÉTANOS.

Il vit une lumière telle que jamais ses yeux n'avaient subi un si éblouissant éclat. Elle était si intense, si pénétrante, qu'elle traversait les corps opaques comme une lumière ordinaire qui glisse à travers le cristal; elle était si fulgurante qu'elle dessinait sur les murs l'ombre de la flamme des bougies allumées. Ce n'était pas ce prestige qui avait écarté devant le baron les murs, la distance, l'obscurité, les corps intermédiaires qui l'auraient empêché de voir Henriette Buré dans son horrible cachot; c'était une transparence qui laissait voir les objets eux-mêmes, quoique l'on vît au delà d'eux; c'était, pour tout ce qui se présentait à lui, l'effet de la vitre qui ne cache rien, et qu'on aperçoit cependant; c'était un spectacle inouï, éblouissant, où tout rayonnait et était pénétré de lumière. Ainsi Luizzi crut voir au delà de sa chambre son salon vide et meublé comme il l'était; au delà du salon, sa salle à manger avec tout ce qui l'occupait, puis l'antichambre où Pierre dormait sur une banquette. Au-dessus de sa tête il lui sembla voir, à travers le plafond, l'appartement de sa sœur; il en reconnut de même chaque pièce, et suivit cette étrange inspection avec une curiosité ravie. Il cherchait avec soin s'il se trouvait quelque meuble qui lui échappât; il fixait son attention sur les meubles mêmes, et découvrait dans leur intérieur les plus petits objets. Il plongea pour ainsi dire son regard de chambre en chambre, les parcourant dans tous leurs détails d'ornement, car elles étaient inhabitées, et il s'émerveillait à cet étrange spectacle qu'il eût voulu voir plus animé, lorsqu'il reconnut la chambre de Juliette. Elle y était, et Henri s'y promenait à grands pas. Juliette lui par-

lait avec action. Le baron écouta, et il entendit comme il voyait. Le son lui arriva droit et net comme s'il n'eût rencontré aucun obstacle où il se brisât, comme s'il eût volé dans un espace vide de tout, excepté de l'air qui doit lui servir de conducteur. Et voici ce qu'il entendit :

— Tu auras beau faire, Henri, tu as envie de me tromper; je te connais, tu t'es amouraché de cette petite imbécile de Caroline.

C'était Juliette qui parlait ainsi.

— Quelle diable de rage te prend? répondit Henri. Il faut pourtant que je couche avec ma femme. — Et si je ne le veux pas, moi? s'écria Juliette avec fureur. — Allons, partons! Je ne demande pas mieux. J'ai en poche les cinq cent mille francs du beau-frère, profitons du moment où il est dans son lit; en deux jours nous pouvons être hors de France. — Hier, c'était possible; mais, aujourd'hui que Barnet est à Paris, ça pourrait être dangereux. Au moindre soupçon, il est homme à courir à la police, à nous dénoncer, et les télégraphes vont plus vite que les malle-postes. — Mais il sait donc tout, ce vieux serpent de notaire? — Il ne sait pas les détails, reprit Juliette; il ne se doute pas, le méchant gueux, que c'est moi qui avais jeté la lampe sur les habits de Caroline pour la forcer à en mettre d'autres et la pousser à aller à la fête d'Auterive. Personne n'a pu lui dire probablement comment j'ai persuadé à l'idiote que tu étais amoureux d'elle, et comment ta tendre correspondance qui nous servait si bien à nous écrire l'a rendue folle de toi. — Elle m'aime donc? dit Henri avec une vanité de taureau. — Vante-t'en! repartit Juliette. Va, mon cher, si je ne t'avais pas dicté ta première lettre et si tu n'avais pas fait écrire les autres par ton sergent-major, le beau Fernand qui faisait d'assez jolis vaudevilles, je ne crois pas qu'elle eût jamais perdu la tête pour toi. — Ces lettres? dit Henri d'un air méprisant, elles ne sont pas déjà si fameuses. Tu ne peux pas te faire d'idée comme elles m'ont embêté, lorsque le baron me les a remises chez les chouans et que je les ai lues. — Tu les as pourtant écrites? — Copiées; et je veux que le diable m'emporte si je les comprenais. Mais je les ai étudiées par nécessité, et maintenant je dirais tout comme un autre : Tu seras l'âme de ma vie, le cœur de mon cœur. Je ferais du sentiment platonique par-dessus les maisons. — C'est ça, dit Juliette, que tu avais mis Caroline dans un joli état la première fois que tu es resté seul avec elle, et je ne sais pas si nous n'étions pas arrivés... — Parle un peu de ça, toi! tu étais rouge comme un coq quand tu es rentrée avec le baron. — Oh! moi, c'est différent. — Hein? fit brutalement Henri. — Que veux-tu, mon cher? dit Juliette, le baron est joli homme, il a deux cent mille

livres de rente, et puisque tu es marié... — Avise-t'en! repartit Henri en montrant le poing à Juliette. — Eh bien! que feras-tu, après tout? — Je vous casserai les bras à tous, à toi comme à lui, répondit Henri, dont le visage prit une horrible expression de férocité. — Bah! ta, ta, ta, tu es devenu un criard, voilà tout, dit Juliette. — Tiens, reprit Henri, ne parlons pas de ça; tu m'as fait faire assez de sottises dans ma vie, et la dernière est la plus grosse de toutes. — Merci! fit Juliette; je t'ai donné une femme de cinq cent mille francs. — C'est-à-dire que je l'aurais très-bien épousée sans toi. — Vrai? Tu l'aurais épousée si je ne te l'avais pas fait connaître, tu l'aurais enflammée avec tes beaux yeux si je n'avais pas soufflé le feu. Et puis, n'est-ce pas? on t'aurait reconnu deux cent cinquante mille francs de dot si je ne lui avais pas fait amener son frère à cette clause du contrat? — Oh! je sais que tu es habile quand tu t'en mêles... Mais cette pauvre femme, parole d'honneur! elle me fait pitié. — Et le baron me fait pitié aussi, mon cher, car il en a une envie, une envie... — Encore! — Je te jure que j'y ai mis de la vertu. Et pas plus tard qu'hier... dans son boudoir, j'ai voulu jouer avec lui... mais, ma foi, j'ai vu le moment où la tête n'y était plus, et s'il avait bien, bien voulu... — Juliette! murmura sourdement Henri furieux. — Hé! va coucher avec ta femme et laisse-moi tranquille. — Tu as parbleu raison, dit Henri avec colère, j'y vais.

Et il s'apprêta à sortir.

— Henri, s'écria Juliette en se levant, si tu sors d'ici cette nuit, c'est fini entre nous! — Alors, reprit Henri en revenant, ne m'ennuie pas avec ton baron, et parlons un peu sérieusement. Et, pour en revenir à ce Barnet, qui te fait croire qu'il se doute de quelque chose? — Le voici, puisqu'il faut tout te dire : c'est pour ces six mille francs qu'il avait donnés à Caroline, que j'avais déposés chez ma mère et qui devaient servir à votre prétendue fuite... — Eh bien! ces six mille francs, nous les avons empochés, et tu es venue faire tes couches à Paris, grâce à ce petit secours que le bon Dieu et toi vous nous aviez procuré. — Eh bien! ces six mille francs, dit Juliette, Barnet s'en est inquiété d'abord à Toulouse où j'étais encore, et les sœurs ont répondu qu'elles n'en avaient pas entendu parler, mais que Caroline les avait sans doute emportés à Evron. Comme le bonhomme Barnet savait que, pour avoir sa fortune, les religieuses laissaient leur protégée faire à peu près tout ce qu'elle voulait, il a paru se contenter de cette raison. Mais dernièrement, en revenant de Rennes, il s'est détourné pour aller à Evron, et il a demandé à la supérieure si Caroline avait apporté de l'argent; elle lui a dit que non. — Mais ce que tu as raconté à

Caroline arrange tout. — Pour elle, oui, mais non pas pour Barnet, qui, à Vitré, a eu d'assez mauvais renseignements sur ton compte. Et cela, joint aux six mille francs... — Hé mais! dit Henri, n'a-t-elle pas pu rapporter cet argent à Paris?—Très-bien! fit Juliette, et tu crois que, si Caroline avait eu six mille francs, le baron eût été obligé d'emprunter de l'argent à Barnet pour faire la route de Vitré à Paris? C'est ça qui a surtout donné l'éveil à ce méchant gredin; alors il s'est rappelé les premiers douze cents francs donnés à ma mère, et il a pensé que les six mille avaient bien pu passer par le même chemin. — Mais qui t'a dit tout ça? — Eh bien! c'est Gustave, qui était avec ce hibou de notaire, et qui, ne sachant rien de rien, lui a dit qu'il me connaissait, un jour que Barnet m'a nommée devant lui. — Et qu'est-ce qu'il lui a dit? — Pas grand'-chose, heureusement! Il lui a dit qu'il m'avait connue figurante au théâtre de Marseille. — Pas ailleurs au moins? dit Henri. — Eh non! Gustave n'est jamais venu à Aix quand j'étais chez ma mère. — Oh! la gueuse!... s'écria Henri, comme si ce mot d'Aix lui rappelait d'ignobles souvenirs. — Eh bien! là... elle faisait son métier. — Et elle t'en avait donné un joli! — Pardine! dit Juliette, il valait bien le tien; et sans la révolution de juillet, où tu as trouvé moyen de tirer un coup de fusil à ce vieux Bequenel sous prétexte que c'était un espion, et de lui voler les fausses signatures que tu lui avais fait escompter, je voudrais bien savoir où tu serais. Ça ne t'en a pas moins valu une épaulette de lieutenant, grâce à la belle pétition que je t'ai faite, tandis que tant d'autres, qui se sont véritablement et bravement battus contre les Suisses et la garde royale, ont été laissés de côté ou envoyés à Alger comme simples soldats. Ne fais donc pas tant le renchéri sur ce que j'ai été avant que tu me connusses. — Tu as bien continué un peu depuis... — Et tu n'y as pas trouvé à redire, tant que ça a pu servir à te mettre du pain sous la dent, repartit Juliette avec une expression de dégoût; mais aujourd'hui que tu as des rentes... — Eh bien! moi, aujourd'hui, je ne veux pas que le baron tourne autour de toi. — Eh bien! moi, je ne veux pas que ta femme soit ta femme. — Mais enfin, comment veux-tu que je fasse? — Il n'y a qu'à ne rien faire: elle est innocente comme une enfant de deux jours, je t'en réponds. — Oui, mais on peut la questionner; son frère... Barnet... — Tu crois ça? dit Juliette d'un ton de raillerie méprisante, tu crois que Barnet va aller dire comme ça à Caroline : « Madame, faites-moi le plaisir de me dire si votre mari... » Laisse-moi donc tranquille. Tiens, vois-tu, mon cher, tu ne pourras jamais te faire aux façons des gens comme il faut. — Toi, c'est tout le contraire; tu prends des airs de princesse, des tons de prude... — Ah! s'écria Juliette

avec une expression d'exaltation, c'est qu'une femme, vois-tu, a autre chose dans la tête et dans le cœur que vous autres hommes. Si j'étais née dans la révolution, je serais maréchale... ou bien si j'étais née auparavant, j'aurais été la Dubarry... Mais il n'y a rien à faire maintenant avec des hommes qui sont aussi bégueules qu'avares. — Et moi, pour quoi me comptes-tu, s'il vous plaît? — Oh! toi, je t'aime, c'est bien différent. Mais tiens, si tu n'étais pas jaloux comme une bête, ce baron, vois-tu, je ne lui laisserais pas un sou de ses deux cent mille livres de rente... — Je suis assez riche comme ça. — Voyons, dit Juliette... Je te laisse Caroline, ça m'est égal, et je prends le baron. — Ça va, dit Henri...

Puis il reprit, et s'écria :

— Non, décidément, non. — Tu ne veux pas? — Non, non, je déteste ce baron, vois-tu. Je le déteste parce que tu l'aimes; il te plaît, avec son jargon, ses gants jaunes, son air de grand seigneur... Si c'était un vieux, je ne dis pas, ça me serait égal. Mais lui, non, mille fois non. — Soit. Mais avises-toi de penser à Caroline, et tu verras! — Eh bien! nous verrons. — Prends garde! Elle me dit tout, et je saurai bien ce qui arrivera. — Et si ça arrive? — J'ai tes fausses lettres de change, mon cher. — Tu les a gardées, misérable gueuse? — Elles sont en lieu sûr, je prends mes précautions.

Henri se frappa le front de colère, et Juliette continua :

— Oh! je te connais, mon poulet. Je te l'ai dit, tu ne demanderais pas mieux que de me planter là maintenant; mais merci... Du reste, si ça te plaît, va chercher ta femme... tu es libre... — Que le diable t'emporte avec ma femme! je ne m'en soucie guère. — Plus que tu ne dis. — Je te donne ma parole d'honneur que non. C'était seulement pour la forme. Car enfin je passe ici une singulière première nuit de noces. — Je comprends que la chambre nuptiale t'eût convenu beaucoup mieux que la mienne. — Elle restera vierge, je t'en réponds. — Pour cette nuit, du moins, j'en suis sûre.

Henri s'arrêta tout à coup devant Juliette et parut frappé d'une idée soudaine. Il contempla longtemps sa complice comme pour absorber par le regard ce que cette femme avait de lubricité en elle, et lui dit :

— Peut-être que non... — Pourtant Caroline n'y montera pas. — Mais tu y viendras, toi. — Moi...?

Et Juliette se laissa aller à sourire à cette détestable proposition, puis elle ajouta :

— Au fait, ça serait drôle... Mais non, je ne veux pas, je ne suis pas d'assez bonne humeur. — Allons donc! dit Henri en lui

prenant les mains et en l'attirant, ne fais pas la bégueule, la bonne humeur te viendra. — Laisse-moi tranquille, repartit Juliette, tu me fais mal ; tu es toujours brutal. — Tu sais bien qu'il n'y a que toi pour moi au monde, reprit Henri en l'entourant de ses bras. — Ah ! tu es insupportable, dit Juliette en se laissant aller, ça te prend comme un vertige.—Viens, viens donc. — Non, dit Juliette, cette chambre est au-dessus de celle du baron.—C'est précisément là l'amusant, dit Henri.

Et, enlevant Juliette dans ses bras herculéens, il l'emporta à travers l'appartement, tandis qu'elle disait :

—Henri, quelle idée !... Quelle rage tu as !... Oh ! quel monstre tu fais !

Puis elle reprit soudainement en l'entourant aussi de ses bras :

— Et c'est pourtant pour ça que je t'aime, gredin !

Luizzi les vit s'avancer vers la chambre nuptiale. Ils en franchirent la porte. Dans un mouvement d'indignation et d'horreur, le baron voulut s'écrier, et véritablement il poussa un cri terrible. Mais toute cette vision délirante disparut ; il se sentit plongé dans une obscurité profonde ; il appelait vainement en poussant des cris. Il ne vit plus rien, n'entendit plus rien, ne sentit plus rien. Puis tout à coup il ouvrit les yeux, et il vit...

FIN DU TOME DEUXIÈME.

TABLE

DU DEUXIÈME VOLUME.

		Pages.
I.	Un Elléviou	1
II.	Suite du récit	6
III.	Deux Millions de dot. — La dernière Poste	33
IV.	Les quatre Éponseurs	46
V.	Honnête Transaction	56
VI.	Une Nuit bien occupée	65
VII.	Ruine	71
VIII.	Eugénie. — Pauvre enfant	75
IX.	Pauvre fille	88
X.	Pauvre fille encore	118
XI.	Pauvre fille toujours	134
XII.	Pauvre femme	144
XIII.	Pauvre mère, etc	146
XIV.	Vertige	156
XV.	La Fille d'un pair de France. — Exposition	162
XVI.	Première Entrevue. — Assemblée des Créanciers	173
XVII.	La Femme d'un sot	184
XVIII.	Un Serment politique	195
XIX.	La Sœur de Charité. — Une Scène de chouans	206
XX.	Une Intrigue de couvent	221
XXI.	Correspondance	2[illegible]3
XXII.		253
XXIII.	Conclusion selon Luizzi	269
XXIV.	Suite	275
XXV.	Conséquences d'une plaisanterie	282
XXVI.	Tétanos	292

F. AUREAU. — IMPRIMERIE DE LAGNY

3 2044 005 279 989